This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

P 3311
*

BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

IN MEMORY OF

FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM

CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23.1891 APRIL 11.1918

TIFFANY & CO.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXVIII.

Par M. FRÉRON.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME SEPTIEME.

A PARIS,

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXVIII.

△
BP 331.1
✓ ✱

HARVARD COLLEGE LIBRARY
BRODRANAR FUND
JAN 20 1937

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Le Paradis perdu, Poëme de Milton, *traduit en vers François par M.* Beaulaton ; 2 *volumes in-8°. A Montargis, de l'imprimerie de* Cl. le Quatre, *Imprimeur de la Ville & du College, & à Paris, chez* Esprit, *au Palais royal.*

Le Paradis perdu est un de ces ouvrages de génie qui étonnent également par les beautés sublimes qu'on y voit briller, & par les extravagances grossières qui le défigurent ; c'est le fruit d'une imagination vive & hardie, mais sauvage & bisarre, que le goût éclaire rarement & qui n'est point guidée par les préceptes

de l'art. *Milton* avoit reçu de la nature le talent le plus rare & le plus heureux pour la poëſie ; mais, dans un ſiècle barbare, & chez un peuple dont les mœurs étoient encore féroces, ce talent ne fut point cultivé & perfectionné par ces lumières & ce jugement délicat qu'on ne peut acquérir que dans une ſociété polie. Ce fut au ſein du fanatiſme & dans l'horreur des guerres civiles qui déſolerent l'Angleterre ſous le règne de *Charles I* que *Milton* compoſa ſon poëme ; les lettres cependant étoient alors très-floriſſantes en Italie : le *Taſſe* avoit déja publié ſa *Jeruſalem délivrée*, le meilleur poëme épique dont les modernes s'honorent, mais l'Angleterre étoit encore couverte des ténèbres de la barbarie. En proie aux troubles & aux factions, déchirée par une foule de ſectes rivales, elle ne s'occupoit que de controverſe, & *Milton* lui-même a compoſé pluſieurs ouvrages polémiques de cette eſpèce, abſolument oubliés aujourd'hui.

Le *Paradis perdu* choque tous les

principes de l'épopée. L'action d'un poëme épique doit être grande & illuſtre ; l'action du *Paradis perdu* eſt fort éloignée d'avoir ces qualités. C'eſt la déſobéiſſance du premier homme, qui, ſéduit par ſa femme, mange du fruit défendu ; rien n'eſt moins grand, ni moins illuſtre qu'une pareille action. Le héros de l'épopée doit exciter l'admiration par ſes vertus, le héros du *Paradis perdu* excite l'indignation & la pitié par ſa foibleſſe. Ceux qui prétendent que *Satan* eſt le véritable héros du *Paradis perdu* ne juſtifient pas *Milton* ; car un pareil héros n'a que des vices odieux, & les ruſes qu'il employe pour tromper une femme ne ſont pas des exploits fort héroïques ; d'ailleurs le diable eſt un héros très-extraordinaire pour un poëme épique. Le merveilleux, il eſt vrai, eſt l'ame de l'épopée, mais il ne doit ſervir qu'à donner plus d'éclat & d'importance aux faits naturels qui ſont le ſujet principal du poëme. Dans le *Paradis perdu*, le merveilleux eſt prodigué, le poëte n'offre preſque jamais

aux yeux de ſes lecteurs que des diables & des anges. L'action qui ſe paſſe entre les deux acteurs principaux n'a pas l'étendue néceſſaire pour un poëme épique; c'eſt une foibleſſe, une erreur d'un moment, plus convenable à la marche vive & ſerrée du drame, qu'au vaſte récit de l'épopée. Cette action eſt médiocrement intéreſſante, parce qu'il y a dans ſon développement très-peu d'incidens & de ſituations, & ſur-tout parce qu'elle eſt d'un ordre ſurnaturel. Aux yeux de la foi, la faute du premier homme & ſes ſuites funeſtes ont une importance & un intérêt dont rien n'approche; mais des yeux profanes n'y voient qu'une femme vaine & curieuſe, qui ſe laiſſe ſéduire par un ſerpent & ſéduit à ſon tour ſon mari. L'intérêt poëtique doit être fondé ſur la nature & non ſur la religion, parce que les hommes ſont toujours plus vivement affectés des objets ſenſibles que des idées abſtraites & ſurnaturelles.

De la foi d'un chrétien les myſtères terribles
D'ornemens égayés ne ſont point ſuſceptibles,

L'Evangile à l'eſprit n'offre de tous côtés,
Que pénitence à faire & tourmens mérités.
* . . . . . .
Et quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux?

Tous ces dieux éclos du cerveau des anciens poëtes, qui avoient chacun leurs attributs & leurs fonctions, & auxquels les payens attachoient une idée claire & diſtincte, avoient bien plus de charmes & d'agrémens dans un poëme que *Belzebuth*, *Moloch*, *Uriel*, & les autres êtres de cette nature, qui nous ſont parfaitement inconnus.

Milton avoit d'abord deſſein de compoſer une tragédie ſur la chute d'*Adam*, & ce ſujet, plus propre à l'épopée, à cauſe du merveilleux qui en eſt la baſe, ne fourniſſoit cependant que la matière d'un drame; mais à meſure que l'auteur travailloit, la ſphère de ſes idées s'aggrandiſſoit conſidérablement, & ſa tragédie devint un poëme épique, où l'on apperçoit toujours des traces du premier plan; car la partie dramatique l'em-

porte ſur la narration, & le long récit des faits, qui ſont en très-petit nombre, eſt abſolument noyé dans une foule de longs diſcours. Malgré ſes défauts, le *Paradis perdu* eſt un ouvrage immortel parce qu'il renferme des beautés d'un ordre ſupérieur, & que l'abſurdité des fictions y eſt rachetée par des traits ſublimes. Lorſqu'il parut, on ne rendit point juſtice à ſon mérite, l'auteur eut bien de la peine à trouver un libraire qui voulût l'imprimer ; ce poëme, depuis ſi vanté, reſta long-temps dans la pouſſière, confondu avec ces productions médiocres qui meurent en naiſſant. Enfin, un heureux haſard vint venger la mémoire de *Milton*, & ouvrir les yeux de l'Angleterre. Le comte *de Dorſet* trouva un jour le *Paradis perdu* dans la boutique d'un libraire ; il l'emporte & le lit : frappé des beautés neuves & originales qu'il y découvre, il envoye le livre au poëte *Driden*, qui s'écrie, dans l'enthouſiaſme d'une première lecture, que cet ouvrage efface tous les chef-d'œuvres des anciens & des modernes.

Le ſuffrage de *Dryden* ramène les eſprits, & par une révolution ſoudaine, ce poëme auparavant inconnu & mépriſé, eſt marqué du ſceau de l'immortalité, & devient l'objet de l'admiration publique. C'eſt ainſi que le haſard fit reconnoître les beautés d'*Athalie*, pièce long-temps dédaignée, qui fait aujourd'hui l'ornement de notre ſcene.

Nous avions déja deux traductions en proſe du *Paradis perdu*, l'une de M. *Dupré de Saint-Maur*, l'autre, de *Racine* le fils. M. *Beaulaton* vient de nous en donner une nouvelle en vers françois ; la hardieſſe de ſon entrepriſe mérite les plus grands éloges, mais elle demandoit un talent ſupérieur. La poëſie françoiſe eſt aſſervie à des règles ſi gênantes & ſi ſévères, notre langue eſt ſi pauvre en expreſſions nobles, nos vers alexandrins ont une marche ſi monotone & ſi fatigante, qu'il eſt extrêmement difficile de ſoutenir l'attention du lecteur dans un poëme de longue haleine. Si malgré le coloris d'un ſtyle très-brillant, malgré l'intérêt

national le plus vif, on peut à peine lire de ſuite deux chants de la *Henriade*, quel talent ne faut-il pas pour faire ſupporter la traduction en vers d'un poëme étranger, dont le fonds eſt peu intéreſſant, & qui n'eſt ſoutenu que par des beautés de détail toujours bien plus foibles dans la copie que dans l'original! Quoique le *Paradis perdu* ſoit connu & apprécié depuis long-temps, il ne ſera point inutile de jetter un nouveau coup-d'œil ſur ce poëme, d'obſerver les défauts énormes qui le défigurent, & les grands traits qui lui aſſurent un rang parmi les ouvrages de génie.

CHANT Ier. L'ouverture offre un tableau fier & terrible, digne du pinceau de *Michel-Ange*. *Satan*, foudroyé par la main de Dieu, & précipité avec les compagnons de ſa révolte dans un gouffre de flammes, promène de ſombres regards ſur cette mer brûlante. Sa diſgrace n'a pu abattre ſon courage ni dompter ſon orgueil; il ne reſpire que la vengeance, & ſa haine impuiſſante s'exhale en blaſphêmes affreux contre le

ciel. A la vue de *Belzébuth*, l'émule de sa gloire & l'un des principaux chefs de la révolte, il s'écrie :

Est-ce toi?.. Voilà donc ce chérubin altier,
Qui, d'un trône brillant immortel *héritier*,
Protégeoit l'empirée *à l'ombre* de ses ailes.
Naguères, *de saints nœuds & de justes querelles*
A des périls communs enchaînoient notre sort,
La peine nous rassemble *aux portes de la mort.*
Quel étoit notre éclat! & quelle est notre honte!
Il triomphe : son foudre est le dieu qui nous dompte ;
Et que pouvoient *des bras surpris & mal armés*
Contre ses premiers feux *en silence allumés* ?
Cependant & ce foudre & *ce brûlant orage*
Peuvent bien sur mon front *imprimer leur outrage*,
Mais ils n'étouffent point dans ce cœur ulcéré
Un ressentiment vif trop long-temps dévoré ;
Ils nourrissent encor *au milieu des allarmes*
Cette même valeur qui rangea sous mes armes
Mille esprits irrités contre des fers nouveaux,
D'un superbe tyran audacieux rivaux.

S'il eut un vain triomphe, *il nous laiſſa l'offenſé,*
La haine qui peut tout, la ſoif de la vengeance,
Et le fier déſeſpoir qui commande au malheur.

Ce diſcours a une force & une énergie admirable dans l'original. Le caractère de *Satan* s'y montre tout entier.

Satan, ranimé par le deſir de venger ſa honte, fait entendre ſa voix terrible aux compagnons de ſes infortunes épars ſur ce lac enflammé. A ce ſignal, ils s'élancent tous du ſein de l'abîme, & marchent ſous la conduite de leur général. *Satan*, qui remarque leur triſteſſe, s'aviſe, pour les égayer, de faire jouer de la flûte. L'expédient réuſſit, & dès qu'ils entendent le ſon de cet inſtrument, tous les diables ſe mettent à danſer.

La flûte fend les airs & ſes brillans accords
Mettent en mouvement cet innombrable corps,
Leurs pas ſont meſurés ſur le mode dorique.
. . . . . .
Aux accords animés des voix & des muſettes
Que ſurmonte le bruit des cors & des trompettes.

Un palais magnifique tout brillant d'or & de diamans ſort tout à coup de terre; c'eſt le lieu où doit ſe tenir le conſeil des démons; mais comme ils ſont en très-grand nombre, & que le palais, quelque vaſte qu'il ſoit, ne pourroit les contenir tous, s'ils conſervoient leur taille ordinaire,

Des géants raccourcis la hauteur décroiſſante
Fuit, s'abaiſſe, deſcend à la taille des nains.

Il n'y a que les diables du bas étage qui éprouvent cette métamorphoſe & ceux du premier ordre reſtent ſous leur forme naturelle. Quelque pitoyables que ſoient de pareilles fictions, le célèbre *Adiſſon* les regarde comme des inventions admirables. Mais ſon zèle pour la gloire de la patrie l'aveugloit, ſans doute. M. *de Voltaire*, dans ſon *Eſſai ſur le poëme épique*, ſe moque avec raiſon de ce merveilleux outré qui excite l'enthouſiaſme de l'auteur de *Caton*. » Comment, dit à ce ſujet le traducteur » dans une note, comment deux » hommes d'un goût auſſi ſûr & auſſi

» exercé ont-ils pu être d'un senti-
» ment aussi contradictoire sur le même
» sujet ?

Je ne décide point entre Genève *&* Rome.

L'application de ce vers est-elle heureuse ? & d'ailleurs, quand il s'agit d'un point si facile à décider, est-il permis de rester neutre ? On doit aussi condamner, dans ce premier chant, un long & inutile dénombrement que fait le poëte des principaux démons ; il pouvoit s'épargner la peine de tracer le caractère de ces esprits aëriens qui ne doivent point agir dans le poëme. Enfin, ce chant, comme tous les autres, contient trop de descriptions & de discours, & point assez de récits & de faits.

CHANT II. La troupe infernale tient ses états généraux. On délibère si l'on doit employer la ruse ou la force contre le roi du ciel. *Moloch*, guerrier bouillant & féroce, parle le premier en ces termes :

Les armes sont mes droits, *je ne connus jamais,*
Je dédaigne la ruse & ses obliques traits,

Son eſpoir eſt douteux, ſa lenteur eſt perfide.
Nous faudra-t'il encore *aux jeux d'un art timide*
Conſumer un temps fait pour venger nos revers ?
Nous faudra-t'il, chargés de ces indignes fers,
Habiter loin des cieux un ſéjour de triſteſſe,
Noir cachot du tyran, fort de notre foibleſſe ?
Non, des enfers plutôt épuiſant l'arſenal,
Livrons à l'empyrée un aſſaut général,
Et forçant *de ſes tours les brillans édifices,*
Armons-nous contre lui de nos propres ſupplices.

Bélial, qui eſt un diable petit-maître, adreſſe à l'aſſemblée un diſcours inſinuant & flatteur pour lui perſuader de ſe tenir tranquille. L'avare *Mammon* conſeille aux démons de s'amuſer à exploiter les mines d'or que la terre renferme dans ſon ſein. Ces lâches avis ſont reçus avec un applaudiſſement général. *Belzébuth*, indigné, ſe lève, & reproche à ſes compagnons la baſſeſſe de leurs ſentimens ; il leur propoſe de ſe venger de l'ennemi commun, non par la force ouverte, qui ne leur réuſſiroit pas, mais par

l'artifice, en eſſayant de ſéduire & de corrompre l'homme créé par Dieu pour hériter des biens qu'ils ont perdus & devenu l'objet des faveurs céleſtes. Tous approuvent ce parti, il ne s'agit que de trouver quelqu'un qui veuille ſe charger de l'exécution. *Satan* voyant que perſonne ne ſe préſente, déclare qu'il va s'expoſer lui-même à tous les dangers de cette entrepriſe. Il part pour aller à la découverte de ce monde nouveau habité par *Adam*. Dans ſon abſence les diables déſœuvrés employent leur loiſir à différentes occupations, chacun ſuivant ſon goût. Les uns s'amuſent à courir, ou à monter à cheval, les autres déracinent les montagnes: ceux-ci chantent ſur la lyre leurs exploits & leurs malheurs: ceux-là tiennent des conférences philoſophiques. Cependant *Satan* arrive à la porte des enfers; il y trouve deux monſtres hideux, le péché & la mort. Ce dernier veut s'oppoſer au paſſage de *Satan*. La querelle s'engage, ils ſont prêts à ſe battre, lorſque le péché accourt pour les ſéparer; ce monſtre féminin ſe fait connoître pour

la fille de *Satan*, & lui apprend que de ſon commerce inceſtueux avec elle eſt né un fils qui ſe nomme la mort, & que c'eſt ce fils contre lequel il va combattre. *Satan*, étonné de trouver un fils & une fille qu'il ne connoiſſoit pas, s'appaiſe & s'attendrit.

Il ſent un nouveau trouble, il adoucit ſa voix;
Et ſur lui la nature a repris tous ſes droits.
Ma fille, que ce nom pour mon cœur a de charmes!
Qu'il m'eſt doux, en des lieux où ſiègent les allarmes,
De retrouver un fils ſi cher à nos amours,
Nos amours, qui jadis eurent de ſi beaux jours.

Vous ſentez, Monſieur, tout le pathétique d'une pareille reconnoiſſance. *Satan* s'élance vers les enfers, mais n'étant point aſſez ſoutenu par ſes aîles, il tombe dans le vuide, & de-là ſe précipite

Dans un marais fangeux,
De terre & d'eau croupie *aſſemblage orageux*;
Là *Satan empêtré* s'ouvre à peine un paſſage,
Et ſur le ſol impur *ſe traîne, vole, nage*,

Tel qu'un griffon hardi dans ſa courſe emporté,
Sur un rocher aride, un mont inhabité,
Pourſuit le raviſſeur qui trompant ſa prudence
A pillé le tréſor commis à ſa défenſe ;
Tel Satan, à travers vaux, monts, roes, bois, lacs, prés,
Fait route de la tête & des mains & des pieds,
Marche, vole, bondit, plonge, ſerpente, nage.

Il va conſulter le cahos & la nuit ſur le chemin qu'il doit ſuivre, &, muni de leurs avis, il continue ſa route eſcorté du péché & de la mort. Ce chant eſt celui qui renferme le plus de fictions abſurdes & inintelligibles. Les Anglois amoureux des allégories trouvent dans ces endroits-là des beautés qui nous échappent ; croiroit-on que l'évêque *Atterburi* vante la fable dégoûtante du péché & de la mort, comme un effort de génie plus étonnant que toutes les inventions d'*Homère* & de *Virgile* ?

Le troiſième chant s'ouvre par un morceau très-éloquent, où le poëte aveugle déplore le malheur qui le prive de la lumière ; il introduit enſuite le Père éternel qui s'entretient

avec ſon fils des grands myſtères de l'incarnation, de la rédemption ; delà il revient à *Satan* ; cet ennemi du genre humain voyage toujours dans les ſphères céleſtes ; là il rencontre ſur ſon paſſage le chérubin *Uriel* ; & alors ſe transformant en ange de lumière, il lui demande quel eſt le lieu que l'homme habite. *Uriel* trompé par ce déguiſement, lui montre de loin le paradis terreſtre. Ce chant eſt foible & ennuyeux, il eſt auſſi défiguré par des idées extravagantes & biſarres ; par exemple, *Milton* en parlant des vaſtes régions du vuide qui n'étoient point encore habitées lors du voyage de *Satan*, dit que depuis elles furent remplies par des fantômes ſans nombre. Il y place ceux qui ſont aveuglés par un faux zèle, les hypocrites, les avortons, les monſtres, les géans, les philoſophes préſomptueux tels qu'*Empédocle*, enfin, en bon proteſtant, il y donne un rang diſtingué aux pelerins & aux moines.

CHANT IV. Arrivé près du jardin d'Eden, *Satan* franchit le mur,

Tel un loup furieux *que force la famine*,
A chercher hors des bois le meurtre & la rapine;
Observe le moment *où loin de la maison*,
Un berger, *sur la foi d'une mince cloison*,
Laisse errer au hasard ses brebis bondissantes,
Et s'élance au milieu de *leurs troupes bêlantes*;
Tel un voleur avide & que la soif de l'or
Attache nuit & jour au larcin d'un trésor,
D'un argus inquiet trompe la vigilance,
Et des verroux oisifs frustrant la prévoyance,
A son butin se fraie un passage imprévu,
Tel Satan dans Eden entre sans être vu.

La description du paradis terrestre & des mœurs innocentes d'*Adam* & d'*Eve* est un morceau charmant qui a fait la fortune du poëme. A la vue des beautés de ce riant séjour & du bonheur dont jouissent ses habitans, *Satan* est dévoré par l'envie. Il s'approche d'*Adam* & d'*Eve* confondus dans la foule des animaux qui les environnent, il entend *Adam* dire à son épouse, que Dieu les puniroit de mort s'ils osoient manger du fruit de l'arbre de la science, & se promet bien de profiter de ce secret impor-

tant; cependant les anges commis à la garde du jardin d'Eden, avertis par *Uriel* de l'irruption de *Satan*, le pourſuivent de tous côtés & lui donnent la chaſſe.

CHANTS V & VI. Dieu envoye *Raphaël* pour inſtruire *Adam* du danger qui le menace. L'ange eſt très-bien reçu, on lui préſente un repas champêtre auquel il fait honneur, au grand étonnement d'*Adam* qui croyoit que les anges ne mangeoient pas. Pendant le feſtin *Raphaël* raconte à ſes hôtes toute l'hiſtoire de la guerre des bons & des mauvais anges; récit plutôt burleſque que merveilleux, & ſur-tout beaucoup trop long. Les rébelles d'abord vaincus s'aviſent de fabriquer du canon, & avec le ſecours de leur artillerie ils font un horrible carnage des bons anges, qui pour ſe défendre font pleuvoir ſur la tête de leurs ennemis une grêle de montagnes; enfin le fils de Dieu s'avance lui-même en perſonne armé de la foudre, & précipite au fond de l'abîme *Satan* & ſes coupables légions. *Milton* a imité les longs diſcours d'*Homère*,

ce qui ne contribue pas à rendre sa narration intéressante.

CHANT VII. *Raphaël* avoit assez parlé pour avoir besoin de repos; cependant pressé par les questions d'*Adam*, il lui raconte encore, presque sans reprendre haleine, toute l'histoire de la création. Il y a dans ce récit de beaux détails & d'admirables morceaux de poësie descriptive.

Ici le front armé naissoit un fier taureau,
Là, du sol entrouvert, *laborieux berceau*,
A mi-corps, un lion d'orgueilleuse criniere,
Délivroit par anneaux sa croupe prisonniere,
. . . . . .
Non moins impétueux le léopard & l'ourse,
S'élançoient en frappant la terre dans leur course,
La terre sur le dos en glebes se dressoit,
Leur dos péniblement loin d'eux la repoussoit,
Le cerf haussa le bois de sa tête rameuse,
L'éléphant déroula sa masse pareseuse;
Voisin vif & léger du colosse nouveau,
L'agneau bêlant jaillit tel qu'un jeune arbrisseau.

Parmi ces rejettons d'une tige feconde,
Le crocodile *neutre* entre la terre & l'onde,
Habita tour à tour l'un & l'autre élément.

CHANT VIII. Pour reconnoître la complaisance de *Raphaël*, *Adam* lui raconte à son tour l'histoire de sa création particulière, les sensations qu'il éprouva au moment de sa naissance, la conduite du Créateur à son égard, & sur-tout la manière dont il lui donna une compagne.

J'étois où tu me vois par un songe emporté;
Lorsque ce même Dieu tira de mon côté
Une côte de sang encor chaude & fumante,
Large étoit l'ouverture: une chair renaissante
De la plaie aussi-tôt approcha les parois;
La côte cependant se paitrit sous ses doigts,
Et bientôt j'en vis naître une aimable figure.

Des critiques ont blâmé la narration qui occupe le second & le troisième livre de l'Enéide comme trop longue & retardant trop la marche de l'action; cependant cette narration est intéressante, liée avec le sujet principal; elle se trouve dans les

premiers livres du poëme, où l'on ſouffre plus volontiers de pareilles digreſſions. Que diroient-ils donc de ces récits qui occupent preſque quatre chants entiers au milieu du poëme, & qui ne ſont nullement néceſſaires ?

CHANT IX. Le lecteur eſt ici amplement dédommagé de l'ennui que lui ont cauſé les narrations précédentes : tout l'intérêt de ce poëme eſt, à proprement parler, renfermé dans ce ſeul chant. *Satan* malgré la vigilance des eſprits céleſtes chargés de la garde du jardin d'Eden, *Satan* trouve le moyen d'y rentrer, & s'introduiſant dans le corps du ſerpent, il attend l'occaſion favorable d'exécuter ſon funeſte projet. Le jour commençoit à paroître, *Eve* propoſe à ſon époux de partager leurs travaux, & de cultiver chacun une partie différente du jardin. *Adam* témoigne beaucoup de répugnance à la laiſſer ſeule. Un noir preſſentiment l'agite, il craint que ſon épouſe, privée de ſon ſecours, ne ſoit pas capable de réſiſter à cet ennemi inconnu dont on l'a averti de ſe défier. *Eve* regarde

cette

cette crainte comme une injure, elle s'indigne de paroître aux yeux de son époux, si foible & si aisée à vaincre; enfin elle fait tant par ses caresses & ses importunités qu'*Adam*, quoiqu'à regret, lui permet d'aller seule où elle voudra. *Eve* satisfaite & se croyant, en cas d'attaque, bien sure de la victoire, se rend sous des berceaux de fleurs qu'elle prenoit soin de cultiver. *Satan* sous la forme de serpent, la rencontre & lui adresse d'abord un compliment très-flatteur sur sa beauté. *Eve* étonnée d'entendre parler un serpent, lui demande la cause de ce prodige. Le traître lui répond qu'il doit cet avantage aux fruits d'un arbre merveilleux qui est dans ce jardin.

D'abord *bas* & rempant, je paissois l'herbe tendre
Comme ces vils troupeaux, *n'osant plus rien prétendre.*
. . . . . .
Lorsqu'un jour égaré *sous une ombre inconnue*,
Un arbre merveilleux de loin frappa ma vue;

Ses fruits étoient *empreints d'un suave incarnat,*
Que de l'or animoit le rayonnant éclat.
J'avançois ébloui de leur riche peinture,
Quand la plus douce odeur du sein de la verdure
Vint se glisser encor dans mes sens embaumés.
Les parfums savoureux du fenouil exprimés,
Ni les mammelons frais d'une mère génisse,
Dont le folâtre élève oublia l'orifice,
N'eurent jamais pour moi ces charmes *attirans.*
L'appétit & la soif impérieux tyrans,
Que de ces fruits voisins irritoit la présence,
Entraînèrent bientôt ma vive impatience,
Autour du tronc mousseux *je roulai mes anneaux,*
A peine votre main atteindroit ses rameaux.

. . . . . .

Moi, je grimpai sur l'arbre & dans mes heureux flancs,
De la tige fertile engloutis les présens.

. . . . . .

A peine de ces sucs *je me fus engorgé,*
Que je ne sais comment je me sentis changé.
Le jour de la raison vint luire dans mon ame,
Ma voix s'organisa *pour en peindre la flamme,*
Et sous les mêmes traits j'eus un être nouveau.

Eve trop crédule prie le ſerpent de la conduire à cet arbre merveilleux; mais lorſqu'elle l'apperçoit, elle reconnoît auſſi-tôt que c'eſt l'arbre de la ſcience dont Dieu lui a interdit les fruits & refuſe abſolument d'en manger. Alors avec une adreſſe diabolique le ſerpent s'efforce de lui faire ſentir l'injuſtice & la cruauté d'une pareille défenſe. Il lui perſuade que ſi elle mangeoit de ces fruits, elle deviendroit ſemblable à Dieu même, & que c'eſt par une ſecrette jalouſie que Dieu lui a défendu d'y toucher. *Eve* entraînée & par les diſcours du ſerpent & par la beauté du fruit qui eſt devant ſes yeux, y porte la main & le mange. Auſſi-tôt une joie tumultueuſe, mêlée cependant de quelques remords, agite ſes ſens & trouble ſa raiſon. Elle retourne vers *Adam* & le preſſe de manger du même fruit, afin qu'ils puiſſent jouir tous deux des avantages de la divinité. *Adam* réſiſte quelque temps, mais enfin ſéduit par les charmes de ſon épouſe, il mange la fatale pomme. Dans ce moment une paſſion groſſière & brutale ſuccède dans leurs

cœurs à cet amour innocent & tranquille qui jusqu'alors avoit fait le charme de leurs jours.

Adam jette sur Eve un regard impudique,
Eve au desir charnel répond d'un œil lubrique.

Saisis d'une ivresse mutuelle ils se retirent tous deux au fond d'un berceau ;

Là, plein de son amour, insensible aux remords,
Le couple criminel s'épuise en longs transports.
Bientôt un lourd sommeil, enfant de leur ivresse,
Vint des époux lassés surprendre la molesse.

Le réveil dissipe bientôt cette illusion flatteuse ; ils reconnoissent leur faute, & se font l'un à l'autre les plus vifs reproches. Ce chant est le plus agréable de tout le poëme, parce qu'on y trouve de l'action, de l'intérêt, & que le merveilleux n'y est employé que pour mettre en jeu les passions naturelles : mais aussi le poëme est fini après ce chant, les trois autres languissent & sont de pur remplissage. Dès que *Satan* a triomphé du premier homme & l'a engagé

à violer l'ordre de Dieu, l'action principale eſt terminée ; le lecteur ſait déjà quelles doivent être les ſuites de cette déſobéiſſance, & les détails dans leſquels entre le poëte Anglois, quoique très-beaux & très-riches d'images & de poëſie, fatiguent & ennuient parce qu'ils ſont ſuperflus.

Omne ſupervacuum pleno de pectore manet.

CHANT X. Dieu deſcend dans le paradis terreſtre, fait paroître devant lui les coupables & leur prononce leur arrêt. *Satan* retourne aux enfers & rencontre le péché & la mort prêts à partir pour aller s'informer des nouvelles de leur père ; il leur annonce ſa victoire, & auſſi-tôt ils ſe mettent en chemin pour aller prendre poſſeſſion de la terre. *Satan* rend compte à ſes compagnons aſſemblés du ſuccès de ſon entrepriſe ; au lieu des applaudiſſements qu'il croit mériter, il s'entend ſiffler ; il regarde & voit tous les diables changés en ſerpens ; lui-même éprouve la même métamorphoſe. Auprès-d'eux s'élève un arbre couvert de fruits ſemblables

à ceux qui ont tenté *Eve*. Les nouveaux ſerpens, que la faim & la ſoif dévorent, ſe jettent ſur l'arbre; mais *le fruit hypocrite* trompe leur impatience. Au lieu de cette ſaveur agréable qu'ils croyoient y trouver,

Une cendre importune agace leur goſier,
Et broye entre leurs dents ſon ſuc dur & groſſier.
. . . . . .
Ils paîtriſſent en vain cet aliment maſſif,
Et leur bouche ſe tord en accès convulſif.

Cependant la mort & le péché entrent dans les jardins d'Eden. Le cours de la nature eſt changé.

On croit même que Dieu, de la terre excentrique,
A l'axe vertical, inclina l'axe oblique;
Un bras laborieux TORDIT *avec effort*
Du globe déplacé le pénible ſupport.

Le chant eſt terminé par de longues lamentations d'*Adam* & d'*Eve*.

CHANT XI. *Michel* chaſſe *Adam* du paradis terreſtre, & le conduit ſur une montagne où il lui révèle ſes deſtins, ceux de ſa poſtérité, & lui

fait voir tout ce qui doit se passer dans le monde jusqu'au déluge. Mais avant d'offrir à ses yeux ce mystérieux spectacle,

D'un doigt victorieux il (*Michel*) dissipe la nue
Que le fruit homicide épaissit sur sa vue,
Abreuve ses ressorts d'élixirs immortels
Que la source de vie impregne de ses sels;
Le collyre céleste humecte la rétine.

Pendant que sur la montagne *Adam* contemple ces tableaux intéressans, *Eve*, dont la curiosité auroit été très-flattée d'une pareille vue, dort dans la plaine. L'ange avoit *fermé sa paupière incertaine*, & la raison qu'il en donne à *Adam* est admirable.

Tu dormois lorsque Dieu la tira de tes flancs,
Qu'elle dorme aujourd'hui *quand tu lis dans les temps.*

CHANT XII. L'ange dévoile aux yeux d'*Adam* les évenemens principaux de l'histoire depuis le déluge jusqu'à la mort de Jésus-Christ & à

l'établiſſement de la religion chrétienne.

Telle eſt, Monſieur, la marche du *Paradis perdu*. L'abus du merveilleux, le défaut d'action & d'intérêt, voilà les reproches eſſentiels qu'on peut faire à *Milton*; mais le caractère fier & terrible de *Satan*, la deſcription d'*Eden*, la peinture des mœurs innocentes de nos premiers parens, & la poëſie des détails aſſurent l'immortalité à cet ouvrage.

A l'égard de la traduction, vous avez pu juger de ſon mérite par les différens morceaux que j'ai mis ſous vos yeux. Cependant le ſtyle de l'auteur a quelquefois l'énergie de l'original, il rend avec préciſion les penſées ſublimes de *Milton*. Ces deux vers ſur l'enfer me paroiſſent très-beaux.

Lieux fermés pour toujours aux douceurs de la paix,
L'eſpoir, qui luit par-tout, n'y pénétra jamais.

Le quatrième chant eſt un de ceux que M. *Beaulaton* ſemble avoir le plus ſoigné. Peut-être auſſi doit-il le

degré de perfection qu'il y a mis à la richeſſe même des détails qu'il avoit à peindre ? Voici un morceau de poëſie deſcriptive plein de grace & d'harmonie.

Une grotte champêtre, au bord d'un clair ruiſſeau,
Dans le ſein des zéphirs enfonce ſon berceau ;
Là des mets préparés par la ſimple nature
Contentent les beſoins ſur un lit de verdure ;
Les fruits des arbriſſeaux, inclinés ſous leurs doigts,
Sollicitent les ſens embarraſſés du choix ;
Ils en preſſent le ſuc, & l'écorce inutile
Dans ſon tiſſu léger fixe l'onde mobile.

M. *Beaulaton* a rendu avec un égal ſuccès les ſentimens de tendreſſe que la préſence d'*Adam* inſpire à ſon épouſe.

Ma gloire eſt d'obéir, ma fin eſt de te plaire,
Le temps auprès de toi fuit d'une aîle légère,
Et le jour s'embellit de tes divins attraits ;
J'aime le ſouffle pur d'un matin doux & frais,
Et des chantres *ailés* la naiſſante harmonie.
Le ſoleil plaît encore à mon ame ravie,

Lorſqu'il ouvre ſon œil ſur ces monts colorés ;
Et fait briller des fleurs les calices dorés ;
Quand des larmes du ciel la terre eſt arroſée,
Je goûte le parfum qu'exhale la roſée.
L'air embaumé du ſoir vient rafraîchir mes ſens.
La nuit verſe à longs traits ſon ombre dans nos champs,
Un cortège nombreux annonce ſa préſence ;
Et des ſons enchanteurs ſuſpendent ſon ſilence,
Ces ſpectacles ſi doux & ſi nouveaux pour moi,
Toi ſeul me les rends chers, ils ne ſont rien ſans toi.

Il faut avouer, Monſieur, que ces vers ont une élégance & un nombre qu'on trouve rarement aujourd'hui dans les productions rimées de nos jeunes poëtes. Ils doivent être un motif d'encouragement pour M. *Beaulaton* ; le projet ſeul de traduire *Milton* en vers annonce un courage peu commun, & la manière dont pluſieurs détails ſont exprimés, un talent eſtimable.

Je ſuis, &c.

LETTRE II.

Discours prononcé dans l'Académie de Saint-Pétersbourg le 29 décembre 1776, par M. de Domaschneff, *gentilhomme de la Chambre de l'Impératrice ; & directeur de l'Académie, traduit du Russe, avec cette épigraphe :*

. . . . Lorsqu'un héros tout brillant de vertus
Un *Solon* dans Athène, & dans Rome un *Titus*,
Vient faire aux nations adorer son empire,
Sous ses heureuses loix l'historien respire ;
Comme un dieu bienfaisant il le montre aux humains.

MARMONTEL.

J'AI eu, il n'y a pas long-temps, occasion de vous parler du progrès des sciences & des lettres en Russie ; Voici, Monsieur, un ouvrage qui vous mettra plus à portée de saisir le génie de cette nation, de juger de son goût, de calculer ses connoissances, de connoître le degré de perfection de ses arts, & d'entrevoir tout ce

qu'elle pourra être un jour. C'eſt un diſcours prononcé dans ſa première académie. Il renferme l'éloge hiſtorique de l'impératrice qui dirige aujourd'hui avec tant de ſageſſe les rênes de ce vaſte empire. L'éloge d'une ſouveraine encore vivante pourroit être ſuſpect s'il ne rouloit ſur des faits dont l'Europe eſt témoin. Heureux les peuples qui pourront ainſi célébrer leurs ſouverains, ſans craindre pour leurs orateurs les reproches d'adulation ! Quelle vaſte matière à offrir au philoſophe qui veut connoître les hommes & les cauſes de la proſpérité des empires ! quelles lumières ! quels exemples pour les politiques & les légiſlateurs ! quels modèles pour les ſouverains qui veulent étudier l'art difficile de rendre les peuples heureux ! ils ſont ſi rares ces modèles, qu'on ne peut trop s'empreſſer de les leur faire remarquer.

Tous les orateurs, & ſur-tout les nôtres, apprendront par cet éloge la manière de peindre avec vérité leurs héros, & de ne donner à la vertu que les caractères qui lui ſont propres; ils

n'y trouveront ni ces phraſes peſamment compaſſées, ni ces comparaiſons plus obſcures que la choſe même, ni cette affectation d'expreſſions ſcientifiques; ils n'y verront pas non plus des aſſertions hardies, des critiques ſanglantes, des ſarcaſmes, des ironies, des plaiſanteries biſarrement entremêlées de phraſes pleureuſes. L'orateur, pénétré de la dignité de ſon ſujet, parcourt d'un pas majeſtueux ſa longue & brillante carrière; ſi d'une main il répand des fleurs ſur les objets qu'il rencontre, il n'exprime point de l'autre les ſucs meurtriers de la cigue; ſi ſa marche devient quelquefois plus rapide, plus impétueuſe, il ne la doit point aux tourmens de l'eſprit, & à des ſentimens factices; c'eſt ſon génie que la grandeur des objets élève, c'eſt ſon ame que les vertus de ſon héroïne émeuvent, agitent, enflamment.

Je me hâte, Monſieur, d'entrer dans les détails de ce diſcours intéreſſant; je vais ſuivre l'orateur pas à pas afin de vous le faire mieux connoître.

Il débute par louer ſa compagnie de

s'occuper de tout ce qui tend à faire le bonheur des hommes, & à les rendre meilleurs; il leur montre que parmi cette foule d'arts & de sciences qu'ils embrassent, un des plus difficile, & un de ceux qui doit le plus intéresser, c'est l'histoire.

» L'histoire, quelle carrière plus » intéressante, plus vaste, plus utile, » & plus épineuse à la fois! Les » loix physiques sont *éternelles & immuables*, vous le savez; mais les » causes morales dans leur enchaînement fortuit & bisarre, mais leurs » effets souvent aussi équivoques que » ces causes, & qui *pourtant* influent » si puissamment sur la destinée des » hommes, que souvent ils la décident, » que sont-ils? Un cahos presque impénétrable à l'œil humain, une » énigme presque inexplicable pour » lui. Je ne crains point de le dire, » les événemens moraux, par la variété infinie de leurs combinaisons, » présentent des résultats si subitement » offerts, si promptement effacés par » une autre *série* d'évenemens, que si » la vigilance la plus attentive, la plus

» continue, ne les ſurprenoit dans ce
» paſſage inſtantané, ſouvent les plus
» grandes vérités, les découvertes in-
» téreſſantes au genre humain, demeu-
» reroient perdues pour les races
» futures. . . . . Elle tient,
» ſans contredit, parmi les connoiſ-
» ſances humaines, un rang diſtingué
» par ſes agrémens & ſes avantages.
» Mais pour qu'elle acquierre ce degré
» d'intérêt & d'utilité, il faut que la
» chaîne des faits qui la compoſe ſoit
» formée par un philoſophe; il faut
» que ſon œil pénétrant & actif s'é-
» lance à travers une nuit épaiſſe d'é-
» venemens de toute eſpèce, de faits
» confus & variés, qu'elle faſſe naître
» le jour où les ténèbres régnoient. Il
» faut que ſon eſprit planant ſur la
» ſurface des temps & des âges, il
» ſache y ſaiſir les époques principales,
» y diſtinguer les événemens primitifs
» & pour ainſi dire originels, dont
» tous les autres découlent. Il faut
» enfin que rapprochant les ſeconds
» des premiers, il expoſe leurs rap-
» ports, leur deſcendance, leur filia-
» tion; qu'il les ſuive dans les com-

» binaisons différentes qu'ils peuvent » avoir entr'eux ; qu'il développe leur » influence sur ceux même qui paroiſ- » ſent en dépendre le moins ». Parmi les *êtres* que les philoſophes devront d'abord fixer ce ſont, dit-il, ſans contredit, les rois & les grands, parce qu'ils ſont les premiers moteurs des événemens; de même, quand ils chercheront les principales époques du monde, ils doivent ſpécialement arrêter leurs regards ſur celles de leur patrie, ſur celles qui les touchent le plus près, & qui ont agi immédiatement ſur eux. » Je ſens » que la modeſtie de notre auguſte » ſouveraine pourra ſouffrir de ce » projet ; mais ſi l'hiſtoire n'eſt autre » choſe que la meſure & l'appréciation des talens & des vertus de ceux » qui nous gouvernent, comment eſt » *développant les ſources* du bonheur » des Ruſſes, ne pas nommer la main » bienfaiſante qui les a découvertes » la première, qui les fait découler » ſur nous ? Il eſt défendu d'être flat- » teur, ſans doute, mais il ne fut ja- » mais permis d'être ingrat ». Quoique l'orateur n'ait adopté aucune diviſion,

cependant il paroît avoir pris pour fondement de ſon diſcours deux principes : *la ſureté, & la propriété.* » Ils » deviendront, dit-il, la règle de ma » marche, comme ils ſont la baſe de » notre bonheur ».

L'orateur peint enſuite ſon héroïne jettant un coup-d'œil ſur la vaſte étendue de ſon empire, y appercevant cette multitude d'impôts, les uns ſur des objets de première néceſſité, les autres, ſur ceux d'aiſance & de luxe ; y pénétrant le cahos des loix ; y démêlant celles qui tendent au bonheur de ſes ſujets de celles qui en ſont un obſtacle ; & enſuite examinant les moyens qui pourront rendre ſon empire un jour redoutable à ſes dangereux voiſins. Déja elle commence cette heureuſe révolution en arrêtant les brigandages des monopoleurs, & en diminuant le prix du ſel, matière dont l'uſage général répandoit le bienfait ſur toutes les claſſes de ſes ſujets. Il la montre enſuite raſſemblant ſes guerriers les plus expérimentés pour réformer l'art de la guerre, en établir

le règles, en fixer les principes, en faciliter les opérations, en simplifier les évolutions. Il passe à la marine qu'elle créa, pour ainsi dire, & qu'elle sut rendre en peu de temps si formidable. » Les vents soufflent, » les flots en courroux semblent ap» porter ces blocs mouvans qui vont » être suspendus sur leurs abîmes, » cette forêt de mâts qui va repeupler » nos mers. *Catherine* accourt, elle » gravit hardiment sur leurs bords, » elle brave l'élément où ils sont lan» cés ; cet élément fougueux & ter» rible dont la surface est le principe » & le théâtre de leur existence, » comme son sein est souvent celui de » leur destruction. Que dis-je ? il de» viendra celui de leur gloire & du » triomphe de Catherine ; son intrépi» dité a passé dans l'ame des chefs » qui les commandent, des fiers Argo» nautes qui doivent les guider, & » *Chesme* publiera mieux que tout » l'art oratoire la grandeur des travaux » de cette *Amphitrite* nouvelle ».

Mais la paix que ses victoires lui ont

méritée, dont ſes nombreuſes armées & ſes flottes formidables lui garantiſſent le maintien, lui laiſſe le temps de réformer la légiſlation de ſon empire. » Un déluge de loix » avoit inondé la Ruſſie, les juges » & les plaideurs en étoient éga- » lement accablés, leur nombre ex- » ceſſif, loin de favoriſer les opéra- » tions de la juſtice, n'avoit fait que » les retarder. C'étoit une machine » trop compliquée dans ſes reſſorts, » pour n'être pas ſans ceſſe arrêtée » dans ſes mouvemens; la juſtice ſe » traînoit plutôt qu'elle ne marchoit; » elle entamoit tout, ne finiſſoit rien; » & il exiſtoit des procès, que les » deſcendans de ceux qui les avoient » intentés ne pourſuivoient que pour » en laiſſer la charge à leurs nou- » veaux deſcendans ». La chicane, comme on voit, ce monſtre cruel qui briſe les chaînes des coupables, qui en forge aux innocens, qui dévore des familles, qui mine, qui prépare la deſtruction des états, avoit prolongé ſes ſentiers obliques juſques dans les glaces du nord. Puiſſe l'exemple

de *Catherine* inſpirer à tous les ſouverains la noble émulation de pourſuivre, d'étouffer cette hidre à cent têtes ! La Czarine, non contente d'augmenter le nombre des magiſtrats, d'aſſigner leurs fonctions, de diſtinguer, de claſſer les différens procès, remonte au principe du mal même. Les poſſeſſions étoient la ſource de ces diſſentions ; elle conçoit le hardi projet de faire meſurer toutes les propriétés de ſes ſujets. Ce plan eſt en effet exécuté avec tant d'intelligence, tant de préciſion, qu'on peut aujourd'hui connoître l'étendue & la qualité des terres de chaque propriétaire de ce vaſte empire. Le fruit de cette opération immenſe, à peine concevable, rétablit la concorde entre les agriculteurs, & les campagnes ſe fertiliſent ſous leurs mains laborieuſes. Cette opération tenoit à une autre auſſi étendue & plus difficile, c'étoit le dénombrement de ſes peuples, tenté tant de fois avec des dépenſes prodigieuſes, mais toujours inutilement. La ſeule confiance qu'elle a inſpirée à ſes peuples écarte tous les

obſtacles ; ſes ſujets perſuadés qu'elle ne tend qu'à augmenter leur bonheur, s'empreſſent d'aller s'inſcrire : elle va plus loin ; ces loix qu'elle avoit déjà entrepris de réformer, elle entreprend de les refondre en entier, & de donner un code nouveau. Aſſez bienfaiſante pour concevoir ce projet, elle n'eſt point aſſez préſomptueuſe pour vouloir l'exécuter ſeule ; elle raſſemble, pour y concourir, les députés de toutes ſes provinces & les chefs de tous ſes peuples ; elle examine, diſcute avec eux les intérêts de chaque contrée, de chaque cité, de chaque individu. Seroit-il poſſible, qu'avec des vues auſſi élevées, avec des précautions auſſi ſages, elle ne fût parvenue à former un code qui aſſurât la félicité de ſes ſujets. Les ſouverains qui veulent vraiment le bonheur de leurs peuples réuſſiſſent toujours. Si on juge du détail de ces loix par l'eſprit qu'elles préſentent, quelle idée n'en doit-on pas avoir ! Les morceaux que l'orateur a placés dans ſon diſcours annoncent les vues les plus

grandes, ils reſpirent la ſenſibilité patriotique, donnent à l'homme un caractère de dignité qui tend à le faire reſpecter de ceux même qui ont la puiſſance en main. » *Faites que les lu-* » *mières ſe répandent par tout, & de-* » *viennent générales ; que les hommes* » *craignent les loix, & ne craignent* » *qu'elles ; faites que les loix favoriſent* » *moins les différens ordres de citoyens ,* » *que leur univerſalité, & que dans toute* » *l'étendue d'un état, il n'y ait aucun* » *lieu qui en ſoit indépendant* ».

» *Un citoyen, quel qu'il ſoit, poſ-* » *ſeſſeur ou cultivateur, ouvrier ou* » *marchand, conſommateur oiſif ou con-* » *tribuant par ſon travail aux objets de* » *conſommation, maître ou ſujet, c'eſt* » *un homme : ce mot dit tout ; ce mot* » *ſeul impoſe à ceux qui gouvernent, la* » *loi de ſubvenir à ſes beſoins ; ce mot* » *ſuffit pour leur ſuggérer d'y ſatisfaire* ».

O France, ſous un monarque qui a déja mérité le titre de *bienfaiſant*, ne dois-tu pas auſſi eſpérer de voir abroger ou changer cette légiſlation, que nous ont tranſmis des peuples ſi

différens de climats & de principes, & distans de nous de près de 20 siecles! Ne verras-tu pas dans ces jours heureux anéantir ces nombreuses coutumes si bisarres, si discordantes entr'elles, monumens trop durables de l'ignorance & de la barbarie de nos pères! Des peuples qui n'ont qu'un même amour pour leur souverain, doivent-ils être gouvernés par des loix différentes?

Tant de grandes choses conçues & exécutées par *Catherine* pour le bonheur de ses sujets, excitent leur sensibilité & leur reconnoissance, ils viennent en foule la décorer solemnellement des titres augustes de *sage*, de *grande*, de *mère*. La réponse que lui dicte sa modestie l'en rend encore plus digne. » *Dieu seul est sage, Dieu seul est* » *grand; il n'appartient à aucune de* » *ses foibles créatures de vouloir partager* » *ces deux attributs avec lui: & quant* » *au titre de mère de la patrie, si ma* » *vocation est de le remplir, ce sera à* » *la postérité à juger si j'en suis digne*».

» Quelles paroles, Messieurs! s'é-» crie l'orateur, quels sentimens!

» Resterons-nous au-dessous d'une » générosité si héroïque ? Ne défen- » drons-nous pas nos droits devant » une souveraine qui nous abandonne » tous les siens ? Ah ! si elle nous » donne à la fois le précepte & » l'exemple, si elle nous accable pour » ainsi dire de bienfaits & de vertus, » nous enviera-t'elle une vertu unique » qui nous reste, la sensibilité ; un seul » sentiment, la reconnoissance ? *Elle* » *en appelle à la postérité*, c'est elle » qu'elle veut pour juge, eh, bien ! » appellons nous-mêmes à ce juge » intègre ; déposons dans son sein les » hauts faits de son règne. Il viendra » un temps, sans doute, où contem- » plant avec transport les miracles qu'il » a produits, cette postérité gémira » de n'en être que le juge, & de n'en » avoir pas été le témoin ». Quelle chaleur ! quelle sensibilité dans cette tirade ! N'y voit-on pas une ame émue par la reconnoissance, qui s'exhale, qui s'épanche ? Tous les titres que l'orgueil invente, que l'adulation prodigue équivalent-ils au bonheur d'être ainsi loué ? L'orateur continue

à

à rappeller les différens établiſſemens faits par la Czarine ; les uns deſtinés à élever la jeuneſſe pour la marine, pour le génie, pour le ſervice de terre ; d'autres à former à la vertu, dans les claſſes des nobles & des bourgeois, un ſèxe dont les charmes ſemblent lui prêter de nouveaux agrémens ; d'autres pour conſerver l'exiſtence à ces êtres naiſſans que l'indigence ou la honte font abandonner. Outre les marques diſtinctives qu'elle établit en faveur de ceux qui ont verſé leur ſang pour la patrie, elle pourvoit encore à leur ſubſiſtance & à celle de leurs familles. Les étrangers même éprouvent les effets de ſa bonté ; accueillis par elle, ils peuplent & cultivent des déſerts immenſes.

» Quelle heureuſe métamorphoſe s'o-
» père tout-à-coup ! Attirés par la
» renommée de *Catherine* de nombreux
» colons arrivent de toutes parts ; ils
» peuplent, ils inondent ces régions
» incultes & ſauvages ; ils en font diſ-
» paroître l'horreur, la ſtérilité, l'intem-
» périe ; ils les changent en un ſéjour
» d'abondance, de ſalubrité & d'agré-

» mens. Sous leurs mains laborieuſes » les marais ſe transforment en » prairies, les lacs bourbeux en des » champs fertiles, les bois ſont ou- » verts, les eaux ſtagnantes trouvent » des iſſues, & forment une infinité de » ruiſſeaux qui portent au loin la fer- » tilité. De robuſtes taureaux creu- » ſent la terre, pour y dépoſer les » ſemences qui aſſurent la ſubſiſtance » à leurs conducteurs & à eux-mêmes; » les monſtres voraces diſparoiſſent, » & d'innombrables troupeaux cou- » vrent les campagnes. *Sous leurs mains* » *laborieuſes* enfin s'élèvent des fermes, » des métairies ſans nombre, des villa- » ges & des hameaux, aſyles de la paix, » de l'abondance & du bonheur.

» Voilà de ces conquêtes, ſans » doute, qu'on peut dire faites ſur le » cahos. . . . . Des ſources du » Volga juſqu'à ſon embouchure, l'air » retentit du nom de *Catherine*; par- » tout il eſt frappé des bénédictions » qu'on lui donne, des vœux qu'on » adreſſe au ciel pour ſes jours ». L'orateur revient enſuite repréſenter ſon héroïne victorieuſe de ſes enne- mis, étendant ſon commerce chez

tous les peuples du monde, & ouvrant à ſes flottes toutes les mers.

» Quel œil aſſez rapide a pu ſuivre » nos drapeaux & nos pavillons dans » le cours de leurs exploits ? Signaux » conſtans de la victoire, on vit les » uns flotter en Crimée, ſur les bords » de la mer noire, ſur les monts Cau» caſes, derriere le Nieſter, le Bug » & le Danube ; les autres, on les vit » ſe déployer à la face de toutes les » puiſſances de l'Europe, dominer » ſur la méditerranée, y protéger le » commerce de tous les peuples, y » réprimer les perturbateurs éternels » de leur navigation. Epoque mémo» rable & preſque inouie ! cette mer » infeſtée depuis tant de ſiècles de » forbans avides, de corſaires féroces, » de monſtres altérés de ſang & de » rapines, ceſſe enfin d'être une lice » ouverte au meurtre, à la rapacité ; » & ſous la protection impoſante de » nos pavillons, elle reprend ſa pre» miere deſtination, celle de ſervir de » théâtre & d'entrepôt au commerce » de toutes les belles contrées qu'elle » partage & qu'elle baigne de ſes » flots ».

L'Impératrice profite de ces brillans succès pour faire rendre la liberté à plusieurs nations barbaresques, & pour dégager la Georgie d'un impôt aussi outrageant pour l'humanité qu'onéreux pour elle; celui de payer à la Porte un tribut de garçons & de filles. Elle fait aussi rétablir en Turquie d'anciennes églises détruites & en fait rebâtir de nouvelles. La Porte de plus est forcée de lui jurer les plus grands égards pour le christianisme & pour ses ministres. Après que l'orateur a parcouru tous ces objets intéressans, il vient en montrer d'autres qui ne le sont pas moins, ce sont les sciences & les arts. D'abord il s'attache à prouver leur nécessité, leur utilité pour le bonheur des hommes & pour la grandeur des empires, il montre que c'est à eux à qui ils doivent leur encouragement dans l'agriculture, leurs flottes nombreuses répandues dans toutes les mers, leurs cités si riches, si opulentes, leurs victoires, leurs triomphes sur leurs ennemis, leur influence dans le système de la balance de l'Europe; de là il rappelle tout ce que *Catherine*

a fait pour eux. Des navigateurs envoyés pour découvrir des terres inconnues, des aſtronomes répandus en différentes contrées pour faire des obſervations, des naturaliſtes, des phyſiciens qui vont étudier, examiner les productions, les phénomènes de la Ruſſie, des académies établies, & d'autres à qui on accorde de nouvelles prérogatives. » Tout n'eſt pas » encore fait pour le génie ; la » *Minerve*, qui l'encourage, élève de » nouveau ſa voix, & des voyageurs » philoſophes ſe partagent la Ruſſie, » des *Plines* nouveaux embraſſent » toute l'étendue de ſon empire. La » nature & la qualité des élémens, » les propriétés de l'air, de la terre » & des eaux, tout eſt ſoumis à leur » examen, tout eſt développé par » leur analyſe. Miſſionnaires de la » nature, ils découvrent aux peuples » toutes les merveilles qu'elle recèle, » tous les tréſors qu'elle enferre, » tous les biens & tous les ſoulage- » mens qu'elle a mis à leur portée. Ici » ils combattent leurs préjugés, ils » détruiſent leurs erreurs par des

» leçons ſavantes; là, ils guériſſent » leurs maux par la connoiſſance de » pluſieurs plantes ſalubres qu'ils leur » indiquent, & de pluſieurs ſucs auſſi » balſamiques que ſouverains qu'ils » leur apprennent à en tirer. Ici ils » épurent, ils rectifient le cours des » eaux; là, ils donnent plus de jeu, » plus de reſſort à l'air, & à la » terre plus d'aiſance & de faci- » lité, en multipliant les voies de » communication. Par-tout où ils » paſſent, ils laiſſent des traces auſſi » lumineuſes que bienfaiſantes; ils » étendent en tout ſens les acquiſi- » tions de l'homme ſur la nature, » & la forcent par-tout de rendre » hommage au génie ». Un des réglemens qui fera le plus d'honneur à l'humanité de l'Impératrice, & qui ſeul ſuffiroit pour rendre à jamais ſa mémoire précieuſe, c'eſt d'avoir ôté à ſes ſujets le droit de vendre ou d'aliéner leur liberté. Un autre porte ſur-tout le caractère de grandeur dont tout ce qu'elle fait a toujours l'empreinte : elle a fait conſacrer par la religion un jour où tout l'empire en deuil offre dans les temples des ſacri-

fices pour les héros morts en défendant la patrie ; ce ſpectacle touchant ne rappelle-t'il point ces temps où les premiers orateurs du monde rappelloient à la ſenſible Athènes les héros qui s'étoient ſacrifiés pour elle ?

Dans tout ce que je vous ai rapporté de ce diſcours, je ne me flatte point, Monſieur, d'en avoir extrait tout ce qui pouvoit être intéreſſant, il faudroit pour cela rapporter le diſcours entier ; mais je vous l'ai fait, je crois, aſſez connoître pour vous montrer que ſi la patrie de l'orateur eſt au-deſſus de beaucoup d'autres nations par ſa puiſſance & par ſon étendue, elle les égale, ou les égalera bientôt, & peut-être même les ſurpaſſera par ſa ſageſſe & par ſes progrès dans les ſciences & les arts. Ce diſcours, enviſagé comme ouvrage d'éloquence, feroit honneur aux meilleurs plumes de notre ſiècle ; il eſt plein d'élévation, de dignité & de chaleur. Vous l'admirerez encore plus quand vous ſaurez que celui qui l'a prononcé s'eſt bien diſtingué dans les

guerres qu'a eu à ſoutenir ſa ſouveraine, qu'à la tête de la première académie de ſa nation. Qu'il eſt glorieux pour *Catherine* de recevoir des lauriers d'une main qui ſait auſſi en moiſſonner !

Il eſt bien malheureux que nos charlatans philoſophes aillent répandre leur jargon métaphyſique juſques dans la Ruſſie, & corrompre le goût naturel de ce peuple, qui, ſi l'on en juge par ce diſcours, nous offriroit bientôt des modèles d'éloquence, s'il ne ſe livroit qu'aux impreſſions de ſon génie. Vous avez vu avec quelle vérité, quelle éloquence s'exprime M. *de Domaſchneff* quand il ne ſuit d'autres guides que ſon eſprit & ſon cœur; pourquoi faut-il qu'il ſe ſoit quelquefois égaré en voulant marcher ſur les traces de nos orateurs philoſophes? voyez ſurtout quel galimathias dans le début: « Lorſque l'eſprit humain s'iſole des » paſſions tumultueuſes qui pourroient » le diſtraire, & qu'oubliant les *intérêts individuels*, il s'attache à *l'intérêt général de ſon eſpèce, qui eſt la vérité*; lorſqu'il ſe tranſporte en » idée dans ces régions immenſes,

» que le *génie a conquiſes ſur le cahos*, » lorſqu'il apperçoit ces loix éter- » nelles de l'harmonie, du mouve- » ment, &c. comme autant *d'êtres de la* » *création du génie*, alors guidé par » ces *traînées de lumière* que les eſ- » prits ſupérieurs ont laiſſées ſur leurs » traces, il s'élance après eux dans la » même carrière, & le deſir d'aug- » menter la *maſſe de la raiſon générale* » l'embraſant à ſon tour, il fait un » vœu ſolemnel de *la ſuivre dans toute* » *l'étendue de la nature, & de faire* » *hommage de ſes découvertes au bonheur* » *de l'univers* ». Pourquoi faut-il que le ſouffle glacial de la philoſophie aille ralentir les feux d'un génie que les glaces du nord n'ont pu éteindre ?

Le peu de connoiſſance qu'on a en général de la langue de ces peuples éloignés ne nous permet pas de juger ſi le traducteur a ſu faire paſſer dans notre langue toutes les beautés de l'original, ou ſi quelquefois même il ne s'élève pas au-deſſus. Son ſtyle, comme vous avez pu le remarquer, eſt pur & harmonieux ; rien n'y annonce la contrainte d'une traduction.

Les endroits de ſentimens ſont exprimés avec force & avec énérgie. Vous avez probablement préſumé que ce traducteur avoit été élevé parmi nous & familiariſé avec notre langue ; qu'il devoit en connoître parfaitement le génie & les beautés, & qu'il devoit être exercé à l'écrire. Vous ſerez encore étonné, Monſieur, quand je vous apprendrai qu'il n'eſt dans la littérature que ce que l'on appelle un *amateur*, qu'il eſt né, qu'il a été élevé dans les climats où domine *Catherine II ;* qu'il eſt un des grands qui font l'ornement de cette brillante cour. Je le nommerai malgré le voile dont s'enveloppe ſa modeſtie. C'eſt M. *le comte de Stroganolf*, ce ſeigneur, qui depuis quelques années ſe fait admirer dans cette capitale par ſon goût pour les lettres & les beaux arts, par ſon aménité & ſes égards pour tous ceux qui s'y diſtinguent. Je ſerai ſûrement l'organe du public en me plaignant qu'il n'ait fait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires de cet ouvrage, pour les envoyer dans ſa patrie, ou pour les diſtribuer à quelques amis. Pourquoi priver notre nation d'une

production où elle retrouve une partie des beautés de ſa langue. Pourquoi ne lui pas laiſſer ce monument de la grandeur & de la ſageſſe de la légiſlation du Nord ? Le bonheur de la Ruſſie eſt il un objet indifférent pour les François? Quoiqu'ils ne ſoient pas de ces *coſmopolites* que la philoſophie moderne veut former, ils n'en éprouvent pas moins le ſentiment d'une bienveillance univerſelle.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

Eſſai ſur la Muſique, deux volumes in-4°, ornés d'un grand nombre de figures & de chanſons; propoſé par ſouſcription.

Il ſuffit de nommer l'auteur de cet *Eſſai ſur la Muſique*, pour aſſurer d'avance le ſuccès de l'ouvrage; c'eſt M. *de la Borde*, ce compoſiteur ſi agréable, cet amateur ſi éclairé de l'art auquel il a conſacré ſes talens. Il n'eſt perſonne

qui ne connoiſſe les productions charmantes dont l'opéra comique & le grand opéra ſont redevables à ſon génie fécond & flexible. Ses chanſons, recueillies par lui-même en trois volumes ſont entre les mains de tout le monde & ſont les délices des ſociétés. Au talent de la compoſition, au goût le plus ſûr & le plus délicat, il joint une théorie lumineuſe ; que de préſages en faveur de l'*Eſſai ſur la Muſique* dont il vient de publier le *Proſpectus* ? Il ne pouvoit paroître dans des circonſtances plus intéreſſantes. Le goût de la muſique répandu preſque univerſellement, la différence des opinions, la nouveauté des ſpectacles que l'on nous donne depuis quelque temps, ont rendu plus néceſſaires que jamais les connoiſſances que cet art exige dans ceux qui en veulent juger ſans partialité.

On verra dans cet ouvrage combien eſt peu fondée l'opinion avantageuſe qu'on a encore de la muſique des anciens, & l'admiration que l'on conſerve encore pour les prétendus miracles qu'elle a opérés ; l'auteur ſera l'hiſtorien de la vérité,

il prouvera que la muſique vocale des anciens n'étoit qu'une ſimple mélodie ; & que l'inſtrumentale, ainſi que leurs chœurs, ne conſiſtoit qu'à accompagner le chant à l'uniſſon & à l'octave, ce qui devoit produire une monotonie inſoutenable. M. *de la Borde* aſſure, & nous pouvons l'en croire, que la muſique, telle que nous l'exécutons de nos jours, & qui conſiſte eſſentiellement dans l'art du contrepoint, n'a exiſté que vers le onzième ſiècle.

Le plan de l'ouvrage eſt vaſte, & la diviſion heureuſe ; il ſera diviſé en cinq livres, qui le feront eux-mêmes par chapitres. Dans le premier livre, M. *de la Borde* donnera une idée de la muſique en général, de ſa diviſion, de la diviſion de la muſique inſtrumentale ou pratique ; il remontera juſqu'aux temps les plus reculés pour faire voir ſon antiquité ; il ſuivra ſes progrès & ſes révolutions avant & après le déluge ; il caractériſera la muſique de tous les peuples anciens, Chaldéens, Egyptiens, Grecs, Romains ; il paſſera enſuite à l'Italie moderne, à la muſique des Gaulois,

& donnera l'explication des lignes & caractères de la muſique ancienne, depuis les Gaulois juſqu'à nous. Le vingt-quatrième & dernier chapitre de ce premier livre traitera de la muſique & des inſtrumens des Chinois.

Le ſecond livre contiendra une notice des vies & des ouvrages de tous les poëtes muſiciens, Grecs & Romains, des muſiciens de ces deux peuples, & de tous les poëtes lyriques & des compoſiteurs Italiens & François, ainſi que des auteurs qui ont écrit ſur la muſique, &c. &c.

Le troiſième livre renfermera un traité de compoſition à l'uſage des gens du monde, pour les mettre à portée d'entendre cette matière abſtraite par elle-même, & quelquefois fort embrouillée par les gens de l'art. M. *de la Borde*, qui eſt toujours empreſſé de rendre hommage à la vérité, excepte, avec raiſon, de cette claſſe quelques ouvrages excellens ſur la muſique, auxquels il donne de juſtes éloges.

Le quatrième livre comprendra l'hiſtoire des chanſons, depuis celles des anciens juſqu'aux nôtres. Perſonne

n'étoit plus capable que M. *de la Borde* d'en faire un choix approuvé par le goût ; il eſt quelques airs qui remontent juſqu'aux temps des troubadours, & ils ont été déchiffrés. On trouvera auſſi dans le même livre pluſieurs exemples de la muſique des Grecs, qui pourront être exécutés à quatre parties.

Le cinquième & dernier livre ne le cédera point aux autres en agrément & en utilité. Il renfermera l'hiſtoire de tous les inſtrumens de muſique connus depuis deux mille ans. Il ſera orné d'eſtampes faites avec ſoin, qui repréſenteront tous les inſtrumens, & enſeigneront à les monter & à les accorder. Enfin on n'a rien négligé pour rendre cet eſſai digne du public.

Tous les littérateurs & les amateurs doivent de la reconnoiſſance à M. *de la Borde*, pour les peines immenſes, & les frais conſidérables qu'entraînera cet ouvrage. Vous devez voir par la ſubſtance du plan que j'ai mis ſous vos yeux, que M. *de la Borde* a enviſagé la muſique ſous une multitude de rapports, qu'il eſt néceſſaire

de réunir, ſi l'on veut ſe former de cet art une idée complette & ſatisfaiſante. Son ouvrage ne laiſſera rien à deſirer ſur cet objet, & deviendra un livre de première néceſſité, un livre claſſique auſſi utile au littérateur qu'au muſicien. On ne ſauroit donc donner trop d'éloges au zèle de M. *de la Borde*; on ne ſauroit trop le preſſer de mettre la dernière main à un ouvrage auſſi important, & d'en gratifier le public avide de jouir du fruit de ſes veilles, de ſes recherches, de ſon goût & de ſes réflexions.

Conditions de la Souſcription.

Il y aura deux volumes *in*-4°, ornés de figures, & d'un grand nombre de chanſons à quatre parties; & pour la commodité de ceux qui voudront les exécuter, on joindra à chaque exemplaire quatre parties ſéparées de ces chanſons.

Les deux volumes & les quatre parties ſéparées, coûteront aux ſouſcripteurs la ſomme de 48 liv. dont un *louis* en ſouſcrivant, & un *louis* en

recevant l'ouvrage, au plus tard à Pâques prochain, & peut-être beaucoup plutôt.

Ceux qui n'auront pas souscrit payeront *72 liv.* & il ne sera tiré que très-peu d'exemplaires par de-là le nombre nécessaire pour remplir les souscriptions.

On pourra souscrire pour la France jusqu'au premier novembre prochain, & pour l'étranger, jusqu'au premier décembre suivant. Ceux qui souscriront pour douze exmplaires, auront le treizième sans payer.

A Rome, chez M. *Le Fevre de Revel*, chez M. *Digne*, Consul de France.

A Londres, chez M. *Swinton* & compagnie, éditeur du Courrier de l'Europe.

Aux Deux-Ponts, à l'Imprimerie Ducale.

Et à Paris, chez MM. *Née & Masquelier*, graveurs, rue des Francs-Bourgeois, Place Saint-Michel; M. *de la Fosse*, graveur, rue du Petit-Carousél. M. *Ruault*, libraire, rue de la Harpe.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Traité des Maladies du Cœur, par M. de Senac, *premier Médecin du Roi, en deux volumes in-12; prix en feuilles 5 liv. chez* Barbou, *imprimeur-libraire, rue des Mathurins.*

L'éloge de cet ouvrage seroit superflu; il suffit de nommer son auteur. Ce *Traité des Maladies du Cœur* est la partie médicinale du grand ouvrage de M. *de Senac*, en deux volumes, dont la seconde édition, tout-à-fait différente de la première, a paru l'année dernière, & a été aussi bien accueillie que la précédente l'avoit été, sur-tout des étrangers. Ce n'en est pas un extrait, cette partie est complette; c'est le sixième livre du *Traité de la Structure du Cœur*, imprimé séparément, comme étant d'un usage plus fréquent aux médecins praticiens. Ce n'est pas que le *Traité de la Structure du Cœur* ne répande beaucoup de lumières sur cet organe, nécessaires sans doute aux praticiens. La partie

anatomique y eſt ſupérieurement traitée. L'hiſtoire critique de ce ſavant médecin eſt très-curieuſe & très-intéreſſante.

L'ouvrage que je vous annonce, prenant le cœur dès ſa formation, pour en expliquer toute la ſtructure, ſes uſages, ſes mouvemens; entrant dans l'explication des cauſes de ſa contraction & de ſa dilatation, ainſi que de ſes diverſités ſuivant les âges, &c. devient indiſpenſable pour les preuves de la théorie, comme pour celles de la pratique, & doit néceſſairement procurer de nouvelles idées à tout médecin jaloux de ſa profeſſion, & par conſéquent du bien public.

Cet ouvrage eſt rempli de toute l'érudition que les matières exigent pour être plus avantageuſement préſentées. La correction du ſtyle & la pureté de la diction ajoutent encore au mérite réel d'un livre dogmatique, où la préciſion & la clarté ſont ſi néceſſaires.

AVIS.

Le ſieur *Palomba*, profeſſeur en

France, depuis 27 ans, & auteur de la Grammaire Italienne intitulée : *Abrégé de la langue Toſcane*, & du *Choix de poëſies Italiennes & Françoiſes*, ainſi que du *Secrétaire de banque Eſpagnol & François*, touchant le commerce, ouvrira le 9 du mois de novembre prochain, deux cours de langues, un pour l'Italien, & l'autre pour l'Eſpagnol. Le premier commencera les Lundi, Mercredi & Vendredi à cinq heures du ſoir ; & le ſecond, les Mardi, Jeudi & Samedi à pareille heure. Après avoir donné les règles fondamentales, pour concevoir avec aiſance le principe de chaque langue en particulier, il y aura une lecture & explication de livre, tant en proſe qu'en poëſie. Ceux qui voudront lui faire l'honneur d'y aſſiſter pour apprendre ces langues, ſont priès de venir s'inſcrire chez lui, hôtel de la Fautrière, rue de l'ancienne Comédie Françoiſe, fauxbourg Saint-Germain.

On trouve chez lui les livres mentionnés ci-deſſus.

Son cours de langue Eſpagnole

ſera exécuté ſur des principes bien clairs, d'une nouvelle méthode compoſée par lui, & qu'il n'a pas encore fait imprimer.

Le ſieur *Palomba* va & continue toujours de donner des leçons en ville.

Le Marchand d'orviétan, eſtampe d'environ quinze pouces de haut ſur dix-neuf de large, gravée d'après *Carle du Jardin* par M. *David*. A Paris chez l'auteur, rue des Noyers, vis-à-vis celle des Rats, prix 12 livres.

J'ai toujours ſaiſi avec empreſſement, Monſieur, l'occaſion de rendre hommage aux talens des plus célèbres artiſtes, & pour mettre le lecteur en état d'apprécier le mérite de leurs productions, je me ſuis promis d'en faire l'analyſe. Des gens de l'art, en différens genres, ont bien voulu m'aider de leurs lumières, & le public a daigné confirmer leurs jugemens; mais autant il eſt agréable de payer au vrai mérite le tribut d'éloges, qui eſt ſa plus digne récompenſe, autant il eſt néceſſaire de démaſquer le char-

latanisme qui cherche à usurper les suffrages & à abuser de la confiance des amateurs par la jactance & la présomption. Lorsqu'un tableau représente un fait peu connu ou un sujet compliqué, & qu'il semble exiger une description, rien de plus naturel que de la faire pour en donner une idée; mais on doit sur-tout se tenir en garde contre les détails minucieux, les amplifications puériles, les exagérations ridicules; c'est le reproche qu'on pourroit peut-être faire à M. *David* au sujet d'un tableau de *Carle du Jardin* * qu'il vient de graver.

Il représente une troupe de paysans s'occupant à regarder des charlatans; l'un d'eux, sous le masque & l'habit d'arlequin, pince une guitarre; un autre vêtu en scaramouche, & monté sur un théâtre ambulant, paroît haranguer les spectateurs; si vous desi-

* *Carle du Jardin* fut élevé de *Berghem*. On reconnoît dans ses tableaux la touche spirituelle, l'harmonie & le ton de couleur de son maître. Il puisa en Italie la correction & le bon goût qu'on remarque dans ses ouvrages. Il étoit né à Amsterdam, vers l'année 1640, & mourut à Venise en 1674.

rez, Monſieur, un plus grand détail, vous pourriez conſulter une deſcription de ſept mortelles pages que M. *David* diſtribue depuis environ deux ans, vous y verrez des choſes curieuſes; un *ſinge*, par exemple, *faiſant maintes & maintes gambades*; quoique dans le tableau il ſoit tranquillement aſſis ſur un bâton. Vous y verrez encore *combien l'imagination poëtique du peintre eſt féconde & ſage tout-à-la-fois, avec quelle adreſſe il a ſçu obſerver l'unité de temps, de lieu & du ſujet au milieu d'une foule d'objets, &c.*

Ne s'imagineroit-on pas qu'il eſt queſtion d'une des ſublimes compoſitions de *Raphaël* ou de *Rubens*? Non, Monſieur, on veut parler de cinq ou ſix figures de payſans placées ſur ce que l'auteur appelle le *troiſième plan*, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de plans dans les figures.

Que diriez-vous encore *d'un mulet & d'un âne, qui font naître ſur les lèvres du ſpectateur un ſouris malin*? Je vous avoue que je ne le ſuis pas aſſez pour entendre cette fineſſe; mais je m'apperçois que ce ſeroit abuſer de

votre patience que de vous entretenir plus long-temps de cette *description verbeuse* & de *tous les lieux communs du charlataniſme.*

Quoi qu'il en ſoit, ce tableau de *Carle du Jardin* eſt connu des amateurs pour un chef-d'œuvre de ce maître, & M. *David a mis tous ſes ſoins à ſe pénétrer du même eſprit, du même feu, du même caractère qui règne dans l'original de* CARLE DU JARDIN, *il eſpère*, modeſtement, *que ce ſujet, auſſi ſupérieurement exécuté qu'heureuſement rendu par ſon burin, déjà exercé & même* APPLAUDI, *méritera une place dans le cabinet & les porte-feuilles des gens de goût.*

Cette planche paroît être exécutée toute au burin ; mais pour graver l'hiſtoire en ce genre il faut avoir en partage quelque étincelle du feu qui dirigeoit le burin des *Voſtermans*, des *Edelincks*, & autres maîtres de cette claſſe, autrement on s'expoſe à faire, avec un *proſpectus*, *le Marchand d'orviétan.*

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Shakeſpeare, traduit de l'Anglois, dédié au Roi par M. le Tourneur, *tome quatrième. A Paris, chez l'auteur, rue de Tournon, & chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.*

LES ouvrages inſpirés par le génie, quelques défauts qui les défigurent, ont toujours un grand avantage ſur les productions froides & polies de l'eſprit; ils offrent des idées neuves & originales, des traits hardis & ſublimes; on y rencontre par-tout des traces d'une imagination libre & vigoureuſe, qui crée, qui invente, &

s'élance au-delà des bornes prescrites. Des beautés de ce genre rachètent bien des absurdités, & sont beaucoup plus utiles au progrès de l'art, que ces écrits médiocres, qui n'ont d'autre mérite qu'une forme régulière, un tour élégant & délicat. Une seule scène de *Shakespeare* éclaire plus un artiste que cette foule de tragédies, où toutes les règles sont observées scrupuleusement, hors la plus essentielle, qui est d'intéresser & de plaire. Je ne prétends pas justifier les irrégularités monstrueuses du poëte Anglois; mais ses pièces, quelques bisarres qu'elles soient, présentent aux écrivains qui ont plus de goût que d'invention, un répertoire immense de caractères & de situations vraiment tragiques. Ces matériaux précieux mis en œuvre par une main habile pourroient enrichir notre théâtre, dans un temps, sur-tout, où nos auteurs dramatiques se plaignent qu'ils sont venus trop tard, & que tous les sujets sont épuisés. La traduction de *Shakespeare* envisagée sous ce point de vue a donc un objet d'une utilité très-considé-

sable, & peut être regardée comme une ressource contre la stérilité, & la disette, qui affligent depuis long-temps la scène Françoise.

Le tome quatrième contient deux tragédies : *Cymbeline* & *Romeo & Juliette*. Je vais, Monsieur, vous tracer une esquisse de ces deux pièces, observant toujours de vous faire remarquer & les grands traits qui appartiennent au génie de *Shakespeare*, & les extravagances qu'on peut rejetter sur la grossièreté de son siècle.

Cymbeline est un roman absolument dépourvu de vraisemblance, mais dans cette foule d'événemens incroyables, & qui n'ont entr'eux aucune liaison, on distingue des scènes intéressantes & des caractères dessinés avec vérité.

Acte Ier. *Leonatus Posthumus*, chevalier Breton, d'une famille noble, mais pauvre & déchue de son ancienne splendeur, a gagné par son mérite le cœur d'*Imogene* fille de *Cymbeline*, roi de la Grande Bretagne, qui s'est unie avec lui par des nœuds secrets. *Cymbeline* qui destinoit *Imogene*

à *Cloten*, fils de la reine ſa ſeconde femme, eſt indigné lorſqu'il apprend ce mariage clandeſtin, & bannit *Poſthumus* de ſes états. *Poſthumus* part emportant les regrets de toute la cour, & ſe retire à Rome chez ſon ami *Philario*. La tendreſſe de ces deux époux éclate dans leurs adieux.

POSTHUMUS *à Imogene.*

Quand nous paſſerions à nous dire adieu tout le temps qui nous reſte encore à vivre, la douleur de nous ſéparer ne feroit qu'augmenter de plus en plus.... adieu.

IMOGENE.

Eh demeure. Un moment; quand tu monterois à cheval uniquement pour aller reſpirer l'air des environs, cet adieu ſeroit encore trop court. — Vois, mon ami, ce diamant me vient de ma mère; prends-le, mon bien-aimé, mais gardes-le juſqu'à ce que tu épouſes une autre femme, après qu'*Imogene* ſera morte.

POSTHUMUS.

Quoi ? quoi ? une autre femme ? dieux bienfaisans ! accordez-moi seulement de posséder celle-ci qui est à moi, & si j'en cherche une autre après elle, repoussez-moi de ses embrassemens avec le bras de la mort. (*Il met le diamant à son doigt.*) Reste, reste à cette place tant que le sentiment & la vie pourront t'y conserver. (*à Imogene*) Et vous, la plus tendre, la plus belle des femmes, vous qui n'avez reçu que moi en échange de vous, à votre perte immense, c'est donc encore moi qui gagnerai sur vous dans le troc des plus légères bagatelles. Pour l'amour de moi, portez ceci, c'est un lien d'amour, je veux moi-même en enchaîner cette belle main.

Après le départ de *Posthumus*, *Pisanio*, son confident, vient rendre compte à la princesse des dernières paroles de son maître. Il y a aussi dans cette scène plusieurs traits qui peignent vivement l'amour d'*Imogene* pour son époux. » J'aurois voulu,

» dit-elle, briſer les fibres de mes yeux
» dans leurs efforts pour le voir plus
» long-temps, juſqu'à ce qu'il fût de-
» venu dans l'éloignement plus petit
» qu'un atôme; oui, mes regards l'au-
» roient ſuivi, juſqu'à ce que de la
» groſſeur d'une inſecte imperceptible,
» il ſe fût tout à fait évanoui dans l'air,
» & alors j'aurois détourné mes yeux
» & pleuré..... Je ne lui ai point
» fait mes adieux; j'avois tant de
» choſes tendres à lui dire! Avant que
» j'aie pu lui dire comme je ſonge-
» rois à lui à certaines heures; quelles
» penſées, quels ſouvenirs j'aurois,
» tantôt l'un, tantôt l'autre; avant que
» j'aye pu lui faire jurer qu'aucune
» femme d'Italie ne lui feroit jamais
» trahir mon amour & ſon honneur;
» lui recommander de ſonger au point
» du jour, à midi, à minuit, à s'unir
» à moi dans nos prières; (car alors
» je ſuis dans les cieux pour lui) avant
» que j'aie pu lui donner le dernier
» baiſer du départ que j'aurois placé
» entre deux mots charmans, mon
» père ſurvient, & comme le ſouffle
» tyrannique du Nord tue les fleurs

» dans le bouton, ſa préſence glace » ſur nos lèvres toutes les tendreſſes » qui étoient près d'en éclorre ».

La ſcène change & repréſente une ſalle de la maiſon de *Philario* à Rome: on y voit *Poſthumus* s'entretenir avec *Philario* & *Jachimo*, ſeigneurs Italiens. La converſation tombe ſur les femmes, les Italiens vantent le mérite & ſurtout la fidélité des dames de leur pays; *Poſthumus* prétend qu'il n'y a point en Italie, ni dans tout le monde, de femme plus vertueuſe qu'*Imogene*; *Jachimo* piqué offre de parier dix mille ducats contre le diamant de *Poſthumus* qu'il triomphera de la vertu de cette *Imogene* tant vantée. Le pari eſt accepté. *Jachimo* part pour l'Angleterre & ſe préſente devant *Imogene* avec des lettres de recommandation que lui a données *Poſthumus*. Il eſſaye d'abord de la ſéduire par des flatteries, & de lui rendre ſuſpecte la fidélité de ſon époux par les plus noires calomnies; voyant que tous ſes artifices n'ont aucun ſuccès, il prie *Imogene* de garder dans ſon appartement pendant une nuit un coffre rempli de vaſes &

de bijoux très-précieux que *Posthumus* & quelques seigneurs Italiens l'ont chargé d'acheter pour en faire présent à l'empereur ; *Imogene* y consent.

ACTE II. *Jachimo* enfermé dans le coffre, s'introduit dans l'appartement d'*Imogene* ; il en sort lorsqu'elle est endormie, & note exactement sur ses tablettes tous les meubles qui décorent la chambre ; il détache le bracelet de la princesse, & remarque sur-tout une étoile à cinq rayons qu'elle a sur le sein gauche. Muni de ces connoissances, le perfide s'en retourne à Rome, & persuade à *Posthumus* que sa femme est infidèle, en lui montrant son bracelet, & en lui racontant des particularités dont il ne pouvoit être instruit naturellement par aucune autre voie. Cette scène est très-intéressante. *Posthumus* au désespoir, se répand en invectives sanglantes & même grossières contre les femmes ; il tient à peu-près le même langage que l'*Hyppolite* d'*Euripide*. » L'homme » ne pourroit-il trouver un moyen de » se reproduire sans le concours de la » femme ? Nul ne peut se flatter d'être

» né légitime, & ce reſpectable mortel
» que je nommois mon père, qui ſait
» où il étoit lorſque je fus formé?...
» Oh! vengeance, vengeance! La
» perfide, ſouvent elle mettoit un
» frein à mes légitimes ardeurs; elle
» imploroit l'abſtinence avec une pu-
» deur ſi pleine de graces, que dans
» ces inſtans ſa vue ſeule eût réchauffé
» le vieux *Saturne*. Je la croyois chaſte
» & pure comme la neige nouvelle
» qui n'a point encore ſenti l'atteinte
» du ſoleil. Oh! démons des enfers!
» Un *Jachimo*, un baſanné! dans
» l'eſpace d'une heure.... Peut-être
» en moins de temps & dès la pre-
» mière entrevue..... Oh! ſi la
» nature avoit marié dans ma per-
» ſonne les facultés des deux ſexes!
» Car l'homme n'a point en lui ces
» penchans pour le vice, & j'affirme
» qu'ils viennent tous de la femme. Se
» fait-il un menſonge, il vient de la
» femme; quelque flatterie, elle eſt
» d'elle; quelque perfidie, c'eſt encore
» d'elle. Les penſées luxurieuſes, la
» vengeance, l'ambition, l'orgueil,
» les dédains, les caprices, la médi-

» ſance, l'inconſtance, enfin tous les » vices qui ont un nom & que l'enfer » connoît viennent de la femme en tout » ou en partie; oui, tous, &c. ». Il y a dans ces deux premiers actes quelques ſcènes d'un bas comique où le prince *Clotet* développe ſon caractère féroce & ſtupide; mais les traits groſſiers que *Shakeſpeare* employe pour le peindre ſervent du moins à faire reſſortir davantage le mérite de *Poſthumus* ſon rival.

ACTE III. *Lucius*, ambaſſadeur Romain, vient de la part d'*Auguſte*, ſommer *Cymbeline*, de payer le tribut de trois mille pièces d'or impoſé à l'Angleterre par *Jules Céſar*. Sur le refus du roi il lui déclare la guerre. *Piſanio* remet à *Imogene* une lettre de *Poſthumus*, dans laquelle il lui marque qu'il eſt en Cambrie au havre de Milford, & cette tendre épouſe prend auſſi-tôt la réſolution de l'aller joindre. La ſcène change & repréſente une forêt; on voit ſortir d'une caverne un vieillard avec deux jeunes gens. Le vieillard nommé *Bellarius*, injuſtement exilé par *Cymbeline*, vit

depuis plusieurs années dans cette forêt ; les deux jeunes gens sont les deux fils de *Cymbeline*, *Guiderius* & *Arviragus*, que *Bellarius* pour se venger a ravis à leur père dès le berceau, & qu'il a élevés dans cette forêt : quoique toujours éloignés du monde, ils ne connoissent que la caverne qui leur sert de retraite & les animaux sauvages qu'ils s'amusent à poursuivre dans la forêt ; cependant *Bellarius* les entretient des dangers de la grandeur, des intrigues des cours, des injustices qu'il a éprouvées. Ennuyés de ce discours auquel ils ne comprennent rien, les deux jeunes gens laissent moraliser le vieillard & partent pour la chasse ; *Bellarius* les suit après un long monologue où il instruit les spectateurs de la qualité & du sort de ses élèves. *Imogene* arrive avec *Pisanio* & se plaint de la longueur du chemin. Alors *Pisanio* lui montre une lettre qu'il a reçue de *Posthumius*, dans laquelle il lui ordonne de poignarder son épouse en punition de son infidélité. Après quelques plaintes très-vives, *Imogene* s'é-

crie : « Viens, *Pisanio*, sois fidèle à » ton maître, & quand tu le reverras, » atteste lui mon obéissance; vois, c'est » moi qui tire ton épée moi-même : » prends-la de ma main, ouvre ce » cœur, asyle innocent de mon amour, » ne crains rien, il n'y reste plus d'autre » sentiment que le désespoir : ton maî- » tre n'y habite plus, lui qui en étoit » l'unique trésor ». *Pisanio* témoigne beaucoup d'horreur pour une pareille proposition, il conseille à *Imogene* de se déguiser en page & de demander de l'emploi à l'ambassadeur Romain qui est près de s'en retourner, & qui lui fournira l'occasion de revoir & de désabuser son époux. On revient au palais de *Cymbeline*, où *Cloten* désespéré de la fuite d'*Imogene* s'apprête à marcher sur ses traces, revêtu d'un des habits de *Posthumus*; il s'imagine trouver ce rival avec sa maîtresse à Milford sur une fausse confidence que lui a faite *Pisanio* pour lui donner le change : tout occupé de ses projets de vengeance; « Je veux, dit il, re- » vêtu de cet habit même abuser d'elle, » & d'abord le tuer, lui, sous les yeux

» de ſa belle : elle verra alors ma va-
» leur, & après ſes mépris, ce ſera
» pour elle un tourment. Lui ainſi giſ-
» ſant ſur la terre, après ma harangue
» d'inſulte finie ſur ſon cadavre, &
» lorſque ma paſſion ſera raſſaſiée
» d'elle, alors je vous la fais revenir à
» la cour, & la fais marcher à pieds
» devant moi, &c. ». Le théâtre repré-
ſente encore la forêt. *Imogene* paroît ſous l'habit d'un jeune homme; accablée de laſſitude & preſſée par la faim elle entre dans la caverne qui ſert de retraite à *Bellarius*. Ce vieillard & les deux jeunes gens qui reviennent de la chaſſe ſont fort ſurpris de trouver un étranger dans leur caverne. *Imogene* prie d'excuſer ſa hardieſſe. Sa douceur & ſes graces font une vive impreſſion ſur le cœur des deux jeunes gens qui lui témoignent la plus tendre amitié.

ACTE IV. Le développement de la tendreſſe des deux jeunes ſauvages pour leur nouvel hôte occupe agréablement les premières ſcènes de cet acte. *Cloten* en pourſuivant *Imogene*, paſſe par la forêt & rencontre *Guide-*

rius, à qui il dit des injures ; on en vient aux mains & il eſt tué. Les jeunes princes en entrant dans leur caverne trouvent *Imogene* ſans mouvement & ſans connoiſſance. Elle avoit pris pour ranimer ſes forces quelques gouttes d'un certain breuvage que *Piſanio* lui avoit donné, comme un cordial excellent. *Piſanio* l'avoit reçu de la reine, qui lui en avoit vanté la vertu. Cette injuſte marâtre étoit perſuadée que cet elixir étoit un poiſon violent qui la délivreroit bientôt de *Piſanio* & d'*Imogene* : mais elle avoit été trompée elle même par ſon médecin, qui, ſoupçonnant ſes mauvaiſes intentions, lui avoit donné pour du poiſon une liqueur ſoporifique, qui plongeoit ceux qui en buvoient dans une léthargie profonde, ſemblable à la mort. *Guiderius* & *Arviragus* répandent des fleurs ſur le corps d'*Imogene*, qu'ils regardent comme morte ; ils placent à côté le tronc informe de *Cloten* à qui *Guiderius* a coupé la tête ; après ce pieux office ils ſe retirent. *Imogene* revient de ſon aſſoupiſſement, & le premier

objet qui s'offre à ſes yeux eſt un corps ſans tête, revêtu des habits de *Poſthumus ;* elle s'imagine que c'eſt le corps de ſon époux, & ſe livre à la plus vive douleur. Dans ce moment *Lucius*, général Romain, paſſe à la tête d'un gros d'officiers. *Imogene* lui montre ce corps qu'elle dit être celui de ſon maître aſſaſſiné dans cette forêt. Touché de ſes larmes & de ſa beauté, *Lucius* la reçoit à ſon ſervice, & pour la conſoler, il fait rendre les honneurs funèbres au cadavre de *Cloten ; Guiderius* & *Arviragus*, qui ont vu paſſer des ſoldats dans la forêt, & qui ont entendu le bruit des armes, ſaiſis tout-à-coup d'une ardeur martiale, prennent le parti de quitter leur ſolitude, malgré les inſtances de *Bellarius*, pour acquérir de la gloire dans les combats.

ACTE V. Il y a beaucoup de mouvement & de fracas militaire dans le commencement de cet acte. Les Romains livrent bataille aux Bretons. Ceux-ci ſont d'abord vaincus, & le roi même eſt fait priſonnier ; mais *Bellarius*, *Guiderius* & *Arviragus* l'ar-

que dans cette tragédie, comme dans tous les ouvrages de *Shakeſpeare*, des ſcènes d'une extravagance originale; telle eſt celle de *Poſthumus* avec le geolier qui vient le chercher pour le conduire devant le roi.

LE GÈOLIER.

Un gibet eſt le mot, mon cher, ſi vous êtes prêt pour cela, vous êtes au point qu'il faut.

POSTHUMUS.

Si je puis ainſi repaître agréablement la vue des ſpectateurs, la victime aura payé ſon écot.

LE GEOLIER.

C'eſt-là un compte qui vous coûte cher, l'ami, mais il y a une conſolation, c'eſt que vous n'aurez plus de dettes à payer, plus d'écots de taverne, qui, s'ils ſervent d'abord à vous mettre en joie, vous attriſtent ſouvent au départ. Vous y entrez affamé, vous en ſortez ivre & chan-

celant. Vous êtes fâché d'avoir trop payé & vous l'êtes encore d'avoir trop reçu. La bourſe & le cerveau tous deux vuides ; le cerveau trop peſant à force d'être léger, & la bourſe trop légère parce qu'on l'a ſoulagée de ſon poids. Oh, vous allez être délivré de toutes ces contradictions. La charité d'une obole de chanvre vous acquitte mille dettes en un tour de main, vous n'aurez plus d'autre compte ; c'eſt une décharge & du paſſé & de l'avenir, votre tête ſervira de plume, de regiſtre & de comptoir, & votre quittance eſt au bout, &c.

Roméo & Juliette. ACTE Ier. Cette pièce eſt fondée en partie ſur l'inimitié qui règnoit entre les *Montaigu* & les *Capulets*, deux familles conſidérables de Vérone. L'expoſition eſt d'une adreſſe & d'une vérité ſingulière, quoiqu'on y remarque d'ailleurs pluſieurs traits du plus bas comique. Les domeſtiques de *Montaigu* prennent querelle dans la rue avec ceux des *Capulets*. *Benvolio* & *Tybalt*, l'un Mon-

taigu & l'autre *Capulet*, accourent pour les ſéparer ; mais à l'aſpect l'un de l'autre, leur haine s'enflamme & ils ſe battent eux-mêmes. Le peuple s'aſſemble autour des combattans, le vieux *Montaigu* & le vieux *Capulet* arrivent, chacun de leur côté, avec leurs femmes. Le prince de Vérone, inſtruit de ce déſordre, ſe rend ſur le champ de bataille, & après avoir vivement reproché aux *Montaigu* & aux *Capulets* leurs haines & leurs inimitiés mutuelles, qui occaſionnoient chaque jour des troubles & des meurtres dans la ville, il leur défend ſous les plus grièves peines d'en venir déſormais aux voies de fait. *Montaigu* reſte ſur la ſcène avec ſa femme & *Benvolio*. Il s'inquiette de ne pas voir ſon fils *Roméo*. La mélancolie de ce jeune homme, qui depuis quelque temps cherche la ſolitude, excite de fâcheux ſoupçons dans le cœur du père. *Benvolio* ſe charge de découvrir la cauſe de cette triſteſſe, & en effet *Roméo* lui avoue qu'il eſt amoureux, mais il ne lui dit pas qu'il aime *Juliette*, fille unique de *Capulet*. Une fête que le

vieux *Capulet* donne à ſes amis fournit à *Roméo* une occaſion favorable de voir ſa maitreſſe; il s'introduit maſqué dans la maiſon de *Capulet*, & il a un entretien avec *Juliette*, qui conçoit pour lui le plus tendre amour. *Tybalt*, neveu de *Capulet*, reconnoît *Romeo* & veut fondre ſur lui; mais le vieux *Capulet* arrête ce fougueux tranſport, & ne permet pas qu'on viole les droits de l'hoſpitalité. On remarque, Monſieur, dans la cinquième ſcène de cet acte des traits d'un comique ſi ſingulier que vous ſerez bien aiſe d'en avoir quelque idée. La mère de *Juliette* interroge ſa nourrice ſur l'âge de ſa fille, & la nourrice, naturellement très-bavarde, lui répond ainſi. « Je gage-» rois quatorze de mes dents (& à » mon grand chagrin il faut dire qu'il ne » m'en reſte plus que quatre,) qu'elle » n'a pas encore quatorze ans.... Le » ſoir du premier août, *Juliette* aura » ſes quatorze ans, elle les aura, sûr: » je me le rappelle à merveille. Il y a » à préſent onze ans depuis le trem-» blement de terre & elle étoit déjà » ſevrée. Jamais je ne l'oublierai. De

dans l'après-midi au monastère des Franciscains, chez le père *Laurence* son confesseur, qui recevra leur foi & leur donnera la bénédiction nuptiale; qu'après cette cérémonie, *Roméo* s'introduira toutes les nuits, à l'aide d'une échelle de corde, dans la chambre de son épouse. La nourrice va porter cette réponse à *Juliette*. Cette tendre amante ne manque pas de se rendre chez l'officieux Franciscain qui la marie avec *Roméo*.

ACTE III. Le théâtre représente une rue de Vérone. *Benvolio* & *Mercutio* paroissent avec leur suite. Ce *Mercutio* est aussi de la famille des *Montaigu*. Il a plu à *Shakespeare* d'en faire une espèce de bouffon, un mauvais plaisant, dont tous les discours sont semés de pointes & d'équivoques. Les Anglois aiment beaucoup les caractères de cette espèce. Ces deux gentilhommes se font mutuellement des reproches sur leur humeur querelleuse. » Toi, dit *Mercutio* à son ami, » tu te prendrois de querelle avec un » homme pour un poil de plus ou » moins que toi à la barbe, ou parce qu'il

» qu'il casseroit des noisettes, & que » tu as les yeux couleur de noisettes. » Ta tête est pleine comme l'œuf de » rixes & de querelles, & cependant » elle devroit être épuisée, après » toutes celles qui en sont écloses. » N'as-tu pas cherché dispute à un » homme sur ce qu'il toussoit dans la » rue, parce que cela éveilloit ton » chien qui dormoit au soleil; à un » artisan, parce qu'il portoit son habit » neuf avant les fêtes de Pâques; à un » autre encore, parce qu'un vieux » ruban nouoit ses souliers neufs ». Plusieurs *Capulets* passent dans la rue, & à leur tête le bouillant *Tybalt*, qui prend querelle avec *Mercutio*; tous deux tirent l'épée. *Roméo* qui survient s'efforce en vain de les séparer; *Mercutio* reçoit un coup mortel, & dans ce moment même conserve toujours son caractère plaisant. Vous en jugerez par sa réponse à *Roméo* qui lui représente que sa blessure n'est pas dangereuse. » Non, dit *Mercutio*, elle » n'est pas aussi profonde qu'un puits, » ni aussi large que le portail d'une

» égliſe, mais elle eſt paſſable, elle » ſera ſon effet ; viens demain matin » demander de mes nouvelles, & tu » me trouveras un homme fort ſérieux. » Je ſuis poivré, j'en réponds, & je » puis dire adieu à ce monde. Com- » ment ? un bravache, un faquin, un » lâche, qui ne combat que par règles » d'arithmétiques, bleſſer ainſi un » homme à mort »! *Roméo*, à qui l'on vient annoncer un inſtant après la mort de *Mercutio* flotte entre le deſir de venger ſon ami, & la crainte d'offenſer *Juliette* en ſe battant contre ſon couſin ; dans ce moment *Tybalt* revient tout furieux & inſulte *Roméo*. Alors ce jeune homme n'écoutant plus que ſon honneur outragé, fond ſur *Tybalt*, lui plonge ſon épée dans le ſein, & prend la fuite. Ce meurtre excite un grand tumulte dans Vérone. Le prince arrive avec les *Montaigus* & les *Capulets* ; & après avoir pris connoiſſance de l'affaire, banpit *Roméo* de la ville. Cet infortuné jeune homme ſe retire chez le père *Laurence*, & fait éclater en ſa préſence toutes les fu-

reurs d'un amant réduit au déſeſpoir. La nourrice de *Juliette* vient lui apporter un anneau de la part de ſa maîtreſſe, & lui dire de ne pas manquer de l'aller voir cette nuit : en effet *Roméo* s'introduit dans la chambre de *Juliette ;* tandis que ces deux époux ſe font les derniers adieux, le père de *Juliette* conclud ſon mariage avec le comte *Páris*, & la cérémonie doit ſe faire dans deux jours. A peine *Roméo* eſt-il parti que lady *Capulet* entre dans la chambre de ſa fille, & lui fait part des réſolutions de ſon père. *Juliette* témoigne beaucoup de répugnance pour l'époux qu'on lui propoſe. Le vieux *Capulet* irrité de ſa réſiſtance s'emporte contre elle aſſez groſſièrement. *Juliette* déſolée prend le parti d'aller trouver le père *Laurence* qui eſt homme de bon conſeil.

ACTE IV. *Juliette* ſe rend au monaſtère ; elle expoſe au père *Laurence* la ſituation critique où elle ſe trouve, & proteſte qu'elle eſt prête à tout faire pour conſerver ſa foi à *Roméo*. Le bon religieux lui donne

un breuvage dont l'effet eſt de glacer tous les eſprits de la vie, & de plonger dans un ſommeil profond qui reſſemble à la mort. Buvez, lui dit-il, cette liqueur, la veille du jour fatal, le ſoir en vous couchant : le lendemain on vous croira morte ; vous ſerez apportée à ce monaſtère, & placée dans le tombeau de vos ancêtres. J'aurai ſoin de donner avis de ce ſtratagême à *Roméo* qui eſt à Mantoue ; il viendra vous chercher la nuit ſuivante, & vous ſortirez tous deux de la ville. *Juliette* approuve cet expédient ; mais au moment de prendre le breuvage, elle éprouve des terreurs qu'elle exprime très-naturellement dans un beau monologue dont voici quelques traits. » Si après que je ſerai » dépoſée dans le tombeau, j'allois » me réveiller avant le temps où » *Roméo* doit venir pour me délivrer... » O idée pleine d'épouvante ! ne ſe- » rois-je pas alors ſuffoquée ſous cette » voute dont la ſombre entrée ne » reçoit aucun air ſalutaire. — Ou ſi » je ſuis vivante, n'eſt-il pas vraiſem-

» blable que l'horrible idée de la » mort & de la nuit dans ces profon- » deurs ſouterraines, où depuis plu- » ſieurs ſiècles ſont entaſſés les oſſe- » mens de mes ancêtres, où gît *Tybalt* » tout ſanglant & encore tout frais » dans ſon drap funéraire, où l'on dit » que les ſpectres viennent s'aſſembler » à certaines heures de la nuit ..... » Hélas ! hélas ! n'eſt-il pas probable » que moi trop tôt éveillée dans ces » lieux infectés au milieu des gémiſ- » ſemens des ſpectres, qui, dit-on, » entendus des mortels, leur font » perdre la raiſon .....». Le deſir de ſe conſerver à *Roméo* l'emporte ſur ces réflexions funeſtes. Le lendemain, jour deſtiné pour ſon mariage, on la trouve étendue ſur ſon lit toute habillée, ſans mouvement & ſans vie. La joie ſe change en deuil; au lieu des fêtes de l'hyménée, on prépare une pompe funèbre.

ACTE V. Les funérailles de *Juliette* qui ſe font avec beaucoup de magnifi- cence, occupent la première ſcène. De-là le ſpectateur eſt tranſporté à

Mantoue. *Roméo* y apprend la mort de *Juliette*. Le religieux que le père *Laurence* avoit dépêché pour lui donner avis du ſtratagême n'avoit pu partir. Ainſi *Roméo*, perſuadé que ſon épouſe n'eſt plus, & réſolu de ne pas lui ſurvivre, ſe rend au tombeau de *Juliette* muni d'une phiole pleine du poiſon le plus violent. La ſcène change & repréſente un ſouterrein, lieu de la ſépulture des *Capulets*. On y voit entrer d'abord le comte *Pâris*, qui vient répandre des fleurs à la porte du monument qui renferme ſa maîtreſſe. *Roméo* paroît enſuite vêtu de noir, la tête nue, & les cheveux épars; il eſt armé d'un poignard & d'une épée; ſon domeſtique *Balthazar* le précede avec un flambeau & un lévier de fer. Au bruit qu'il fait en entrant, *Pâris* ſe retire & ſe cache derrière le caveau. *Roméo* à grands coups de lévier s'efforce de briſer la porte du monument. *Pâris* s'approche, & reconnoiſſant *Roméo*, qu'il croit venu pour inſulter aux cendres des *Capulets*, il s'avance vers lui en

criant : » lâche proscrit, je te saisis » & t'arrête ; obéis & suis-moi, car il » faut que tu meures ». *Roméo* lui répond avec le ton du désespoir : » oui, » il le faut, & c'est pour mourir que » je suis ici. Jeune homme, ne tente » point un homme désespéré ; fuis de » ce lieu & laisse-moi. Vois tous ces » morts, & que leur vue t'épouvante. » Je t'en conjure, jeune homme, ne » charge point ma tête d'un autre » crime. Par le ciel, je t'aime plus » que moi-même, car je viens ici » armé contre mes jours. Ne m'arrête » plus, va-t'en, & dis que la pitié » d'un furieux t'a commandé de fuir ». Le traducteur remarque que M. *Garrick* jouoit cet endroit d'une manière inimitable. *Pâris* s'obstine & *Roméo* l'étend mort à ses pieds. Puis il enfonce la porte du monument, & se jette à genoux devant la bière de *Juliette*. Après l'avoir contemplée quelque temps, il boit le poison, & se panche sur son corps pour l'embrasser. En ce moment *Juliette* se réveille & regarde autour d'elle d'un air effaré, elle re-

connoît *Roméo* ; mais à peine ces amans commencent-ils à jouir du plaiſir de ſe revoir, que le poiſon agit ſur *Roméo* ; il lutte quelque temps contre la douleur, & après des convulſions horribles, il expire. *Juliette* embraſſe le corps de ſon amant. En vain le père *Laurence* qui ſurvient la preſſe de ſortir du tombeau, elle ne lui répond que par des menaces & des reproches. Enfin lorſqu'elle entend le bruit de la garde que le page de *Pâris* eſt allé chercher, elle ſe frappe de pluſieurs coups de poignard, & ſe précipite ſur le corps de *Roméo*. La garde arrive ; au même inſtant, le prince de Vérone, *Capulet* & *Montaigu* entrent dans le monument. Ces malheureux pères, frappés de cet affreux ſpectacle, maudiſſent leurs diviſions fatales & ſe reconcilient.

Cette tragédie eſt une de celles que le peuple de *Londres* revoit avec le plus de plaiſir. Ce n'eſt pas qu'elle ſoit exempte des défauts ordinaires qui gâtent les ouvrages de *Shakeſpeare*. Le lieu de la ſcène change à chaque

inſtant ; il n'y a point de liaiſons entre les ſcènes ; les incidens ſont accumulés ſans ordre & ſans vraiſemblance ; le dialogue eſt farci de quolibets, de pointes triviales, de mauvais jeux de mots, le plus bas comique s'y trouve mêlé par-tout avec le tragique ; mais tous ces défauts ſont couverts en quelque ſorte par le vif intérêt & le grand pathétique qui règne dans cette pièce. M. *Ducis* a tranſporté ce ſujet ſur notre théâtre avec quelque ſuccès. Il s'eſt adroitement ſervi d'un morceau admirable du *Dante*, pour donner plus d'énergie à la haine des *Montaigus* & des *Capulets* ; mais la délicateſſe des ſpectateurs françois l'a contraint d'affoiblir la cataſtrophe.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

IL ne se passe pas de jour, Monsieur, qu'il ne pleuve chez moi des paquets énormes de lettres concernant l'illustre M. *de la Harpe*. La plupart ne méritent pas que je vous les envoye, & je saisis même cette occasion pour supplier les nombreux amis de M. *de la Harpe* de me donner ainsi qu'à lui un peu de relâche, & d'envoyer à d'autres Journalistes les réflexions qu'inspirent ses talens, sa modestie, sa candeur & sa bonne-foi. J'excepte de ce nombre la lettre que M. le marquis *de Villeneuve* vient de m'adresser au sujet des fausses imputations dont M. *de la Harpe* a tenté de flétrir la mémoire de *Piron*, & qu'il a consignées dans un volume de ses œuvres. Cette lettre venge d'une manière victorieuse l'auteur de la *Métromanie*. Dans le temps que je suis occupé à *juger le juge*, comme dit plaisamment M. le marquis *de Villeneuve*, il est intéressant de rassembler tous les traits qui peuvent servir à le caractériser.

Lettre à l'Auteur de l'Année Littéraire.

Ce 20 Septembre 1778.

Perſonne ne s'attendoit, Monſieur, au ſoin *vraiment remarquable* que M. *de la Harpe* a pris de tirer des catacombes du *Mercure* & des charniers de ſon *Journal de Politique & de Littérature*, les divers jugemens qu'il a rendus ſur divers ouvrages, pour les enterrer une ſeconde fois dans la volumineuſe collection de ſes œuvres; mais quand on connoît le caractère doux & poli de ce journaliſte académicien; quand on a tant de preuves de la profondeur de ſon érudition, de la ſureté de ſon goût, & de ſon impartialité; quand tout le monde convient enfin de ſon honnêteté & même de ſa modeſtie, il me ſemble que ce léger mouvement d'amour-propre & d'entrailles de père, pour ſes productions, eſt bien légitime & bien pardonnable. Qui peut lui ſavoir mauvais gré de les avoir changé de ſépulture pour les réunir dans un ſeul & même tombeau, où, par la ſuite, les enfans

de ſon génie feront dépoſés en naiſſant *, avec tous les honneurs funèbres dus à une famille auſſi glorieuſe ?

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, & quelque reſpect que l'on doive aux morts, je ne puis me diſpenſer de rappeller, pour un moment, à la mémoire des vivans, la production la plus injuſte & la plus malhonnête de M. *de la Harpe*, je veux parler du prétendu jugement qu'il a porté dans ſon Journal de Littérature des œuvres complettes d'*Alexis Piron*. J'ai été, je vous l'avoue, très-ſurpris de retrouver cette ſotte & ridicule Dia-

* M. de la Harpe *ayant annoncé de bonne heure quelque talent* (l'auteur parlant de lui-même) *a été condamné à ne montrer que bien tard ce qu'il en avoit.* Et *quoiqu'il n'ait jamais eu ces ſoins paternels dont tant d'autres careſſent leurs écrits, il eſt tout ſurpris de ſe voir en ſix volumes.* Mais *il a ſous ſes mains paternelles la plus grande partie, & ſans comparaiſon la plus importante* des ouvrages qu'il a enfantés ; & afin que le Public puiſſe jouir de ce qu'il donnera par la ſuite, il a ſoin d'avertir qu'il fera imprimer ces nouvelles productions du même format que ſes Œuvres pour les réunir dans ce tombeau érigé à la famille. Pref. tom. 1, pag. vij.

tribe occupant une place considérable dans le sixième volume de la collection des œuvres de ce redoutable & judicieux journaliste, sur-tout après l'indignation qu'elle excita lorsqu'elle parut.

Je ne m'amuserai point à en relever la partialité, la grossièreté & les mauvaises plaisanteries; mais seulement la mauvaise foi avec laquelle il a osé avancer, en jugeant les ouvrages d'un homme de génie tel que *Piron*, que ce poëte *savoit très-peu de latin* *.

Il est plaisant, néanmoins, de voir la manière dont il s'y prend pour jetter, sur feu *Piron*, ce vernis d'ignorance si peu vraisemblable. A l'entendre déclamer, à le voir prendre à témoin tous ses lecteurs de l'horrible méchanceté des épigrammes de ce poëte lancées contre *Voltaire*, vous diriez qu'il est en effet saisi de la plus juste indignation; mais s'il étoit permis de douter de la bonté du cœur & de la reconnoissance de M. *de la Harpe* après toutes les preuves qu'il en a

* Voyez tom. vj, pag. 307 des Œuvres de M. *de la H.*

données, on ſeroit tenté de croire qu'il s'eſt plu à rapporter preſque toutes ces épigrammes, pour les mettre malignement ſous les yeux de ſon maître, alors encore vivant, & auquel il envoyoit régulièrement ſon journal. Ce qui fonde ce doute, c'eſt la diſcrétion avec laquelle ce journaliſte prive ſes lecteurs *d'une douzaine d'épigrammes* faites *contre lui*, qu'il a trouvées *parmi les gaîtés poſthumes de Piron*, en diſant* : *Je ne pouſſerai pas la vanité juſqu'à les rapporter ; elles ſont trop mauvaiſes, je puis l'affirmer en conſcience.* Plaiſante affirmation ; Mais qu'en peut-on conclure, ſinon qu'il a trouvé bonnes celles dont *Voltaire* étoit l'objet, puiſqu'il a pris la peine de les copier, de choiſir même les plus piquantes, pour *amuſer* ſes lecteurs aux dépens de ſon maître ? Eh ! quoi ! La plume ne devoit-elle pas cent fois lui tomber des mains, plutôt que de ſe ſervir de ſon *Journal* pour éterniſer (car ſon Journal ſera immortel comme lui) pour éterniſer, dis-je, les traits ſatiriques d'un ignorant tel que *Piron !* Il eſt donc d'au-

* Tom. vj, pag. 314.

tant plus probable que M. *de la Harpe* a eu l'intention de mortifier le patriarche de Ferney, en donnant, par la voie multipliée de ſon Journal, un nouveau cours *à la brutale groſſièreté* de ces épigrammes; qu'il dit en propres termes, que *cela peut d'ailleurs amuſer les curieux qui n'auront pas lu la collection* *.

Voici, Monſieur, celle entr'autres qui donne lieu à M. *de la Harpe* de taxer *Piron* de *ſavoir très-peu de latin.*

De toi ſeul on dira, crois le fait très-certain,
Ce que toi ſeul tu dis avec audace,
D'*Homère*, de *Milton*, de *Virgile* & du *Taſſe*,
Sans entendre Toſcan, Grec, Anglois, ni Latin.
On dira donc en ſomme, y joignant l'arrogance,
Sujets ratés, clinquant, babil, extravagance.

« On *peut faire*, dit M. *de la Harpe*, » *des épigrammes contre M. de Voltaire*, » (quel blaſphême & quel aveu pour » un diſciple!) mais il n'y a pas d'eſprit » à le donner à-peu-près pour un ſot. » Il n'y en a pas non plus à dire » qu'il ne *ſait* pas le latin, ni l'ita-

* Tom. vj, pag. 305.

» lien, ni l'anglois.... ſur-tout quand » ON *ſait* que celui qui parloit ainſi » *ſavoit* très peu de latin, & pas un » mot d'italien ni d'anglois ».

Si ON avoit voulu jetter les yeux ſur la préface de la Métromanie, où *Piron* s'eſt ſi bien peint, en faiſant l'abrégé de ſa vie, Monſieur ON auroit vu que ce poëte y parle de l'enthouſiaſme que lui inſpiroient les grands modèles de l'antiquité grecque & latine, lorſqu'il n'étoit encore qu'écolier : or cet enthouſiaſme, loin de ſe refroidir dans l'âge mûr, n'a fait que s'accroître & ſe fortifier par l'étude que *Piron* n'a ceſſé de faire de ces excellens modèles. Il ſavoit par cœur *Horace*, *Virgile*, & les plus beaux morceaux d'*Homère*. Il ſe nourriſſoit de la lecture des poëtes tragiques Grecs. Moi qui l'ai connu particulièrement, & qui le voyois ſouvent, je l'ai trouvé plus d'une fois, avant qu'il eût tout-à-fait perdu la vue, occupé à traduire la *Médée* d'*Euripide*. Cette traduction a été achevée, & elle a dû ſe trouver parmi les papiers qu'il a laiſſés à M. *Rigoley de Juvigny* ſon ami & ſon

éditeur. M. *Imbert* qui a vengé la mémoire de cet illuſtre poëte, avec autant de goût & de ſolidité que d'eſprit & de politeſſe, des traits groſſiers de M. *de la Harpe*, peut rendre à cet égard le même témoignage que moi.

Si cela ne ſuffit pas pour convaincre le ſavant Monſieur ON, ouvrons la préface de *Caliſthène*, où *Piron* s'exprime ainſi : « Voici maintenant le ſujet de » ma tragédie, tel que me l'a préſenté » *Juſtin*, lib. xv, cap. iij. *Quippe cum* » *Alexander magnus Calliſtenem philo-* » *ſophum*, &c. ». Il rapporte en entier le paſſage latin & en donne tout de ſuite la traduction. Cela ſuppoſe que *Piron* liſoit les auteurs Latins dans le texte : or on ne lit le texte que lorſqu'on l'entend, & il faut en effet l'entendre, pour en tirer des matériaux propres à conſtruire une tragédie ou un ouvrage quelconque : il faut auſſi, pour le traduire, poſſéder parfaitement la langue originale ; donc *Piron* ſavoit très-bien le latin, puiſqu'il liſoit les auteurs de l'ancienne Rome dans le texte pur, & qu'il y cherchoit des ſujets de tragédies. Je

défie M. *de la Harpe* de dire qu'il a puisé dans de pareilles sources *Timoléon*, *Pharamond*, *Barnevelt*, les *Barmécides*, chef-d'œuvres qui *seuls le recommanderont à la postérité*, indépendamment de ceux que son génie fécond nous promet encore.

ON *peut faire*, comme vous voyez, une très-sotte & très-injuste critique des *Œuvres de Piron ; mais il n'y a pas d'esprit* à les traiter de *détestables ordures*, de *brutales grossièretés*, de *dégoûtantes injures*, de *chiffons*, de *rapsodies*, *&c. &c. &c. sur-tout quand* le journaliste est convaincu que ses *détestables*, ses *grossières*, ses *injurieuses* Diatribes ont révolté tous les honnêtes gens contre lui. *Il n'y a pas d'esprit à donner* Piron *à-peu-près* pour un ignorant, *sachant très-peu de latin, quand il est notoire que celui qui parle ainsi* est le traducteur de *Suetone*. Enfin *il n'y a pas d'esprit non plus*, mais beaucoup de mauvaise foi à ne voir, comme M. *de la Harpe*, dans les *Œuvres de Piron*, *qu'un misérable fatras sous lequel on ensevelit la Métromanie, seul monument qui recommande à la postérité éclairée la mémoire de Piron*, quand ce-

lui qui voit & parle ainſi, oſe préſenter au public, en ſix gros volumes *in-8°.* de plus de 500 pages chacun, un véritable & *miſérable fatras ſous lequel eſt enſeveli Warvick*, foible avorton, *monument* éphémère, qui a *recommandé*, pour un temps, M. *de la Harpe* à l'indulgence du public, mais qui ne le recommandera certainement pas à la *poſtérité éclairée.*

Quant à la langue *Italienne*, le reproche que M. *de la Harpe* fait à *Piron* de n'en *ſavoir* pas un mot, eſt trop fort. Je *ſais* (pour me ſervir des mêmes expreſſions de cet académicien) que *Piron ſavoit* aſſez d'italien pour traduire l'*Arioſte* ou le *Taſſe* à-peu-près comme M. *de la Harpe* a traduit *Suétone.* Or, en ce ſens, je paſſe condamnation ſur l'aſſertion du journaliſte, auquel je me rappelle qu'on a, je ne dis pas reproché, mais prouvé, je ne ſais à propos de quelle traduction du *Dante*, qu'il ne *ſavoit pas un mot d'italien.* S'il le falloit, je me rangerois bien du côté de *celui qui parle ainſi*; & je gage que M. *de la Harpe* n'en ſeroit que plus fier ſans en ſavoir mieux pour cela la langue Italienne.

A l'égard de la langue Angloiſe, je conviens de bonne foi que *Piron* ne la ſavoit pas, & que je ne lui ai jamais même entendu prononcer pendant plus de trente ans que je l'ai connu, ces trois mots ſi communs : *How do you !*

Permettez-moi, Monſieur, de relever encore un petit menſonge officieux que je trouve dans l'extrait de M. *de la Harpe* *, & qui n'eſt qu'une ſuite du menſonge du feu patriarche de Ferney conſigné dans le Mercure de France, à l'occaſion d'une certaine épitre de *Piron* au comte de *Saint-Florentin*, où il rappelle à ce miniſtre un propos injurieux que tint contre lui *Voltaire* au roi de Pruſſe, qui lui demandoit : *Quel homme eſt-ce donc que ce* Piron ? *il me paroît drôle : je voudrois le voir ;* & que *Voltaire* répondit : *Fi, Sire, c'eſt un homme ſans mœurs !* Je ne diſcuterai pas ſi le propos eſt vrai ou non ; je ſais ſeulement qu'un homme de lettres qui étoit préſent, & qui vit encore, l'entendit & le manda ſur le champ à *Piron* avec toutes les circonſtances. Mais comment M.

* Tome vj, pag. 303.

de la H. prétend-il prouver que M. *de Voltaire* n'a pas pu dire à la fois *une méchanceté & une ſottiſe*, & que ce propos eſt hors de toute vraiſemblance ? C'eſt par une lettre de huit lignes envoyée clandeſtinement à M. *de la H.*, avec ordre de l'inſérer auſſi ſans aucune ſuſcription dans le *Mercure*; cette lettre ne contient autre choſe, ſinon que *Voltaire n'avoit jamais connu* Piron; *qu'il l'avoit vu deux ou trois fois en ſa vie, & qu'il ne connoiſſoit pas davantage ſon éditeur.* Oh! pour le coup, j'en appelle à M. *de la Harpe* lui-même. *Voltaire* ne connoiſſoit pas *Piron*; ne l'avoit vu que deux ou trois fois dans ſa vie ? Mais le voyage de Bruxelles, où ils paſſèrent au moins un mois enſemble, où ils ſe virent dans les mêmes maiſons, avec le grand & malheureux *Rouſſeau*, époque de la haine invétérée qui envenima le cœur de *Voltaire* juſqu'au tombeau contre le plus grand & le ſeul poëte lyrique qui ait paru, depuis *Pindare* & *Horace*, ce voyage, dis-je, n'a-t-il pas ſuffi à M. *de Voltaire*, pour faire connoiſſance avec *Piron?* Ils ſe voyoient preſque

tous les jours à dîner ou à ſouper chez les perſonnes les plus recommandables de la ville, chez les plus grands ſeigneurs ; & ſi *Voltaire* avoit voulu dire la vérité, il auroit avoué que *Piron* l'emporta toujours ſur lui, par le brillant, par la gaîté, & par la ſupériorité de ſon eſprit dans les converſations qu'on entamoit exprès pour mettre aux priſes ces deux hommes ſinguliers & ſi curieux à entendre parler. *Voltaire* ne connoiſſoit pas *Piron ?* Mais le tour ſanglant qu'il lui joua auprès de la marquiſe *de Mimeure** pour lui faire perdre ſa protection & ſes bontés ; la manière indécente & hardie dont il récita à cette dame, malgré les ordres qu'elle lui donna de ſe taire, l'écrit ſcandaleux dont *Piron* fut coupable un moment, pour prouver à la marquiſe que c'étoit *un homme ſans mœurs* ; tout cela ne prouve-t'il pas, non-ſeulement que *Voltaire* avoit vu *Piron* plus de *deux ou trois fois* en ſa vie ; mais qu'il peut avoir tenu le propos injurieux dont l'accuſe *Piron ?* Pourquoi d'ailleurs

* Voyez la vie de *Piron*, tome 1 de ſes Œuvres, pag. 51 de l'édition *in*-8°.

Voltaire n'a-t'il pas réfuté le fait qui s'eſt paſſé chez Madame *de Mimeure*? Pourquoi n'a-t'il pas nié la lettre qu'il écrivit à *Piron* pour ſe rendre chez *la Motte*, au moment où *Piron* alloit donner aux comédiens François ſa tragédie de *Calliſthène*, & que *Voltaire* leur préparoit *Brutus*? Ce fait eſt tout au long dans la vie de *Piron*. Pourquoi, &c. Pourquoi, &c. &c. *.

Ce ne ſont point, Monſieur, des bagatelles que je relève ici. L'uſage de M. *de la H.* ainſi que de ſes ſemblables, eſt de ſemer au haſard dans quelque recoin de leurs ouvrages des faits haſardés, pour humilier ou pour perdre à la longue leurs ennemis. Leurs écrits, me direz-vous, périront: j'en conviens; mais, Monſieur, la tradition reſte. Les deſcendans de M. *de la H.*, ſes adhérans, ſes échos, répéteront de bouche en bouche: *Piron ne ſavoit pas le latin: Voltaire ne connoiſſoit pas Piron.* Ces propos ſi ſouvent répétés prendront d'abord un air de vraiſemblance & finiront par être réputés vrais. Il faut donc dès-à-

* Voyez la vie de *Piron*, tome 1 de ſes Œuvres, pag. 76.

préſent couper le fil de la tradition; & *affirmer en conſcience* à la poſtérité, 1°. que *dans la douzaine d'épigrammes* que M. *de la H. a comptés contre lui dans les gaîtés poſthumes de Piron*, & qu'il *affirme en conſcience être toutes mauvaiſes*, il y en a au moins dix de bonnes, & dont il auroit pu *amuſer* ſes lecteurs à ſes dépens.* 2°. Que

* Voici deux de ces épigrammes qu'il n'eſt pas étonnant que M. *de la Harpe* ait trouvé mauvaiſes.

Clément, laiſſe aboyer *la Harpe*,
Qu'il ſe jacte & déprime autrui,
Qu'il taille, tranche, coupe, écharpe,
C'eſt à lui ſeul qu'il aura nui.
Les lecteurs excédés d'ennui
Le mépriſent autant qu'il s'aime;
Que peut-on faire contre lui
De pis que ce qu'il fait lui-même?

La ſeconde, plus préciſe, fut faite à l'occaſion de l'arrêt du Parlement qui ſupprima l'article de la diatribe inſérée par M. *de la Harpe* dans le Mercure, & ſur le prix d'éloquence qu'il remporta le même jour à l'académie françoiſe.

La Harpe, joyeux & chagrin,
Vante & pleure ſa deſtinée;
Il eſt couronné le matin,
Et fouetté l'après-dînée.

Voltaire

Voltaire connoiſſoit *Piron* particulièrement. 3°. Que *Piron* n'étoit rien moins qu'un ignorant, & qu'il ſavoit beaucoup mieux le latin que le traducteur de *Suétone*.

Il eſt aiſé de juger, Monſieur, d'après ce que je viens de rapporter de la diatribe de M. *de la H.* que la haine l'a emporté ſur la juſtice & ſur la vérité, & qu'il n'a eu d'autre but que de nuire à la mémoire de *Piron*. N'eſt-ce pas là ce qu'on appelle le coup de pied de l'âne au lion mort; car tant que *Piron* a vécu, M. *de la H.* a été muet.

On doit rire pourtant de cet écrivain, qui *croit* de bonne foi *que ſa plume eſt la lance d'Argail*, & *de l'importance qu'il a miſe à tous les chiffons qui compoſent ſes rapſodies* en 6 gros volumes; & encore nous prévient-il que ce n'eſt pas tout, & *que la partie ſans comparaiſon la plus importante eſt & ſera peut-être long-temps ſous ſes mains paternelles*. Ainſi ſoit-il. Comme M. *de la H.* eſt encore aſſez jeune, jugez, Monſieur, par la volumineuſe collection de ſes œuvres, pour peu

que cet illuſtre académicien vive âge d'homme, ce que nous devons attendre de la fécondité de ſes veilles? à moins que le charme ſecret du fauteuil académique n'agiſſe enfin ſur lui, & ne l'endorme de manière à ne faire plus qu'un ſomme : alors,

Plus n'en aurez proſe ni madrigal.

Mais qu'il vive, qu'il meure ou qu'il dorme, ce qui eſt à peu près égal pour ſa gloire, il nous aura toujours enrichi d'une partie des tréſors de ſon génie, dont il nous fera ſans doute une modeſte & brillante analyſe dans le nouveau *Mercure*, enrichi de ſes judicieux & profonds extraits, & de ces leçons immortelles de goût qu'il n'appartient qu'à lui ſeul de donner.

Pardonnez, Monſieur, la longueur de cette lettre au motif qui me l'a fait écrire. *Piron* devoit être vengé des attaques d'un prétendu bel-eſprit philoſophe, & c'étoit à ſon éditeur, & de plus ſon ami, à le venger. Il avoit ſi beau jeu, ſans s'écarter du ton honnête & décent qui règne dans

ſes écrits ! Je ne chercherai point à pénétrer les raiſons de ſon ſilence ; mais, moi, qui n'ai pas les mêmes raiſons, la patience m'a échappée à la vue de la collection des œuvres de M. *de la H.* ſur-tout lorſque j'y ai retrouvé cette miſérable diatribe dans laquelle il déchire un homme de génie qui eſt mort, & qui de ſon vivant le faiſoit trembler.

Vous pouvez, Monſieur, ſi vous le jugez à propos, inſérer cette lettre dans vos feuilles, ſans craindre que M. *de la H.* me reproche jamais d'avoir été dîner chez lui. Je vous jure *qu'à peine l'ai-je vu deux ou trois fois en ma vie*, & que je ne le connois que par ſes œuvres.

J'ai l'honneur d'être avec la plus ſincère eſtime,

Monſieur,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur,

Le Marquis *DE VILLENEUVE.*

LETTRE VI.

Commencement du ſeizième chant de l'Iliade, ſujet propoſé par l'Académie Françoiſe pour le prix de poëſie de l'année 1778, traduit par M. le Marquis de Villette. *A Paris, de l'Imprimerie de* Demonville, *imprimeur-libraire de l'Académie Françoiſe, rue Saint-Severin, aux armes de Dombes.*

QUAND je gémiſſois ſur la complaiſance exceſſive de l'Académie françoiſe qui depuis long-temps couronnoit des pièces indignes de cet honneur, on m'accuſoit, Monſieur, de chercher à flétrir les lauriers des triomphateurs académiques ; le ſuffrage de cette illuſtre compagnie répondoit, diſoit-on, aſſez à mes injuſtes cenſures. Mais enfin voici que l'Académie vient, quoiqu'un peu tard, reconnoître elle-même la juſtice de mes critiques ; elle a déclaré cette année que ſi dans les concours pré-

cédens elle a gratifié du prix des *pièces foibles*, c'étoit uniquement dans la vue d'encourager les candidats & de les exciter à produire des ouvrages plus dignes du docte lycée. Ses vœux n'ont pas été remplis; elle s'eſt enfin armée d'une rigueur ſalutaire, & n'a point accordé de prix. Mais ſa bonté naturelle s'eſt bientôt réveillée; dans les concours les plus heureux, elle n'avoit juſqu'ici diſtingué que trois ou quatre pièces. Dans le dernier, ſi foible de ſon aveu, elle a trouvé ſix ouvrages dignes d'une mention honorable. Il eſt vrai que dans ce nombre, il y en avoit dont les auteurs ne pouvoient être au moins fruſtrés de cette foible conſolation.

M. le marquis *de Villette* eſt un des *heureux enfans de la victoire* dont l'Académie a diſtingué *dans la preſſe le front naiſſant, marqué du ſceau divin*, & qu'elle a cru devoir animer par ces ſublimes paroles :

Notre voix t'encourage & te crie, AVANCEZ *.

Ce ſuffrage ſi flatteur a déterminé l'au-

* Conſeils à un jeune poëte, vers couronné.

teur à publier ſa pièce. C'eût été pour le public une perte réelle, ſi une ſévérité déplacée de l'Académie nous avoit privé d'un ouvrage auſſi curieux. La traduction en vers n'eſt pas cependant ce qu'il y a de plus remarquable dans cette brochure. C'eſt une prétendue traduction littérale en proſe qui mérite les plus grands éloges, & ſur laquelle je m'arrêterai principalement. Il n'eſt pas juſqu'au titre même de ce petit chef-d'œuvre qui ne ſoit infiniment précieux. *Traduction littérale de la* RAPSODIE *de l'Iliade, intitulée Patroclée.* Quelle juſteſſe, quel génie dans cette dénomination de *rapſodie* donnée au ſeizième livre de l'*Iliade*. M. le marquis a cependant la modeſtie d'avouer que cette ſublime épithète n'eſt pas de ſon invention; il l'a trouvée, dit-il, dans une ancienne édition de l'*Iliade**;

* Il eſt bien malheureux pour la beauté & l'importance de cette découverte que le mot Ραψωδιας n'ait pas le même ſens en grec que *rapſodie* en françois. Le mot grec ne ſignifie autre choſe que *petit poëme*, ou *morceau de poëſie*, & ne fait pas naître l'idée odieuſe que les François ont attaché au mot *rapſodie*.

mais c'eſt beaucoup de l'avoir reſſuſcité ; c'eſt une preuve tout-à-la-fois de ſon érudition, de ſon bon goût, & de ſon courage ; car enfin n'en falloit-il pas pour oſer dire en face à l'académie, même en recherchant ſon ſuffrage, que le morceau qu'elle avoit propoſé de traduire comme un modèle, n'eſt en effet qu'une RAPSODIE ?

L'admirable idée, Monſieur, que de traduire du grec mot pour mot en françois, & ſur-tout de conſerver dans la traduction françoiſe les tours, le génie de la langue grecque. C'eſt là le vrai moyen d'apprécier *Homère* à ſa juſte valeur. Dans l'élégante traduction en proſe de M. *le Brun*, ou même dans les beaux vers de M. le marquis *de Villette*, *Homère* ne paroît ſi riche que parce qu'il eſt paré des dépouilles d'autrui ; c'eſt en le voyant à nud & dans la traduction littérale qu'on voit s'évanouir ce fantôme d'une réputation malheureuſement conſolidée par l'admiration ſtupide de trente ſiècles. En effet, ſi lorſqu'*Homère* appelle *Achille* Ποδαρκης, on va tra-

duire *Achille aux pieds légers*, cette qualification ne paroîtra pas ridicule; mais; mais si avec l'ingénieux marquis on dit: *Achille puissant des pieds*, c'est le comble de l'absurdité. Si quand *Achille* dit: Πατροκλε τερεν κατα δακρυον ειεις, on traduit, *Patrocle*, *tu as la foiblesse de pleurer*, cela paroîtra peut-être assez passable; mais si imitant le génie de M. *de Villette*, on écrit *Patrocle*, *tu répands des larmes* MOLLES, alors chacun sent tout le ridicule des *rapsodies* d'*Homère*. Mais pour faire mieux connoître toute l'importance de cette traduction, comparons-lui un morceau entier d'une traduction non littérale. M. *le Brun*, par exemple, fidèle traducteur, mais élégant écrivain, rend ainsi le commencement du seizième livre. » Tandis que la flotte » est en proie à la fureur des combats, » *Patrocle* arrive auprès d'*Achille*. Un » torrent de larmes coule de ses yeux. » Telle on voit une source jaillir du » sein d'un rocher. Le héros s'attendrit » à sa vue. *Cher ami*, lui dit-il, pour- » quoi ces pleurs qui déshonorent ton » courage ? Tu as la foiblesse d'un

» enfant, &c. ». En lisant ces phrases, on est vraiment tenté de croire que cet *Homère* n'étoit pas tout à fait sot ; mais si vous voulez vous guérir de ce préjugé, lisez-moi la traduction littérale. » C'est ainsi qu'ils combattoient » autour des vaisseaux, garnis de bancs » de rameurs. Mais *Patrocle* étoit au- » près d'*Achille* pasteur des peuples, » pleurant à chaudes larmes, comme » une fontaine *noire*, qui du haut d'un » rocher répand son eau *noire*. Le » divin *Achille*, *puissant* des pieds, » eut *pitié* de lui ; & *élevant la voix* » *avec des paroles qui avoient des ailes*, » lui dit, *Patrocle*, pourquoi, sem- » blable à une petite fille, répands-tu » des larmes *molles* » ?

Peut-on, je vous le demande, s'empêcher, en lisant cette charmante traduction, de gémir sur l'aveuglement stupide de l'univers entier, qui depuis trois mille ans admire de pareilles *rapsodies* ? Graces soient rendues au génie qui va changer ce culte superstitieux en un mépris aussi profond qu'éclairé.

Cependant, il faut être juste, on

ne peut s'empêcher de faire un reproche à M. le marquis *de Villette*. Sans doute, ne croyant pas encore le siècle assez mûr pour une vérité si contraire à toutes les idées reçues, il n'a pas osé représenter *Homère* aussi ridicule qu'il l'est en effet. En conséquence il lui prête à tout moment une infinité de jolies choses qui sont de son invention & auxquelles *Homère* n'a jamais songé; ensorte que cette traduction n'est rien moins que *littérale*, malgré les promesses fastueuses du titre. Par exemple, *Homère* dit, Η τιν' αγγελιην φθινυθι εξεκλυες ὁιος, ce qui veut dire en latin, *an aliquem nuntium ex* Phthia *audivisti solus?* Et en françois, *avez-vous appris quelque nouvelle de Phthie?* parce que le verbe latin *audire* veut dire *apprendre* aussi bien qu'*écouter*, & le substantif *nuntius*, signifie également *nouvelle* & *messager*; mais M. le marquis *de Villette* a cru devoir traduire *as-tu écouté quelque messager de Phthie?* Et ne croyez pas qu'ignorant le latin, comme le grec, il ait été trompé par la traduction latine, & que la double signification

d'*audire* & de *nuntius* lui ait échappé. Ceux qui le connoiſſent ſavent combien ce ſoupçon ſeroit injurieux. Non, c'eſt commiſération pour *Homère* & ſes admirateurs : *As-tu appris quelque nouvelle de Phthie*, eût été, à ſon gré, une phraſe trop commune & trop triviale. Pour embellir ſon modèle, il a mis, *as-tu écouté quelque meſſager de Phthie ?* Mais c'eſt la moindre des obligations que lui a le mauſſade chantre d'*Achille*.

Homère dit plus bas : Ἔξειπε, μὴ κεῦθε νόῳ, ἵνα εἰδομεν ἄμφω, littéralement, *parle, ne cache rien dans ton eſprit, afin que nous ſachions tous deux*, ſous-entendu, *les malheurs communs ;* ou ſuivant la traduction *non-littérale* de M. *le Brun*. *Parle, épanche dans le ſein de ton ami un ſecret qu'il doit partager ;* mais tout cela eût été trop ſimple ; & toujours dans la vue d'embellir *Homère*, M. *de Villette* traduit : *Parle, ne me cache rien, NOUS NE SOMMES QUE NOUS DEUX*. Ce qui eſt, en conſcience, trop joli pour *Homère ;* mais voici quelque choſe de plus admirable encore.

Patrocle dit à *Achille* : » Donne-» moi ton armure; les Troyens abu-» sés croiront revoir *Achille*, ils » fuiront & laisseront respirer nos » guerriers accablés ». Ou plus littéralement, *peut-être croyant, à cause de la ressemblance, que c'est toi, les Troyens quitteront le combat, & les enfans mavortiens* (c'est-à-dire *belliqueux*) *des Grecs respireront;* mais M. le marquis *de Villette* traduit, *& les enfans des Grecs respireront devant Mars.* Des jaloux, des méchans diront que M. le marquis *de Villette* ayant vu dans le grec ἀρηϊοι, & dans le latin *mavortii*, ne sachant trop ce que l'un & l'autre signifioit, mais seulement que c'étoit quelque chose de relatif à *Mars*, a mis au hasard, *respireront devant Mars:* mais moi qui sais combien est profonde sa littérature grecque & latine, je soutiens que s'il s'éloigne du texte, c'est que n'osant montrer *Homère* dans toute sa nudité, il a cru devoir lui prêter la charmante expression, *respireront devant Mars.* Voici encore un exemple bien frappant des embellissemens que M. *de*

Villette a eu l'indulgence de fournir à la *rapſodie d'Homère.*

Le poëte grec dit en parlant d'*Ajax* : Ὁ δ' ἀριστερὸν ὦμον ἐκάμνεν ἀμπεδὸν αἰὲν ἔχων σάκος αἰόλον, ce qui veut dire mot à mot en latin : *Ille verò ſiniſtro humero delaſſabatur firmiter uſque tenendo ſcutum varium ;* & en françois : *Mais il étoit fatigué de l'épaule gauche, parce qu'il tenoit toujours ſon bouclier ;* ou plus élégamment : *Son épaule fléchiſſoit ſous le poids du bouclier qu'il ne vouloit pas abandonner.* Cela n'eſt pas abſolument mal ainſi ; mais voyez comme la penſée d'*Homère* eſt enjolivée dans la traduction, ſoi-diſant littérale. *Il repouſſoit les traits ennemis de l'épaule gauche, tenant toujours d'une main ferme ſon bouclier. Homère* ne dit point qu'il tenoit *ſon bouclier de la main*, parce qu'en effet les anciens attachoient le bouclier par des courroies qui prenoient à l'épaule & deſcendoient le long du bras ; mais qu'eſt-ce que cela fait ? Il y a tant d'eſprit à dire, *qu'Ajax repouſſoit les traits de l'ennemi avec l'épaule gauche, quoiqu'il tînt ſon bouclier de la main*, qu'*Homère* n'a pu que

gagner beaucoup à ce changement.

Mais voici le morceau où le traducteur s'eſt plu ſur-tout à orner ſon original. « *Achille* fit prendre les *armes* » à ſes Mirmidons, allant par toutes » les tentes avec des *armes*. Ils étoient » comme des loups..... *exerçant* une » grande force dans leurs entrailles; » qui mangent un cerf *aux grandes an-* » *douillées*; ils s'en vont en troupe, » *d'une fontaine aux eaux noires*, boire » d'une eau *noire*. .... *Leur poitrine eſt* » *inerépide*, &c. ».

Que de beautés qui ne ſont dues qu'au génie du traducteur! D'abord cette répétition, *fit prendre les armes; allant avec des armes*, n'eſt point dans *Homère*, & vous conviendrez qu'elle a une grace infinie. Enſuite, *exerçant une grande force dans leurs entrailles*, eſt d'une élégance qui ſurpaſſe celle d'*Homère*, qui dit ſimplement τοισιν τε περι φρεσιν αστιπτος αλκη; c'eſt-à-dire en latin, *quibus in præcordiis magnum robur* dont les entrailles ſont vigoureuſes; ce qui n'aproche pas, *d'exercer une grande force dans les entrailles*. *Aux grandes-andouillées*, ſur-

tout est charmant ; aussi est-il de l'invention de M. le marquis. *Homère* dit κεραας cornutum, *au grand bois*. *Homère* dit que ces loups *courent pour boire dans une fontaine*, &c. Mais comme le traducteur latin a mis *vadunt à fonte hausturi aquam*, M. *de Villette* a cru qu'il seroit plus joli de rapporter *à fonte* à *vadunt* qu'à *hausturi*, & il traduit, *ils vont, d'une fontaine noire, boire des eaux noires* ; en vérité, il y a plus de génie dans cette transposition que dans tout le poëme d'*Homère*. Il n'y en a pas moins dans la *poitrine intrépide* ; enfin *Homère* dit qu'*Achille* pressoit par ses exhortations & les coursiers & les soldats armés de boucliers αγαας ασπιδιωτας la figure n'a point paru à M. *de Villette* assez hardie, & pour couronner dignement une si belle œuvre, il a trouvé qu'il seroit bien plus beau & plus touchant de faire adresser une pathétique exhortation aux boucliers eux-mêmes, & il traduit, *les exhortant, eux, leurs chevaux & leurs* BOUCLIERS.

Ne croyez pas, Monsieur, que je vous aie rapporté tous les endroits

où le traducteur s'eſt plu a défigurer ſon original. C'eſt par-tout le même ton, le même eſprit; mais parlons à préſent ſérieuſement. Quel a donc pu être le but d'une pareille turlupinade? M. le marquis *de Villette* s'eſt-il flatté que ſa frêle autorité ſuffiroit pour renverſer le trône ſur lequel eſt aſſis depuis trois mille ans *Homère*, le prince des poëtes? ou bien auroit-il voulu faire parade d'une profonde connoiſſance de la langue Grecque? Si tel fut ſon motif, il s'eſt cruellement trompé. Auſſi bien des gens croient reconnoître dans cette bouffonerie & le génie de M. *de Voltaire* & la haine qui l'animoit contre tous les grands hommes dont la gloire pouvoit éclipſer la ſienne. Dans le court & malheureux ſéjour qu'il a fait chez M. le marquis *de Villette*, il étoit dévoré d'une ſecrette jalouſie à la vue de l'honneur dont l'Académie combloit *Homère*, en propoſant un morceau de l'*Iliade* à traduire; il aura voulu, dit-on, ſe venger de cet honneur fait à un rival odieux; il n'aura pu rien imaginer de mieux pour ſatisfaire ce ſen-

timent, & détourner en même temps l'Académie de propoſer à l'avenir de ſemblables traductions, que de tourner en ridicule le morceau même qu'elle avoit choiſi comme un chef-d'œuvre ; il aura dicté, & M. *de Villette*, ſecrétaire pendant ſa vie, ſe ſera fait ſon éditeur, après ſa triſte mort. Cette généalogie de cette parodie bouffonne n'a rien d'incroyable ; mais n'eſt-il pas poſſible auſſi que M. *de Villette* ait trouvé dans ce cœur qu'il s'eſt approprié *, & cette haine invétérée de tous les grands hommes, & le fiel qui en diſtilloit ſans ceſſe. En voyant ce cœur ulcéré par la gloire des autres, M. *de Villette* a cru, ſans doute, devoir immoler celle d'*Homère* aux mânes déſolés de ſon malheureux ami, & par un trait plus admirable encore de généroſité, ſacrifiant ſon

* A la mort de M. *de Voltaire*, M. le marquis *de Villette*, par droit d'hoſpitalité, s'eſt emparé du cœur précieux de ce grand homme. Mais des parens chicaneurs n'ont pas trouvé ce titre bien légitime ; ils ont réclamé le cœur par une lettre imprimée dans les papiers publics.

amour-propre, il aura consenti d'imprimer une seconde traduction en vers, dans laquelle *Homère* n'est pas moins maltraité que dans la prétendue traduction littérale en prose. En voici un échantillon, par lequel vous pourrez juger du reste; car tout est de la même force.

Tandis que les héros, *défenseurs du Scamandre*,
Mettoient la Grèce en fuite, & *ses vaisseaux en cendres*,
Patrocle aux pieds d'*Achille apportoit* ses douleurs.
Ses yeux étoient *baignés* de deux *ruisseaux* de pleurs.
Il éclate en sanglots. Le fils de la déesse,
D'un regard *dédaigneux* contemple sa foiblesse.
Mais dans son fier courroux, respectant l'amitié,
Indigné de ses pleurs, attendri de pitié:
« Quoi, c'est l'ami d'*Achille*! il *m'apporte des larmes*.
» N'est-il qu'un foible enfant, dont la mère *en allarmes*,
» *En pleurant avec lui, le serre entre ses bras?*
» *Est-ce avec des sanglots qu'on revient des combats*,

» Que peux-tu regretter ? *tes parens*, *ni mon père*
» N'ont point de leurs vieux ans terminé la carrière :
» *Alors*, *certes*, *alors* ma juſte piété
» Egaleroit *du moins* ta ſenſibilité.
» Qui pleure-tu, *dis-moi* ? &c.

Patrocle lui répond d'une voix lamentable :

» *Grand & cruel* Achille, Achille *inexorable* !
» *Malheur* à qui ſeroit, *dans ce mortel effroi*,
» *Dans ce malheur* public, auſſi *ferme* que toi.
» *Crois-moi*, voilà le temps où les grands cœurs pardonnent.
» *A quel affreux loiſir tes chagrins s'abandonnent* !
» A perdre *tes amis*, quels dieux t'ont animé ?
. . . . . .
» Non, la tendre *Thétis* n'a point formé ton cœur,
» *Ce cœur que j'implorois & qui me fait horreur*,
» Qui dédaigne *Patrocle* & qui hait ſa patrie.
» Les Autans déchaînés, les vagues en furie,
» T'ont formé, t'ont vomi dans des antres affreux,
» *Pour être plus terrible & plus funeſte qu'eux.*
» *Pardonne*, *j'en dis trop*, &c.
. . . . . .

C'eſt *ainſi* qu'il parloit ; *ainſi* par *ſa vertu* ;
Il ébranle un courroux de pitié combattu,
Il l'aſſiége, il le preſſe. Ah ! malheureux, arrête.
Hélas, tu ne vois point ce que le ciel t'apprête.
Ta vertu te trompoit, tu courois au trépas.
Achille cependant ne le rebutoit pas ;
Mais dans ſa bonté même éclatoit ſa colère.

Pardonnez, j'en dis trop ; il n'en faut pas tant pour vous convaincre de ce que j'ai avancé, que cette pièce ne paroît avoir été faite que pour jetter un vernis de ridicule ſur l'ouvrage d'*Homère*. Vous me diſpenſerez même, je crois, de faire une critique ſérieuſe des vers que j'ai cités. Faites cependant bien attention aux *défenſeurs du Scamandre*, comme qui diroit, *défenſeur de la Seine*, *aux yeux* BAIGNÉS *de deux* RUISSEAUX *de larmes ; aux douleurs*, *aux larmes que* Patrocle *apporte à* Achille ; *aux chagrins qui s'abandonnent à un affreux loiſir ; aux courroux combattu de pitié, qu'on aſſiége, qu'on preſſe, qu'on ébranle* ; à ce bon *Achille qui ne rebutoit pas* Patrocle, *mais dont la colère éclatoit même dans ſa bonté ; à ce cœur qu'on implore & qui*

fait horreur ; à ces Autans qui vomiſſent Achille *pour être plus funeſte & plus terrible qu'eux ;* n'oubliez pas cette touchante ſenſibilité, *tes amis*, *tes parens*, *mon père*, *&c.* mais ſur-tout n'oubliez jamais cette demande comiquement niaiſe :

Eſt-ce avec des ſanglots qu'on revient des combats.

Cette demande n'eſt pas plus dans *Homère* que les exhortations aux boucliers, & me paroît de la même force de génie.

En conſcience, Monſieur, ne penſez-vous pas comme moi, que l'académie, puiſqu'elle étoit dans ſon année de rigueur, pouvoit, ſans craindre de bleſſer la juſtice, ſe diſpenſer de faire une *mention honorable* de cette pièce, & ne pas expoſer l'auteur à ſe targuer d'un *ſuffrage ſi flatteur*, & ſi trompeur. Cependant, il y a des gens qui prétendent que ce n'eſt pas ſans deſſein qu'on a voulu familiariſer le public avec le nom de M. le marquis *de Villette*, & qui tirent un bon augure

de cette distinction honorable. On espère que doublement inspiré par l'amitié, il offrira l'année prochaine à l'académie une apothéose de *Voltaire* qui le rendra digne d'aller s'asseoir au rang des immortels. Il est juste que l'hôte du *Jupiter* de l'Encyclopédie soit reçu dans l'olympe.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Séance publique de la Société des antiquités de Cassel, tenue le 15 Août 1778.

La Société avoit proposé pour sujet du prix, l'éloge de M. *Winkelman*, dans lequel on fera entrer le point où il a trouvé la science des antiquités, & à quel point il l'a laissée. Le discours qui avoit pour dévise :

Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis ?

a été couronné. L'auteur est M. *Heyne*, professeur d'éloquence dans l'université de Goettingue, & conseiller aulique de S. M. B.

Après la lecture de l'éloge, on a entendu un mémoire sur quelque monnoye du moyen âge, par M. le baron *de Gunderode*, conseiller de régence à Marlsruhe. M. l'abbé *Collignon* a lu des fragmens de quelques lettres de *Leibnitz*, trouvées dans les archives de la sérénissime maison de Hesse-Rothenbourg. L'éloge de M. *de Voltaire*, membre honoraire de la Société, par M. *de Luchet*, secrétaire perpétuel, a terminé la séance.

La Société propose pour l'année 1779, la question suivante : Quel rapport y avoit-il entre la religion des peuples du nord & celle des peuples Germaniques, depuis *Jules César* jusqu'à *Charlemagne*, question propre à éclaircir la mythologie Germanique ?

Les discours peuvent être écrits en françois, en allemand, en italien ou en latin. Le prix se distribuera le seize du mois d'août de l'année 1779. Ceux qui voudront concourir, doivent adresser leurs discours à M. le marquis *de Luchet*, conseiller privé de léga-

tion, ſécrétaire perpétuel à Caſſel. Ils ne ſeront reçus que juſqu'au premier mai prochain.

Les auteurs mettront, ſuivant la coutume, leurs noms dans un billet cacheté, avec la même deviſe qui ſera à la fin de l'ouvrage.

Correſpondance dramatique, par M. le chevalier Ducoudrai, *tom. 2. A Paris, chez* Ruault, *libraire, rue de la Harpe.*

Vénus pélerine, comédie épiſodique, en un acte & en proſe, mêlée de chants & de danſes, par M. le chevalier Ducoudrai. *A Paris, chez* Deſventes, *libraire, quai de Geſvres, &* Eſprit, *libraire, au Palais royal.*

Ces deux productions nouvelles, ſorties de la plume féconde de l'inimitable M. *Ducoudrai*, ſont dignes en tout du génie connu de leur auteur. Je n'y trouve à reprendre que l'épigraphe. La modeſtie de l'auteur lui a fait prendre pour deviſe, *laudatur ab his, culpatur ab illis.* Pour qu'elle ſoit juſte, il en faut retrancher la moitié.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Eloge de M. de Voltaire *par M.* Paliſſot. *A Londres, & ſe trouve à Paris chez* Jean-François Baſtien, *libraire, rue du Petit-Lion.*

Les grands écrivains qui ont illuſtré le règne de *Louis XIV* travailloient pour la poſtérité plus encore que pour leur ſiècle ; voïlà pourquoi ils n'ont pas reçu pendant leur vie des honneurs proportionnés à leur mérite. Leurs contemporains jouiſſoient de leurs ouvrages immortels ſans en bien connoître tout le prix. On ne leur a point donné ces marques publiques d'enthouſiaſme & de fanatiſme que

de véritables chef-d'œuvres peuvent excuſer, mais qu'ils excitent rarement. Il faut en excepter le *Cid* qui fit une impreſſion étonnante ſur les eſprits, & par la nouveauté du genre & par l'intérêt du ſujet qui flattoit un des préjugés les plus chers à la nation Françoiſe; mais les pièces de *Molière* & de *Racine*, qui ſont ce qu'il y a de plus parfait dans l'art dramatique, ne furent jamais honorées de ces acclamations convulſives, de ces applaudiſſemens forcénés, qu'on a depuis prodigué à des ouvrages bien inférieurs. La raiſon en eſt ſenſible, les beautés de *Racine* & de *Molière*, toutes fondées ſur la nature & ſur la vérité, ne pouvoient être bien ſenties que par des connoiſſeurs, toujours en très-petit nombre dans tous les temps: leurs ſucceſſeurs, avec des beautés moins parfaites, mais plus ſaillantes & plus à la mode, ont enchanté la multitude toujours portée à préférer le brillant au ſolide.

C'eſt pour l'ordinaire dans la diſette des vrais talens que le public fait

éclater avec le plus de fureur ces tranſports d'une admiration exceſſive, pour les auteurs qui ſemblent le conſoler de ſes pertes & lui retracer les grands hommes du ſiècle précédent. Athènes & Rome nous fourniſſent des exemples de cette manie ; *Démétrius de Phalere* eut plus de ſuccès que *Démoſthène*, & *Séneque* fut plus applaudi de ſes contemporains que *Cicéron :* le mérite des anciens qui s'augmente avec le temps aux yeux des vrais connoiſſeurs, s'affoiblit & ſe perd aux yeux du vulgaire avide de nouveautés. C'eſt alors qu'on ſe paſſionne pour de faux brillans & des ornemens frivoles avec beaucoup plus d'emportement que pour des beautés réelles dont le ſentiment eſt toujours plus paiſible parce qu'il eſt plus réfléchi. Jamais homme ne s'eſt plus enivré de cet encens, ſi flatteur pour les poëtes, que M. *de Voltaire* ; jamais écrivain n'a été comblé, pendant ſa vie, de plus d'honneurs & de gloire : preſque tous ſes ouvrages ont été accueillis avec une eſpèce de

fureur ; il étoit devenu l'idole des François & des étrangers ; ſon nom voloit de bouche en bouche d'un bout de l'Europe à l'autre ; il eſt le premier homme de lettres à qui l'on ait érigé une ſtatue en France. *Corneille* vit, ſur la fin de ſa vie, ſa gloire preſque éclipſée par ſes dernières pièces. Les foibles productions dont M. *de Voltaire* fatiguoit depuis long-temps le public ne lui ont rien fait perdre de ſa réputation ; au contraire, on a fait publiquement ſon apothéoſe ſur le théâtre de la nation, le jour même qu'on repréſentoit une pièce très-médiocre de ſa façon. Paris retentit encore de ces louanges perfides & meurtrières dont on a accablé ſa vieilleſſe, & qui ſans doute ont accéléré ſa mort. Dans ce moment de fermentation générale, rien n'étoit plus inutile qu'un éloge de M. *de Voltaire*, ſi l'on n'a prétendu que le louer ; ſi au contraire, ſous le nom d'éloge, on a voulu donner un jugement qui fixe l'idée qu'on doit ſe former de cet homme ſingulier ; cette entrepriſe eſt trop précipitée.

Juſqu'ici on a pu ſoupçonner peut-être qu'un parti puiſſant & nombreux dont M. *de Voltaire* étoit le chef, contribuoit beaucoup à ſa célébrité, & augmentoit conſidérablement le nombre de ſes admirateurs; il faut attendre que cet engouement ſe diſſipe; il faut que la poſtérité imprime ſon ſceau aux ouvrages de M. *de Voltaire*, & qu'il s'écoule au moins un demi-ſiècle avant de le juger définitivement.

On ſera peut-être étonné que M. *Paliſſot* témoigne un zèle ſi empreſſé pour la gloire du maître dont il a ſi cruellement battu la livrée; mais ſans vouloir pénétrer les motifs qui l'ont engagé à compoſer cet éloge, examinons l'ouvrage en lui-même. L'auteur affiche d'abord la plus grande impartialité; il ſe propoſe d'écarter également & les éloges donnés par l'adulation & les ſatires prodiguées par la haine, pour ne s'attacher qu'à ce qui caractériſe ſon héros; mais il oublie bientôt ſa promeſſe, & quelques lignes après, il appelle M. *de Voltaire, un homme*

unique, tel que les ſiècles précédens n'en avoient point encore vu, & tel que les ſiècles poſtérieurs n'en reverront peut-être amais. Ces qualifications faſtueuſes ſentent un peu trop l'adulation, &, dans tout le cours de l'éloge, le panégyriſte ne dit rien d'aſſez fort pour les juſtifier. Avant d'entrer en matière, il s'arrête un moment ſur cette foule *de ſingularités brillantes* qui ont diſtingué l'exiſtence de M. *de Voltaire* dans l'ordre phyſique & moral. Parmi les ſingularités phyſiques, il compte l'heureuſe organiſation de M. *de Voltaire*, ſa vieilleſſe ſaine & robuſte, l'art avec lequel il a ſu faire valoir ſon argent; tant mieux pour M. *de Voltaire* s'il s'eſt bien porté, & s'il s'eſt enrichi; mais combien d'hommes ont joui de ces avantages ſinguliers ſans en être plus eſtimables! Il cite comme une ſingularité morale cette multitude incroyable d'ouvrages en tout genre ſortis de la plume de M. *de Voltaire*, depuis *Œdipe* juſqu'à *Irène*. Cette ſingularité n'eſt pas encore fort honorable pour M. *de Voltaire*; elle prouve

qu'il avoit la folle ambition d'aſpirer à la monarchie univerſelle de l'empire des lettres. Sa gloire ſeroit plus ſolide & plus durable, ſi ſes productions euſſent été moins variées, moins rapides & plus ſoignées.

Le panégyriſte examine enſuite plus en détail le mérite littéraire de M. *de Voltaire*, & le conſidère d'abord comme poëte épique. Il prétend que la *Henriade* eſt le meilleur poëme épique que nous ayons en notre langue, & ce n'eſt pas beaucoup dire, puiſqu'il prétend en même-temps que c'eſt le ſeul. Il avoue cependant que » cet ouvrage a dû ſe reſſentir de la » jeuneſſe de l'auteur, que s'il en eût » conçu le plan dans un âge plus mûr, » l'ordonnance en eût été plus riche » & plus impoſante, que l'antithèſe y » ſeroit plus ménagée; qu'au lieu de » ſe borner à des portraits d'un coloris » brillant, l'auteur eût peint ſes per- » ſonnages d'une manière plus grande » en les faiſant agir; qu'il eût moins » négligé la partie dramatique, & » donné par conſéquent plus d'intérêt

» à ſon poëme ». Il réſulte de ces aveux que la *Henriade*, à laquelle l'auteur a travaillé toute ſa vie, n'eſt cependant encore qu'un ouvrage d'écolier, parſemé d'ornemens frivoles, & de beautés plus brillantes que ſolides; que le principal mérite de ce poëme conſiſte dans le ſtyle, & que ce ſtyle même eſt défiguré par des antithèſes continuelles, & par une monotonie ſi fatigante que ſes plus intrépides admirateurs n'en peuvent lire, ſans bâiller, deux chants de ſuite; enfin, que M. *de Voltaire*, en qualité de poëte épique, eſt fort au-deſſous d'*Homère*, de *Virgile* & du *Taſſe*. En effet, quand on vient à penſer que *Virgile*, qui avoit pour le moins autant de génie que l'auteur de la *Henriade*, a compoſé ſon poëme dans toute la vigueur de l'âge & du talent, & après onze années d'un travail pénible, l'a laiſſé imparfait, qu'elle idée peut-on avoir du croquis informe d'un jeune homme, qui, pour ſon coup d'eſſai, fabrique à la hâte un poëme épique en moins de temps

que *Racine* n'en mettoit à verſifier une tragédie ? Je ne vois point d'ouvrage qui reſſemble mieux à la *Henriade* que la *Pharſale* de *Lucain*, avec cette différence qu'il y a plus de nerf & de profondeur dans la *Pharſale*, plus d'élégance & de délicateſſe dans la *Henriade* ; il s'en faut donc bien que M. *de Voltaire* ne ſoit dans l'épopée un homme *rare & unique*.

Il s'eſt acquis plus de gloire au théâtre ; c'eſt vraiment là ſa partie brillante, & ſa réputation la plus ſolide eſt fondée ſur quatre ou cinq tragédies qui ſont effectivement fort belles. Mais écoutons ce que penſe M. *Paliſſot* du mérite de M. *de Voltaire* conſidéré comme poëte tragique. » M. *de Voltaire* n'a fait aucun chef-» d'œuvre qui puiſſe être comparé en » ſon entier aux chef-d'œuvres de » *Racine*. Ses plans manquent en gé-» néral de cette régularité & de cette » ſageſſe qu'on admire dans ceux de » notre *Euripide*. Les parties en ſont » moins heureuſement enchaînées ; il » a fondé quelquefois ſes grands effets

» ſur de trop petits moyens. Il a donné
» le dangereux exemple des maximes
» trop prodiguées, des beautés dé-
» placées, qui laiſſent voir trop ſou-
» vent le poëte à la place de ſes
» perſonnages; c'eſt à lui enfin que les
» vrais connoiſſeurs aſſigneront l'é-
» poque de la décadence naiſſante de
» l'art..... Nous devons répéter
» pour l'honneur de l'art que tous ces
» ſuccès ſi multipliés de M. *de Voltaire*
» ne lui laiſſent que la première place
» après *Racine*. Si ſon théâtre eſt plus
» varié, ſi ſes ſituations paroiſſent quel-
» quefois plus déchirantes que celles
» de ſon illuſtre prédéceſſeur, il ne
» doit ces avantages du moment qu'à
» des invraiſemblances que le goût de
» *Racine* ne ſe fût jamais permiſes. On
» voit qu'il a ſacrifié à l'effet, qu'il
» s'eſt livré dans ſes plans à un mer-
» veilleux trop recherché, trop roma-
» neſque, & qu'il n'a point été aſſez
» ſévère ſur le choix de ſes moyens
» dramatiques. On voit, en un mot,
» qu'il ne doit cette apparence de ſu-
» périorité qu'à des fautes contre l'art

» même, fautes qui ſeront exagérées » par des imitateurs qui n'auront pas » ſon génie, & qui entraîneront enfin » la corruption du goût & la déca- » dence entière du théâtre ». Ce jugement fait beaucoup d'honneur au goût & à la critique de M. *Paliſſot*. Perſonne n'a ſaiſi avec plus de fineſſe & de préciſion les véritables défauts qui défigurent le théâtre de M. *de Voltaire*; perſonne n'a mieux fait ſentir le danger même de ſes beautés. Nous n'ajouterons rien à ſes réflexions qui nous paroiſſent très-juſtes & très-ſenſées; mais nous aurions deſiré qu'il eût mieux ſoutenu ce ton d'impartialité. Après avoir dit nettement que M. *de Voltaire* ne s'eſt point élevé juſqu'à la hauteur du génie de *Corneille*, qu'il n'a point atteint la perfection de *Racine*, il ſemble vouloir le mettre de niveau avec ces deux grands hommes, & cela, pour avoir rempli ſes tragédies de maximes philoſophiques. Il prétend que c'eſt en faiſant de ſes perſonnages autant de philoſophes, que M. *de Voltaire* s'eſt créé des routes nou-

velles. Le panégyriſte auroit-il donc oublié qu'il vient de blâmer, avec beaucoup de raiſon, ces ſentences & ce vain étalage de philoſophie? On diroit que M. *Paliſſot*, effrayé du coup mortel qu'il vient de porter à la réputation de ſon *homme unique*, cherche à guérir la bleſſure qu'il a faite; il ſe tourmente pour concilier l'éloge avec la critique, & ſon embarras paroît tout entier dans le tour équivoque & forcé dont il ſe ſert pour établir une eſpèce d'égalité entre *Corneille*, *Racine* & M. *de Voltaire*. » Si le caractère do-» minant du premier de ces poëtes, » dit-il, lui aſſure la première place » aux yeux de ceux à qui les maximes » d'état & de politique paroiſſent ce » qu'il y a de plus impoſant chez les » hommes; ſi le ſecond doit l'empor-» ter au jugement des ames ſenſibles » qui ſe plaiſent dans la peinture des » grandes paſſions dont elles ont » éprouvé les orages, il nous ſemble » que M. *de Voltaire* doit plaire davan-» tage à celles qu'une philoſophie » douce & tendre intéreſſe plus vive-

» ment au bonheur de l'humanité, & » qu'enfin il eſt plus qu'aucun de ſes » deux rivaux le poëte des philo» ſophes ». Ces réflexions ne ſont que du galimathias tout pur. Ceux qui n'eſtimeront *Corneille* qu'à cauſe des maximes d'état répandues dans ſes pièces, en jugeront très-mal, parce que la politique eſt fort déplacée dans une tragédie; ceux qui donneront la préférence à M. *de Voltaire* parce qu'il a farci ſes pièces de ſentences philoſophiques, ne jugeront pas mieux, parce que la philoſophie eſt auſſi déplacée que la politique dans une tragédie. Tenons-nous en donc au premier avis de M. *Paliſſot*, qui, ſans contredit, eſt le meilleur, & concluons que ce n'eſt pas encore dans l'art dramatique que M. *de Voltaire* s'eſt montré cet *homme unique & rare, tel qu'on n'en a jamais vu, & qu'on n'en verra jamais*, puiſqu'après tout il n'occupe que la troiſième place.

Voici enfin, Monſieur, un genre dans lequel M. *de Voltaire* eſt vraiment ſupérieur, du moins au jugement de

M. *Paliſſot*, & ce genre, vous ne l'auriez jamais deviné, c'eſt l'hiſtoire. On ſait que M. *de Voltaire*, écrivain élégant, conteur agréable, a conſulté dans ſes ouvrages hiſtoriques ſon imagination plus que la vérité, qu'il veut toujours juger les événemens au lieu de les ſoumettre au jugement du lecteur, que ſon ton eſt trop léger & trop tranchant, qu'il s'épuiſe en réflexions malignes ou haſardées, qu'il altère ou dénature les faits pour donner lieu à des plaiſanteries & à des ſatires; que ſon ſtyle, d'ailleurs très-piquant, n'a pas toujours la nobleſſe & la gravité qui conviennent à l'hiſtoire; en un mot, qu'il eſt bien plus jaloux de briller & d'amuſer que d'inſtruire. Cela n'empêche pas que M. *Paliſſot* ne le regarde comme le modèle des hiſtoriens. Il le loue ſurtout d'avoir opéré une grande révolution dans l'hiſtoire, & de l'avoir perfectionnée par la philoſophie; comme ſi M. *de Voltaire* étoit le premier qui eût montré l'influence de l'opinion ſur les malheurs de la terre,

& qui eût fait des recherches ſur les loix, les uſages & les mœurs des nations, ſur les progrès des ſciences & des arts ! Enfin, il prétend que M. *de Voltaire* eſt un hiſtorien, non-ſeulement agréable & intéreſſant, mais encore profond, inſtructif & véridique. Vous allez, Monſieur, vous récrier contre cette aſſertion ; mais M. *Paliſſot* a la preuve en main, il eſt muni d'une pièce déciſive & triomphante ; c'eſt un certificat du célèbre *Robertſon* qui déclare que, dans ſon introduction à l'hiſtoire de *Charles V*, *il n'a pu s'appuyer de l'autorité de M.* de Voltaire *pour confirmer aucun point obſcur ou douteux, parce que cet auteur n'a point cité les ſources & les livres originaux où il a puiſé, mais que s'il eût pris cette précaution, pluſieurs de ſes lecteurs, qui ne le regardent que comme un écrivain agréable & intéreſſant, verroient en lui un hiſtorien ſavant & profond.* M. *Paliſſot* prend bonnement cette honnêteté & cette politeſſe de M. *Robertſon* comme une caution & un ſûr garant de l'exactitude & de

la fidélité hiſtorique de M. *de Voltaire*; au lieu qu'elle ſemble inſinuer le contraire; car cette négligence à citer les originaux eſt très-ſuſpecte. D'ailleurs, cette foule d'erreurs relevées par MM. *Larcher*, *Guenée*, *Nonotte*, & une infinité d'autres, eſt une preuve convaincante qui doit prévaloir ſur un ſimple compliment.

Parmi les titres littéraires, M. *Paliſſot* ne compte point ſes comédies, & il a raiſon; c'eſt une choſe remarquable qu'un écrivain qui n'a fait que plaiſanter toute ſa vie, n'ait jamais pu faire une comédie ſupportable dans le genre plaiſant. Le panégyriſte ne fait auſſi nulle mention des opéras & des odes de M. *de Voltaire*, & l'on ſent bien pourquoi; il ne dit qu'un mot de ſes petits romans, très-ingénieux ſans doute, mais qui n'ont pas le naturel & la gaîté franche qui diſtinguent ceux d'*Hamilton*: il parle en pluſieurs endroits, & avec éloge de la *Pucelle*; pour l'honneur même de ſon héros, il devoit garder le ſilence ſur un ouvrage de cette nature; il

y a une grande différence entre la *Pucelle* & le poëme de l'*Arioſte* auquel M. *Paliſſot* la compare. Supérieur pour l'élégance du ſtyle & la poëſie des détails, l'Italien a ſur le François un autre avantage ineſtimable, c'eſt de n'avoir pas beſoin pour amuſer ſes lecteurs de leur préſenter des tableaux obſcènes, & de flatter la corruption de leurs cœurs pour obtenir leurs ſuffrages. M. *Paliſſot* auroit pu s'étendre davantage ſur les pièces fugitives de M. *de Voltaire*; c'eſt le genre où il a le plus excellé; il l'emporte infiniment ſur *Chaulieu* par l'eſprit, l'élégance & la correction; mais ce dernier, dans ſon ſtyle négligé, a bien plus de ſentiment & de graces naturelles.

Après avoir enviſagé M. *de Voltaire* par le côté le plus brillant, M. *Paliſſot* ne déguiſe pas ſes foibleſſes; il avoue que cet homme accablé de gloire, mais qui croyoit n'en avoir jamais aſſez, aimoit l'adulation & recevoit avec complaiſance l'encens le moins délicat & le moins flatteur; que ſa

reconnoiſſance alloit juſqu'à prodiguer de grands éloges à des hommes très-médiocres. Il blâme les ſatires ſanglantes & les invectives atroces que M. *de Voltaire* s'eſt permiſes contre un grand nombre d'écrivains ; mais il prétend qu'elles lui ſont échappées dans le premier mouvement de la colère, & qu'il faut les attribuer à la fougue & à la violence d'un caractère ardent qui l'entraînoit malgré lui. Il eſt aſſez difficile de ſe perſuader que M. *de Voltaire*, qui a déchiré conſtamment, & même après leur mort, pluſieurs hommes de mérite, qui, pour ſe venger des plus légères critiques, a compoſé des ouvrages de longue haleine, ait été réellement emporté par un premier mouvement. D'ailleurs, quand cette excuſe ſeroit ſolide & fondée, il ſeroit toujours très-ſurprenant qu'un homme avec un cœur droit & avec une ame honnête, pût vomir, même dans les premiers tranſports de la colère, les injures affreuſes & dégoûtantes, les infamies, les horreurs de toute eſpèce qui trop

ſouvent ont ſouillé les écrits de M. *de Voltaire.*

Dans ce qui concerne la religion, M. *Paliſſot* abandonne prudemment la cauſe de ſon héros. Cependant il s'imagine qu'en criant ſans ceſſe contre le fanatiſme, il a beaucoup ſervi la religion, même ſans le vouloir; il veut qu'on lui ſache gré de ſes déclamations éternelles & malignes contre quelques abus que les paſſions des hommes ont introduits dans la religion, & qu'il cherche toujours à confondre avec la religion même. Après avoir paſſé condamnation ſur cet article, le panégyriſte eſſaye de détruire certains vieux préjugés peu favorables à M. *de Voltaire.* La voix publique lui a reproché la légéreté, l'avarice, la méchanceté; M. *Paliſſot* ſoutient au contraire avec une intrépidité peu commune que perſonne peut-être n'a pouſſé plus loin les vertus oppoſées. Pour preuve de ſa conſtance, il cite deux anciens amis que M. *de Voltaire* a conſervés toute ſa vie, & ces amis ſont des gens de la première qualité, contre

lesquels M. *de Voltaire* se fâchoit rarement, parce qu'ils flattoient sa vanité; pour garant de son humanité & de la bonté de son cœur, M. *Palissot* allègue ses actes innombrables de bienfaisance, les services qu'il a rendus aux *Calas*, aux *Sirven*, aux *Montbailly*, &c. & pour dissiper le soupçon d'avarice, il produit des libéralités excessives, sur-tout envers plusieurs libraires qu'il a enrichis, bien loin de les ruiner, comme on l'avoit cru jusqu'à ce jour. Nous ne contredirons point le panégyriste sur tous ces articles, notre dessein n'est pas de troubler la cendre d'un homme célèbre par ses talens. La critique juste & honnête ne doit s'étendre que sur les ouvrages, & non sur la personne.

Que M. *de Voltaire* ait eu des défauts, il a payé en cela le tribut ordinaire à l'humanité; nous ne chercherons point à les relever avec malignité pour flétrir sa mémoire; mais la même circonspection qui nous éloigne de la satire nous fait aussi condamner les louanges indiscrettes & même dange-

reuſes qu'on voudroit prodiguer à un homme qui a plus beſoin d'indulgence qu'il ne mérite d'éloges. Qu'on loue les grands hommes qui ont rendu des ſervices importants à l'état & aux lettres; c'eſt un devoir, c'eſt le tribut légitime de la reconnoiſſance publique; mais quels ſont les avantages que M. *de Voltaire* a procurés à la ſociété? Il a eu de grands talens, mais quel uſage en a-t'il fait? D'abord, il n'a enrichi la littérature d'aucun de ces chefs-d'œuvres de l'art faits pour ſervir de modèles. De l'aveu même de M. *Paliſſot*, il a beaucoup contribué à la décadence du goût; plus brillant que ſolide dans tous ſes écrits, il a donné l'exemple ſi funeſte de ces beautés déplacées qui lui ont mieux réuſſi que des beautés plus vraies & plus ſévères. La précipitation même avec laquelle il a compoſé tous ſes ouvrages, prouve qu'il n'aſpiroit qu'aux applaudiſſemens du moment; c'eſt lui qui a introduit dans la république des lettres cet art pernicieux d'étendre ſa réputation par

le moyen de l'intrigue & des prôneurs, cet esprit de parti si contraire au bon goût, ce trafic honteux d'éloges donnés & reçus mutuellement. Enfin, il peut être regardé comme le fondateur d'une secte nombreuse, qui travaille sans relâche à détruire les vrais principes de la littérature & de la morale ; à ces titres, quels éloges mérite M. *de Voltaire*, considéré comme homme de lettres ? Maintenant si nous l'envisageons comme citoyen, le trouverons-nous plus estimable ? Quel ravage, quel bouleversement n'ont pas causé dans la société, ces livres scandaleux où il s'efforce de ridiculiser ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré parmi les hommes ! Quand la vérité de la religion ne seroit pas démontrée comme elle l'est par les preuves les plus évidentes, il faudroit toujours la conserver & la respecter comme le frein du vice, la sauve-garde des mœurs & le lien le plus ferme de la société civile. Si M. *de Voltaire* eût assez estimé le public pour lui parler raison,

il ne seroit pas si dangereux, moins de gens le liroient; on pourroit le réfuter invinciblement; mais c'est par des quolibets, des plaisanteries & des sarcasmes qu'il a attaqué la religion: ces livres amusans, devenus par là à la portée de tout le monde, ont fait circuler rapidement le poison dans toutes les classes de l'état, & surtout dans celle des jeunes gens, des femmes & des ignorans, où il a fait & fera toujours un grand nombre de prosélites. Vous voyez, Monsieur, qu'il ne convient guères après cela d'accabler M. *de Voltaire* de louanges qui contribuent à augmenter le danger de ses écrits; il faut plutôt, en reconnoissant les rares talens q'uil avoit reçu de la nature, le plaindre d'en avoir abusé.

Quant à l'ouvrage de M. *Palissot*, vous y trouverez quelques réflexions fines & justes sur le caractère de M. *de Voltaire*; mais en général cet éloge est très-superficiel, la matière y est à peine effleurée, il semble que l'auteur ne l'ait composé que dans la

vue d'être chargé de l'édition des Œuvres de M. *de Voltaire*, comme il le fait assez entrevoir dans une de ses notes. Ce qui vous choquera le plus, c'est un mélange fort bisarre de flatteries & de vérités, de louanges outrées & de critiques qui les démentent; M. *Palissot* a cru par là se ménager adroitement entre les deux partis; mais sa politique l'a trompé. Les amis de M. *de Voltaire* n'approuveront point les terribles aveux qui échappent quelquefois à la candeur du panégyriste; les amis du bon goût & de la religion seront indignés des épithètes fastueuses prodiguées à M. *de Voltaire*, comme au plus grand homme qui ait jamais existé: ainsi M. *Palissot*, pour avoir voulu contenter tout le monde, ne plaira à personne, si ce n'est à lui-même.

Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE VIII.

Éloge de M. le maréchal du Muy, *par M.* de Treſſéol. *A Paris, chez* Barrois *le jeune, libraire, quai des Auguſtins, près le pont Saint-Michel.*

L'ACADÉMIE de Marſeille avoit propoſé l'éloge du maréchal *du Muy* pour ſujet du prix d'éloquence qu'elle devoit diſtribuer le 25 août 1778. M. *de Treſſéol* n'a pas eu l'ambition de concourir : content de répandre quelques fleurs ſur la tombe de ſon protecteur, il a demandé, dès le mois de mai dernier, la permiſſion d'imprimer ſon diſcours. Il ne faut donc pas s'attendre, Monſieur, à trouver dans cet éloge cette exaltation, ces grands mots, cette bouffiſſure qui forment, en général *, le caractère diſtinctif des

* Je dis, en général, parce que je diſtingue dans ces éloges celui de M *le Tourneur* qui a remporté le prix de Marſeille, & qui eſt exempt de ce défaut. Je vous rendrai compte inceſſamment de cet éloge intéreſſant.

éloges académiques. Un récit ſimple & vrai des plus belles actions de ſon héros, récit ſemé de réflexions également ſages & ſpirituelles, tel eſt le genre d'éloge que l'auteur a cru devoir ſubſtituer aux pompeuſes exagérations de nos candidats académiques.

Ce diſcours débute par une penſée qui dans les circonſtances préſentes pourra être conteſtée. » Lorſqu'une » ſociété patriotique, dit l'auteur, » propoſe l'éloge d'un citoyen, elle a » jugé ce citoyen vertueux; elle ne » demande que la vérité ». Pour que cette maxime fût d'une vérité générale, il faudroit dire, ou que l'académie françoiſe n'eſt pas une *ſociété patriotique*, ou qu'elle a pu juger *Voltaire un citoyen vertueux*. Mais ne ſeroit-il pas également injuſte, & de prétendre que l'auteur de la *Pucelle* & de l'*Epitre à Uranie*, &c. &c. fût un *citoyen vertueux*, & de refuſer la qualité de *patriotique* à une ſociété dont toutes les veilles ſont conſacrées à l'inſtruction & au bonheur de l'humanité, à la deſtruction de la *tyrannie* & de la *ſuperſtition*, dont tous les

écrits ne parlent que d'*humanité*, de *bienfaisance*, de *tolérance* ? L'auteur avance encore que toute société qui propose un éloge *ne demande que la vérité*. Je suis persuadé que l'académie ne *demande pas la vérité toute entière*, & qu'elle dispense ses candidats de parler des haines aviliſſantes, des calomnies atroces, des ordures, des blaſphêmes, qui ont souillé la gloire de son idole. La pensée de M. *de Treſſéol* doit donc être modifiée. Il dit plutôt ce qui devroit être que ce qui est en effet.

Il y a plus de justesse dans les réflexions suivantes : » Si la sageſſe nous » prescrit de choisir le modèle le plus » constamment & le plus généralement bon & facile à imiter, le mo» dèle qui présente à tous, dans toutes » les circonstances de la vie, les inſ» tructions les plus pures & les plus » utiles, nous préférerons l'excellent » homme au grand homme, celui qui » *fit* toujours le bien que nous pour» rions *faire*, à celui qui *fit* quelque» fois de grandes choses qu'il n'eſt

» donné qu'à peu de perſonnages » de pouvoir *faire*. Nous porterons » avec empreſſement notre tribut à » l'homme..... dont les qualités » moins brillantes que ſolides, moins » ſublimes que précieuſes, toujours » agiſſantes, toujours appliquées à la » pratique du bien, ſouvent plus pé- » nible que ces efforts extraordinaires, » mais paſſagers, qui tendent au grand, » excitoient, avec le reſpect & l'ad- » miration, le deſir & l'eſpérance de » les imiter; à l'homme qui, ſur tous » les théâtres, fut toujours le même, » toujours lui-même; pur & incor- » ruptible au milieu de la corruption; » auſtère & rigide au milieu de la » licence; droit & ſimple au milieu » de l'intrigue; ..... à l'homme » qui mérita les récompenſes ſans les » rechercher; qui, en voyant venir à » lui la faveur, auroit conſidéré du » même œil la diſgrace; qui pou- » voit être trahi par la fortune, ſans » qu'il ſe trahît lui-même, qui, &c.

M. *de Treſſéol* a raſſemblé ici avec beaucoup d'art tous les traits qui ca-

tactériſent ſon héros, & qu'il doit développer dans la ſuite de ſon diſcours.

Je ne m'attacherai pas à faire une analyſe exacte des actions du maréchal, parce que je dois y revenir en parlant de l'éloge fait par M. *le Fourneur*. Je m'arrêterai ſeulement à quelques endroits qui vous feront connoître la manière ſimple & naturelle, mais en même-temps élégante de M. *de Treſſéol*. » La guerre de 1734, » entrepriſe pour ſoutenir l'élection de » *Staniſlas* au trône de Pologne, lui » ouvre l'école pratique, où l'inſtruc» tion coûte ſi cher à l'humanité, & » où l'homme ſenſible pleure ſur les » progrès qu'il ambitionne. Ces peines » ſont les ſeules qu'il trouvera dans » cette dure école. Il les ſupportera » comme des peines inſéparables de » ſon état, & avec leſquelles s'achetent » les avantages qu'il ſe promet ». Vous devez applaudir à la ſenſibilité, ainſi qu'à la fineſſe de cette phraſe, *où l'homme ſenſible pleure ſur les progrès qu'il ambitionne.*

Un trait bien honorable à la mé-

moire du maréchal *du Muy*, & dont M. *de Treſſéol* a bien profité, c'eſt le témoignage que lui rendit le maréchal *de Saxe*. » M. le dauphin deſire attacher » M. *du Muy* à ſa perſonne en qualité » de Menin. Mais un concurrent très-» redoutable s'élève. Il ſuffit de le » nommer ; c'eſt M. le comte *de Saxe* » qui demande cette place pour un » de ſes amis. Nous balançons entre » l'un & l'autre ; ce redoutable con-» current ne balancera pas ; il rendra » un noble hommage à l'amitié & à » la vertu. Dès qu'il eſt informé du » deſſein & du choix de M. le dau-» phin : *Je ne veux pas*, dit-il, *faire à* » *ce prince le tort de le priver de la* » *ſociété d'un homme auſſi vertueux que* » *le chevalier* du Muy, *& qui peut de-*» *venir très-utile à la France* ». Si ce témoignage étoit flatteur pour M. *du Muy*, il ne fait pas moins d'honneur à la noble généroſité du comte *de Saxe*.

La piété conſtante du maréchal *du Muy* eſt bien peinte dans l'ouvrage de M. *de Treſſéol*, & appuyée ſur des faits déciſifs. » L'étiquette veut que

» les Menins accompagnent le prince » aux ſpectacles. M. *du Muy* qui ne » croit pas qu'il lui ſoit permis d'y » aſſiſter, demande à être diſpenſé de » cette obligation, & l'obtient. *Telles » ſont les graces qu'il ſollicite* ». Cette réflexion jettée comme au haſard & en paſſant, eſt pleine de ſens & dit plus que le grand échaffaudage de paroles dont ſe ſeroit ſervi pour exprimer la même idée un orateur académique.

L'exactitude, preſque ſcrupuleuſe aux yeux des hommes mondains, de M. *du Muy*, fut ſoumiſe à de plus rudes épreuves encore; parce qu'il n'eut pas toujours le bonheur de rencontrer des princes qui, comme M. le dauphin, connoiſſoient toute la ſévérité, & ſavoient reſpecter l'autorité de la religion catholique. Obligé, en qualité de commandant d'une province, de conduire juſqu'aux bords de la ſcène un prince proteſtant, il lui repréſenta reſpectueuſement les devoirs que lui impoſoit ſa croyance. Un autre prince, pareillement proteſ-

tant, qu'il avoit l'honneur de recevoir à sa table, s'étonna de n'y voir servir que du maigre un vendredi; M. *du Muy* lui répondit en ces termes: » Ma loi s'observe exactement dans » ma maison. Si j'avois le malheur d'y » manquer quelquefois, je l'observe- » rois plus particulièrement aujour- » d'hui que j'ai l'honneur d'avoir un » illustre prince pour témoin & pour » censeur de ma conduite. Les Anglois » suivent fidèlement leur loi; par res- » pect pour vous-même, je ne don- » nerois pas le scandale d'un mauvais » catholique qui ose violer la sienne » jusqu'en votre présence ».

Le discours de M. *de Tressol* est rempli de pareilles anecdotes, toutes curieuses & peu connues, qui augmentent beaucoup l'intérêt de sa diction.

La défaite de M. *du Muy* à *Warbourg* étoit un endroit délicat pour son panégyriste; c'est un des morceaux qui m'a fait le plus de plaisir dans ce discours. » La guerre de 1755 l'enlève » encore à ces heureux loisirs. Il va sur

» la ſcène attirer les regards, & cou-
» rir avec les dangers du ſoldat, les
» riſques du commandement. Ici, la
» fortune l'attend pour éprouver ſon
» ame. Il eſt bleſſé à *Crévelt*; il eſt battu
» à *Warbourg*: oui, nous le répétons,
» il eſt battu; mais, & l'équité veut
» que nous le diſions hautement &
» avec ſincérité, ſa défaite n'eût pas
» diminué la gloire du plus grand capi-
» taine; ſa retraite l'auroit ſoutenue;
» ſa manière de ſupporter la diſgrace
» l'auroit rehauſſée. Celui qui prévoit
» l'événement, & qui veut l'éviter,
» n'en eſt pas reſponſable. L'avis de
» M. *du Muy* étoit de s'éloigner de
» l'ennemi, ſon devoir fut de com-
» battre. Qu'auroit pu le plus grand
» homme de guerre à la tête de dix-
» huit mille hommes contre une armée
» de quarante mille déjà triomphante?
» Vaincre, c'eût été tout enſemble un
» prodige de génie & un miracle de la
» fortune; il auroit pu être vaincu
» ſans honte. C'étoient-là les forces
» que M. *du Muy* commandoit, &
» celles que lui oppoſoit l'ennemi. Le

» plus habile général eût-il triomphé » des élémens & dissipé un brouillard » épais ; ou vu, à travers ce brouil- » lard impénétrable, la marche & les » manœuvres de l'ennemi ? M. *du Muy* » essuya ce terrible contre-temps. » Qu'eût pu faire, vaincu, le plus » grand capitaine ? Sauver le reste de » ses troupes, & se retirer en défiant » la victoire même de les entamer ; » M. *du Muy* le fit. Comment un hé- » ros vertueux & chrétien eût-il sou- » tenu ce revers ! Il se fût humilié » devant Dieu, & il eût, avec résig- » nation, attendu la justice de la part » de ceux qui la lui devoient : telle fut » la conduite de M. *du Muy*. Après » l'avoir vengé, n'écoutons donc pas » les cris de l'injustice, de l'envie, » de la haine ; il eut trop de vertus » pour n'être pas en butte à leurs » traits ; écoutons-le lui-même. » Avant l'action dont il prévoyoit » l'événement, il disoit à un de ses » amis : *Il faut que vous & moi, nous* » *périssions ici.* Il fallut qu'il se con- » servât pour le salut de ses troupes,

» Après l'action, il écrivit au chef » de l'armée : *ce malheur ne doit être » imputé qu'aux forces supérieures de » l'ennemi, & peut-être à mes fautes. » Comme un événement semblable, s'il » étoit répété, seroit funeste à l'état dont » le bien seul fait l'objet de mes vœux, » je vous prie de donner le commande- » ment à quelqu'autre qui s'en acquit- » tera mieux que moi*». Paroles sublimes qui prouvent & le zèle & la modestie de M. *du Muy*. Cependant cette malheureuse affaire, loin de lui *nuire, lui fit au contraire beaucoup d'honneur*, comme lui écrivoit M. le dauphin. Elle n'empêcha pas que *Louis XV* ne le regardât dans la suite comme un des hommes les plus propres à rendre son ancien lustre au ministère de la guerre. Sa modestie le porta à refuser une place si brillante. Le jeune monarque qui rend la France si puissante au dehors, si paisible au dedans, ne crut pas non plus à son avénement au trône, pouvoir confier à des mains plus sures une partie de son autorité. Dès que le choix du

roi lui eſt connu, il répond : *j'ai pu ne pas conſentir au choix de* Louis XV, *mais je dois obéir à la volonté du fils de M. le dauphin.* Il faut lire dans cet éloge le détail des heureuſes réformes que M. *du Muy* opéra dans le militaire, & de celles qu'il méditoit. Je ne m'arrête qu'à ce qui concerne ſon équité. » Empreſſé à tout connoître, » comme il n'y avoit point pour lui » de détail ignoré dans cette partie de » l'adminiſtration, il n'y avoit point » auſſi de mérite obſcur. Inſtruit des » ſervices de chacun, les ſollicita- » tions étoient inutiles ; chacun avoit » ſa deſtination marquée. Quant à ce » qu'on appelle des graces, il n'en » auroit point accordé ; la juſtice n'en » fait pas, elle ne peut pas être libérale » du bien public. Il n'y avoit point » auprès de lui d'autre proteſtion que » les ſervices. L'amitié n'étoit pas une » recommandation, ſi elle n'avoit des » titres particuliers. On auroit pu » même le croire ingrat, car le ſenti- » ment de la reconnoiſſance ne déter- » mina jamais ſes déciſions. Etoit-ce

» au miniſtre de la guerre à acquitter
» les obligations du comte *du Muy* »!

Un miniſtère qui donnoit de ſi belles eſpérances ne fut pas de longue durée. Une maladie cruelle força le maréchal *du Muy* à ſubir une opération dangereuſe. » Sa réſolution eſt priſe de ſe » ſoumettre à une opération mortelle. » *Sire*, dit-il au roi, *je ne demande à* » *votre majeſté que trois ſemaines pour* » *être tout entier à mon devoir ou dans* » *le tombeau.* L'appareil eſt dreſſé, » mais il ne s'effraye pas. Maître de » lui-même, juſqu'à dérober à la » tendreſſe ſoupçonneuſe & clair-» voyante d'une épouſe chérie le mo-» ment du danger, il aſſiſte à la meſſe » avant que de s'étendre ſur le lit » de douleur; il eſt dès long-temps » préparé à une mort chrétienne. » *Depuis trente-huit ans*, dit-il, *je ne me* » *ſuis pas couché une ſeule fois ſans être* » *prêt à paroître devant Dieu.* L'inſtant » critique approche, ſans qu'il éprouve » un mouvement de crainte. Qu'eſt-ce » que le courage qui, dans l'effervef-» cence, affronte ſur un champ de

» bataille la mort sans la considérer ;
» ou parce qu'il la voit entourée des
» rayons de la gloire, au prix de ce
» courage froid qui, d'un œil ferme,
» envisage la mort dans toute son
» horreur, & se place tranquillement
» sous sa faulx ? Enfin, l'instrument
» fatal déchire M. *du Muy* ; mais, ô
» douleur ! la pierre se brise sous la
» main la plus habile ; tout frémit au-
» tour de lui des souffrances auxquelles
» il est condamné, lui seul paroît iné-
» branlable. *Ne craignez pas*, s'écrie-t-il,
» *de me faire souffrir, je suis né pour cela.*
» O résignation héroïque ! Les tour-
» mens redoublent ; pas un cri, pas
» une plainte, ou s'il lui échappe une
» plainte, elle n'est que de tendresse :
» *Ah ! je croyois rendre heureuse une digne*
» *épouse, & je vais la laisser désolée.*
» Dans la crainte de frapper de ter-
» reur cette tendre épouse, il fait de
» nouveaux efforts pour étouffer sa
» douleur ; mais elle brise son cœur,
» & la nature s'épuise. Plus de res-
» sources ; dans la dernière crise, il
» reçoit les derniers sacremens, il
» meurt ».

Les deux premières anecdotes ne ſont pas ici racontées dans toute l'exactitude poſſible. M. *du Muy* dit à notre jeune monarque, *dans trois ſemaines je ſerai aux pieds de votre majeſté ou à ceux de ſon auguſte père.* Ce qui eſt bien plus délicat. L'humilité chrétienne dont il faiſoit profeſſion ne lui eût pas permis de dire qu'il étoit *toujours prêt à paroître devant Dieu.* Ce propos a été tenu par ſon confeſſeur. Ces deux anecdotes ont été déjà rétablies dans l'*Année littéraire*, an. 1776, tom. 1, N° 1. Je ne m'y arrête pas davantage.

Cet éloge eſt l'effuſion d'un cœur ſenſible & vertueux. Il ſeroit à ſouhaiter que toutes les académies offriſſent de pareils ſujets, & que tous les héros rencontraſſent de pareils panégyriſtes. Vous ne trouverez ici ni exagération dans les faits, ni enflure dans le ſtyle. Une noble ſimplicité, qui n'exclud ni l'élégance, ni la force quand elle eſt néceſſaire, caractériſe ce panégyrique ; cependant comme l'auteur étoit empreſſé de répandre au dehors les ſentimens dont ſon cœur

des mains habiles, de la force, des graces & de l'harmonie; quel agrément n'eſt-ce pas d'ailleurs, pour un lecteur, même frivole, que de trouver raſſemblées, dans un même ouvrage, une foule de pièces tendres ou naïves, mais toujours piquantes, & que certainement il n'auroit point eu le courage d'aller déterrer, dans les maſſifs manuſcrits de la bibliothèque du Roi? C'eſt donc un plaiſir nouveau, dont on eſt redevable au goût & à l'activité des éditeurs; mais ſi à ces ſervices ils ajoutent celui de faire connoître, par une vie auſſi exacte que bien écrite, chaque auteur dont ils régénèrent les productions; ſi leur ſagacité ne laiſſe point échapper de leurs écrits des paſſages dont ils puiſſent tirer quelque induction hiſtorique, ſans les rapprocher entre eux, ſans les commenter, ſans les lier aux évènemens du temps auxquels ils peuvent avoir quelque rapport; s'ils prennent le ſoin de nous donner la ſignification de pluſieurs mots ſurannés, qu'on ne pourroit entendre ſans le ſecours d'un dictionnaire, quelles obligations ne leur

avez-vous pas, & quels encouragemens ne mérite pas leur travail ? Tel eſt exactement, Monſieur, le plan que ſe ſont tracé les éditeurs des Annales poëtiques, & qu'ils exécutent avec un zèle infatiguable, & un ſuccès mérité.

Le premier poëte qu'ils offrent à nos regards, dans ce ſecond volume, ſe nomme *Guillaume-Alexis ;* il n'eſt guères connu, mais il mérite de l'être. Il écrivoit dans le quatorzième ſiècle ; ſa vie n'a rien de remarquable ; il étoit eccléſiaſtique, & ſes ouvrages, loin de reſſembler à ceux de ſes confrères de ce temps-là, reſpirent tous la décence & la piété. Le ſtyle en eſt vif & animé, & ce qui met le comble à ſon éloge, c'eſt que notre divin *la Fontaine* faiſoit cas de ce poëte. Ce portrait de l'avare juſtifieroit, s'il en étoit beſoin, l'eſtime de notre fabuliſte.

L'homme convoiteux eſt hâtif
A ravir, à donner tardif.
Il ſait bien les gens refuſer ;
Et eſt habile à s'excuſer.

S'il donne rien, tôt s'en repent;
Pour perdu, tient ce qu'il dépend;
Ses écus sans cesse il manie;
En autre livre il n'étudie.
Soir & matin compte & recompte,
Pour savoir que son trésor monte;
Il soupire : toujours escoute
S'il vient rien; toujours est en doute.
Il n'a cure de payer rien;
S'on lui demande, il perd maintien;
Il donne, mais c'est pour gagner,
Et ne gagne pas pour donner,
Large il est là où il n'a droit;
Par ses propres biens est estroit;
Pour donner a la main couverte,
Et pour prendre l'a bien ouverte.

Quelle précision ? quelle vérité ? Chaque vers est un coup de pinceau qui ajoute à celui qui le précède; les anxiétés de l'avare, ses sentimens les plus secrets, tout est rendu d'après nature; *ses écus sans cesse il manie*, *en autre livre il n'étudie*, est un vers charmant; ses deux derniers, *pour donner à la main couverte, & pour prendre l'a bien ouverte*, renferment une image

pittoresque & une chûte épigrammatique.

Un autre ecclésiastique, nommé *Coquillart*, bien différent d'*Alexis* pour le talent & l'emploi qu'il en faisoit, versifioit dans le même temps, des pièces d'un ton fort libre; la gaîté les caractérise, mais trop de simplicité les dépare : la bouteille est la Muse qui l'inspire, & presque toujours l'objet de ses chants; aussi lui avoit-on donné, de son vivant, le surnom de *Compoteur gaillard*. Après lui paroît *Octavien de Saint-Gelais*, écrivain plus fécond & bien meilleur poëte que *Coquillart*. La maison dont il sortoit étoit ancienne & illustrée. Il étudia au collège de *Sainte-Barbe*. Ses parens vouloient qu'il embrassât l'état ecclésiastique; mais les fleurs de la poësie avoient plus de charmes pour lui que les ronces de la théologie; quelques vers qu'il fit à la louange de *Charles VIII* lui valurent l'évêché d'*Angoulême*. Sa conduite avoit été, jusqu'à cette époque, très-voluptueuse, & il n'en changea point; mais au moins il s'occupa du soin

d'enrichir ſon diocèſe, & de réparer les bâtimens de ſon égliſe. Il mourut à l'âge de trente-ſix ans. Vous jugerez de la manière de ce poëte par ces vers d'une ballade:

On m'a donné le bruit & renommée
D'avoir été grandement amoureux,
Le temps paſſé, d'une qu'on m'a nommée.
On n'en ſait rien; ils jugent tous par eux.
Qu'ils ſachent donc que point ne ſuis de ceux
Leſquels, aimant, ne ſont aimés de dame;
S'elle ne me veut, auſſi je ne la veux;
Ce m'eſt tout un: Monſieur vaut bien Madame.

Je ne veux pas que de moi ſoit blâmée;
Mais la veux bien honorer en tous lieux.
Gracieuſe eſt, & en beauté famée,
Et le maintien très-friſque & très-joyeux;
Mais s'elle croit que ſois ſi glorieux
Que tant je l'aime, nenni, j'en aurois blâme;
Car qui ne m'aime, comme je fais, ou mieux,
Ce m'eſt tout un, Monſieur vaut bien Madame.

Ce dernier vers forme tout le ſel

de cette ballade, & il faut avouer qu'il revient bien naturellement à la fin de chaque couplet; il y règne d'ailleurs un certain ton de fanfaronade, qui, loin d'être déplacé, fait le charme de cette bagatelle. Un petit quatrain du même auteur eſt d'une piquante préciſion,

Bonnes gens, j'ai perdu ma dame;
Qui la trouvera, ſur mon ame,
Combien qu'elle ſoit belle & bonne,
De très-grand cœur je la lui donne.

Paroiſſent enſuite deux poëtes dont les ouvrages ſont à-peu-près auſſi inconnus que leur perſonne; l'un eſt *André de la Vigne*, & l'autre *Roger de Collerie*. Le premier fut ſecrétaire d'*Anne de Bretagne*, reine de France; pluſieurs de ſes pièces furent attribuées à *Octavien de Saint-Gelais*, & les éditeurs reſtituent à *André de la Vigne* les richeſſes dont il avoit été ſi injuſtement dépouillé; les triolets, les rondeaux, les ballades, ſont les genres de poëſie qu'*André de la Vigne* a le plus cultivés; le ſecond, *Roger*,

de Collerie, fut prêtre, & mourut dans le quinzième siècle. C'étoit un bon épicurien, d'une humeur fort gaie, & ne saisissant presque jamais un sujet que du côté plaisant. Son épitaphe, composée par lui-même, mérite d'être lue.

On peut dater du moment que *Jean Marot* a pris la plume, le troisième siècle de la poësie Françoise; ce *Jean Marot* étoit le père de *Clément Marot*, si justement célèbre par les graces & la gentillesse de son esprit. Rien n'est plus impartial que le jugement porté par les éditeurs sur les poësies de *Jean Marot*; ils remarquent qu'il est le premier poëte qui ait donné dans notre langue l'idée du style héroïque, & qu'il écrivoit avec énergie; cependant ils ne dissimulent point ses défauts; ils lui reprochent, avec raison, un abus excessif des proverbes, une négligence extrême de la rime; mais ils observent que ces fautes lui sont communes avec tous les poëtes de son temps. Il fut valet de garde-robe de *François I*. *Jean Marot* mourut en 1523, âgé de soixante ans, & emportant,

tant, par ſes qualités perſonnelles, le regret de tous les honnêtes gens. Il excelloit dans le rondeau. Vous jugerez de ſon talent pour cette ſorte de poëſie, par celui-ci qui eſt intitulé, *En amour argent fait tout.*

Au fait d'amour, beau parler n'a plus lieu;
Car ſans argent vous parlez en Hébreu;
Et fuſſiez-vous le plus beau fils du monde,
Il faut foncer, ou je veux qu'on me tonde,
Si vous mettez jamais pied à l'eſtrieu.

Beau dire avez dame, par la corbieu!
Je ſuis à vous, corps & biens, rente & jeu;
Sans dire, tiens, tout cela rien n'abonde,
Au fait d'amour.

Mais quoique ſoit, ſi Gauthier ou Mathieu
Veut avancer, s'il ne frappe au milieu
De leur harnois, je veux qu'en enfer fonde;
Car en effet, ſoit noire, blanche ou blonde,
Il faut argent pour commencer le jeu
Au fait d'amour.

Le retour de la Paix, petit poëme héroïque du même auteur, eſt plein de

nobleſſe ; la penſée & l'expreſſion de ces quatre vers me paroiſſent ſublimes ; c'eſt la *Paix*, qui en parlant du dieu *Mars*, les adreſſe à *Jupiter*.

Or eſt ainſi que *Mars*, dieu très-puiſſant,
Plus que jamais va ſon nom accroiſſant,
Et tellement qu'il détient ſous ſes mains,
Comme ſujets, tous les ſiècles humains.

Marguerite de Navarre, ſœur de *François I*, connue ſi avantageuſement dans la littérature par ſes Contes en proſe, prouve ici qu'elle n'excelloit pas moins lorſqu'elle écrivoit en vers ; ceux que les éditeurs des Annales poëtiques ont recueillis de cette princeſſe, ſeroient dignes des meilleurs poëtes de ſon temps, de *Clément Marot* lui-même. « Sa poëſie eſt vive & ſpirituelle ; elle a de l'imagination dans » l'enſemble & de l'eſprit dans les » détails ».

Cette princeſſe aimoit tendrement ſon frère *François I* ; c'eſt elle qui, dans le temps qu'il étoit détenu priſonnier à la cour de Madrid, après la

cruelle journée de Pavie, alla le redemander à *Charles V*, & le ramena dans ſes états ; pendant la maladie qui termina les jours de *François I*, elle adreſſoit ſans ceſſe des vœux au Ciel pour la conſervation de jours auſſi précieux ; elle a conſigné les ſentimens de tendreſſe, de crainte & d'eſpoir qu'elle éprouvoit pour ſon frère, dans des vers qu'on ne peut encore lire aujourd'hui ſans être attendri juſqu'aux larmes. Vous me ſaurez gré, Monſieur, de les mettre ſous vos yeux ; c'eſt une prière à Dieu.

Rendez tout un peuple content,
O vous, notre ſeule eſpérance ;
Dieu ! celui que vous aimez tant,
Eſt en maladie & ſouffrance ;
En vous ſeul, il a mis ſa fiance.
Hélas ! c'eſt votre roi David ;
Car de vous a vraie ſcience :
Vous vivez en lui, tant qu'il vit.
. . . . . .
Je regarde de tout côté
Pour voir s'il n'arrive perſonne ;

Priant la céleſte bonté,
Que la ſanté à mon roi donne ;
Quand nul ne vois, l'œil j'abandonne
A pleurer, puis ſur le papier,
Un peu de ma douleur j'ordonne.
Voilà mon douloureux métier.

Il faut lire, Monſieur, dans le recueil même un petit poëme de *Marguerite de Navarre*, intitulé *les Nymphes de Diane ;* intérêt dans le fond du ſujet, imagination dans les détails, richeſſe de rimes, tout s'y trouve réuni ; je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de mettre plus de graces dans une narration.

François I eſt moins connu par ſa qualité de poëte que par ſon titre de reſtaurateur des lettres ; il faiſoit cependant des vers agréables. On a retenu l'épitaphe d'*Agnès Sorel* & celle de la fameuſe *Laure*, compoſées par ce prince, elles ont été imprimées dans preſque tous les recueils de poëſies ; mais c'étoit à-peu-près à quoi ſe réduiſoient toutes les pièces qu'on connoiſ-

ſoit de ce roi poëte ; vous en trouverez ici de nouvelles, parmi leſquelles vous diſtinguerez ce huitain.

Celle qui fut de beauté ſi louable,
Que pour ſa garde elle avoit une armée,
A autre plus qu'à vous ne fut ſemblable,
Ni de *Páris*, ſon ami, mieux aimée,
Que de chacun vous êtes eſtimée :
Mais il y a différence d'un point ;
Car à bon droit elle a été blâmée
De trop aimer & vous de n'aimer point.

Nous voilà arrivés à *Clément Marot*, ce poëte ſi élégant, ſi ingénieux, ſi naïf. Avant de vous entretenir de quelques-unes de ſes pièces, permettez-moi de jetter un coup-d'œil ſur quelques particularités de ſa vie, elle eſt intéreſſante, & les éditeurs en ont fait un morceau très-curieux. Ils réfutent le ſentiment de l'abbé *Goujet*, qui a relegué dans la claſſe des romans la paſſion que *Marguerite de Navarre* avoit inſpirée à notre poëte, & qu'elle éprouvoit elle-même pour lui. Rien ne paroît aujourd'hui plus démontré

que la vérité de cette intrigue. Les pièces que *Marot* écrivoit à *Marguerite de Navarre*, & dans lesquelles il exprimoit son amour en termes assez clairs, les réponses que lui faisoit cette princesse, tout confirme le sentiment des éditeurs : il suffit pour s'en convaincre de parcourir les poësies de *Marot*; il avoit aimé auparavant la fameuse *Diane de Poitiers* qui ne rejetta point ses vœux ; mais après deux ans de soupirs, d'hommages de la part de *Marot*, elle écouta plus favorablement ceux d'*Henri II*, alors dauphin. *Marot* ne put dissimuler son ressentiment, & il se permit des pièces satiriques contre *Diane de Poitiers* qui n'eut pas la noblesse de lui pardonner. Au contraire, elle devint sa plus mortelle ennemie, & lui suscita mille persécutions. Elle le taxa d'héréfie, & il fut empriſonné, d'abord au Châtelet, ensuite à Chartres ; les muses charmoient les rigueurs de sa captivité ; c'est pendant sa détention qu'il retoucha le roman de la *Rose* ; il fallut, pour sortir de prison, qu'il attendît le retour de

François I, qui étoit auſſi priſonnier à la cour de *Madrid*. Je vous exhorte, Monſieur, à lire dans ce volume le récit de ſes autres aventures. Il mourut à *Turin*, âgé environ de quarante-neuf ans. » Il fut plus ſpirituel que » ſavant dans ſes écrits, plus aimable » que ſage dans ſa conduite. Sa vie » eſt un mélange de gloire & d'infor- » tune ... L'enjouement & la naïveté » ſont le caractère diſtinctif de ſa » poëſie ».

Les poëſies de *Clément Marot* occupent elles ſeules plus de la moitié de ce volume; il n'eſt aucun amateur qui n'ait lu quelques-unes de ſes pièces; c'eſt pour cette raiſon que je me contenterai de vous citer l'épigramme ſuivante, qui eſt un modèle dans ſon genre.

Monſieur l'abbé & Monſieur ſon valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire;
L'un eſt grand fou, l'autre petit follet;
L'un veut railler, l'autre gaudir & rire:
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire;

Mais un débât un ſoir entr'eux s'émeut;
Car maître abbé toute la nuit ne veut
Eſtre ſans vin, que ſans ſecours ne meure,
Et ſon valet jamais dormir ne peut,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

Quelle élégante préciſion! Le grand *Rouſſeau* eſt le ſeul parmi les modernes qui ait ſaiſi ce *faire* original.

Si vous voulez trouver des graces naïves, un ſentiment exquis, liſez, Monſieur, le petit poëme de *Léandre & Héro* que *Marot* a imité des Grecs; il paroît ici avec des coupures & des changemens que *Marot* lui-même approuveroit s'il revenoit parmi nous. Il eſt certain qu'elles donnent au récit beaucoup de rapidité, & par conſéquent beaucoup plus d'intérêt. Je paſſe ſous ſilence une foule d'autres pièces charmantes telles que l'épître à *Lyon Jamet*, l'*Epitre au roi*, *pour avoir été dérobé*, &c. &c. Les bornes de ces feuilles s'oppoſent au deſir que j'aurois de vous les citer. Tout ce qu'on a recueilli de *Marot*, dans les annales poëtiques, mérite d'être lu.

Le volume eſt terminé par une pièce de *Jean Marot*, fils du précédent, mais qui n'a paſſé à la poſtérité qu'à la faveur du nom de ſon père, & par une notice exacte & raiſonnée des principaux auteurs dont on n'a point recueilli de poëſies. J'oubliois de vous dire que cet ouvrage eſt enrichi d'un portrait du poëte qui eſt cenſé le meilleur dans chaque volume. Il ſuffit de nommer M. *Gaucher* pour avoir une idée de la perfection que ſon burin ſavant & moëlleux donne aux têtes qu'il eſt chargé de graver.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

*Nouveau choix des Fables d'*Eſope, *avec la verſion latine, & l'explication des mots en François, diviſé en trois parties, pour les claſſes de Sixième, de Cinquième & de Quatrième; troiſième édition, par M.* le Roy, *profeſſeur émérite de rhétorique en l'Univerſité de Paris, au Collège du Cardinal-le-Moine, chez* Barbou, *rue des Mathurins.*

JUSTEMENT ou injuſtement on ſe plaindra toujours des livres élémentaires; mais on aura toujours raiſon d'encourager ceux qui ſe livrent à un travail auſſi difficile & auſſi rebutant. Je ne puis entrer dans l'examen de quantité d'eſſais, qui ont paru depuis quelque temps. Mais je crois pouvoir aſſurer que les élémens & les principes de la langue Grecque appliqués aux fables d'*Eſope* que vient de donner, au nom de l'Univerſité, M. *le Roy*, profeſſeur

émérite de rhétorique au Cardinal-le-Moine, ſeront pour les commençants & pour d'autres plus avancés, de l'utilité la plus grande. Je m'en rapporterois volontiers à ſon expérience. Ecoutons-le : » On a oſé annoncer » que les Univerſités n'ont produit » aucun bon livre élémentaire ; en » voici un. Qu'on l'examine avec la » plus grande ſévérité, & qu'on nous » diſe enfin, s'il y a une méthode » plus courte, plus claire & plus » certaine. Le ſecret en eſt très-ſimple, » il ne s'agit que de réſoudre les mots » contractés, & de les rappeller aux » principes les plus généraux ; moyen » unique de connoître la langue dans » ſa naiſſance, de la ſuivre dans ſes » changemens, & de remonter à la » ſource des dialectes : un avantage » inappréciable, c'eſt de pouvoir, » après peu de jours, commencer » l'explication, & de n'avoir beſoin » d'aucun autre livre pour acquérir, » en moins de ſix mois, une connoiſ- » ſance déjà très-approfondie ». L'auteur ſe plaint, dans cet avertiſſement,

de ce qu'on l'a comme forcé à donner une nouvelle édition de ſes Fables, ſans y joindre ſes principes, c'eſt ce qui l'oblige d'inſiſter ſur le beſoin qu'en ont les enfans. « Nous eſpérons » donc, ajoute-t-il, que le public une » fois inſtruit, voudra que les prin- » cipes ſoient joints aux Fables, qu'ils » ne faſſent qu'un même volume, afin » que les enfans puiſſent les conſul- » ter, autant qu'ils en auront beſoin. » Qu'ils ſachent donc ce premier livre » élémentaire, ne fut-ce que l'extrait » deſtiné à un ſixième, & nous ne les » verrons plus en rhétorique ignorer » encore les terminaiſons & les figu- » ratives, en un mot ils feront en ſix » mois, & ſans aucune peine, ce que » le dégoût & l'ennui les empêche de » faire en ſix ans ».

Il eſt certain que c'eſt aux grammaires trop compliquées & au temps, beaucoup trop long, que l'on tient les enfans ſur les premiers principes, qu'il faut attribuer l'averſion que les écoliers ont généralement pour le grec. Croira-t-on que dans le ſiècle

d'*Homère*, les Grecs donnaſſent à leurs enfans une grammaire avec dix déclinaiſons, treize conjugaiſons, un traité ſur les différences des dialectes, joint à une proſodie ? Pour les accens & les enclitiques, comment en auroient-ils parlé, ils n'en avoient pas même de ſoupçon ? Ne doutons pas que leur méthode ne fût la plus ſimple poſſible, & que celle qui en approche le plus ne ſoit la meilleure ; ſi vous jettez les yeux ſur ces élémens, vous ne trouverez que ce qui eſt de première néceſſité, & ce que des ſixièmes peuvent entendre facilement. Dans le recueil complet il y a ce qu'il faut de ſyntaxe. Vous ne regretterez pas de parcourir les notes ſur les Fables, on ſent que l'auteur auroit voulu comparer & les trois langues & les trois fabuliſtes ; du moins il fait entendre aux maîtres que les enfans n'en ſeroient pas tout-à-fait incapables, ſi l'on a ſoin de leur bien faire ſentir l'énergie des mots dans chaque langue, & le rapport ou la différence de leurs tours. Rien de plus propre à

faire naître le goût dès les premières classes.

On fait un reproche à l'auteur d'avoir trop facilité l'application de vingt Fables de la troisième partie; il faut, dit-on, que les jeunes gens essayent leurs forces, qu'ils s'accoutument à préparer, &c. Il semble, ajoute-t-on, qu'un index auroit suffi, ou les racines Grecques, pour leur éviter la peine de recourir au dictionnaire; je laisse ceci aux réflexions de l'auteur : mais je puis l'assurer que son ouvrage fera un bien général; il doit devenir une méthode universelle; il sera enfin possible que dans les provinces le grec soit pouſſé avec autant de succès que dans la capitale; les maîtres pourront l'apprendre à leurs écoliers sans aucune peine, si le recueil des Fables peut leur procurer une provision de près de deux mille mots sans le secours du dictionnaire; que ne feront-ils pas dès que M. *Le Roy* nous aura donné les recueils pour la troisième, la seconde & la rhétorique qu'il semble nous promet-

tre? C'eſt à quoi nous l'exhortons très-fort pour le bien des lettres & l'avancement des amateurs d'une langue, à laquelle nous devons tant de lumières.

Je ſuis, &c.

Lettre à M. Fréron.

Je vous prie, Monſieur, de vouloir bien inſérer dans votre Journal les remarques que je viens de faire ſur les débris d'un ancien temple qui a exiſté ſur la pente occidentale de la montagne de Montmartre, & dont je n'ai point parlé dans mes mémoires ſur la manière de bâtir des anciens.

Les hiſtoriens qui ont fait mention de ce temple ont dit, & entre autres *Abbon*, qu'il étoit conſacré à *Mars*, & ont nommé cette montagne *Mons Martis*. Leur ſentiment eſt fondé ſur le rapport de *Grégoire de Tours*, qui dit que nos rois de la première race ſe montroient au peuple une fois l'an, le premier jour de mars ou de mai, dans la

plaine qui eſt au nord de cette montagne, & qu'on nommoit alors *le champ de Mars*. D'autres hiſtoriens, tels que *Hylduin*, ont dit que ce temple étoit dédié à *Mercure*, & que ſur le refus que fit ſaint *Denis*, de même que ſes compagnons ſaint *Auguſtin* & ſaint *Eleuthere*, d'encenſer cette fauſſe divinité; ils furent décolés au lieu où l'on a conſtruit depuis la chapelle des Martyrs. Ceux-ci ont nommé cette montagne *Mons Mercurii*, *Mons Martirum*.

Il eſt dit dans le recueil des Antiquités de Paris de *Pierre Bonfons*, augmenté par *Jacques du Breul*, & imprimé en 1608, que le temple de *Mercure*, dont il exiſte une partie des murailles, étoit à l'oppoſite de la chapelle des Martyrs ſur le revers de la montagne, du côté de l'occident. Ce lieu eſt actuellement nommé par les habitans *le Veau d'or*, & l'on y voit encore deux fortes maſſes de murailles d'environ neuf pieds de longueur ſur cinq de largeur & à-peu-près ſix de hauteur, & dont la conſtruction eſt

la même que celle des bains de *Julien l'Apoſtat*, qu'on voit à Paris, rue de la Harpe. Ce temple, dont on ignore l'origine, ainſi qu'un bâtiment qui y étoit joint & qui, ſuivant les hiſtoriens, avoit été conſtruit de la manière la plus ſolide, fut renverſé l'an 944, par un orage furieux, dit *Flodoart* en ſa Chronique, qui déracina les arbres & les vignes & qui ébranla ces anciens monumens juſques dans leurs fondemens. Les deux parties de murailles encore exiſtantes ſont penchées vers le nord; le lit des pierres forme une inclinaiſon parallèle au terrein, ce qui peut faire juger que ces monumens, conſtruits ſur la pente occidentale de la montagne, coulèrent ſur un banc de glaiſe qui règne dans cette partie, puiſqu'on le retrouve dans les cavités des environs, & s'écroulèrent en perdant leur à plomb, après avoir gliſſé ſur cette terre graſſe & inclinée qui fut amollie par l'affluence des eaux qui ſe précipitèrent du haut de la montagne.

Ces reſtes de murailles reſſemblent à des baſes d'éperons ou d'arcsbou-

tans ; leur conſtruction juſqu'à la hauteur d'environ quatre pieds eſt en pierres de meulières liées enſemble avec un mortier de chaux & de ſable ; on trouve enſuite un lit de trois rangs de carreaux ou briques cuites au four, qui ont treize pouces un quart de longueur, ſur dix pouces un quart de largeur, & environ cinq quarts de pouces d'épaiſſeur ; ces carreaux ou briques, qui ont une dureté extrême, ſont joints enſemble avec un mortier d'un demi-pouce d'épaiſſeur, compoſé avec de la poudre de pierres, du ſable & de la chaux, & dans lequel on a confondu des fragmens de cailloux ou de pierres dures : ſur ce lit de briques il ne reſte que quinze à ſeize pouces de maçonnerie, en pierres meulières, ainſi que je viens de l'expliquer. Enfin on voit ſur la partie horiſontale de ces murailles, que le mortier & les pierres ſont également encroûtés par les injures de l'air, & qu'au midi comme au couchant, il y a quelques parties d'enduits qui ont été faits avec un mortier de poudre de pierres, de ciment & de

chaux. Ainſi on remarquera dans ces ruines trois mortiers différens, qui depuis plus de huit cents ans que ce temple a été renverſé, ont réſiſté horiſontalement & latéralement aux pluies & aux gelées, & qui ſont exactement les mêmes que j'ai indiqués dans mes mémoires ſur la manière de bâtir des anciens.

Si l'on compare les briques dont nous nous ſervons avec celles qui ont été employées dans la conſtruction de ce temple, on conviendra que nous ignorons à cet égard les procédés de nos ancêtres, & qu'il ſeroit bien avantageux que nous puſſions les imiter. Les briques qu'on remarque dans les bains de *Julien l'Apoſtat* ont le volume de nos briques ordinaires, celles au contraire qu'on trouve dans les débris de ce temple ſont environ de moitié plus longues & plus larges, & de moitié moins épaiſſes, ce qui peut faire croire que la conſtruction de ce temple eſt beaucoup plus ancienne, & le peu d'épaiſſeur de ces briques ſemble indiquer la difficulté qu'il y auroit eu à leur procurer une

dureté égale intérieurement & extérieurement ſi elles euſſent eu une épaiſſeur conſidérable.

Les artiſtes qui prendront la peine d'examiner ces débris, de même que ce qui reſte de l'ancien aqueduc d'Arcueil, reconnoîtront la différence qu'il y a entre nos mortiers de conſtruction & ceux que les Gaulois ont employés, & ils conviendront, ſans doute, que ſi celui qu'on trouve dans les parties de murs exiſtantes du temple de *Mercure* a réſiſté aux injures de l'air depuis l'an 944 qu'il y eſt expoſé, à plus forte raiſon un même mortier dont on feroit une terraſſe & qu'on garantiroit des pluies & des gelées juſqu'à ce qu'il fût parfaitement durci, devroit oppoſer une plus forte réſiſtance, étant battu & maſſivé comme faiſoient les anciens pour ce genre d'ouvrage, & comme font encore les Indiens Malabares.

Perſonne n'a l'honneur d'être plus parfaitement, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

DE LA FAYE.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Lettre de M. Lafont, *chirurgien du Roi en ſa grande prévôté, à MM. les rédacteurs du Journal de Médecine* *.

Vous avez bien raiſon, Meſſieurs, de ne pas craindre qu'on vous *prête l'intention de me faire directement de la peine :* tous vos jugemens ſont dictés par l'équité. L'article qui me concerne dans votre Journal de ce mois en eſt une preuve.

J'ai parlé avec éloge de l'excellent ouvrage de M. *Aſtruc* ſur les maladies vénériennes, j'ai loué l'élégance de ſa latinité: de-là vous concluez obligeamment *que ce jugement ne vous permet pas de me regarder comme l'auteur d'un imprimé* ** qui paroît ſous mon nom :

* *Nota.* Cette lettre ayant été mutilée dans le Journal de Paris, l'auteur nous a priés de l'inſérer dans ces feuilles, telle qu'il l'avoit envoyée, & qu'elle a été réellement écrite.

** Cet imprimé a pour titre : *Idées ſur les cauſes & le traitement des maladies vénériennes, confirmées par quelques obſervations intéreſ-*

mais pourrois-je vous demander quelle preuve vous avez que je ne ſuis pas juge compétent en fait de latinité? Cependant, c'eſt un ſi foible mérite de ſavoir une langue qu'on ne parle dans aucun pays de l'univers, que ce n'eſt en vérité pas la peine de vous détromper à ce ſujet. Suppoſons donc qu'à cet égard je n'ai loué M. *Aſtruc* que ſur parole, ne ſuis-je pas en cela l'écho de toute l'Europe, & oſeriez-vous bien démentir les éloges que je lui donne?

Au reſte, livré tout entier à l'exercice de l'art de guérir, je n'ai jamais eu aſſez de loiſir pour cultiver la littérature, je ſuis là-deſſus ſans prétentions. Je n'ai pas diſſimulé à mes amis que j'avois communiqué mes idées &

ſantes, *&c.* & il ſe trouve à Paris, chez l'auteur, rue Mauconſeil, & chez *Valade*, libraire, rue Saint-Jacques. Le ſpécifique de M. *la Font* ne paroît pas devoir être confondu dans la foule des autres remèdes. On en a fait des épreuves publiques en 1773, par ordre du gouvernement, & huit procès-verbaux des commiſſaires de la Faculté, nommés à cet effet, en ont conſtaté le ſuccès.

mes obſervations à un homme de lettres à qui je ſuis redevable de l'ordre & du ſtyle qui règne dans mon ouvrage ; ce n'eſt là que la bordure du tableau ; le fonds m'appartient tout entier ; & combien d'auteurs ne pourroient pas en dire autant ?

Mais qu'importe au public que je ſois l'auteur de mon ouvrage ou non ? Ce qui l'intéreſſe, c'eſt de ſavoir ſi cet écrit contient quelque vérité utile. En qualité de journaliſtes, votre devoir étoit de l'éclairer là-deſſus ; mais pour cela, il eût fallu prendre la peine d'examiner, d'analiſer, de diſcuter mes idées, & probablement vous n'aimez pas les diſcuſſions ; auſſi prenez-vous une route bien plus commode. Vous prononcez, du ton le plus leſte, que ma brochure ne contient *qu'un jargon arrangé pour donner le change au public, & pour faire valoir mon remède.* Voilà bien ce qu'on appelle juger *ſur l'étiquette du ſac !* Vous n'auriez certainement pas haſardé une déciſion auſſi peu réfléchie, ſi vous aviez ſu que l'efficacité de ce même

mais ne
prev
jug
Ce
d
i

recueille est authentiquement attestée par les Petit, les Doulcet, les Maloet, les Ballanche, les Moreau, les Sabatier, en un mot par tout ce qu'il y a de plus célèbre parmi les gens de l'art de cette capitale. Doit-on être taxé de tromper le public, lorsqu'on a de tels garans! De pareils suffrages sont bien propres à me consoler de l'injustice de votre critique.

P. S. Mon écrivain, dont vous vantez l'*adresse à masquer la charlatanerie*, & qui n'en a pas moins pour la démasquer, me charge de vous dire qu'il ne sauroit mieux reconnoître les éloges que vous daignez accorder à ses talens, qu'en vous offrant de les employer en votre faveur. Il se flatte qu'il ne lui seroit pas impossible de ressusciter certaines pillules toniques, qui, depuis si longtemps, sont ensevelies dans l'oubli le plus profond.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Œuvres de M. de la Harpe, *de l'Académie françoiſe, nouvellement recueillies, 6 volumes in-8°. A Paris, chez* Piſſot, *libraire, quai des Auguſtins. Troiſième extrait, tom. ſecond.*

C'EST pour la dernière fois, Monſieur, que je vous entretiens de la nouvelle édition des Œuvres de M. *de la Harpe.* Vous êtes, ſans doute, fatigué de voir reparoître ſi ſouvent ſur la ſcène un auteur, moins célèbre par ſes talens, que par ſes démêlés & ſes querelles littéraires. Quoiqu'il ait ſupprimé prudemment quelques-unes de ſes pièces les plus médiocres, dans

le deſſein, comme il le dit lui-même, de couper les vivres à ſes ennemis, les ſix gros volumes de ſa nouvelle collection n'offrent encore que trop de matière à la critique. J'aurois deſiré, Monſieur, pouvoir vous épargner l'ennui que doit cauſer néceſſairement l'examen de tant d'ouvrages peu intéreſſans; mais M. *de la Harpe* ne ceſſe de crier à l'injuſtice; il ſe plaint amèrement de la haine & de l'acharnement de ſes envieux, qui, malgré les chef-d'œuvres ſortis de ſa plume, s'obſtinent encore à lui refuſer le titre de grand homme. Il falloit donc, pour juger ce grand procès, mettre les pièces ſur le bureau; c'eſt-à-dire, examiner ſcrupuleuſement les productions ſur leſquelles M. *de la Harpe* fonde ſa réputation. Vous ſavez à quoi vous en tenir ſur le talent de M. *de la Harpe* pour l'éloquence & la poëſie dramatique, je vais vous préſenter un eſſai de ſon ſtyle dans le genre épique; c'eſt une traduction de la *Pharſale* de *Lucain*, dont l'auteur n'offre encore au public que deux chants pour ſonder ſon goût, & ſavoir

s'il doit risquer le reste. Il eût été sans doute à desirer, pour l'honneur des lettres, qu'un poëte qui s'est exercé avec tant de succès dans presque tous les genres, depuis l'héroïde jusqu'à la tragédie, eût aussi fait éclorre de son cerveau fécond un poëme épique, au lieu de se borner modestement à la traduction d'un ouvrage aussi médiocre & d'aussi mauvais goût que la *Pharsale* : d'ailleurs, les désagremens que lui a causés sa version de *Suétone* auroient dû le dégoûter pour jamais du travail ingrat & pénible de traducteur, & l'avertir que la nature l'avoit fait pour être un écrivain original ; mais le desir de faire connoître au public les beautés de *Lucain*, qui étoient déjà suffisamment connues, l'a emporté sur toutes ces considérations.

Cette traduction est précédée d'une énorme préface, où vous trouverez des réflexions assez justes sur le style de *Lucain* & le mérite qui lui est propre. Ces réflexions sont appuyées d'exemples bien choisis. M. *de la Harpe* auroit dû se contenter de les citer en latin, & ne pas se donner la peine de

les traduire en vers françois. Ces traductions qui ſont foibles & fort inférieures au texte, défigurent un peu ce morceau de critique d'ailleurs eſtimable. Voici, Monſieur, le début de cette préface. Il eſt remarquable par un ton d'égoïſme & d'importance tout-à-fait plaiſant. » J'ai commencé » par écrire contre *Lucain*, & je tra» duis la *Pharſale*. Eſt-ce une contra» diction dans mes principes? Eſt-ce un » changement dans mes idées? Eſt-ce » une réparation que je veux faire à ſes » mânes? Je dois rendre compte de mes » raiſons & de mes deſſeins ». Ne croiroit-on pas entendre un grand miniſtre dévoiler les ſecrets importans de ſa politique? Que M. *de la Harpe* traduiſe bien *Lucain*, & le public le tiendra quitte des raiſons qui l'ont engagé à le critiquer & à le traduire; qu'il faſſe de bons vers, & l'on s'embarraſſera peu s'il s'eſt contredit dans ſes principes, ſi ſes idées ont changé. Quant à la réparation dont il parle, ceux qui liront avec des yeux éclairés cette traduction de *Lucain*, la regarderont plutôt comme une nouvelle inſulte

faite à ſa mémoire. Au reſte, cette morgue & cette emphaſe ridicule n'empêchent pas que M. *de la Harpe* n'ait bien ſaiſi & apprécié les beautés & les défauts du poëte latin.

Lucain eſt dans la claſſe de ces écrivains philoſophes qui corrompirent à Rome le bon goût du ſiècle d'*Auguſte*; il opéra dans la poëſie la même révolution que *Sénèque* dans l'éloquence; tous deux nés avec de grands talens, mais plus jaloux d'acquérir de la gloire que de la mériter, ſubſtituèrent à l'urbanité romaine l'affectation & l'enflure eſpagnole. Avant l'âge où *Virgile* avoit compoſé ſes églogues, *Lucain* entreprit un poëme épique; il ſe garda bien de prendre pour modèle l'*Enéïde*, dont il déſeſpéra d'atteindre les beautés vraies & ſolides. Elevé dans les cris de l'école, nourri d'hyperboles, de déclamations & de ſentences, il porta dans l'épopée le vain étalage & le pompeux galimathias des rhéteurs de ſon temps; ſes vers étincelans de portraits, d'antithèſes, de maximes hardies, de penſées fines & ſouvent

giganteſques, enchanterent les Romains, dégoûtés des graces naturelles de *Virgile*. La jeuneſſe de l'auteur contribuoit encore à augmenter l'admiration publique; & la facilité incroyable avec laquelle il compoſoit, preſqu'en ſe jouant, une foule de petites pièces ingénieuſes & piquantes, le faiſoit regarder comme une eſpèce de prodige. Son poëme d'*Orphée*, qui fut couronné en plein théâtre dans des jeux publics, étoit un *impromptu* qui coûta moins de temps à l'auteur, que le poëme ſur la bataille de Fontenoi n'en a coûté à M. *de Voltaire*. La gloire & les ſuccès de *Lucain* excitèrent l'envie de *Néron*, qui avoit l'ambition ridicule d'être le plus grand poëte de ſon empire, &, pour écarter ſûrement un rival incommode, il lui défendit de faire des vers. *Lucain* ne put digérer un ſi ſanglant outrage; plus irrité que la comteſſe *de Pimbéche*, à qui l'on a défendu de plaider, il entra dans la conjuration de *Piſon*, qui fut découverte. Le malheureux auteur de la *Pharſale*, martyr de ſon goût pour la poëſie, fut contraint de

ſe faire ouvrir les veines à vingt-ſept ans. Son génie précoce avoit déja enfanté à cet âge un grand nombre d'ouvrages de différens genres, dont il ne nous reſte que le meilleur & le plus eſtimé, qui eſt la *Pharſale*. Il ne faut pas douter que les enthouſiaſtes de *Lucain*, liſant dès lors dans l'avenir, n'aient publié que ſon poëme ſeroit mis un jour par la poſtérité à côté & même au-deſſus de l'*Enéide*; ils ne ſe ſont pas trompés tout-à-fait, nous avons vu s'élever de nos jours un apôtre de *Lucain*, qui n'a pas balancé à le mettre de niveau avec *Virgile*; nous avons vu l'Académie en corps couronner la pièce où ce jugement & pluſieurs autres auſſi abſurdes étoient conſignés, & lui donner la préférence ſur deux pièces bien plus eſtimables par le fonds des choſes & le mérite des penſées; mais il faut dire auſſi, pour la gloire de notre ſiècle, & pour celle de M. *de la Harpe*, que cet auteur, ſans être arrêté par un vain reſpect pour les ſuffrages de l'Académie, & pour la réputation de M. *Marmontel*, cria au ſacrilège, avec

l'enthousiasme de la jeunesse, & combattit avec tant de succès, qu'il força le chevalier de *Lucain* de faire réparation d'honneur à *Virgile*. M. *Marmontel*, vaincu dans cette dispute littéraire, a expliqué depuis ses idées de manière à ne laisser aucun doute sur la pureté de ses principes, dans la préface d'une traduction de la *Pharsale*, abrégée & écrite en prose. M. *de la Harpe*, qui trouve cette prose fort bonne, auroit pu se dispenser de nous donner ses vers, où il ne fait le plus souvent que délayer & affoiblir les pensées de *Lucain*. L'auteur de la *Pharsale*, dont le principal mérite consiste dans l'énergie & la précision des idées, beaucoup plus que dans les sentimens & dans les images, & qui, au jugement de *Quintilien*, est plutôt orateur que poëte, ne perd rien & gagne souvent beaucoup à être traduit en prose. Vous n'en douterez point, Monsieur, lorsque je vous aurai cité quelques exemples de la traduction en vers de M. *de la Harpe*.

La proposition du sujet dans un poëme épique, doit être sur-tout

claire & nette, exprimée d'un ſtyle précis & correct ; reconnoiſſez-vous ces qualités dans les vers ſuivans ?

Une immenſe carrière eſt ouverte à mes pas.
Je veux ſuivre le cours de ces fameux débats.
Comment s'eſt allumée une coupable guerre ?
Quel pouvoir a produit les troubles de la terre ?
Le ſort, le ſort jaloux d'abaiſſer les grandeurs,
Qui marque tôt ou tard un terme à ſes faveurs,
Qui fit toute puiſſance & fragile & bornée,
Rome enfin par ſon poids à ſa chûte entraînée.

Il y a de l'embarras, de l'obſcurité & de l'incorrection dans les quatre derniers vers. Cette répétition *le ſort* eſt une cheville. A cette queſtion, *quel pouvoir a produit les troubles de la terre*, il n'eſt pas exact de répondre que *c'eſt le ſort*, encore moins que c'eſt *Rome entraînée à ſa chute*, parce que *le ſort* & *Rome* ne ſont pas un pouvoir. Le traducteur qui ſe pique d'abréger *Lucain*, employe trois vers foibles & plats pour rendre ce que l'original exprime très-bien preſque dans un ſeul vers.

Invida fatorum ſeries ſummis que negatum
Stare diù.

Les portraits des deux rivaux, *Céſar* & *Pompée*, ſont tracés par *Lucain* avec une fierté & une vigueur de pinceau qui lui eſt propre. Mais la touche foible & incertaine de M. *de la Harpe* leur a fait perdre preſque tout leur coloris.

Pompée avec chagrin voit ſes travaux paſſés ;
Par de plus grands exploits *tout prêts* d'être effacés,
Par dix ans de travaux la Gaule aſſujettie,
Semble faire oublier le vainqueur de l'Aſie ;
Et des braves Gaulois le hardi conquérant,
Pour la ſeconde place eſt déſormais trop grand.
De leurs prétentions la guerre enfin va naître ;
L'un ne veut point d'égal, & l'autre point de maître.
Le fer doit décider, & ces rivaux fameux
D'un ſuffrage impoſant s'autoriſent tous deux,
Les Dieux ſont pour Céſar & Caton *ſuit* Pompée.

Cette expreſſion *tout prêts* eſt peu poëtique. *La Gaule aſſujettie* & *le conquérant des Gaulois*, répétition foible

& vicieuſe de la même idée qui ne ſe trouve pas dans *Lucain* ; à cela près, ces premiers vers ont de la correction & de l'élégance.

De leurs prétentions la guerre enfin va naître.

Vers plat, qui ne ſert qu'à la rime.

L'un ne veut point d'égal & l'autre point de maître.

eſt, ſans contredit, le meilleur vers de la tirade, quoique *maître* ne ſoit pas ici une expreſſion bien juſte pour déſigner un citoyen plus puiſſant qu'un autre ; mais ce vers n'appartient pas à M. *de la Harpe*, qui ne s'eſt pas fait un ſcrupule de le copier mot à mot dans *Brebeuf*. C'eſt auſſi dans la même ſource qu'il a pris ce vers :

Les Dieux ſont pour *Céſar*, & *Caton* ſuit *Pompée*.

En y faiſant un léger changement. *Brebeuf* a dit :

Les Dieux ſervent *Céſar*, mais *Caton* ſuit *Pompée*.

Ce plagiat eſt d'autant plus honteux que le copiſte a donné tête baiſſée dans une erreur groſſière de ſon modèle qu'il auroit dû réformer. Les deux traducteurs ont fait un énorme contreſens, & font dire à *Lucain* la plus grande ſottiſe. En effet, lorſque la guerre civile éclata entre *Céſar* & *Pompée*, on ne ſavoit encore pour lequel des deux partis les Dieux ſe déclareroient; aucun des deux rivaux ne pouvoit donc s'autoriſer du ſuffrage des Dieux : auſſi n'eſt-ce pas là la penſée de *Lucain*.

Quis juſtius induit arma
Scire nefas; magno ſe judice quiſque tuetur:
Victrix cauſa diis placuit, ſed victa Catoni.

Ce qui ſignifie littéralement, *il eſt impoſſible de ſavoir lequel des deux prit les armes avec plus de juſtice; chacun peut s'appuyer d'un ſuffrage impoſant. Si les Dieux ont favoriſé le parti des vainqueurs, Caton a ſuivi le parti des vaincus.* Cette penſée eſt plus ſolide que brillante, comme l'a remarqué le père *Bouhours*, parce que le ſuccès n'eſt

pas toujours la marque du bon droit, & que les Dieux laiſſant ſouvent agir les cauſes ſecondes, c'eſt le plus habile & non le plus juſte, qui l'emporte; mais elle a du moins quelque choſe de hardi & de frappant, en ce qu'elle oppoſe le ſuffrage de *Caton* à celui des Dieux. C'eſt d'après l'événement que *Lucain* s'exprime ainſi, au lieu que M. *de la Harpe* ſuppoſe qu'avant la guerre civile, *Céſar* s'autoriſoit du ſuffrage des Dieux, & *Pompée* de celui de *Caton*, ce qui eſt abſurde & ridicule; car le parti de *Pompée*, qui étoit celui de la république & de la liberté, ſe flattoit ſur-tout d'avoir pour lui les Dieux. Quand on ſe mêle de traduire, il faut d'abord entendre ſon auteur. Les bévues échappées au traducteur de *Suétone* auroient dû rendre plus attentif & plus réſervé le traducteur de *Lucain*. Il falloit qu'il conſultât le bon ſens & le texte latin beaucoup plus que *Brebeuf*.

Voici, Monſieur, la ſuite de la comparaiſon entre *Céſar* & *Pompée*.

L'un contre l'autre enfin *prêts à tirer l'épée*.

Dans le champ du combat ils n'entroient pas
égaux.
Pompée oublia trop la guerre & *les travaux*,
La voix de ſes flatteurs endormit ſa vieilleſſe ;
De la faveur publique *il ſavoura l'ivreſſe*,
Et livré tout entier aux vains amuſemens,
Aux jeux de ſon théâtre, aux applaudiſſemens,
Il n'a plus les élans de cette ardeur guerrière,
Ce beſoin d'ajouter à ſa gloire première ;
Et fier de ſon pouvoir, *ſans crainte & ſans*
ſoupçon,
Il vieillit en repos, à l'ombre d'un grand nom.

Rien de plus foible & de plus lâche que cette paraphraſe. Le traducteur ne fait que noyer dans un déluge de mots les penſées nerveuſes de *Lucain*. *Tirer l'épée*, expreſſion qui n'eſt pas aſſez noble, & que M. *de la Harpe* a empruntée de *Brebeuf*. On ne dit point *entrer dans le champ du combat*. Le vers ſuivant eſt terminé d'une manière platte & miſérable par ce mot vague & inutile *les travaux*, qui n'eſt amené que par la rime. *Savourer l'ivreſſe*, terme impropre.

Et livré tout entier aux vains amuſemens,
Aux jeux de ſon théâtre, aux applaudiſſemens.

Amplification traînante du latin *plauſuque ſui gaudere theatri.* Il n'y a ni élégance ni correction dans ce vers :

Il n'a plus les élans de cette ardeur guerriere.

Qu'eſt-ce qu'*avoir les élans d'une ardeur ? Sans crainte & ſans ſoupçon*, hémiſtiche oiſeux & paraſite. Ces quatre derniers vers ne paroîtront qu'une eſpèce de galimathias, ſi on les compare à ceux de *Lucain* qui ſont énergiques & précis.

Nec reparare novas vires, multumque priori
Credere fortunæ ſtat magni nominis umbra.

Voici maintenant, Monſieur, le portrait de *Céſar* barbouillé par la main de M. *de la Harpe.*

Céſar a plus qu'un nom, plus que ſa renommée ;
Il n'eſt point de repos pour cette ame enflammée.
Attaquer & combattre, & vaincre & ſe venger,
Oſer tout, ne rien craindre, & ne rien ménager ;
Tel eſt Céſar. Ardent, terrible, infatigable,
De gloire & de ſuccès toujours inſatiable,

Plus il obtient des Dieux, plus il demande encor;
Rien ne remplit ſes vœux, ne borne ſon eſſor,
L'obſtacle & le danger plaiſent à ſon courage,
Et c'eſt par des débris qu'il marque ſon paſſage.

Je vous ai déja fait remarquer, Monſieur, que le traducteur étoit ſujet à ſe tromper ſur le ſens de ſon original. Il pouvoit peut-être rejetter ſur *Brebeuf* la première bévue que j'ai relevée; mais en voici une autre non moins groſſière qui lui appartient en propre, & où il eſt tombé malgré l'autorité de *Brebeuf*. Vous la trouverez dans ces vers:

Céſar a plus qu'un nom, plus que ſa renommée,
Il n'eſt point de repos pour cette ame enflammée.

Je ne dis rien du défaut de liaiſon qu'on apperçoit dans ces deux vers iſolés & découſus, qui ne ſemblent pas faits pour aller enſemble; mais le premier renferme un contre-ſens formel. Voici le texte:

Sed non in Cæſare tantum
Nomen erat nec fama ducis.

Ce qui ſignifie que *Céſar* n'avoit pas

encore une réputation auſſi brillante, & ne paſſoit pas pour un auſſi grand capitaine que *Pompée*. M. *de la Harpe* s'eſt imaginé que *tantum* ſe prenoit là pour un adverbe, & ſignifioit *ſeulement*.

Attaquer & combattre, & vaincre & ſe venger;
Oſer tout, ne rien craindre & ne rien menager.
Tel eſt *Céſar*.

Cette définition de *Céſar* eſt tout-à-fait groteſque. Rien de plus plaiſant que cette foule d'infinitifs entaſſés qui ſignifient preſque tous la même choſe & qui ſont autant de chevilles. *Oſer tout*, *ne rien craindre*, *ne rien ménager*; & puis *Céſar* qui eſt tout cela; *Céſar* qui eſt *attaquer & combattre*, *vaincre & ſe venger*, il n'y a point dans *Brebeuf* d'exemples d'un ridicule plus complet.

Plus il obtient des Dieux, plus il demande encor.

Vers pillé que M. *de la Harpe* a traveſti pour déguiſer ſon larcin, & qui même eſt meilleur dans *Brebeuf*.

Plus le deſtin lui donne, & plus il lui demande.

Ce n'eſt pas là tout-à-fait la penſée de *Lucain*, qui dit que *Céſar*, toujours avide de nouveaux ſuccès, force en quelque ſorte les dieux par ſon activité à favoriſer ſes entrepriſes. Tel eſt le ſens de ce vers.

Succeſſus urgere ſuos inſtare favori
Numinis.

Sens que ne paroît pas avoir entendu M. *de la Harpe*, qui r'habille *Brebeuf* au lieu de traduire *Lucain*.

Rien ne remplit ſes vœux, ne borne ſon effor.

eſt un vers de rempliſſage, une répétion foible & vicieuſe.

L'obſtacle & le danger plaiſent à ſon courage.

Imitation platte & languiſſante de ce vers.

Impellens quidquid ſibi ſumma petenti
Obſtaret.

Quand on oppoſe à ces pléonaſmes, à ces vers chevillés, à cette proſe lourde & embarraſſée, les vers pleins,

vigoureux & précis de l'original, où il n'y a pas un mot inutile, où chaque expreſſion préſente une idée ; on ſent combien M. *de la Harpe* s'aveugloit ſur ſon talent poëtique, lorſqu'il s'imaginoit que ſa traduction étoit propre à faire connoître les beautés de *Lucain*.

Céſar, après avoir paſſé le Rubicon, vient, pendant la nuit, fondre ſur Rimini ; ſes ſoldats arborent l'aigle romaine dans la place publique, & font entendre le ſon de la trompette.

A ce bruit menaçant qui l'arrache au ſommeil,
Le citoyen, *frappé d'un ſiniſtre réveil*,
Saiſit le fer oiſif qui *pend à ſes murailles*,
Et qui depuis long-temps n'a point vu les batailles ;
Il prend ſon javelot que *la paix a rouillé*,
Et ſon caſque terni *par le temps dépouillé*.
Mais dès qu'il voit *Céſar* & les aigles romaines,
Il s'arrête, ſon ſang eſt glacé dans ſes veines,
Il gémit, *mais tout bas*, & renferme en ſon cœur
Sa ſurpriſe muette & ſa morne terreur.

Ces vers, qui ont quelque harmonie, & dont la coupe eſt aſſez heureuſe,

préſentent, lorſqu'on les examine de près, une foule d'incorrections & de façons de parler plutôt barbares que poëtiques. Qu'eſt-ce qu'un citoyen *frappé d'un réveil*? Que ſignifie ce fer *qui pend aux murailles*? Eſt-ce aux murailles de la ville? Le texte porte *ſacris affixa penatibus*. *Brebeuf* a traduit plus fidèlement & même plus élégamment.

Et chacun redemande aux temples de ſes Dieux
Des armes que la rouille a preſque dévorées,
Et qu'une longue paix leur avoit conſacrées.

Que dites-vous, Monſieur, de ce *javelot rouillé par la paix*, de caſque *dépouillé par le temps*, de ces hommes qui *gémiſſent tout bas*, &c.

Je ſais qu'on ne doit point chercher dans une traduction libre, & dans une imitation en vers, cette exactitude ſcrupuleuſe d'un interprète fidèle qui s'aſſervit à tous les mots de ſon texte, mais quelque liberté que ſe donne le traducteur, il faut du moins qu'il rende le ſens & les penſées de

l'auteur qu'il imite, il faut ſur-tout qu'il ne le défigure pas par des abſurdités choquantes ; qu'il ne le calomnie pas auprès de ceux qui n'entendent pas la langue originale. C'eſt ce qui arrive fréquemment à M. *de la Harpe*, qui n'ayant qu'une connoiſſance très-médiocre du latin, a cependant eu trop de confiance dans ſes lumières, & ne s'eſt pas donné la peine d'étudier un peu le texte d'un auteur que ſon extrême préciſion rend quelquefois difficile. Ne mettez donc pas, Monſieur, ſur le compte de *Lucain* pluſieurs idées fauſſes & biſarres, dont M. *de la Harpe* eſt le créateur. Par exemple, dans un long diſcours que *Céſar* adreſſe à ſes ſoldats, il reproche à *Pompée*, entr'autres choſes,

D'avoir affamé Rome afin de l'aſſervir.

Il eſt certain que ſi *Lucain* avoit effectivement mis un tel reproche dans la bouche de *Céſar* ; il ſe ſeroit rendu ridicule aux yeux de tous les romains inſtruits. Dans quelle hiſtoire M. *de la Harpe* a-t-il jamais lu que *Pompée* ait

affamé Rome ? Je conçois qu'il a pu être embarrassé du sens de ces mots, *ac jussam servire famem* ; il n'avoit qu'à consulter *Brebeuf* qui lui en eût donné l'interprétation. Est-il possible qu'un académicien aussi estimé que *M. de la Harpe* n'ait pas su qu'il s'agit ici du pouvoir extraordinaire dont *Pompée* fut revêtu pour faire la guerre aux pirates, pouvoir dont il fut en quelque sorte redevable à la disette que les brigandages de ces corsaires avoient occasionnée dans Rome ? Le peuple fut alors contraint par la famine de donner à *Pompée* une autorité beaucoup trop étendue pour un citoyen. C'est ce que *Lucain* exprime d'une manière très-énergique en disant : *ac jussam servire famem.* Mais rien n'est plus plaisant que de supposer que c'étoit *Pompée*, qui affamoit Rome afin de l'asservir, tandis que la famine étoit causée par les pirates.

Après le récit de la bataille de *Pharsale*, *Lucain* fait des réflexions douloureuses sur les suites funestes de la victoire de *César* qui a ravi la liberté, non-seulement aux Romains,

qui existoient alors, mais encore à leurs descendans ; il se plaint de la destinée qui le punit lui & ses contemporains de la lâcheté de leurs ancêtres, qui défendirent mal la cause commune dans les plaines de *Pharsale* ; & dans un enthousiasme vraîment républicain, il s'écrie : *ô fortune, si tu voulois nous donner un maître, tu devois donc aussi nous donner la guerre : si dominam dabas & bella dedisses* ; c'est-à-dire, avant de nous ravir la liberté, il falloit nous donner l'occasion de la défendre par les armes ; si nous eussions été vaincus, nous n'aurions attribué notre esclavage qu'à notre lâcheté. Cette pensée est étrangement défigurée & tout-à-fait méconnoissable dans la traduction de M. *de la Harpe*.

Fortune des Romains,
Qui pour la servitude aujourd'hui nous fais naître,
Rends-nous la guerre *encor*, *elle vaut mieux qu'un maître*.

On voit qu'il s'est encore égaré ici sur les pas de *Brebeuf* qui dit :

Dieux puiſſans qui veillez au bonheur de la
terre,
Ou briſez nos liens, ou rendez-nous la guerre.

Cette dernière verſion, quoique foible & peu exacte, me paroît préférable à celle de M. *de la Harpe*; du moins elle n'eſt pas défigurée par ce mot *encore*, qui, joint avec le verbe *rendre*, forme un pléonaſme ridicule, & par cette idée fauſſe & biſarre que *la guerre vaut mieux qu'un maître.*

La plus conſidérable & la plus groſſière de toutes les bévues échappées à M. *de la Harpe*, eſt celle qui termine & couronne en quelque ſorte d'une manière glorieuſe cet échantillon de traduction. A la fin du ſeptième livre de la *Pharſale*, *Lucain* apoſtrophe la Theſſalie deux fois arroſée du ſang Romain. Si tu étois, dit-il, le ſeul endroit de l'univers qui eût ſervi de théâtre à nos fureurs, tu ſerois aujourd'hui un ſéjour déſert & abhorré de tous les mortels, jamais aucun nocher n'eût relâché dans tes ports; le laboureur n'eût jamais cultivé tes champs devenus le tombeau des Romains, &c.

Romains, &c. Mais les combats sanglans que les Romains se sont livrés en Espagne, en Sicile, à Modène & à Leucate, ne nous permettent pas de rien reprocher à la Thessalie. Voilà, Monsieur, la pensée de *Lucain* clairement exposée, vous allez voir comment M. *de la Harpe* a bouleversé tout ce passage. Il a imaginé qu'il seroit plus vif & plus poëtique de se répandre en imprécations contre la Thessalie.

Fatale Thessalie, ah! terre infortunée...;
. . . . . .
. . . . . .
Ah! que jamais nocher, accueilli dans tes ports,
N'ose attacher son ancre à tes funestes bords;
Qu'il craigne en abordant de trouver sur tes rives,
Et des spectres errans, & des urnes plaintives,
Que jamais le pasteur n'aille avec ses troupeaux
Profaner le gazon qui croît sur nos tombeaux;
Qu'au fond de tes vallons religieux & sombres,
Couverts de monumens habités par des ombres,

Jamais le laboureur ne creuſe des ſillons ;
Où du ſang des Romains germeroient les moiſſons.

Lucain ſe ſeroit fait ſiffler de ſes compatriotes, ſi, près d'un ſiècle après la bataille de *Pharſale*, il ſe fût amuſé, dans ſa fureur poëtique, à ſouhaiter que la Theſſalie, alors peuplée & floriſſante, eût été changée en une affreuſe ſolitude. Il eſt vrai que M. *de la Harpe*, après avoir épuiſé ſa mauvaiſe humeur ſur la Theſſalie, s'adoucit un peu, & convient qu'elle n'eſt pas plus coupable que les autres provinces où les Romains ſe ſont pareillement égorgés ; mais ce correctif ne ſauve pas le ridicule de ces longues & inutiles imprécations. Ce n'eſt pas corriger *Lucain* que d'altérer ainſi ſes idées ; & l'auteur de la *Pharſale* a lieu de ſe plaindre que M. *de la Harpe* lui prête ainſi ſon eſprit & ſa manière de penſer ; car il ne peut que perdre à cet échange.

Le principal mérite de *Lucain* eſt la vigueur & la préciſion du ſtyle ; le défaut capital du traducteur eſt la

foibleſſe & la prolixité. On trouve quelquefois chez ce dernier des morceaux écrits avec aſſez de correction & d'élégance, mais preſque toujours le texte latin ſe trouve étouffé ſous des périphraſes verbeuſes, la force & l'énergie des penſées de *Lucain* s'évapore dans des vers lâches & vuides. D'un côté, M. *de la Harpe* retranche à *Lucain* des déclamations & des détails inutiles, de l'autre, en allongeant ſes beaux endroits, il ſemble lui rendre ce qu'il lui a ôté, & *Lucain*, quoiqu'abrégé par ſon traducteur, n'en devient ni plus court ni meilleur. S'il a quelques défauts de moins, il perd preſque toutes ſes beautés. Il falloit, pour traduire heureuſement *Lucain*, le ſtyle mâle & fier de *Corneille*. M. *de la Harpe* s'eſt donc engagé dans une entrepriſe au-deſſus de ſes forces & peu propre à lui faire honneur; & d'après un pareil eſſai, ce qu'il peut faire de mieux, c'eſt de renfermer prudemment dans ſon porte feuille les autres chants de la *Pharſale*.

En repaſſant ſur la foule des productions de toute eſpèce qui rempliſſent

les ſix volumes de la collection de M. *de la Harpe*, je ne vois que *Warwick*, quelques tirades de *Mélanie*, & certains morceaux de littérature qui fuſſent dignes d'être offerts au public. Par quelle fatalité un auteur qui a tant écrit a-t-il écrit ſi peu de bonnes choſes? C'eſt parce qu'il n'a point connu le genre auquel il étoit propre, & qu'il a conſulté ſon goût plus que ſon talent. Il s'eſt mis dans la tête qu'il étoit poëte & orateur; il s'eſt efforcé de le perſuader au public, qui s'eſt obſtiné à n'en rien croire. En effet, il eſt abſolument dépourvu de ce feu créateur qui doit animer l'éloquence & la poëſie. Il y a dans tous ſes ouvrages un froid radical qui les tue; mais je crois que M. *de la Harpe* pouvoit être un bon littérateur. Il a du goût, de l'eſprit & des connoiſſances; il écrit aſſez bien en proſe quand la morgue & la prétention qui lui ſont ſi ordinaires, ne défigurent point ſon ſtyle. Sans doute qu'il n'aura pas trouvé les ſuccès en ce genre aſſez brillans pour lui. Si cela eſt, il a payé bien cher ſon ambition. Pluſieurs

académiciens, avec le seul titre de littérateur, ont joui, & jouissent encore de la considération publique, tandis que M. *de la Harpe*, qui a fait tant de tragédies, tant de discours, tant d'épitres, tant de petits poëmes, se voit encore bien loin de cette gloire dont il s'étoit flatté. On peut dire même que le public n'a pas eu pour lui la même indulgence que pour tant d'autres auteurs qui ne valoient pas mieux. On ne lui a point pardonné sa médiocrité ; on a même poussé la rigueur jusqu'à lui refuser toute espèce de talent, & ce malheureux préjugé a fait tant de progrès, que tout le monde aujourd'hui, sans respect pour le mérite réel de M. *de la Harpe*, se croit en droit de rire à ses dépens. Grande leçon pour les jeunes auteurs, & qui doit les avertir, avant de se livrer à un genre, de consulter plutôt leur esprit & leurs forces que leur vanité & leur ambition.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

Eloge de M. le maréchal du Muy, *qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Marseille, le 25 août 1778, par M.* le Tourneur. *A Paris, chez l'auteur, rue de Tournon, & chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

Si les éloges publics n'étoient consacrés qu'à l'amusement, on pourroit présenter à l'émulation des candidats académiques les panégyriques de ces hommes célèbres dont les qualités plus brillantes que solides, dont les actions plus éclatantes qu'utiles, peuvent cependant enflammer l'imagination des jeunes orateurs. Mais si le but des éloges est, comme on n'en peut douter, d'offrir des modèles à la vertu plus encore qu'à l'éloquence, il me semble qu'une société de vrais sages ne devroit jamais décerner ce tribut de louanges qu'à des hommes que la

vertu réclame, & ſur leſquels la religion n'a point à gémir. C'eſt le principe qui a dirigé ſans doute l'Académie de Marſeille dans le choix du modèle qu'elle vouloit préſenter à l'admiration publique ; ce choix lui fait honneur & méritoit aſſurément l'encens délicat que l'orateur, dans ſon exorde, fait brûler à ſa gloire.

Après avoir tracé le portrait du vrai ſage, M. *le Tourneur* ajoute: » tel » fut l'homme vertueux & rare dont » vous voulez honorer la mémoire, » hommes juſtes & éclairés qui ſavez » l'apprécier ! Ce choix vous honore » vous-mêmes ; il prouve que vous » n'avez point dégénéré de vos an- » cêtres, que vous n'êtes point déchus » de ces temps de ſplendeur, où Rome » encore maîtreſſe du monde ſe van- » toit de leur amitié fidèle, les diſtin- » guoit de toutes les nations qu'elle » traitoit de barbares, ne nommoit » jamais Marſeille ſans un éloge de ſes » mœurs & de ſes études, & reſpec- » toit encore chez vos ayeux des » vertus qu'elle avoit perdues. Vous » méritez encore aujourd'hui le même

» tribut de juſtice & de louange que » leur paya *Tacite*, dans ce monu- » ment ſimple & immortel qu'il a con- » ſacré à la gloire de ſon beau-père, » l'illuſtre & vertueux élève de votre » ville fameuſe. Que n'ai-je ſes pin- » ceaux énergiques & profonds, pour » peindre auſſi un nouvel *Agricola*, né » ſous votre ciel & l'ami d'un ſecond » *Germanicus* » ! Il eſt difficile de trouver quelque choſe de plus adroit & de plus heureux que l'application du morceau de *Tacite* ſur la ville de Marſeille, & la comparaiſon de M. *du Muy* & de feu Mgr le dauphin avec *Agricola* & *Germanicus*.

L'orateur a cru devoir ſecouer le joug des diviſions; il retrace les vertus de ſon héros dans l'ordre même où les avoit rédigées un guerrier ſenſible & lettré *, qui, pour ſoulager ſa douleur, s'étoit plu à recueillir tous les traits connus d'un oncle ſi cher à ſa tendreſſe.

* M. le marquis *de Crequy*, qui a épouſé la fille de M. le marquis *du Muy*, frère aîné du maréchal.

M. *le Tourneur* passe légerement sur les premières études & les premières campagnes du jeune *du Muy*. » La » paix le ramène dans la capitale ; il » est dans la fleur de la jeunesse, avec » un cœur sensible, une imagination » vive, un esprit plein de graces & » de gaité ! Que d'écueils pour une » jeune ame sur qui les passions vont » secouer de toutes parts leurs dan- » gereuses étincelles ! Que d'*Armides* » enchantereſſes ! Que de vices déli- » cats & parés de fleurs tendent leurs » pièges sous ses pas & tentent de le » corrompre ! Mais déjà les semences » de la vertu ont jetté dans son cœur » de profondes racines ; déjà sa raison » combat & maîtrise ses passions. » Dans notre siècle & dans la profes- » sion des armes, au milieu de la » contagion des exemples, *du Muy* a » des mœurs, *du Muy* conservera sa » jeunesse exemte de remords ; & si » son cœur sensible doit un jour céder » au penchant de l'amour, il atten- » dra que la vertu lui en nomme » l'objet, & que le temps en épure » la flamme ».

Vous conviendrez qu'il eſt difficile de louer d'une manière plus délicate & plus vraie. L'éloge de la digne compagne de M. *du Muy* ne pouvoit être amené d'une manière plus naturelle.

Pour ſe préſerver de la corruption des mœurs, le jeune *du Muy* court chercher dans la retraite & le travail un aſyle contre les dangers de ſon âge & de ſon état. Il acquiert une foule de connoiſſances qui ajoutent encore aux graces naturelles de ſon eſprit; » car il ne faut pas voir » en lui un de ces hommes nés ſérieux » & mélancoliques que la nature a » privés des dons de plaire, délaiſſés » dans la ſolitude par la ſociété qui » les fuit, & que le vice ſemble dé» daigner & abandonner à la vertu . . . » S'il fut le *Caton* de ſon ſiècle, il n'en » mérita pas moins ce titre ſi recher» ché de nos jours, & qu'on oſe pré» férer à la vertu même, le titre » d'homme aimable. Celui d'homme » juſte étoit plus cher à ſon cœur ». Suit une anecdote qui donne une haute idée de ſa juſtice. Une étincelle, tombée par haſard de la main d'un de

ſes valets, embraſe la ferme d'un laboureur; *du Muy* en fait conſtruire une autre, & donne au fermier ce qui lui reſte d'or. C'eſt, comme le dit ſagement M. *le Tourneur*, après avoir développé les circonſtances qui augmentent le mérite de cette action, c'eſt par de pareils traits *qu'il faut ſaiſir & juger l'homme, & qu'on peut calculer la force de ſa vertu.* Vous remarquerez comme cette anecdote, ſi diſparate de ce qui précède, a été amenée par cette tranſition ſi ſimple, *celui d'homme juſte étoit plus cher à ſon cœur.* Ce que je vous fait remarquer, parce que j'ai vu avec étonnement que tous les faits, quoiqu'en grand nombre, rapportés dans cet éloge, ſont tous amenés, enchaînés ſans affectation, on diroit preſque ſans art, ce qui en eſt le comble.

Quand la vertu ne ſe dément point dans les occaſions obſcures, dont je viens de parler, on peut être bien sûr qu'elle ſera à l'épreuve des plus grands ſacrifices, & qu'elle ſaura donner à l'ame cette élévation qui forme les héros. « Auſſi je ne ſuis point étonné

» de retrouver *du Muy* à Crevel, ren-
» versé sur la poussière, & baigné
» dans son sang; relevé par ses soldats,
» combattant encore & sauvant les
» derniers bataillons de notre armée;
» sa valeur est la plus vulgaire de ses
» vertus, & cette gloire, toute belle
» qu'elle est, lui est commune avec
» mille guerriers. C'est à Varbourg
» qu'il faut considérer *du Muy*; c'est
» au milieu des revers que son ame va
» montrer sa grandeur & s'élever au-
» dessus de la foule des héros ».

L'orateur rassemble tous les traits qui, pour la première fois, illustrent la défaite de son héros. Il avoit prévu l'impossibilité de vaincre une armée, plus forte du double que la sienne, située avantageusement, commandée par *Ferdinand*, qu'il suffit de nommer. Le vainqueur ne peut entamer notre armée dans sa retraite, & retournant sur-le-champ de bataille, en comptant les soldats qu'il a perdus, reste étonné d'avoir vaincu. Cependant *du Muy* a la modestie sublime de *n'attribuer ses malheurs qu'à ses fautes*; il pousse l'héroïsme jusqu'à ne daigner pas même

envoyer à la cour d'apologie de ſa conduite ; il laiſſe l'envie triompher ; mais il n'eſt pas aſſez lâche pour accuſer un guerrier recommandable, que les intriguans de la cour veulent perdre ; il ne demande qu'un emploi ſubalterne, puiſque nos armes ont eſſuyé quelque revers quand il commandoit en chef ; on lui offre le commandement de l'Alſace, enlevé au général, que l'envie eſt parvenue à faire diſgracier ; mais ne craignez pas qu'il *accepte la dépouille* d'un héros. « Où puiſoit-il, dit M. *le* » *Tourneur*, cette morale ſublime, ſi » étrangère dans les camps, ſi nou- » velle dans les cours ; cette hauteur » d'ame qui l'élevoit au-deſſus des » paſſions les plus chères aux guer- » riers, & le mettoit ſans effort au » niveau des actions les plus héroïques » & des ſacrifices les plus extraordi- » naires ; ce courage moral, toujours » tranquille, toujours égal, qui n'é- » toit point chez lui un accès, un élan » paſſager, mais un état habituel, une » force conſtante, agiſſant plus ou

» moins, ſelon la foibleſſe ou la puiſ-
» ſance de l'obſtacle qu'il falloit vain-
» cre ? Il les devoit à l'union intime
» de la raiſon & de la religion.

» Il n'eſt point ton héros, philoſo-
» phie inſenſée, fille de l'orgueil &
» de l'impiété, qui n'élèves la raiſon
» que pour la précipiter, te vantes de
» tout approfondir pour tout détruire ;
» qui voudroit anéantir le Dieu qui
» ſoutient l'homme au-deſſus du
» néant, ou du moins l'exiler de ſon
» propre ouvrage, & le condamner
» à une eſpèce d'inaction & de ſom-
» meil éternel : chimère auſſi cruelle
» qu'impie, qui laiſſant l'homme au
» milieu de l'univers, comme dans
» une ſolitude immenſe, en fait un
» être abandonné, qui agit ſans mo-
» tif, vit au haſard & meurt ſans
» eſpoir..... *Du Muy* penſoit que le
» téméraire qui tente d'ébranler cette
» colonne ſacrée, eſt un inſenſé qui
» veut s'écraſer lui-même ſous le
» temple qu'il renverſe ; que la reli-
» gion néceſſaire au peuple ; à cette
» foule nombreuſe qui ſe trouve dès

» le berceau opprimée par la nature, » & condamnée à lutter toute ſa vie » contre les beſoins, eſt un frein plus » néceſſaire peut-être aux grands & » aux rois; & que le ſage doit frémir » à la ſeule idée que la religion s'étei- » gne dans le cœur de ces maîtres de » la terre, qui ne ſe verroient plus » alors que comme les tyrans néceſ- » ſaires d'un troupeau de victimes » dévouées par la fatalité à leurs ca- » prices & à leurs plaiſirs ».

Ce portrait de la philoſophie nouvelle eſt plein de force & de chaleur; il paroît neuf, quoique le fond des idées ait été mille fois employé: mais à quoi penſe M. *le Tourneur* d'aller attaquer la *philoſophie*; il ſera puni. M. *d'Alembert*, roi du Mercure, & qui s'eſt réſervé le département *des éloges*, ne parlera pas de celui du maréchal *du Muy*; il eſt vrai que celui de *du Queſnai* eſt bien autrement intéreſſant. Le moyen qu'on aille fouiller le Mercure de toutes ces puérilités *ſuperſtitieuſes* que rapporte M. *le Tourneur*, pour prouver que

M. *du Muy*, disciple docile & constant des loix du christianisme, ne se permit jamais de les enfreindre; de bonne foi, est-ce dans le siècle de la philosophie qu'on doit traiter de pareilles matières dans un éloge académique ? Il faut que l'académie de Marseille, qui a osé couronner celui-ci, ait fait bien peu de progrès dans la philosophie. Je rougis moi-même de m'appesantir sur ces détails religieux, & c'est beaucoup que d'oser renvoyer à l'ouvrage de M. *le Tourneur* ceux que le spectacle d'un guerrier, d'un homme de cour, pratiquant la religion en grand & sans petitesse, peut réjouir. Honteux de vous avoir si long-temps entretenu de religion, je me hâte de vous parler du spectacle si touchant & si nouveau dans les cours, de l'union intime, de l'amitié tendre qui rapprochoit M. *du Muy* de feu Mgr le Dauphin. Voyez dans l'éloge les principes de cette union, ses progrès, ses suites. « Ligue sublime » & sacrée, s'écrie l'éloquent orateur, » de deux ames vertueuses qui prépa-

» roient enſemble le bonheur d'une » génération ! Que ne pouvons-nous » révéler leurs ſecrets entretiens ſur » les dangers auxquels les paſſions ex- » poſent les rois ! Combien de fois ils » ſe ſont promis l'un à l'autre d'être » fidèles à la vérité & à leurs ſages » principes ! Combien de vœux que le » Ciel ſeul entendoit, pour le bon- » heur d'un peuple qui, malgré ſa » légèreté, éprouve toute la conſtance » & toute la tendreſſe de l'amour » filial pour ſes rois, & qui ſe livre ſi » promptement à l'enthouſiaſme de la » vertu, dès qu'une main ſouveraine » & chérie en ranime la flamme qui » n'eſt jamais éteinte dans ſon cœur ».

Mgr le Dauphin vouloit connoître les forces & les beſoins d'un royaume que la nature l'appelloit à gouverner. Il crut ne pouvoir s'adreſſer à perſonne plus en état de remplir ſes vues avec autant de zèle & d'intelligence que M. *du Muy*; il revenoit dépoſer aux pieds du prince ce tréſor d'obſervations en tout genre & de mémoires utiles qu'il avoit recueillis. « Il goû-

» toit le plaiſir de lui montrer par-
» tout un royaume plein de force &
» de reſſources, & une nation qui
» bénit toujours le nom de ſes rois &
» ne les accuſe jamais de ſes maux;
» lorſqu'il lui fallut tout-à-coup ſe
» préparer avec elle au plus grand,
» au plus inattendu des malheurs.
» Hélas! la France & lui étoient bien-
» loin de prévoir, que la Providence
» avoit choiſi le fils plutôt que le
» père pour la rendre heureuſe! Quel
» deuil la couvrit dans ces jours de
» calamité! Quel deuil plus profond
» encore attriſta le cœur de *du Muy*,
» ſpectateur de ce long combat de la
» jeuneſſe & de la mort; lui qui voyoit
» plus que perſonne toute l'étendue
» de notre perte! Son ame, toute
» forte qu'elle étoit, n'eût pu, ſans le
» ſecours de la religion, ſoutenir le
» douloureux ſpectacle de ſon auguſte
» ami, perdant par degré ſous ſes yeux
» les forces & la vie; ſans l'eſpérance
» d'une vie immortelle, il n'eût pu
» ſoutenir les approches du moment
» de leur ſéparation violente. (Encore

de la religion ! ah ! quel petit eſprit) » Il ne peut ſe familiariſer avec l'idée » de ſurvivre à un prince qu'il a ſi » tendrement aimé, dont il connoît » toutes les penſées & les vertus ».

Du Muy étoit prêt à ſuivre ſon auguſte ami dans le tombeau, ſi c'eût été le décret du Tout-Puiſſant; car mourir n'étoit pour lui, comme il le diſoit lui-même, que la dernière action de ſa vie: mais il a promis au Dauphin mourant de vivre, & d'aider de ſes conſeils & de ſes lumières les auguſtes fils de ce grand prince. Il ſera fidèle à ſa promeſſe; mais avant d'approcher du trône une grande épreuve l'attend. Des officiers diſtingués, aveuglés par un ſentiment de jalouſie & de haine contre leurs ſupérieurs, ſe ſont oubliés au point de les calomnier & de les accuſer d'odieuſes concuſſions ſur le malheureux ſoldat. *Du Muy* eſt chargé de les juger. Les paſſions frémiſſent autour de lui, il n'entend que la voix de la juſtice, s'expoſe à tout, & rétablit la diſcipline énervée par un acte ſalutaire de

rigueur. « Reſtez dans l'obſcurité des » conditions privées, ames molles & » faciles, qui, voulant le bien, n'avez » pas le courage néceſſaire pour l'ac- » complir. Si vous aimez l'état, n'ap- » prochez jamais du conſeil des rois » & ne vous chargez point de l'auto- » rité publique. Dès qu'il s'agit de » gouverner les hommes & de les for- » cer à vouloir, pour leur bonheur, » ce que veulent la juſtice & les loix, » il faut une ame forte qui, s'élevant » au-deſſus des ménagemens & des » vaines bienſéances, ſache ſe dé- » pouiller de la fauſſe pudeur qui ſa- » crifie l'état au particulier, ſoumet la » conſcience à la crainte des reſſenti- » mens, & ſe fait un tarif de rigueur » ou d'indulgence ſuivant les rangs & » les fortunes : une lâche bonté ruine » & perd l'état, comme une *improbité* » hardie & décidée ».

Un ſi grand caractère éprouvé par ſoixante années de travaux & de ſa- crifices, eſt digne de faire entendre la vérité aux rois, ſur-tout à un jeune prince qui ne deſire rien tant

que de la connoître. Vous verrez avec plaisir & un certain étonnement, dans cet éloge, le détail des principes d'administration, des projets & des opérations de cet excellent ministre, qui, comme l'auguste prince qui l'avoit admis dans les secrets de son cœur, n'a pas été assez connu pendant sa vie. Je ne vous parlerai que de son équité, de son inflexible justice dans la distribution des faveurs. L'amitié même, parée des graces & des attraits d'un sexe redoutable pour l'homme juste, sollicite en vain une exception unique pour le neveu d'un guerrier qu'il aime, & qui a bien mérité de la patrie (M. *de Broglie*). *Du Muy* étouffe le penchant de son cœur & n'écoute que sa justice. *Je suis bien aise*, dit-il à son amie, *que vous m'ayez fait cette demande; quand on saura que je vous ai refusée, personne n'osera plus me demander une grace injuste.* Paroles charmantes, qui prouvent les graces de son esprit ainsi que la fermeté de son cœur.

Vous avez pu juger par les diffé-

rens morceaux que j'ai pris au hasard dans cet éloge, du mérite de la diction, car elle est parfaitement soutenue. Je vais vous citer cependant encore la peroraison toute entière, qui est d'une étendue suffisante pour ne laisser aucun doute sur le talent de M. *le Tourneur.*

» *Du Muy* sera pleuré long-temps » dans ses terres, où une foule d'ha- » bitans pauvres voyoient tous les » ans les moissons croître pour eux » dans ses domaines, où l'orphelin a » perdu en lui un second père, où » *du Muy* partageoit avec ses vassaux » le fardeau imposé sur eux pour les » besoins de l'état. Retraites obscu- » res, asyles de l'indigence, & vous, » pasteurs, dépositaires de la charité » publique, répandus dans la Flandre » & dans la capitale, vous seuls con- » noissez le cours silencieux & caché » de ses largesses ! C'est dans votre » sein que s'ensevelit cette partie pré- » cieuse de l'histoire de cet homme de » bien, qui n'a eu que l'Eternel & » vous pour témoins. Combien de

» pieuſes libéralités ſa main inviſible
» déroboit encore à vos yeux ! Com-
» bien de jeunes vertus il a ſauvées
» du vice où les expoſoit la misère !
» Combien de familles honnêtes &
» infortunées fleuriſſoient aux yeux de
» la ſociété, ſoutenues par ſes ſecours
» ignorés ! Et vous, braves guerriers,
» qui reſtés ſans fortune & ſans em-
» ploi, étiez réduits à pleurer la paix
» comme votre calamité particulière,
» vous, pour qui *du Muy* s'étoit
» chargé de ſolliciter les gratifications
» dues à vos ſervices & néceſſaires à
» vos beſoins, apprenez un ſecret que
» votre reconnoiſſance ignore en-
» core ; il eſt permis de le révéler
» ſur ſa tombe ; apprenez que ſa bien-
» faiſance acquitta ſeule envers vous
» la dette de l'état, & qu'il vous
» trompa par un généreux menſonge,
» en vous cachant le refus qu'il avoit
» eſſuyé & que ſa main répara.

» Vertueux *du Muy*, homme de
» bien, c'eſt ſous ce titre que ton
» nom ſera conſacré dans les faſtes
» de notre hiſtoire : il ſuivra chez

» nos derniers neveux, dans une » éternelle ſociété, le nom du prince » à qui tu fus dévoué : ta mémoire » ſera toujours chère à ſon auguſte » fils, que tu as ſervi trop peu de » temps ; mais ton ame immortelle » le ſert encore auprès de l'Être ſu- » prême. Oui, du haut des cieux où » tu as rejoint ſon auguſte père, tu » t'intéreſſes toujours avec lui au » bonheur de la France ; tous deux » vous continuez d'inſpirer le cœur » du jeune roi, qui nous promet le » règne des mœurs, des loix & de » la religion ; tous deux vous con- » templez d'un regard ſatisfait les » tranſports naiſſans de la nation, » dans l'eſpérance prochaine d'un » heritier qui raſſemble les vertus de » l'ayeul & du père. Si le Ciel dai- » gne l'accorder à nos vœux, nous » n'aurons plus qu'une prière à lui » adreſſer ſur ſon berceau ; nous lui » demanderons encore un ſage tel » que *du Muy* pour former ſa jeu- » neſſe, & un trône toujours entouré » de miniſtres qui lui reſſemblent.

Je

Voilà, Monsieur, la peroraison que l'auteur d'une petite brochure qui se débite *gratis* sans doute, chez *Manori*, & qui remplit parfaitement son titre*, n'a pas eu honte de dire écrite *en style de capucin*. Jugez de la bonne foi de l'*Aristarque*. C'est sans doute un des athlètes académiques qui a voulu se venger de la préférence qu'a obtenue & méritée la pièce de M. *le Tourneur*. Le critique jaloux pousse ses recherches jusqu'à compter les *que* & les *qui* rassemblés dans quelques phrases, & pour rendre plus sensible ce grand défaut, il rapproche plusieurs phrases, qui, dans le discours, sont séparées. A l'aide de cette petite ruse, l'incorrection de M. *le Tourneur* devient plus saillante. Je ne relève de toutes ces critiques, ou fausses ou minutieuses, qu'une seule dont la méchanceté m'a indigné.

M. *le Tourneur*, dans la peroraison que vous venez de lire, dit que quand la France aura le bonheur de contempler le précieux héritier du trône qu'elle attend, « il ne lui restera plus

* Elle est intitulée *la Pétaudière*.

» qu'à demander un ſage tel que *du Muy* » pour former ſa jeuneſſe, *& un trône* » *toujours entouré de miniſtres qui lui* » *reſſemblent* ». L'injuſte critique s'écrie à cette phraſe : *Vous ne l'avez donc pas ce trône ? vous ne les avez donc pas ces miniſtres ?* Oui, nous les avons, ces miniſtres : mais nous ne pouvons pas eſpérer qu'ils *entoureront le trône* quand l'héritier que nos neveux ſollicitent y montera. La Providence nous conſervera ſans doute aſſez long-temps le prince chéri qui nous gouverne, pour ne pas permettre à ſes miniſtres de voir le règne de ſon ſucceſſeur. M. *le Tourneur* pouvoit ſouhaiter que le trône du prince, après lequel la France ſoupire, ſoit entouré de miniſtres ſemblables au vertueux *du Muy ;* par cette critique, jugez de toutes les autres.

Pour moi, je crois pouvoir aſſurer ſans crainte d'être démenti, que cet éloge eſt un des meilleurs qu'aient produits depuis long-temps les concours académiques. Simple ſans baſſeſſe, pur ſans affectation, quelquefois énergique ſans enflure, le ſtyle ne laiſſe preſque rien à deſirer qu'un plus grand nombre de mouvemens

oratoires. Le fond en eſt très-intéreſſant pour ceux qui aiment la vertu & la vraie ſageſſe. Voilà les éloges dont j'aime à vous entretenir. Cependant je vous parlerai auſſi quelque jour du fameux *du Queſnai*; mais je cède, comme il eſt juſte, le pas à M. *d'Alembert*, & la matière eſt ſi vaſte & ſi fertile, qu'il me reſtera de quoi glaner après lui.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

JE demande bien des pardons à mes lecteurs, & à l'auteur de la lettre ſuivante, de ne l'avoir pas encore inſérée dans ces feuilles. Elle eſt écrite depuis trois mois; mais la multitude d'engagemens de cette nature que je me vois obligé de contracter preſque tous les jours ne m'a pas permis de m'en occuper. Je répare cette négligence, ſi c'en eſt une, & je vous envoye cette lettre, Monſieur, dont

l'objet & le ſtyle m'ont paru devoir vous intéreſſer.

Lettre à M. Fréron, *ſuivie de la réponſe.*

En liſant le compte que vous avez rendu, Monſieur, N° 24 de cette année, du poëme intitulé *Louis XIV*, ou *la guerre de 1701*, j'ai fait quelques obſervations ; trouvez bon, je vous prie, que je vous les communique. Elles ne ſont pas toujours d'accord avec les motifs de votre critique. Si je me ſuis trompé, relevez mes erreurs; ce ſera rendre ſervice au public. Elles ont pu ſe préſenter à mille de vos lecteurs, comme à moi ; & vous les obligerez, ſi vous leur montrez qu'ils ſe ſont trompés ; ſi, au contraire, vous les trouvez juſtes, vous prouverez, en les publiant, que l'eſprit d'équité & d'impartialité qui guide votre plume, s'étend juſques ſur vos propres productions, que vous n'écrivez que pour maintenir l'empire du goût, aux dépens même de vos opinions.

Vous approuvez M. *de Vixouze* de

s'être soustrait, dans son début, à la formule antique, en usage depuis *Homère*. Il ne commence point par ce mot sacramentel *je chante*. Ce n'est pas, dites-vous, ce qu'il a fait de moins sage. Je l'approuve comme vous; mais nous ne sommes pas d'accord sur le motif.

Vous pensez que, » les poëtes modernes n'ont pas le droit de prendre » un ton d'oracle. Jadis prêtres & législateurs, remplis d'un enthousiasme » véritable, ils pouvoient s'écrier, » nous chantons : peuples, écoutez » dans un religieux silence ».

Mais ni *Homère*, ni *Virgile* ne se sont donnés pour prêtres & pour législateurs. La simplicité & la modestie sont, au contraire, le principal caractère de leurs débuts, & vous savez que tous les législateurs du Parnasse ont fait une loi de cette modeste simplicité. Cependant ces deux poëtes annonçoient qu'ils alloient *chanter*. Quel motif les engageoit à employer cette expression? Je crois en appercevoir deux.

Ils ont, l'un & l'autre, invoqué

une muſe, & ont, pour ainſi dire, écrit ſous ſa dictée. *Homère* ne ſe met même pour rien dans ſon *Iliade*; c'eſt *Calliope* ſeule qui va parler : Muſe, dit-il, chantez la colère funeſte d'*Achille*.

L'*Odiſſée* eſt écrite ſous l'inſpiration de la muſe; c'eſt elle qui raconte au poëte les événemens qu'il va écrire. » Muſe, raconte moi les aventures de » de ce roi, qui, après la priſe de Troye, » parcourut pluſieurs villes, & connut » les mœurs de pluſieurs peuples ».

Horace a ainſi traduit les trois vers grecs qui forment cette invocation.

Dic mihi, Muſa, virum, captæ poſt tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit & urbes.

Virgile s'eſt auſſi adreſſé à ſa muſe, & l'a priée de lui révéler les cauſes des malheurs dont ſon héros a été ſi long-temps affligé : *Muſa, mihi cauſas memora.*

Il eſt donc naturel que ces poëtes aient annoncé des chants, puiſque c'étoit une des déeſſes du Parnaſſe qui dic-

toit ou qui écrivoit elle-même.

D'ailleurs un poëte grec & un poëte latin pouvoient dire *je chante*. Leurs langues avoient un caractère muſical, la prononciation marquoit exactement les ſyllabes longues & les ſyllabes brèves, & l'on faiſoit encore ſentir les ſyllabes longues par une élévation, ou une inflexion de voix qui étoit, pour ainſi dire, notée. *Cicéron* & *Quintilien* nous ont indiqué quelques règles de cette prononciation dans celles qu'ils ont données ſur la déclamation, & ſur l'arrangement des mots qu'il étoit permis de tranſpoſer, ſans être aſtreint par l'ordre grammatical, & ſuivant que l'oreille, plus ou moins flattée, en preſcrivoit l'arrangement.

Cette mélodie produite par la prononciation, & par la valeur proſodique des ſyllabes, étoit, ſans doute; bien plus frappante dans la poëſie, que dans la proſe. La poëſie étoit ſoumiſe à un mêlange régulier de longues & de brèves, qui, par la manière dont elles étoient prononcées, donnoient un véritable chant; & leur enchaîne-

ment ſymmétrique & régulier flattoit l'oreille par une cadence naturellement meſurée. Si l'on faiſoit quelques réflexions ſur ces faits, & ſi l'on pouvoit acquérir quelques connoiſſances de la vraie prononciation des langues grecque & latine, peut-être ne ſeroit-on plus étonné des prodiges que, chez les anciens, produiſoit la muſique ſoutenue de l'harmonie naturelle à leur langue.

Il s'en faut bien que nos langues modernes nous procurent ces avantages. La monotonie de notre prononciation, les ſyllabes ſourdes dont elles ſont pleines, ne leur laiſſent aucune harmonie proprement dite, & elles ne peuvent parvenir à être chantées qu'avec le ſecours d'une muſique factice, qui leur eſt étrangère, & qui ſouvent dénature la vraie prononciation des ſyllabes. C'eſt quelquefois la faute du muſicien, j'en conviens, & les écrivains éclairés ſur l'art muſical leur ont ſouvent fait ce reproche; mais n'étant point conduits par la quantité bien prononcée des ſyllabes, n'étant point guidés par une harmonie

naturelle à la langue, ils en imaginent une qui leur appartient, & qu'ils règlent plutôt sur le sens des phrases & sur les images qu'elles leur présentent, que sur les mots mêmes dont le son naturel les touche peu, parce qu'ils n'en tirent point, ou presque point de secours.

Une Muse aura donc beau écrire ou parler en françois, quelque harmonie moderne qu'elle mette dans ses vers, elle ne réussira jamais à l'orner de ce qu'on appelle proprement *chant*. C'est donc mal-à-propos que nous avons emprunté, des anciens, une expression qui rendroit exactement l'idée qu'elle présente, & qui, chez nous, ne peut signifier que cette phrase : *Je vas décrire en vers tel évènement, & les aventures de tel héros.* Ainsi M. *Vixouze* est louable d'avoir évité une formule qui ne convient point à notre poësie, & qui lui suppose un avantage dont elle est absolument dénuée.

Vous blâmez le poëte, Monsieur, d'avoir adressé son invocation à la *philosophie*, plutôt qu'à toute autre

divinité. Je ſuis encore de votre avis, mais pour une raiſon différente de celle qui paroît vous avoir déterminé.

On a, ſans doute, dans ce ſiècle, beaucoup abuſé de ce mot. Bien des gens ont cru, ou ont dit, qu'ils étoient *philoſophes*, parce qu'ils ont oſé mettre au grand jour, & à la portée de tout le monde, des idées pernicieuſes en tout genre, qu'ils ont ramaſſées dans les ouvrages des anciens, où elles étoient reſtées enveloppées ſous un langage qui n'eſt pas connu du vulgaire; ou dans ceux de quelques modernes, qui les avoient, pour-ainſi-dire, éparpillées dans de gros volumes qui ne ſont lus que par ceux qui ſe livrent véritablement à l'étude, & les avoient même ſouvent tirées des endroits où il ſemble qu'on devoit naturellement les trouver, pour les cacher dans d'autres, où l'on ne s'aviſera pas de les aller chercher.

Mais, ſi cette qualité a été uſurpée par des gens à qui elle ne convient pas, & qui lui ont donné un faux ſens, il ne faut pas, pour cela, bannir le mot *philoſophie* de la langue. Pris dans

ſon vrai ſens, il ſignifie l'amour & la recherche de la vérité ; l'amour & la recherche de la ſageſſe ; & c'eſt, ſans doute, à cette philoſophie que M. *de Vixouze* a adreſſé ſon invocation ; mais je crois que cette divinité n'étoit pas celle qu'il devoit implorer pour en obtenir un poëme épique. Le poëme doit contenir deux choſes : le récit de l'action qui en eſt l'objet, & la relation des cauſes ſecrettes & ſurnaturelles qui ont produit cette action, en ont conduit la marche & retardé le dénouement. C'eſt ainſi que la colère de *Junon* s'oppoſe à l'établiſſement d'*Enée* dans l'Italie, & met tout en uſage pour empêcher un évènement arrêté par la volonté immuable du *Deſtin*. *Vénus*, d'un autre côté, s'intrigue, de toutes ſes forces, pour lever les obſtacles que ſon implacable ennemie oppoſe aux deſtinées de ſon fils. Tout le monde pouvoit connoître les voyages d'*Enée*, les traverſes qu'il avoit éprouvées, les combats qu'il avoit livrés, les tempêtes auxquelles il avoit été expoſé, le bonheur qu'il avoit eu d'échapper

aux périls, où tout autre que lui auroit ſuccombé. Voilà ce que l'hiſtoire pouvoit apprendre : mais perſonne ne ſavoit la part ſecrette que les deux déeſſes avoient à ces évènemens. Tous leurs mouvemens étoient échappés aux yeux des mortels. Qui les a donc révélés à *Virgile* ? C'eſt ſa muſe, qu'il a invoquée à cet effet, & qui, en ſa qualité de déeſſe, a dû être inſtruite de toutes les démarches des autres dieux ſes confrères.

Muſa, mihi cauſas memora, quo numine læſo:

Les chanoines de la Sainte-Chapelle ſe diviſent en deux portions, au ſujet d'un lutrin. On voit ce lutrin placé par les uns, & déplacé par les autres ; on voit les chanoines ſe livrer la guerre, & ſe battre à coups de livres, &c. Tout le monde a pu être témoin de ces faits ; mais aucun mortel n'a pu en connoître les cauſes ſecrettes. *Boileau* invoque ſa muſe, qui lui révèle que c'eſt d'un côté la *Diſcorde* qui eſt outrée de voir ce chapitre jouir des doux plaiſirs d'une paix fraternelle ; & de l'autre la *Molleſſe* qui ne veut pas que l'on trouble le repos

oiſif dans lequel ſes favoris étoient plongés. Ainſi, en commençant un poëme épique, le poëte feint que c'eſt d'une divinité fabuleuſe qu'il va apprendre les faits fabuleux dont il va compoſer les reſſorts & la machine de ſon ouvrage : mais s'il invoque un être abſolument oppoſé à la fiction, c'eſt un défaut de jugement, ou du moins d'attention, qu'on peut lui reprocher.

Or, la *philoſophie*, qui n'eſt eſſentiellement occupée que de la verité, n'a certainement point révélé à M. *de Vixouze*, que *Typhon* a été l'ame de la guerre de 1701, & qu'il a été chercher, pour le ſeconder, la *Guerre* & l'*Ambition* dans leur antre commun.

Auſſi a-t-on reproché à *Voltaire* d'avoir, à la tête de ſa *Henriade* invoqué la *Vérité*. Cette invocation eût pu paſſer, s'il eût voulu écrire une hiſtoire ; encore cette formule ſeroit-elle alors inutile. L'hiſtorien, ſans s'attacher aux cauſes premières, ne rend compte que des évènemens dont il peut être inſtruit par les mémoires des contemporains.

Permettez-moi, je vous supplie, encore une observation avant de finir. L'auteur transporte le héros du poëme dans le temple du *Destin*, & le remet entre les mains de la *Nature*, qui lui a montré comment les bons & les mauvais rois sont traités après leur mort, & lui découvre les principaux évènemens du siècle de son successeur. Outre le défaut que vous reprochez à cette fiction d'être imitée de *Voltaire*, qui l'avoit lui-même imitée de l'inimitable sixième livre de l'*Enéide*, je crois en appercevoir encore un autre.

Jamais la *Nature* n'a été considérée que comme réglant les évènemens physiques; & nullement les évènemens moraux. Ceux-ci ont toujours été du ressort du *Destin*, qui seul les détermine suivant son caprice. Pourquoi donc confier à une divinité qui lui est soumise, dont il peut, malgré, elle, déranger les opérations les mieux préparées, au moment même où elle est prête à en faire sortir les effets, une instruction que lui seul est capable de donner?

Quant à la deſcription de la *Nature*, elle me paroît aſſez poëtique, mais d'un genre de poëſie plus convenable à l'ode qu'à l'épopée. Celle-ci ne ſouffre point de ces deſcriptions *brillantées*, qui ſentent trop l'enthouſiaſme poëtique. Elle doit être rapide dans ſa marche, toujours tendre à ſon but, & ne jamais s'arrêter pour ſe parer d'un ornement, ſur-tout quand cet ornement lui eſt étranger. Que fait à la guerre de 1701 la deſcription de la *Nature?* Cette deſcription même n'eſt pas régulière, puiſqu'elle contient des traits qui peuvent beaucoup mieux s'appliquer au *temps;* & dans le fait M. *de Vixouze* les a pris du grand *Rouſſeau.* Trouvez bon que je copie ici ces ſtrophes. » Je ſais, dit M. *L. D. D. N.* dans ſes *Réflexions ſur le génie d'Horace, de Deſpreaux & de Rouſſeau*, » que tout le monde » les a ſous les yeux; mais je m'aſſure » que ceux qui ont le bon eſprit de » les ſavoir par cœur, ſeront bien » aiſes de les trouver encore ici ».

Ce vieillard, qui, d'un vol agile,
Fuit ſans jamais être arrêté,

Le *Temps*, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître,
A mesure qu'il le produit.

Mais la déesse de mémoire,
Favorable aux faits éclatans,
Soulève l'équitable *Histoire*
Contre l'iniquité du *Temps*,
Et dans le registre des âges,
Consacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans cesse en cet auguste livre,
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vu périr.

Vous voyez, Monsieur, que cette révolution continuelle de choses qui naissent & qui périssent par les mains du *Temps*, dans l'Ode de *Rousseau*, est décrite presque dans les mêmes termes, par M. *de Vixouze*; encore ne me paroît-il pas avoir fait un juste emploi du larcin qu'il s'est permis. La

Nature, examinée par ſes véritables fonctions, ne détruit rien; elle s'occupe uniquement de cette métempſycoſe phyſique qui tranſmue continuellement les formes extérieures de la matière, par une circulation qui n'eſt jamais interrompue: mais elle a grand ſoin de ne rien perdre; elle conſerve ſcrupuleuſement juſqu'au plus petit atôme. C'eſt le *Temps* qui, dans le ſtyle poëtique, crée & détruit tout, tant en morale & en politique, qu'en phyſique; car les mythologues ne connoiſſent les êtres que par leur forme extérieure; détruire cette forme, c'eſt, à leurs yeux, détruire l'être même. Le *Temps* plonge encore dans le néant les grandes actions, les productions des plus grands génies, les empires qui paroiſſent le plus ſolidement établis, tout eſt expoſé aux coups de ſa faux qui n'épargne rien. Mais pendant qu'il détruit d'une main, de l'autre il ſoulève le rideau, découvre ce qu'il a préparé pour remplacer, à meſure, ce qu'il détruit, & qu'il tenoit caché ſous le voile épais de l'avenir. C'eſt donc à tort que M. *de Vixouze* a appliqué à la *Nature* ce que le génie de *Rouſſeau*,

toujours guidé par la juſteſſe, avoit appliqué au *Temps*.

» J'ai l'honneur d'être, &c. ».

RICHER, Avocat.

Réponſe à la Lettre précédente.

Je ſuis très-flatté, Monſieur, quand mes obſervations littéraires en font naître d'autres à des hommes auſſi inſtruits que vous, & qui veulent bien me les communiquer. Je m'empreſſe de les mettre ſous les yeux du public, quoiqu'elles attaquent quelquefois les anciennes; & je reſpecte en ſilence la déciſion du juge ſuprême; car c'eſt toujours à lui qu'il faut en revenir en matière de critique. Bien différent de certains journaliſtes, qui le ſont devenus inſenſiblement, tout en décriant ce métier, je n'ai jamais prétendu donner mes jugemens les mieux motivés pour des arrêts irrévocables. Je les crois au contraire très-ſouvent ſuſceptibles de nouvelles modifications; & je ſouſcrirois volontiers à celles que vous venez de m'envoyer, ſi elles portoient auſſi directement ſur les articles dont il s'agit, qu'elles ſont ſavamment expoſées.

Premièrement, ce que vous dites

ſur les débuts de *Virgile* & d'*Homère* eſt très-juſte. Mais je n'ai point parlé de ces deux poëtes, & j'ai encore moins avancé qu'ils fuſſent véritablement prêtres & légiſlateurs. Ce double titre ne convient, à proprement parler, qu'à leurs maîtres, aux créateurs de la poëſie, aux *Linus*, aux *Orphées*, &c. dont l'enthouſiaſme exalté tout exprès pour ſubjuguer des hommes encore ſauvages, a produit ces premières formes lyriques, que leurs diſciples n'ont fait qu'imiter, ces formes tout à la fois impératives & religieuſes: *Deus ecce Deus : procul eſte profani.*

En ſecond lieu, je ne crois pas que ce ſoient nos langues modernes, mais nos mœurs, qui défendent aux poëtes de nos jours de dire qu'ils *chantent :* leur inſpiration ne paroît plus ſacrée, mais factice. En effet, tous les peuples, même les plus ſeptentrionaux, dont les organes paſſent pour être les plus rebelles, ont une mélodie articulée, & par conſéquent une langue chantante plus ou moins : la françoiſe n'eſt pas auſſi diſgraciée à cet égard que vous le croyez. Je n'en veux d'autre preuve que la prodigieuſe quan-

tité de nos vaudevilles auſſi agréables à l'oreille qu'à l'eſprit.

Quant au troiſième article de vos remarques, vous croyez, Monſieur, que la Philoſophie perſonifiée, comme étant un être eſſentiellement ennemi des menſonges poëtiques, ne peut figurer dans l'épopée qui ne vit que de fictions. Mais cette contradiction apparente eſt illuſoire. Le poëte ne donne pas ſes fictions pour telles. Il établit ſon merveilleux ſur des ſuppoſitions admiſes qui lui donnent tous les avantages de la vérité. Ainſi la Philoſophie, comme tout autre divinité, pourra devenir un agent épique, quand il ſera employé avec art. Je n'ai blâmé dans l'auteur du poëme qui donne lieu à ces éclairciſſemens, qu'une affectation ridicule de s'adreſſer à la patrone de nos beaux eſprits modernes.

Au ſurplus, Monſieur, je goûte fort dans votre dernière obſervation, la manière dont vous concevez & dont vous définiſſez la nature. Mais en reprochant à l'auteur la deſcription trop brillante qu'il en fait, ſous prétexte que l'épopée n'en admet point de cette eſpèce, je crains bien que cette affec-

tion ne ſoit une héréſie littéraire, puiſqu'il eſt reconnu que ce genre de poëſie renferme preſque tous les autres, & en offre des modèles.

Ce que vous ajoutez ſur la mépriſe du poëte qui applique à la nature les attributs du temps, eſt plus exact, & fort ingénieuſement rapproché. Je crois que M. *de Vixouze* en fera ſon profit, & qu'il ſera auſſi reconnoiſſant que moi de la peine que vous avez priſe de vous occuper de ſon ouvrage, qui peut, à l'aide de la critique, ſe perfectionner & devenir intéreſſant.

Je ſuis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Litérature & les Arts.

Méthode de guitarre, pour apprendre ſeul à jouer de cet inſtrument ſur les principes de M. Patouart, *par M.* Corbelin, *ſon élève. Prix 12 liv. A Paris, chez l'auteur, place Saint-Michel, maiſon du chandelier, Pont Notre-Dame, au cabinet littéraire; à Verſailles, chez* Blaizot, *rue Satory, & aux adreſſes ordinaires de muſique; avec privilège du roi.*

Le ſuccès qu'a eu cet ouvrage dès ſa naiſſance, en faiſant ſon éloge, fait

auſſi celui des talens de l'auteur. Les principes y ſont traités avec la ſimplicité qui convient à un livre élémentaire : il ſemble qu'avec un tel guide les difficultés de l'inſtrument doivent diſparoître. Un ordre gràduel règne dans les leçons, & les connoiſſances que l'on acquiert à chaque page, rappellent ſans ceſſe celles qui ont précédé. L'auteur a eu ſoin de mettre en marge l'explication de chaque difficulté afin d'éviter les recherches dans les pages précédentes, travail qui rebute toujours les commençans même les plus zèlés ; la clarté qui règne dans cette méthode n'exige d'autre intelligence que celle de ſavoir lire la muſique ſur la clef la plus connue. Une note avertit qu'il ne ſera vendu aucun exemplaire des ouvrages de M. *Corbelin* ſans qu'il l'ait ſigné.

Recueil d'ariettes d'opéra comiques & autres, avec accompagnement de guitarre, pour ſervir de ſuite à la méthode ci-deſſus. Prix 6 l. aux mêmes adreſſes.

Deuxième recueil d'ariettes des Trois Fermiers & autres, avec accompagnement de guitarre, par le même auteur, pour

ſervir de ſuite à ſa méthode ci-deſſus. Prix 4 l. 4 ſ. aux mêmes adreſſes.

Ces recueils ſont une collection des plus jolis airs, embellis encore par des accompagnemens faciles & pleins de goût.

Almanachs chantans & amuſans, qui ſe trouvent à Paris, chez Valade, *libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, pour l'année 1779.*

La corbeille galante. Les hommages d'un amant à ſa maîtreſſe. Les révolutions amoureuſes, ou étrennes aux belles. Les amours en pantoufle, très-agréable. Les caprices, ou l'aimable fantaiſie du beau ſexe. Les bouquets de l'amour au beau ſexe. Tablettes de Flore, ou les étrennes de l'amour & de l'amitié. L'amuſement des coquettes ou l'emploi d'un quart-d'heure. Le code de l'amour, ou étrennes à ma maîtreſſe. Le précepteur d'amour, ou les folies amoureuſes. Le meſſager d'amour, almanach chantant & lyrique. Le préſent ſans prétention, ou amuſemens de la jeuneſſe. Les étrennes de l'amour, almanach chantant & lyrique. Les oracles, almanach très-amuſant pour des compagnies. Alma-

nach du fort, auſſi très-amuſant. La roſée de Cythère. Le paſſe-temps des jolies femmes, ou almanach des Liſes & des Suſons.

Tous les airs de ces almanachs ſont bien choiſis ; il y en a pluſieurs de notés, & l'on y trouve les ariettes les plus agréables des opéras comiques que l'on repréſente à la comédie italienne.

On trouve chez *Deſnos*, Ingénieur-géographe pour les globes & ſphères, rue Saint-Jacques ; les almanachs ſuivans. *Etrennes patriotiques, ou Recueil anniverſaire d'allégories ſur les époques du règne de* Louis XVI. *Le Calendrier de Paphos, dédié aux jolies femmes, ſuivi de tablettes économiques. Le Souvenir du voyageur, compoſé d'un papier propre pour écrire & deſſiner les obſervations que les commerçans & les voyageurs ſe propoſeront de faire. L'Almanach du comeſtible ; le Bijou des Dames, ou deſcription des perles & des parfums les plus précieux, enrichi de figures coëffées du nouveau goût, avec tablettes économiques, perte & gain & ſtylet pour écrire.* Ces Amanachs ont tous un objet d'utilité & d'agrément.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

Ode sur la guerre présente, après le combat d'Oueſſant, par M. Gilbert. *A Paris, chez* Berton, *libraire, rue Saint-Victor; & chez* le Jai, *libraire, rue Saint-Jacques. Prix 12 ſ.*

LORSQU'ON ſe rappelle les honneurs rendus aux premiers poëtes lyriques, on eſt étonné, Monſieur, de l'eſpèce de mépris où ſemble être tombé le genre de l'ode ſi vanté par les anciens & même par nos pères. Le dépit de quelques auteurs modernes à qui la mode étoit ſoumiſe, & qui ne pouvant ſe diſſimuler leur impuiſſance, ont malheureuſement trop réuſſi à ſe venger ſur le genre même de l'ode

de l'oubli où furent enſevelis en naiſſant leurs avortons pindariques ; cette philoſophie dominante qui communiquant ſa froideur à tous les eſprits, les a rendus inſenſibles au feu des grandes images, telles ſont les cauſes les plus apparentes de cette révolution littéraire. Mais il en eſt une qui ne frappe que les obſervateurs attentifs, inſtruits de l'influence des mœurs ſur le goût des nations. C'eſt la molleſſe univerſelle où le ſiècle eſt plongé. C'eſt cette dépravation des ames qui, les empêchant d'opérer de grandes choſes, ne leur permet pas même de les ſentir. Auſſi les ſiècles les plus fertiles en poëtes lyriques ſont-ils ceux qui furent illuſtrés par un plus grand nombre d'actions héroïques.

On ne ſauroit donc aſſez applaudir au zèle de M. *Gilbert*, qui, dédaignant les honneurs éphémères accordés aux poëtes efféminés qui chantent la frivolité du ſiècle & la nourriſſent par leur morale, ne s'occupe qu'à flétrir le vice par des ſatires utiles, ou à rallumer l'enthouſiaſme des grandes vertus, par des odes patriotiques. Il

étoit réservé à son pinceau mâle de tracer le tableau des grands événemens qui ressuscitent, pour ainsi dire, la France. Son but, dans l'ouvrage que je vous annonce, est de peindre la supériorité qu'ont reprise nos armes, & d'exciter nos braves militaires à soutenir l'honneur de leurs premiers succès.

Plein de son objet, il entre rapidement en matière, & peint avec les plus fortes couleurs la fuite précipitée de nos ennemis au combat d'*Ouessant*. Il a fui, dit-il, devant nous, ce peuple usurpateur des mers; à peine nos vaisseaux ont-ils paru, qu'il laisse au loin la mer déserte.

Des François menaçans l'image le poursuit;
Il fuit encor, caché sous de lâches ténèbres,
Et dans ses ports jadis célèbres,
Il court de son salut rendre grace à la nuit.

Vous remarquez, sans doute, cette belle répétition *il fuit encor*, cette épithète heureusement hardie, *lâches ténèbres*. Cette expression animée *rendre grace à la nuit*: mais le feu du poëte

va toujours en croiſſant & la ſeconde ſtrophe enchérit encore ſur la première.

Tu diſois cependant, anarchique inſulaire,
Environné des mers, ſeul, je ſuis né leur roi;
L'orgueil des nations s'abaiſſe avec effroi
Sous mon trident héréditaire;
Les François ſont ma proie; ils n'affranchiront pas
Les humbles pavillons que mon mépris leur laiſſe,
Déjà vaincus de leur molleſſe
Et du ſeul ſouvenir de nos derniers combats.

Quelle vérité dans tout ce diſcours! N'y reconnoiſſez-vous pas le langage inſultant de ces orgueilleux inſulaires? Comme le poëte peint par le ſeul mot *anarchique* le caractère de cette nation! Quelle harmonie! chaque expreſſion eſt préparée par celle qui la précède; *je ſuis né leur roi*, juſtifie l'audace de l'épithète *héréditaire* adaptée *au trident*. Pouvoit on mieux peindre les prétentions préſomptueuſes de ce peuple, qui ſe croit le *Neptune* des mers? Vous obſerverez, ſans doute, une gradation

marquée d'énergie dans les idées & les expreſſions de cette ſuperbe ſtrophe, qui rappellant le morceau ſublime de *Boſſuet* ſur *Alger*, ne lui eſt point inférieure pour le fonds des choſes, & l'emporte par le mérite d'une belle poëſie.

Le poëte continue de peindre les folles menaces des Anglois; il retrace la joie d'une auguſte princeſſe en revoyant un époux qui s'étoit arraché à ſon amour pour chercher les périls & la gloire. Il invite enſuite ce jeune héros à de nouveaux exploits. Les bornes d'un extrait ne me permettent pas de citer tout ce qu'il y a de frappant dans cet ouvrage. Mais les ſtrophes que je ſuis forcé d'omettre ne ſont pas indignes de celles que j'ai tranſcrites.

L'auteur, pour donner plus d'action au diſcours qu'il adreſſe enſuite à nos guerriers, ſuppoſe les deux flottes en préſence.

Bientôt vous entendrez par cent bouches rivales,
L'airain contre l'airain tonnant avec fracas;

Vaiſſeaux heurtant vaiſſeaux, ſoldats contre ſoldats
Epuiſant leurs haines natales.

Voyez comme tout eſt animé dans ces vers ; les vaiſſeaux, l'airain, tout ſemble partager la fureur du ſoldat ; la dureté des mots, la répétition des mêmes ſons imite le bruit & le choc des combattans. *Leurs haines natales* eſt encore une de ces épithètes pleines de ſens qui ſont familières à M. *Gilbert*. Après cette courte deſcription, il s'écrie tout à coup comme s'il étoit lui-même préſent au combat, *triomphons ou mourons* ; & continue d'exhorter ainſi nos guerriers à ſortir vainqueurs de la première guerre dont notre jeune monarque ait vu troubler ſon règne paternel.

Songez, en défiant l'Anglois & les tempêtes,
Que ſi vous prodiguez votre ſang généreux,
Ce n'eſt point pour tenter un de ces vols heureux,
Annoblis du nom de conquêtes ;
François, vous combattez pour l'honneur des François ;

Vos affronts commandoient la guerre qui s'élève ;
Un siècle efféminé s'achève ;
Qu'un siècle de grandeur s'ouvre par vos succès.

Vengez-nous ; il est temps que ce voisin parjure
Expie & son orgueil & ses longs attentats,
D'une servile paix, prescrite à nos états,
C'est trop laisser vieillir l'injure.
Dunkerque vous implore ; entendez-vous sa voix
Redemander les tours qui gardoient son rivage,
Et de son port, dans l'esclavage,
Les débris s'indigner d'obéir à deux rois.

Dieu, qui tiens sous tes loix la fuite & la victoire,
Toi dont le souffle appaise & soulève les eaux,
Qui pousses à ton gré les empires rivaux
Vers leur décadence ou leur gloire ;
Si l'injustice arma nos ennemis jaloux ;
A nos vaisseaux, conduits par tes mains tutélaires,

Soumets les vents auxiliaires ;
Deſcends, DIEU des BOURBONS, & combats
avec nous.

Des vertus de LOUIS récompenſant la France,
Tu permets qu'il revive en ſa poſtérité ;
De ce palmier tardif un rameau ſouhaité
Eſt promis à notre eſpérance :
Naiſſez, fils de l'état, pour le voir triomphant !
Grand DIEU ! tu ne veux point, déshonorant
nos ames,
Troubler par le deuil & les larmes
Les fêtes qu'on prépare à ce royal enfant.

Quel lecteur inſtruit & familiariſé avec les anciens ne ſera point frappé de la beauté de ces vers ! Quelle ſublimité d'images & de ſentimens ! quelle richeſſe de rimes ! avec quel art l'auteur a ſu lier à ſon ſujet un événement qui lui étoit étranger, & que la joie publique l'engageoit à rappeller ! La ſeconde ſtrophe de cette tirade eſt comparable aux plus belles qui ſoient dans *Rouſſeau ;* c'eſt le langage ſublime des prophètes. Les *tours*, les *débris* du port de *Dunkerque* animés &

prenant la parole pour exciter les François au combat, forment une image grande & pathétique. Tous les mots paroiſſent choiſis dans cette ſtrophe, une *ſervile paix*, une *paix preſcrite*, *laiſſer vieillir l'injure*, les *tours qui gardent le rivage*, *le port dans l'eſclavage*, *les débris qui s'indignent d'obéir à deux rois*, voilà des expreſſions de la plus grande énergie.

Peut-être des eſprits timides, & qui ne permettent point au poëte de s'élever plus haut que la portée de leur foible vue, oſeront blâmer la noble audace du ſtyle de l'auteur; mais ignorent-ils donc que les grands mouvemens, les figures hardies, les expreſſions pittoreſques doivent ſurtout caractériſer la poëſie lyrique? Les poëtes tragiques eux-mêmes, dont le ſtyle doit être plus ſimple, dans les paſſions fortes, ſe permettent ſouvent ces hardieſſes qui marquent l'enthouſiaſme. C'eſt ainſi que *Racine* a dit:

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

M. *Gilbert* ne fait qu'imiter les

anciens en ſe ſervant de ces tours extraordinaires, & de ce ſtyle plein de paſſion ; ainſi j'applaudis encore à cette image de la fuite perſonnifiée, à cette penſée fièrement peinte qui nous repréſente *Dieu qui pouſſe à ſon gré les empires vers leur décadence ou leur gloire*, à cette épithète neuve, (*auxiliaires*) appliquée aux vents. Vous remarquerez cependant qu'il ſait varier ſon ſtyle ſelon les ſentimens qu'il veut peindre ou inſpirer. La dernière ſtrophe de ce morceau eſt pleine de douceur & de molleſſe. L'éloge qu'il fait du roi eſt ſimple & coule du cœur. *Palmier tardif*, cette épithète peint un ſentiment. Admirez l'adreſſe du poëte, à peine a-t-il annoncé cet enfant ſi deſiré, auſſi-tôt, retournant à ſon ſujet par un mouvement plein de feu, il s'écrie dans le tranſport de la joie :

Naiſſez, fils de l'état, pour le voir triomphant !

Puis il juſtifie cet enthouſiaſme par ces vers ſi touchans, *grand dieu tu ne veux point*, &c. vers qui préſentent à la fois & une prière pathétique & un

motif plausible de confiance, & qui forment encore une heureuse transition.

En effet, le poëte qui voit dans la naissance de cet enfant un présage assuré de la faveur du ciel, exhorte éloquemment nos guerriers à lui créer par leur valeur un appanage nouveau.

Cette épée en fureur, qui s'agite en vos mains,
Lui doit la mer pour appanage.

Il faut voir avec quel art l'auteur lie encore à son sujet les événemens qui se passent dans le nouveau monde. Un poëte philosophe se seroit, sans doute, répandu en vaines déclamations sur la liberté, sur les droits de l'homme. M. *Gilbert* s'est borné à choisir les seules circonstances qui pouvoient animer la valeur de nos guerriers. L'exemple des Américains prouve, dit-il, que nos ennemis ne sont pas redoutables, il les en atteste, & s'écrie, *enhardissez nos coups*

Colons républicains par la victoire absous
D'avoir banni d'injustes maîtres.

François par l'amitié, depuis ce jour vengeur
Où *Vergennes* du monde assurant la balance,
Consacra votre indépendance,
Et défit Albion par un traité vainqueur.

Peignez votre univers où leur pouvoir expire,
De leur domaine ingrat, retranché pour jamais;
La liberté transfuge opposant à l'Anglois
Empire élevé contre empire;
Leurs climats épuisés d'hommes & de trésors;
Les champs Américains dévorant leurs armées;
Leurs flottes en vain consumées;
Leur triple état courant s'engloutir sur vos bords.

Voyez comme cet éloge d'un grand ministre est, pour ainsi dire, jetté par l'auteur sans se détourner du but vers lequel il court. L'idée que *la victoire absout* les Américains du crime de rébellion paroîtra fausse à tous ceux qui ne feront pas attention que c'est une satire déguisée de l'iniquité des hommes qui font dépendre du succès la justice des armes. Cette expression hardie d'un *traité vainqueur* n'échappe point, sans doute, à votre attention

Mais ce qui doit ſur-tout vous frapper c'eſt l'énumération rapide des revers qu'eſſuyent les Anglois. Quelle force de penſée ! La chute fréquente des vers de cette ſtrophe qui cependant ne forme qu'une ſeule phraſe, donne du mouvement au ſtyle, toujours plein & toujours animé. Nul mot inutile ; *la liberte transfuge oppoſant empire contre empire ; les champs Américains dévorant les armées ; leur triple état courant s'engloutir*, quelles images ! quelle préciſion ! Mais je m'apperçois que c'eſt faire injure à mes lecteurs que de m'attacher à prouver la beauté de pareils vers ; je ne prétends pas cependant que cette ode ſoit toute entière auſſi belle que les ſtrophes que je vous ai citées ; mais il n'en eſt aucune de foible, aucune qui ne renferme de grandes beautés, & je n'y ai remarqué que des taches légères & en petit nombre. Je n'approuve point, par exemple, les vers ſuivans :

Ciel que de ſang *verſé* teindra l'humide plaine ;
Des deux côtés l'onde promène
Des forêts, des cités, *enceintes* de guerriers.

Que de ſang VERSÉ teindra, &c. *verſé* eſt une mauvaiſe épithète. Il eſt certain que le ſang qui ne ſera pas *verſé* ne teindra pas *l'humide plaine.* Des cités *enceintes de guerriers* me paroît une expreſſion forcée. M. *Gilbert* s'appuye de *Virgile* qui dit, *machina* FŒTA *armis.* L'imitation n'eſt pas heureuſe. En voici une autre qui vous choquera peut-être encore davantage. *Virgile* a dit *pendent ingentes minæ murorum.* Cette image paroît avoir fourni à M. *Gilbert* le germe de celle-ci. *C'eſt toi*, dit-il, *que j'atteſte, guerre inteſtine*

Qui tiens la dernière *ruine*
Pendante ſur le front de ces tyrans des eaux.

La guerre qui tient une ruine pendante, & *pendante ſur le front*; j'avoue que cette image me choque ſingulièrement. La hardieſſe eſt une belle choſe, ſans doute; mais encore eſt-il un terme où il faut s'arrêter : *eſt modus in rebus.* Ailleurs le poëte parle *du trône des états humides.* Je n'aime ni *les états humides*, ni *leur trône.* On dit bien l'empire des mers, le ſceptre des mers;

mais je ne crois pas qu'on puiſſe dire le trône des mers, ſi ce n'eſt en parlant de *Neptune*, & quand on emprunte le langage de la mythologie.

En terminant ſon ode, M. *Gilbert* introduit les mânes de nos anciens héros exhortant en ces termes nos guerriers :

» *Ici ſont les Anglois* : des dangers qu'il affronte
» Chacun de vous aura ſon père ſpectateur ;
» Marchez, *vous diſent-ils*, devant vous eſt l'honneur ;
» Derrière, *à vos côtés*, la honte ».

Je conſeille à M. *Gilbert* de refaire entièrement ces quatre vers qui défigurent ce bel ouvrage. *Ici ſont les Anglois* ne ſignifie rien, & ce début du diſcours des *mânes* n'eſt pas brillant. Ce n'étoit pas la peine de venir de ſi loin pour apprendre à notre flotte qu'elle étoit en préſence des Anglois. *Vous diſent-ils*, eſt un tour trop foible pour une poëſie comme celle de M. *Gilbert*. Il eſt d'ailleurs rejetté trop loin, &, par cette diſon, répand une ſorte d'obſcurité ſur la phraſe. *La honte*

eſt derrière, c'étoit aſſez ; *à vos côtés* eſt une cheville inſérée pour achever le vers.

Je vous ai cité, Monſieur, avec impartialité les plus beaux endroits & les plus foibles de cette production. Les autres défauts qu'on pourroit y remarquer ſont ſi légers qu'on n'y feroit pas attention dans les ouvrages d'un écrivain d'un mérite inférieur à celui de M. *Gilbert*. Mais ces taches rares & légères ne peuvent nuire au ſuccès de ce bel ouvrage, qui doit ajouter encore à la réputation que l'auteur s'eſt acquiſe par des productions du même genre, & par des ſatires qui ont produit la plus vive ſenſation. Ce qui rend encore plus précieux le talent de M. *Gilbert* c'eſt qu'il ſe montre toujours bon citoyen par l'uſage qu'il en fait. Nous ne ſaurions trop l'exciter à ſuivre une carrière qu'il parcourt avec tant de gloire. Je ne crains pas d'avancer qu'il n'eſt point aujourd'hui de poëte qui mette dans ſes ouvrages autant de verve & d'énergie ; ſes ennemis même n'oſent lui refuſer le génie poëtique &

l'art de tourner ſupérieurement les vers. Si l'injuſtice & les clameurs d'un parti puiſſant auquel il s'eſt rendu redoutable ne découragent point ſon talent, nous ne doutons point qu'il n'obtienne un des premiers rangs ſur le Parnaſſe françois.

On ſait que feu M. *Fréron* avoit compoſé une ode adreſſée aux Anglois dans le temps que le Prétendant ſe propoſoit de faire une deſcente en Angleterre. On n'a cependant trouvé parmi ſes papiers qu'une ſeule ſtrophe écrite ſur un brouillon, mais qui fait bien regretter le reſte. Comme elle a quelque rapport à la matière préſente, & que vous ſerez bien aiſe de comparer les manières différentes de deux habiles poëtes, je vais vous rapporter cette ſtrophe unique.

Il vient, il eſt déja ſur la plaine liquide
Qui ſépare à jamais votre iſle parricide
Du reſte des humains indignés contre vous;
Les vents officieux, ſecondant ſon paſſage,
Conduiſent au rivage
Son navire chargé du céleſte courroux.

Quelle élégance ! quelle harmonie ! *Votre iſle parricide*, *les vents officieux*, le *navire chargé du céleſte courroux* ; quelles épithètes ! Et voilà cependant l'homme dont *Bébé* s'efforce de flétrir la mémoire ! C'eſt montrer l'injuſtice la plus révoltante envers le chantre de la bataille de *Fontenoy*, & l'ingratitude la plus noire envers ſon parrein.

Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

La littérature eſt dans ce moment, Monſieur, frappée du fléau de ſtérilité ; à peine paroît-il un ouvrage digne des honneurs de l'analyſe ; on ne voit éclore dans l'ombre que de petits romans ſans vie & ſans chaleur, d'inſipides pamphlets, *morts avant que de naître*, un eſſaim prodigieux de *proſpectus*, & pas un bon livre ; vous devez donc m'excuſer, & même me ſavoir gré, Monſieur, ſi au milieu de cette ſéchereſſe, j'accueille avec plai-

ſir les lettres intéreſſantes qu'on me fait l'honneur de m'adreſſer ; celle-ci eſt d'une dame, encore plus recommandable par ſes vertus ſociales que par ſes talens ; au don de penſer elle joint la bienfaiſance & la ſenſibilité ; elle eſt digne d'apprécier *Jean-Jacques Rouſſeau*. Cette juſtice que je rends ici aux qualités de ſon cœur & aux lumières de ſon eſprit, ne doit point être regardée comme cette monnoie courante d'éloges payés & rendus que nos écrivains actuels s'adreſſent mutuellement avec tant de bénignité. Ce n'eſt point pour reconnoître les choſes flatteuſes que Madame *du Riez-Geneſt* veut bien dire de ce Journal que je me permets cette foible eſquiſſe de ſa perſonne. Quoique parfaitement inſtruit de tout ce qui la rend ſi eſtimable, je n'ai cependant l'avantage de la connoître que par quelques lettres dont elle m'a honoré au ſujet du petit écrit que vous allez lire ; je l'ai même ſuppliée d'en retrancher les louanges que *l'Année Littéraire* doit à ſon indulgence ; mais elle a été inébranlable, & il m'a fallu, malgré moi, les adopter, plutôt que de priver mes lecteurs d'un morceau fait pour leur plaire.

Le nom de *Jean-Jacques Rouſſeau* ſuffit pour exciter le plus vif intérêt, & la manière dont il eſt vengé ne peut que le juſtifier & l'accroître. Madame *du Riez-Geneſt* trace, avec beaucoup de fineſſe, le caractère de ce grand écrivain, d'après les ouvrages immortels qu'il nous à laiſſés. Le ſtyle de cette lettre eſt noble, pur, élégant. M. *de la Harpe* ſera le ſeul qui s'en plaindra; mais il lui ſera aiſé de ſe conſoler, en ſe rappellant, avec ſa modeſtie ordinaire, que le divin *Orphée* fut autrefois déchiré par les bacchantes.

Lettre à l'Auteur de ces feuilles ſur un article du Mercure & du Journal de Paris concernant J. J. Rouſſeau.

Monſieur,

Dans le premier mouvement d'indignation que me cauſa la lecture de l'article qui ſe trouve dans le Mercure du 5 octobre concernant *J. J. Rouſſeau*, je vous demandai ſi vous vous propoſiez de défendre ce grand homme. Je crus que vous montrer le deſir qu'avoient ſes véritables partiſans, de

vous voir embraſſer ſa querelle, c'étoit vous y engager. Vous me répondites pluſieurs jours après, que *vous ne vous propoſiez nullement de venger* Rouſſeau *dans ce moment-ci*. Je ne pus attribuer ce retard qu'à l'abondance des matières qui devoient entrer dans votre excellent Journal. Il ne me paroiſſoit pas naturel que vous renonçaſſiez à un honneur que vos talens, & l'opinion publique vous déféroient; après y avoir bien penſé, je crois que ce n'eſt pas un autre *moment* que vous attendez, mais un autre adverſaire, de qui on ne puiſſe pas dire, vaut-il la peine d'être combattu?

Vous connoiſſez, ſans doute, Monſieur, une lettre qui a paru dans le N°. 303 des feuilles de Paris: mais je déſeſpère que vous nous en diſiez votre ſentiment, & je me flatte que vous ne trouverez pas mauvais que je vous entretienne de l'impreſſion qu'elle m'a faite. Cette lettre a cauſé la plus grande ſenſation: quelques perſonnes en ont été tranſportées; s'annoncer comme ami de *Rouſſeau*; c'eſt le moyen de ſe concilier le ſuffrage de tous les gens qui l'aiment; &

chez presque tous ces gens-là, le sentiment prévaut sur la réflexion. Il étoit si bon, si sensible, que tous ceux qui ont l'imagination vive & l'ame tendre, se déclarent nécessairement pour lui. D'autres personnes prétendent que la façon dont M. *Olivier de Corancez* relève les écarts de M. *de la Harpe* n'est pas décente; pour moi, Monsieur, je suis plus attaché à la mémoire de *J. J.* que ceux qui préconisent la lettre de M. *Olivier de Corancez*, & plus indulgent que ceux qui la censurent. Si la persuasion de mon insuffisance n'avoit pas réprimé le desir que j'ai eu de répondre à M. *de la Harpe*; j'aurois bien mieux mérité que M. *Olivier de Corancez*, les reproches qu'on lui fait. J'aurois dit à l'académicien, que je ne suis pas étonnée que le jugement qu'il prononce sur *J. J. Rousseau* soit pitoyable; mais que je le suis beaucoup qu'il ait eu la témérité de le prononcer. En effet, Monsieur, comment la destinée d'*Oza* ne l'a-t-elle pas fait trembler? Je lui aurois dit..... Mais laissons là M. *de la Harpe*, laissons-le voir, sentir, écrire, versifier, juger à sa manière: le

corbeau ne ſauroit croaſſer auſſi harmonieuſement que le roſſignol chante.

Venons à M. *Olivier de Corancez*, perſonne ne demandera pourquoi on s'occupe de lui : je trouve ſes intentions louables ; ſon ſtyle naturel ; le rôle dont il s'eſt chargé, fait bien préſumer de ſon cœur, & la façon dont il le remplit fait l'éloge de ſon eſprit. Avec tout cela, ſa lettre me laiſſe beaucoup à deſirer. Loin de trouver qu'il dit à M. *de la Harpe* des vérités trop dures, j'aurois voulu qu'il relevât avec plus de fermeté, la révoltante légèreté avec laquelle l'auteur du Mercure donne pour vraies, des anecdotes qui ne peuvent pas l'être, & qui, le fuſſent-elles, ſeroient abſurdement placées à la ſuite de cette phraſe, *La tombe ſollicite l'indulgence, en inſpirant la douleur.* Quelle indulgence, grand Dieu ! quelle douleur que celles qui préſentent chargé de torts & d'humiliations, aux yeux du public, un homme célèbre qu'il pleure encore ! Quand ces anecdotes controuvées par malignité, & adoptées par ſotiſe, ſeroient inconteſtables, il y auroit de la bar-

barie à les rapporter; & quoique la cruauté ſoit l'appanage de la baſſeſſe, on eſt ſurpris d'en trouver dans un homme qui a tant de beſoin de l'humanité des autres. Eh! quel tort plus grave peut-on imputer à un philoſophe, qui a pris pour deviſe, *Vitam impendere vero*, que d'avoir abandonné le prix de la vérité pour courir après celui de l'éloquence? Que la calomnie ne ſe raſſure pas, ſur ce que la mort enchaîne les facultés de *Jean-Jacques*: ſi un homme de lettres avoit l'audace de dire, *c'eſt moi qui ai donné à* Rouſſeau *le conſeil qui lui a valu la couronne académique*, mille voix s'élèveroient pour lui répondre: Vous êtes un impoſteur; celui qui a renoncé à la fortune, ſacrifié ſa liberté, expoſé ſa vie par attachement à la vérité, ou aux ſublimes erreurs qu'il prenoit pour elle, n'a jamais établi ce qu'il ne penſoit pas. C'eſt pour cela que ſon éloquence étoit ſi ſoutenue, ſi magnifique, ſi entraînante: l'énergie naît de la perſuaſion. Voilà, Monſieur, d'où il me ſemble que M. *Olivier de Corancez* devoit partir, pour nier qu'un

qu'un homme de lettres eût tenu le propos cité, & non pas de ſa trivialité. Il y a tel homme de lettres qui en tient de plus plats encore: je n'en veux pour preuve que l'obſervation niaiſe qui donna lieu à la belle réponſe de M. *de Buffon*, qui lui fait encore plus d'honneur qu'à *Jean-Jacques*. Ne trouvez-vous pas auſſi, Monſieur, que M. *Olivier de Corancez* relève bien foiblement la vile adreſſe avec laquelle M. *de la Harpe* inſinue que M. *D.* excluoit *Jean-Jacques* de ſa table, quand les gens de lettres s'y raſſembloient? Je ſais qu'il y a des gens lettrés dans les claſſes les plus élevées de la ſociété: mais qui ſont donc les gens de lettres par état (les exceptions ne tirent point à conſéquence) pour que le citoyen de Genêve ne pût être admis à manger avec eux? Du côté de la naiſſance, il les valoit tous: du côté du mérite, il valoit mieux qu'eux tous. Si j'étois à la place de ce M. *D.* je me trompe fort, ou j'apprendrois à M. *de la Harpe* qu'on ne couvre pas impunément de ridicule un

homme qui a des *commis* de l'espèce de *J. J. Rousseau*. Quant à moi, je ne pourrois admettre la vérité de ce fait si malhonnêtement allégué, qu'à l'aide de cette supposition. Si *Rousseau* ne dînoit pas avec les gens de lettres comme vives de M. *D.* c'est que dès-lors il les connoissoit assez pour les fuir.

Je ne conçois pas, Monsieur, comment quelqu'un qui annonce autant d'esprit, de jugement, de sagacité que M. *Olivier de Corancez*, & qui a vécu familièrement avec *Jean Jacques* peut dire : *J'ose affirmer qu'il ignoroit sa force, & qu'il ne se voyoit qu'à travers le voile de la modestie.* Je n'ai pas eu l'inestimable avantage de vivre familièrement avec *Jean-Jacques ;* mais j'ai étudié son caractère dans ses ouvrages, où il se peint si bien ; & dans tout ce que j'ai pu recueillir de ses discours & de ses actions, j'ose affirmer que je l'ai bien saisi, ce caractère unique, & que je chéris plus que personne, la mémoire de celui qu'il immortalise bien plus sûrement encore, que les talens qu'il réunissoit ;

car la manière d'être de *Jean-Jacques* passera à la postérité avec ses écrits, puisqu'ils la contiennent. Eh bien ! Monsieur, je suis forcée de l'avouer, si cela étoit en mon pouvoir, je retrancherois de la touchante énumération que M. *Olivier de Corancez* nous fait des vertus pratiques de son ami, le mot de *modestie ;* & je lui substituerois celui de *modération*, vertu que l'extrême sensibilité de *Rousseau* rendoit en lui si admirable, & que M. *Olivier de Corancez* se contente d'indiquer. *Jean-Jacques* n'étoit point modeste, il étoit bien mieux que cela, il étoit vrai. *Les gens d'esprit*, disoit-il, *se mettent toujours à leur place, la modestie chez eux est toujours fausseté.* Que l'on pèse cette phrase dans le silence de l'amour propre, & on conviendra que ce qu'on appelle *modestie*, n'est une vertu dans un homme supérieur, qu'aux yeux de ses concurrens offusqués de sa gloire. Trop sincère pour être modeste, trop grand pour être vain, celui que nous regrettons s'apprécioit, comme l'au-

roit apprécié tout autre, qui auroit eu autant de lumières, & d'impartialité que lui : il connoiſſoit bien la trempe des armes qu'il employoit pour combattre les préjugés & les vices, fléaux de la nature & de la ſociété : il goûtoit le premier, & mieux qu'aucun de ſes lecteurs, les charmes inexprimables qu'il répandoit ſur ſes ouvrages ; l'accord de ce qu'il diſoit & de ce qu'il ſentoit, lui garantiſſoit leur ſuccès. Quelquefois ſa fierté s'indignoit des odieuſes interprétations de ſes adverſaires ; mais ſa bonté, qualité que perſonne n'a jamais portée plus loin que lui, l'amenoit bientôt à les plaindre : non, avec cette compaſſion inſultante à l'uſage de la médiocrité ; mais avec cette tendre commiſération, que l'ami de la vérité devoit avoir pour tous ceux qui s'éloignoient d'elle. Il jouiſſoit, ſans doute, du ſentiment de ſa propre valeur ; mais il n'en tiroit pas le droit de dédaigner les gens d'un mérite ordinaire, & pourvu qu'on ne fût ni fourbe ni méchant,

on étoit, à ſon avis, tout ce qu'il eſt néceſſaire d'être.

Souffrez, Monſieur, que je me permette encore une obſervation ſur la lettre de M. *Olivier de Corancez*. Je ſuis bleſſée d'y voir les noms de *Voltaire* & de *Rouſſeau*, ornés des mêmes épithètes, & placés à côté l'un de l'autre. Je crois que le premier doit retentir dans les académies & le foyer de la comédie françoiſe; & le ſecond, par-tout où ſont encore en honneur, l'amour de la vérité, la rectitude des principes, l'auſtérité de la morale, la pureté des mœurs, & la ſaine philoſophie. Il y a long-temps qu'on l'a dit: *on eſt de la religion de ce qu'on aime*. Je ſuis trop l'amie de *Rouſſeau* pour être l'ennemie de *Voltaire*: mais il me ſemble que le plus bel eſprit, & le plus grand génie de ce ſiècle, ne ſont pas faits pour figurer enſemble; & je dirois volontiers que M. *Olivier de Corancez* eſt trop l'ami de *Voltaire*, pour être autant qu'il le faudroit celui de *Rouſſeau*. Au reſte, M. *Olivier de Corancez*, cho-

qué de l'effor que prend M. *de la Harpe* me paroît un homme raisonnable, impartial, ami de l'ordre ; & ce n'est que par ce que je fais un cas infini de sa façon de penser, que je désirerois qu'il eût assez aimé *Rousseau* pour ne lui associer personne. J'ai encore été tentée de reprocher à M. *Olivier de Corancez* de n'avoir pas mis de chaleur dans la défense de l'immortel Genevois ; mais en considérant que c'est à M. *de la Harpe* que cette défense est adressée, j'applaudis à la générosité de son auteur.

Ne pensez pas, Monsieur, que j'aie voulu faire l'éloge de *J. J. Rousseau* ; ce seroit encore le réduire au taux général. Depuis l'établissement des académies, de qui ne fait-on pas l'éloge ? Non seulement je ne voudrois pas faire le sien, quand je me sentirois des talens qui pussent répondre à mon zèle : je voudrois même que personne ne le fît. Eh ! ne l'a-t'il pas fait lui-même, toutes les fois qu'il a écrit, parlé, agi ? Il ne nous a laissé qu'un moyen de le louer, c'est de nous

rendre ſes bienfaits utiles, en méditant ſes ouvrages, en nous pénétrant de ſes principes, en nous rappellant ſes exemples, & ſur-tout en imitant ſes vertus.

J'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

DU RIEZ-GENEST.

P. S. Je vous prie, Monſieur, de vouloir bien inférer dans votre journal, en même-temps que ma lettre, l'épitaphe qui ſuit. Elle fut faite dans les premiers jours de juillet: mais elle n'a point encore paru; & je crois que ſa ſimplicité la rend digne d'être offerte au public.

Sous cette tombe aux vertus conſacrée,
De *Jean-Jacques Rouſſeau* la dépouille ſacrée;
Par les ſoins d'un ami, brave l'effort des ans;
Et ſa mémoire à jamais révérée,
Du nom de *Gérardin* portera la durée
Au-delà des bornes du temps.

LETTRE XVI.

Sermons pour les jeunes Demoiſelles & les jeunes Dames, par James Fordyce, *docteur en théologie de l'Univerſité de Glaſgow, & paſteur d'une congrégation de la Société de Londres, traduit de l'anglois ; prix 3 livres relié. A Paris, chez les frères* Etienne, *libraires, rue Saint-Jacques, à la Vertu.*

DEPUIS quelque temps on a enrichi notre littérature d'une foule de traductions d'ouvrages anglois. Notre nation, qui outre d'abord les choſes, les a accueillis avec enthouſiaſme, & ſouvent il a ſuffi pour donner de la vogue à un ouvrage, de décorer ſon frontiſpice des mots, *traduit de l'anglois.* De cette admiration exceſſive on eſt revenu au deſir de les imiter : cette révolution s'eſt ſur-tout fait ſentir dans nos tragédies, nos comédies, nos drames & nos romans. Une branche de littérature angloiſe avoit

cependant été négligée ; c'étoit l'éloquence ſacrée. La différence du culte a-t-elle été cauſe de cette indifférence ? ou plutôt les traducteurs n'avoient-ils encore rien trouvé qui méritât d'intéreſſer une nation ſi riche en ouvrages d'éloquence ? Celui que je vous annonce aura donc, Monſieur, à tous égards, le mérite de la nouveauté. Quelque admiration que nous ayons pour toutes les productions de ce pays, je doute que celle-ci faſſe des imitateurs parmi nous. Je vais cependant vous en donner une idée : elle pourra ſervir à vous faire connoître le genre de l'éloquence de ce peuple républicain, à la comparer avec la nôtre ; le jugement qu'on pourra en porter ſera d'autant mieux fondé, que cet ouvrage a eu un très-grand ſuccès à Londres.

Ces Sermons, comme le titre l'annonce, ſont adreſſés à de jeunes dames & à de jeunes demoiſelles. Ils ont pour objet de leur tracer les devoirs & les vertus qu'elles ont ou auront un jour à remplir. Quoiqu'un tel auditoire ne ſemble pas prêter aux grands traits de

l'éloquence, il exige cependant du talent dans l'art de la perſuaſion : car c'eſt par l'imagination, par le cœur qu'on doit chercher à le ſubjuguer. Ce ſexe trop vif & trop ſenſible n'eſt pas propre à ſuivre de longues diſcuſſions & des raiſonnemens trop compliqués ; mais il prend plus d'intérêt, il s'émeut plus facilement quand on ſait lui préſenter des tableaux variés & touchans. Et quel eſt le temps où l'on doive compter plus ſur le ſuccès qu'à cet âge heureux où les plaiſirs, les préjugés & les vices n'ont point encore altéré, dénaturé leur conſtitution morale ?

Il ne paroît pas que le paſteur Anglois ait ſenti l'avantage de ce plan ; car ſes diſcours ſont en général froids & diffus ; ſouvent au lieu de peindre il métaphyſique, il paſſe rapidement ſur les grands objets, & s'appeſantit ſur des détails minutieux. Quelquefois auſſi perdant ſon ſujet de vue, il traite des matieres étrangères ou peu dignes de la majeſté de la chaire. Il examine, par exemple, pourquoi on ne lit plus les anciens romans de che-

valerie ; il differte ſur la danſe, & s'efforce d'en prouver l'utilité. « Il me » ſemble, dit-il, que par rapport à » l'impreſſion que peut faire la danſe, » il n'y a pas plus d'inconvénient que » dans une voix qui, en chantant, » fait entendre ſes modulations ſur » les tons les plus tendres & les plus » gracieux ». Ce miniſtre eſt bien confiant de croire qu'une voix qui fait *entendre ſes modulations ſur les tons les plus tendres & les plus gracieux* n'eſt pas ſujette à inconvénient. Pour prouver ſa thèſe, il avance que « cet » exercice eſt très-propre à contribuer » à la ſanté & à la gaîté, à entretenir » la ſociété, & à faire naître entre les » deux ſexes une affection honnête, » parce qu'il faut, pour s'en acquitter, » une certaine aiſance & une certaine » grace auxquelles la nature a attaché » des ſenſations très-agréables, dont » les ſpectateurs ſont à portée de jouir » comme les acteurs eux-mêmes ». Il ſe mêle auſſi de donner des conſeils ſur la muſique, de raiſonner ſur ſa nature, ſur ſes effets, d'en critiquer les défauts, d'en juger les beautés,

plutôt en artiſte qu'en ſimple connoiſſeur. » On ne peut rien concevoir, » s'écrie-t'il, de plus déſagréable que » la ſituation d'une jeune perſonne, » qui, n'ayant pas le goût de la mu» ſique, qu'on la force cependant » d'apprendre, ſe voit condamnée à » l'humiliante diſgrace de faire ſouffrir » ſes amis en écorchant des pièces » qu'on lui donne à exécuter, ſou» vent ſur la parole trompeuſe d'un » maître, qui, pour ſe faire valoir, » ou pour la flatter, & ceux-mêmes » qui s'intéreſſent à elle, aura eu » grand ſoin de publier que, dans » toute ſa vie, il n'a pas eu une meil» leure écolière ». Ne ſont-ce pas là, Monſieur, des conſeils bien importans pour un miniſtre qui prêche l'évangile? Mais vous allez voir ici que s'il n'eſt ni théologien, ni moraliſte, il eſt au moins profond muſicien. » Com» bien ne doit-on pas regretter que ce » charme admirable de la mélodie, » digne à juſte titre de ce nom, lorſ» que le mérite de l'expreſſion s'y » trouve réuni, ſoit ſacrifié, comme » on le voit ſouvent, à la vaine &

» misérable affectation de montrer de
» la légèreté dans l'exécution des
» sujets les plus graves ; affectation
» qui, au lieu de rendre les différentes
» combinaisons des sons un moyen
» puissant de toucher le cœur, d'ex-
» citer de douces émotions, ou d'ap-
» paiser des sensations désagréables,
» comme on l'éprouvoit autrefois,
» dégénère dans un futile amusement,
» vuide de dignité, manquant de sen-
» timent, dépourvu de tout ce qui
» peut procurer des idées réelles, &
» mériter un juste applaudissement.
» Quel partisan de cet art enchanteur
» peut ne pas gémir de voir que
» d'abord qu'un air insipide a été en-
» tendu dans un spectacle public, aussi-
» tôt une jeune personne apprend à
» répéter cet air d'une manière plus
» insipide encore, pendant que les
» plus intéressantes & les plus sublimes
» compositions, où la simplicité & le
» pathétique se trouvent réunis, sont
» négligées ou plutôt abandonnées ».
Après avoir entendu ce pasteur prê-
cher la danse, donner des leçons de
musique, on ne doit plus être étonné

de le voir se déclarer le partisan des romans, & soutenir qu'ils sont propres à éclairer l'esprit & former le cœur. Ce langage seroit d'autant plus étonnant dans la bouche de tout autre ministre, que des écrivains profanes se sont élevés avec force contre ce genre d'ouvrage, prétendant qu'ils donnoient trop de force & d'activité aux passions, qu'ils égaroient l'imagination, séduisoient le cœur, trompoient l'esprit par des peintures infidèles des mœurs & du cœur humain, de la vertu & du vice.

Un défaut encore plus essentiel dans ces sermons, c'est que pour exciter à la vertu, ils n'offrent presque partout que des motifs humains, tels que le bonheur de la vie, la considération, & sur tout l'espoir de plaire. De tels motifs peuvent, il est vrai, donner quelques vertus; mais ils ne seront jamais suffisans pour amener à la perfection humaine. La seule religion en a d'assez purs, d'assez élevés, d'assez puissans pour y conduire; & si tous les hommes doivent y revenir, les ministres, qui prétendent être les

organes, doivent le moins la perdre de vue.

On doit le blâmer, par la même raiſon, de citer ſouvent des paſſages de poëtes, de philoſophes & d'écrivains profanes. Pourquoi ne pas aller chercher la vérité dans ſes ſources les plus pures & les plus abondantes? Les livres ſacrés & les ſublimes ouvrages de tant de pieux perſonnages, n'offrent-ils point les vérités tout à la fois les plus évidentes & les plus élevées? Ce goût de préférer le profane au ſacré, nous paroît d'autant plus étonnant dans ce paſteur, qu'il paroît ſentir tout le mérite de nos livres ſaints; vous allez en juger par ce morceau, qui eſt un des mieux écrits de l'ouvrage.

» Leur ſtyle offre une abondante » variété; on y trouve une telle uni» formité de ſentimens, un ſi grand » agrément dans les faits, qu'un eſprit » réfléchi en ſera long-temps frappé » d'admiration. Que dirai-je de plus? » — Je ne demanderois pas que vous » liſiez ce livre, qu'on nomme *la Bible*, » ſi vous pouviez m'en citer un autre

» qui puiſſe autant inſtruire, autant » faire d'impreſſion, & autant ſatis- » faire des eſprits ſenſés ; un autre qui » ſoit plus adapté aux différens degrés » de notre intelligence, de nos goûts, » de nos caractères ; livre par excel- » lence, dans lequel il eſt ſi difficile » de déterminer ce qui frappe le plus » du ton uni & ſimple, de la ſublimité » & de la force, & réuniſſant ces » qualités d'une manière admirable ; » livre dans lequel il y a ſi peu de » choſes qui puiſſent décourager les » eſprits les plus foibles, s'ils ſont » dociles, & tant de choſes capables » de ſatisfaire les eſprits les plus éle- » vés, s'ils ont de la candeur ; livre » où la plus grande ſimplicité, & ce- » pendant la plus grande majeſté, » font alternativement reſſentir leurs » effets à l'eſprit & au cœur ; livre » enfin, où la fragilité, les déſordres » & les maux attachés à la nature » humaine ſont mis à découvert d'une » manière ſi ſenſible, & où les re- » mèdes ſont indiqués avec une ten- » dreſſe ſi marquée ». Quand il parle des vices & des défauts de l'huma-

nité, il ne revient point enſuite les imputer à ſon auditoire & l'accabler de reproches, il ſemble au contraire craindre de l'humilier, de l'outrager; il aime même à lui ſuppoſer des vertus, à l'en louer, à l'en féliciter; loin encore de s'arrêter à lui faire un crime de ſes goûts, de ſes penchans, de ſes plaiſirs, il les lui rappelle quelquefois, mais en lui montrant où il faut les diriger. Peut-être fait-il mieux en cela que nos prédicateurs François, qui s'appliquent à ne montrer à leurs auditeurs que leurs imperfections & leurs vices, à ne les peindre qu'avec les traits les plus forts & avec les couleurs les plus effrayantes; les rapprochant enſuite des tableaux de la vertu, que leur imagination s'eſt épuiſée à embellir, ils jettent par là l'étonnement dans l'ame de l'auditeur. Mais celui-ci meſurant, calculant la diſtance qu'il y a de lui à cette perfection s'effraie, ſe décourage, & il n'oſe plus tenter de franchir l'intervalle qu'il croit voir entre lui & la vertu; ſi tant d'ouvrages éloquens ont ſi peu produit de converſions

parmi nous, peut-être eſt-ce là ce qui a été un des plus grands obſtacles : mais le paſteur Anglois, en ne voulant point trop dévoiler à ſes auditeurs leurs défauts & ne leur point montrer la vertu ſous un point de vue trop éloigné, deſcend quelquefois de la dignité de ſon auguſte miniſtère, & va juſqu'à emprunter le langage puérile d'un doucereux galant. « Nous » ſouhaitons, leur dit il, une place » dans vos cœurs, pourquoi n'en » ſouhaiteriez-vous pas une dans » les nôtres ? Mais que vous vous » abuſez, mes chères amies, ſi vous » prétendez emporter le nôtre par » violence ! Lorſque vous nous mon» trez un doux empreſſement de ne » plaire que par tout ce qui eſt décent, » honnête & dépouillé d'affectation, » c'eſt alors que vous nous attirez, » que vous nous ſubjuguez, que nous » nous rendons volontiers vos eſcla» ves ». Ce tendre & ſoumis paſteur ne déſigne jamais ſon auditoire que par les galantes dénominations de *mon aimable auditoire, mes belles amies, mes tendres amies, mes bienaimées*,

mes charmantes sœurs, &c. si par fois il veut sourire aux graces, par fois aussi il prend le ton sublime de l'épopée, jugez-en par cette invocation aux étoiles. « O vous, chastes étoiles, » qui avez des yeux innombrables, » veillez sur la conduite intérieure » des mortels; dites, peut-il être vrai » qu'une jeune dame qui prétend à » la moindre réputation de décence » puisse s'oublier un seul instant, au » point de jetter seulement les yeux » sur ce *ramassis* infernal de futilités & » de dissolutions ». L'expression de *ramassis* figure-t elle bien dans un endroit où l'orateur veut prendre l'essor? on en trouve assez fréquemment dans ce genre, telle que *caquetage*, *brimborion*, *engeance*, *cohue*. Si ces mots sont exprimés dans l'original par des expressions équivalentes, le traducteur auroit dû dans ces endroits se dispenser de traduire à la lettre,

Cependant je serois injuste, Monsieur, de ne point applaudir aux morceaux estimables qui se trouvent dans ces sermons; si vous passez à l'auteur son goût pour la danse, pour les

romans, & les madrigaux, vous conviendrez, en le lisant, qu'en général sa morale est pure, qu'il donne d'excellentes leçons de conduite à son *charmant* troupeau, que le ton qu'il a pris est simple, onctueux, insinuant & à la portée des jeunes personnes qu'il endoctrine. A l'égard du traducteur, les critiques que je me suis permises sur l'ouvrage de M. *James Fordyce* ne peuvent retomber sur lui; en nous livrant la gravure, il n'est point garant des défauts qui se trouvent dans le dessein original; ainsi, son entreprise, loin d'encourir le blâme, mérite des éloges & des encouragemens. Sa traduction est fidèle, exacte, & le style convenable au sujet. Nous l'exhortons à exercer ses talens sur d'autres ouvrages Anglois plus dignes de ses soins.

Je suis, &c.

LETTRE XVII.

Discours prononcé dans la séance publique de l'Académie d'Amiens, par M. l'abbé de C ***.

MESSIEURS,

JE négligerois trop les circonstances, si j'ouvrois vos conférences académiques, sans vous entretenir d'un poëte célèbre que la mort vient de frapper au milieu de sa gloire. Vieillard fameux, dont les succès trop coupables ont, pour ainsi dire, marqué tous les instans de la vie, *Voltaire!* la postérité sera-t-elle en ta faveur aussi prévenue, aussi idolâtre que ton siècle?

» Il faut cependant, Messieurs, l'avouer à la gloire de ce poëte; son nom subsistera toujours: eh! comment ne seroit-il pas immortel? il a chanté les vertus du plus grand & du plus chéri de nos rois. Semblable à la renommée, son génie traverse & la terre & les mers, en montrant aux

nations le médaillon d'*Henri IV*.

» Mais après avoir jetté ſur le buſte de ce poëte toutes les fleurs que je puis y répandre, j'en détourne la vue, & je m'enveloppe du voile ſacré de la religion, pour gémir & pleurer avec elle.

» Oui, Meſſieurs, il en eſt des grands talens comme des richeſſes; ce ſont dans nos mains des glaives victorieux ou funeſtes. A quels excès un eſprit ſuperbe ne porte-t-il pas les hommes! Gardons-nous néanmoins de blâmer la noble ambition d'un eſprit ſupérieur, qui s'élevant au-deſſus du vulgaire, cherche à perpétuer ſa mémoire par des ouvrages ſublimes. L'amour de la gloire fait naître l'héroïſme, & les écrivains célèbres marchent avec les héros; ils ſont même plus rares: *Alexandre* jaloux de la gloire d'*Achille*, pleuroit de n'avoir point un *Homère*.

» Non-ſeulement les écrivains célèbres ſont les maîtres de la renommée, mais ils ſont néceſſaires dans une monarchie puiſſante; ils influent ſur le bonheur des peuples, ſur leurs mœurs

& ſur leurs actions ; ils démaſquent le vice, préconiſent la vertu, animent la valeur. Une belle action fiérement peinte, en produit ſouvent une plus belle, & quelquefois l'homme puiſſant qui ne rougiroit pas du crime, craint un poëte véridique ou un hiſtorien ſévère.

» Mais ces dons du génie, ſi précieux & ſi rares, vous ne les eſtiméz, Meſſieurs, que lorſqu'ils ſont utiles & conſacrés à la vérité, & les talens ne ſont reçus parmi vous que ſous les traits de la vertu & du patriotiſme.

» Je conviens que les eſprits qui ſe vouent uniquement à la frivolité, aux preſtiges des ſens, ou à l'illuſion des ſyſtêmes, peuvent en flattant les goûts de leur nation, acquérir quelque célébrité ; mais ils ſont payés par leurs foibles contemporains, & les ſiècles à venir ne leur doivent plus rien : la vérité au contraire ne vieillit jamais ; ſes charmes augmentent dans tous les âges, & l'écrivain qui la célèbre, eſt toujours nouveau.

» Flattez les hommes, vous êtes ſûr de leur plaire ; encenſez leurs paſſions,

vous ſerez leur idole ; là reconnoiſſance du vice eſt toujours extrême. Hélas ! de combien de manières l'homme de lettres peut-il être ſéduit ! L'amour propre eſt le véritable *Protée* de la fable ; il ſe préſente à nos yeux ſous mille formes diverſes ; il nous enivre par le ſuccès du moment ; il nous fait prendre l'orgueil pour le génie, & preſque toujours la vanité pour la gloire. Cependant la vanité eſt à la gloire ce que le menſonge eſt à la vérité : ſur la vapeur légère de l'encens, cette folle déité ſe promène dans tout l'univers ; par ſes enchantemens elle capte l'eſprit des hommes, & leur fait conſacrer leurs plus beaux jours à ſe former une réputation incertaine & volage comme elle. Son art n'eſt point d'inſtruire, mais de ſéduire ; ſon flambeau n'éclaire point l'eſprit, mais il incendie le cœur, & ſa lumière ne découvre que cette carrière du mal, ſi funeſte & malheureuſement ſi féconde.

» Ce tableau trop véritable, je ne l'expoſe à vos yeux, Meſſieurs, que pour y oppoſer le contraſte le plus ſenſible,

ſenſible, & c'eſt parmi vous-mêmes que je trouve ce contraſte frappant. Je parle de l'illuſtre *Greſſet :* en célébrant ſa mémoire, chérie au milieu d'une ville qui l'a vu naître, il eſt bien doux pour mon cœur de rendre un hommage à la plus tendre amitié.

» Vous le ſavez, Meſſieurs, ſon ame eſt peinte dans ſes écrits, & ſes écrits ſont immortels. Quel brillant coloris ! quel agréable pinceau ! Traçoit-il à nos yeux les beautés de la nature, il en diſpenſoit les tréſors, il en étaloit tous les charmes ; peignoit-il la vertu, la franchiſe, il en étoit le peintre & le modèle.

» Mais tandis que ſon ſouvenir nous fait encore verſer des larmes, le Parnaſſe pleure un poëte inimitable. Son ingénieuſe comédie du *Méchant* brillera toujours ſur la ſcène françoiſe ; ſon *Vert-Vert* ſera toujours lu, & ſon immortelle *Chartreuſe* demeurera déſormais le temple de l'eſprit & du goût.

» Les jours de ce poëte célèbre furent marqués par trois époques brillantes ; à ſon aurore, les graces parurent avec

lui; dans sa jeunesse, le génie fit éclater tous ses feux, & la religion couronna le reste de sa vie ».

Je vous ai cité ce petit discours tout entier, & je crois, Monsieur, que vous m'auriez su mauvais gré d'en omettre une seule phrase. Dans son énergique précision il renferme une foule de grandes pensées & de belles images. Le génie de *Voltaire, qui, semblable à la renommée, traverse la terre & les mers, en montrant aux nations le médaillon d'*Henri IV....., *L'amour-propre, qui, semblable au* Protée *de la fable, se présente à nos yeux sous mille formes différentes, nous enivre par le succès du moment, nous fait prendre l'orgueil pour le génie, & la vanité pour la gloire.... La vanité, cette folle déité, qui sur la vapeur légère de l'encens se promène dans tout l'univers*, sont entr'autres des images de la plus grande beauté. Il n'y a rien, absolument rien à reprendre dans ce discours que sa trop grande brièveté. Le plaisir que cause sa lecture dégénère en une espèce de peine, quand on voit qu'il est de si courte durée; mais la circons-

tance pour laquelle il a été fait ne permettoit guères à l'auteur de lui donner plus d'étendue. L'adreſſe avec laquelle il a ſu louer *Voltaire*, ſans trahir les intérêts de la religion, fait autant d'honneur à ſon cœur qu'à ſon eſprit. L'auteur n'a point voulu ſe faire connoître; mais j'ai cru reconnoître l'imagination vive & brillante, le ſtyle plein & harmonieux de l'*auteur des excellens Mémoires philoſophiques du baron* de ***.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVIII.

La Peinture, poëme en ſept chants; par M. Leſcalier. *A Paris, chez* Eſprit, *libraire, au Palais royal.*

Vous connoiſſez, Monſieur, les poëmes qu'*Alphonſe Dufreſnoy*, & l'abbé *de Mably* nous ont laiſſés ſur la peinture: vous y avez remarqué d'excellens préceptes, & de bons vers latins, quoique les écrivains du ſiècle d'*Auguſte* nous aient rendus très-

difficiles ſur cet article. MM. *Watelet* & *le Mierre* nous en ont auſſi donné un ſur le même ſujet, & vous ſavez quel jugement le public en a porté. Un moderne, M. *Antoine Leſcalier*, dont le nom eſt peu connu dans la république des lettres, en a fait paroître un depuis quelque temps, dans lequel il chante l'art divin des *Raphaël* & des *Rubens*. Vous ne ſerez peut être pas fâché de voir l'analyſe de cet ouvrage curieux.

L'auteur a diviſé ſon poëme en ſept chants. On ne devine pas pourquoi il a donné une ſi grande étendue à ſon ouvrage, lorſqu'on n'a rencontré à chaque page que des idées communes & des redites inſupportables. Il paroît que M. *Leſcalier* n'a dreſſé aucun plan, mais que ſa grande facilité l'a porté à nous donner environ quinze cens vers plus médiocres les uns que les autres. Vous en jugerez vous-même par ceux que l'on trouve dans le premier chant, à la ſuite d'un exorde très-pompeux. C'eſt une apoſtrophe que lui fait un *peintre ſcholaſtique*, qu'il ſe donne bien de garde de nommer.

Quel vain projet ! arrête, y penſes-tu ?
Crie auſſi-tôt un peintre *ſcholaſtique*,
Tu viens après *Leonard de Vinci*,
Félibien, *de Piles*, *Vazari*,
Parler peinture.

Vous remarquerez d'abord avec moi, Monſieur, que le choix des vers de dix ſyllabes n'eſt pas très-heureux, & enſuite que l'auteur a ſûrement cru écrire en proſe lorſqu'il a aligné cette tirade. Quoi qu'il en ſoit, tous les écrivains qu'il cite ont eu grand tort de *parler peinture* avant lui ; car, dit-il, tous leurs écrits

Ne feront point un ſeul peintre en cent ans.

On eſt tenté de croire, d'après cet arrêt, que M. *Leſcalier* a tout prévu pour que ſon poëme en faſſe un en moins de temps ; pour y parvenir, tels ſont les conſeils qu'il donne aux jeunes artiſtes.

Si votre étude, abuſant votre attente,
N'eſt point pour vous *une étude charmante* ;
Quittez, *quittez*, ſans attendre plus tard :
Pour ce talent vous n'avez qu'un goût *louche*.

Je m'arrêterois avec complaisance sur ces préceptes si je ne trouvois plus de mérite dans la traduction de la pensée d'*Horace* : *ut pictura poësis erit*, que l'auteur du nouveau poëme rend ainsi :

. . . . . Poësie & Peinture
Sont sœurs *de lait.*

Voici à peu près, Monsieur, ce que le premier chant offre de meilleur : dans le second, M. *Lescalier* passe en revue les plus grands peintres de l'école d'Italie ; il les peint à sa manière ; & c'est alors qu'il est *grand sans ampoule*, comme il le dit de *Raphaël*.

Dans le troisième, il s'élève fortement contre les études que font les jeunes gens d'après les chefs-d'œuvres de l'antiquité, d'après ces monumens précieux, que l'on n'a regardés depuis leur naissance qu'avec une sorte de vénération. L'auteur me permettra de lui objecter que nos plus grands peintres ne se sont formés que sur ces modèles ; que *le Poussin* n'est parvenu au plus haut degré de perfection dans son art, que parce qu'il a étudié

l'antiquité, & que, dussions-nous n'avoir plus que des peintres comme *le Poussin*, il seroit encore à désirer que l'on suivît la route qu'il prit. On voit aisément que pour faire des vers, M. *Lescalier* a voulu se frayer des chemins nouveaux, & qu'il ne s'est formé sur personne; mais, *sunt quibus ingenium cui mens divinior*, &c.

La *Composition* est traitée en partie dans le quatrième chant, & l'auteur y recommande sur-tout le choix des sujets; car, dit-il:

Je ris d'un *sot* dont le frêle *cerveau*,
Entretenant un sujet *apocryphe*,
Dans un tableau présente un *logogryphe*;
Tout glorieux d'avoir fait du nouveau.
Pour deviner sa maussade peinture,
Frottant ses yeux, l'attentif spectateur,
Se met en vain l'esprit à la torture;
Il donne au diable & l'ouvrage & l'auteur.

Avouez, Monsieur, qu'il faudroit être un citoyen bien *maussade* pour ne pas être sensible à l'harmonie du premier vers, pour ne pas admirer cette expression, *entretenant un sujet*,

pour ne pas applaudir à ces rimes riches & élégantes *apocryphe* & *logogryphe*, pour ne voir dans le quatrième vers qu'un auteur *tout glorieux d'avoir* rimé de mauvaise prose, pour ne pas s'extasier à la vue de ce tableau que M. *Lescalier* fait sur-le-champ, d'un *spectateur attentif qui se frotte les yeux & qui donne au diable l'ouvrage & l'auteur*; avouez enfin qu'il étoit impossible de peindre aussi bien l'*attention*, l'*embarras* & le *dépit*. Ne jugez pourtant point sévèrement, Monsieur, car l'auteur s'écrieroit peut-être:

Malheur au juge empesé, méthodique;
Qui me toisant d'un compas symétrique,
Avec sang-froid osa me critiquer.

Peut-être alors aussi mettroit-il, de sang-froid, & nous y gagnerions, en ce qu'il parleroit françois.

La couleur fait, je crois la matière du cinquième chant, il faut le deviner du moins, car les objets se succèdent si rapidement qu'on a peine à les distinguer. On y remarque pourtant

quatre vers qui méritent d'être cités, par la préciſion avec laquelle M. *Leſcalier* décide entre les meilleurs peintres Flamands.

Gérard Dou plaît, mais moins que *Van-Oſtade*,
Près de *Berghem*, *Breugle* paroît mauſſade;
Et *Wander-Verf* ſi LECHE, ſi fondu,
N'eſt point égal au large & fin *Melzu*.

On ne ſait trop ce que l'auteur veut dire dans le ſixième, on y retrouve encore des préceptes noyés dans des tirades de vers aſſommans. Ce qu'il préſente de plus piquant, c'eſt une ſortie contre *un froid pédant qui veut embarraſſer le génie de* L'ATTIRAIL *incommode des loix*.

Un froid pédant lui forgeant des liens,
A beau crier des bancs de ſon collège,
» Paſſez *ici*, *ce* chemin vous abrège,
» *Eſt plus uni*; voilà mille embarras,
Il vous faudra revenir ſur vos pas.

L'on ne ſera ſûrement pas tenté de *revenir ſur ſes pas* pour relire le poëme

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Essai sur l'Histoire générale des Tribunaux des peuples, tant anciens que modernes, ou Dictionnaire Historique & Judiciaire, contenant les anecdotes piquantes & les jugemens fameux des Tribunaux de tous les temps & de toutes les nations, par M. des Essarts, *avocat, membre de plusieurs académies, avec cette épigraphe :*

Indocti discant, & ament meminisse periti.

Le premier volume de cet ouvrage a paru le 15 août dernier. Il contient l'Histoire des tribunaux d'Achem, d'Alger, d'Angleterre, d'Athènes, & une foule de jugemens fameux de toutes les nations. Le second volume vient de paroître. Il a été mis en vente avant le terme qu'on avoit fixé. Il renferme l'Histoire des tribunaux de la Chine, des Chingulois, des habitans de la côte d'Or, de la Corée, du Dannemarck, de l'Egypte, de l'Empire, de l'Espagne, & une

multitude de jugemens fameux & d'anecdotes de tous les peuples. Les autres volumes paroîtront successivement de trois mois en trois mois. Le troisième est sous presse. Cet ouvrage sera composé de six volumes *in-8°*. Chaque volume se vend 4 livres: On peut s'adresser à l'*Auteur*, rue de Verneuil, la troisième porte cochère avant la rue de Poitiers; & chez les libraires suivans, *Nyon* aîné, rue Saint-Jean-de-Beauvais; *Durand* neveu, rue Galande; & *Merigot* le jeune, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

Gazette des Tribunaux, par M. *Mars*, avocat en parlement. Prix 15 liv. par année.

Cet ouvrage se répand toujours avec beaucoup de succès; on voit par les différens volumes qui en ont été publiés une gradation de changemens qui annonce que l'auteur est parvenu par l'étendue de ses correspondances à ne rassembler que ce qui tient essentiellement aux tribunaux, comme notices de causes, de mémoires, de questions, de consultations, de livres

de droit, de jurisprudence, d'éloquence & de tout ce qui regarde la législation : ainsi l'ouvrage répond parfaitement aujourd'hui aux vues des jurisconsultes & des praticiens. On s'abonne à présent chez *Desnos*, *libraire, ingénieur-géographe du roi de Dannemarck, rue Saint-Jacques, au globe.*

On continuera d'envoyer franc de port à l'auteur, *rue Pierre-Sarrasin*, les mémoires, livres & extraits qu'on voudra faire annoncer, & l'on trouvera aussi chez lui des quittances d'abonnement.

Comme il se propose d'insérer dans ses feuilles, pendant le courant de l'année 1779, des états abrégés des officiers qui composent les juridictions souveraines du royaume, il joindra au premier numéro de ladite année une carte de la France divisée en ses parlemens & autres cours.

Cours de langue Espagnole. Cette langue commence à s'introduire en France, non-seulement à cause de notre commerce, qui, tous les jours,

fait de nouveaux progrès en Eſpagne, mais encore par rapport aux vraies beautés de cet idiôme, & des excellens ouvrages que les ſavans de cette nation font aujourd'hui paroître. Elle mérite par tous ces motifs, l'eſtime de toutes les perſonnes inſtruites dans les belles-lettres. D'ailleurs, cette langue, auſſi facile à apprendre que la langue Italienne, a quelque choſe de plus mâle & de plus noble, de plus énergique & de plus éloquent, que cette dernière. Elle eſt la ſeule langue étrangère, qui, par ſa force, puiſſe aller de pair avec la langue latine, elle en eſt la figure dans toutes ſes expreſſions.

Le ſieur *Baptiſte* DAMON, qui a demeuré vingt ans à la cour d'Eſpagne, & qui a voyagé dans les principales provinces de ce royaume, ſe propoſe d'en donner des leçons en ville. Il aura ſoin de mettre entre les mains de ſes élèves le fameux *don-Quichotte de Cervantes de Saavedra*; & comme la traduction françoiſe de cet auteur, connue de tout le monde, a non-ſeulement défiguré, mais totalement

encore dégradé ce parfait ouvrage ; dont toutes les nations ont unanimement admiré & la fineſſe & la beauté ; il ſe propoſe de faire bien connoître à ceux qui prendront de ſes leçons toute l'étendue des idées, la force des expreſſions & la beauté du ſens moral de cet auteur unique, ſi imparfaitement conçu, par les difficultés inſurmontables de ſa vraie traduction, & par l'ignorance des coutumes de ſa nation, qui ſeules peuvent en donner toute l'intelligence. Il fera uſage à cet effet, d'une méthode très-facile dont il eſt l'inventeur. Ceux qui par goût pour la lecture, les ouvrages curieux & ſavans, ou par la néceſſité de voyager, voudront apprendre cette langue, n'auront beſoin que de ſix moix de leçons pour bien traduire, lire, écrire & parler.

Les étrangers & négocians qui voudront paſſer & voyager en Eſpagne, pourront également apprendre du ſieur *Damon* à connoître les diverſes eſpèces d'or, d'argent & de cuivre qui ont cours dans ce royaume, ainſi que leurs différentes valeurs & les

précautions qu'on doit prendre pour y voyager ſans incommodité. Il donnera même une idée des diverſes parties du commerce qui conviendroient ſeules dans ce pays pour y faire des affaires ſolides. Enfin les curieux & les voyageurs auront la facilité de s'inſtruire en peu de temps de tout ce qu'on doit & peut ſavoir d'un pays étranger où l'on eſt reſté & dont on a parcouru les différentes provinces. Ils pourront envoyer leur adreſſe, franche de port, chez le ſieur *Jombert* fils aîné, libraire du roi, rue Dauphine, près le pont-neuf, à Paris.

Cours de langue Angloiſe. Le ſieur *Berry*, Anglois de nation, auteur de la Grammaire générale Angloiſe, & profeſſeur de cette langue, ouvrira le 15 novembre un cours, dans lequel il ſe propoſe de faciliter l'étude de la langue Angloiſe, & ſa prononciation en peu de leçons. Ce cours durera ſix mois, & ſe tiendra trois fois par ſemaine, depuis ſix heures du ſoir juſqu'à huit, ou plus tard, s'il faut.

Il donne auſſi des leçons en ville, & particulières chez lui. On peut ſe faire inſcrire, ou l'avertir en tout temps.

Sa demeure eſt chez M. *Deſprez*, marchand clinquailler, à l'eſpérance, rue de la Sonnerie, près l'apport Paris, au troiſième.

Livres nouveaux.

Traité des couleurs matérielles & de la manière de colorer, relativement aux différens arts & métiers, par M. le Pileur d'Apligny. *A Paris, chez* Saugrain & Lamy, *libraires, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.*

Le Tréſor du Chrétien, ou principes & ſentimens propres à renouveller & conſommer le chriſtianiſme dans les cœurs, par M. l'abbé Champion de Pontalier, *2 volumes* in-12. *A Paris, chez* Charles-Pierre Berton, *libraire, rue Saint-Victor, au Soleil-levant.*

Preces Matutinæ ac Veſpertinæ ex ſacris ſcripturis & liturgicis libris depromptæ. Laurentio-Stephano Boudet, *ſacrarum linguarum interprete, apud* Auguſtinum-Martinum Lottin, *vid. San-Jacobæa.*

Dissertation sur le Droit public des colonies Françoises, Espagnoles & Anglaises, d'après les loix des trois nations, comparées entre elles; dans la première de ces dissertations; on traite entre autres objets de l'origine & des causes de la guerre entre l'Angleterre & ses colonies; & de l'état civil & religieux des Canadiens catholiques. A Paris chez Knapen *père & fils, libraire-imprimeur de la cour des Aides, au bas du pont Saint-Michel.*

Essai sur l'aménagement des forêts, par M. Pamelier d'Annel, *présenté au Roi. A Paris, chez* A. Desprez, *imprimeur du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.*

*Eloge historique d'*Albert de Haller, *avec un catalogue complet de ses œuvres. A Genève,* chez Isaac Bardin, *libraire; & à Paris chez* Merigot *le jeune, libraire quai des Augustins.*

Traité de l'Adultère considéré dans l'ordre judiciaire, par M. Fournel, *avocat au parlement. A Paris chez* Jean-François Bastien, *libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain.*

Anecdotes de l'empire Romain, depuis sa fondation jusqu'à la destruction de la république, chez le même.... Anecdotes

du règne de Louis XVI, *par M.* Nongaret, *chez le même..... Voyage pittoresque de Paris, ou indication de tout ce qu'il y a de plus beau dans cette ville, en peinture, sculpture & architecture, par M.* d***, *sixième édition. A Paris chez les frères* de Bure, *libraires, quai des Augustins.*

On trouve chez les mêmes les Tablettes chronologiques de l'Histoire Universelle, par M. l'abbé Lenglet du Fresnoy, *2 volumes* in-12.

Essai sur les lieux & les dangers des sépultures, traduit de l'italien, avec des changemens & des additions considérables, par M. Vicq d'Azyr, *docteur, régent de la faculté de Médecine de Paris, de l'académie royale des Sciences, &c. A Paris, chez* Didot, *libraire de la société royale de Médecine, quai des Augustins.*

Le Jour chrétien à l'usage des fidèles. A Paris, chez Merigot *l'aîné, quai des Augustins, à la descente du Pont-Neuf.*

Faute à corriger dans le N° 34.

Page 266, ligne 10, l'héritier que nos neveux sollicitent; *lisez*, que nos vœux sollicitent.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SEPTIEME VOLUME.

Le Paradis perdu, Poëme de Milton, *traduit en vers François par M.* Beaulaton; 2 *volumes in-8°.* Page 3

Discours prononcé dans l'Académie de Saint-Pétersbourg le 29 décembre 1776, par M. de Domaschneff, *gentilhomme de la Chambre de l'Impératrice; & directeur de l'Académie, traduit du Russe.* 35

Essai sur la Musique, deux volumes in-4°, ornés d'un grand nombre de figures & de chansons; proposé par souscription. 59

Indications des Nouveautés, &c. 66

Shakespeare, traduit de l'Anglois, dédié au Roi par M. le Tourneur, *tome*

quatrième. A Paris, chez l'auteur, rue de Tournon, & chez Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.* 73

Lettre à l'auteur de l'Année littéraire. 107

Commencement du seizième chant de l'Iliade, sujet proposé par l'Académie Françoise pour le prix de poësie de l'année 1778, traduit par M. le Marquis de Villette. 124

Indications des Nouveautés, &c. 142

Eloge de M. de Voltaire *par M.* Palissot. *A Londres, & se trouve à Paris chez* Jean-François Bastien, *libraire, rue du Petit-Lion.* 145

Eloge de M. le maréchal du Muy, *par M.* de Tresséol. 169

Annales poëtiques ou Almanach des Muses, depuis l'origine de la poësie Françoise, tome II. 185

*Nouveau choix des Fables d'*Esope, *avec la version latine, & l'explication des*

mots en François, divisé en trois parties, pour les classes de Sixième, de Cinquième & de Quatrième; troisième édition, par M. le Roy, *professeur émérite de rhétorique en l'Université de Paris, au Collège du Cardinal-le-Moine, chez* Barbou, *rue des Mathurins.* 202

Lettre à M. Fréron. 207

Indications des Nouveautés, &c. 213

Œuvres de M. de la Harpe, *de l'Académie françoise, nouvellement recueillies, 6 volumes in-8°.* 217

Éloge de M. le maréchal du Muy, *qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Marseille, le 25 août 1778, par M.* le Tourneur. 246

Lettre à M. Fréron, *& sa réponse.* 268

Indications des Nouveautés, &c. 285

Ode sur la guerre présente, après le combat d'Ouessant, par M. Gilbert. 289

Lettre à l'auteur de ces Feuilles sur un article du Mercure & du Journal de Paris, concernant J. J. Rousseau. 308

Sermons pour les jeunes demoiselles & les jeunes dames, par James Fordyce, *docteur en théologie de l'Université de Glasgow, & pasteur d'une congrégation de la Société de Londres, traduit de l'Anglois. 3 liv. reliés.* 320

Discours prononcé dans la séance publique de l'Académie d'Amiens, par M. l'abbé de C***. 333

La Peinture, poëme en sept chants, par M. Lescalier. 339

Indications des Nouveautés, &c. 348

Livres nouveaux. 353

Fin de la Table des matières contenues dans ce septième Volume.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXVIII.

Par M. FRÉRON.

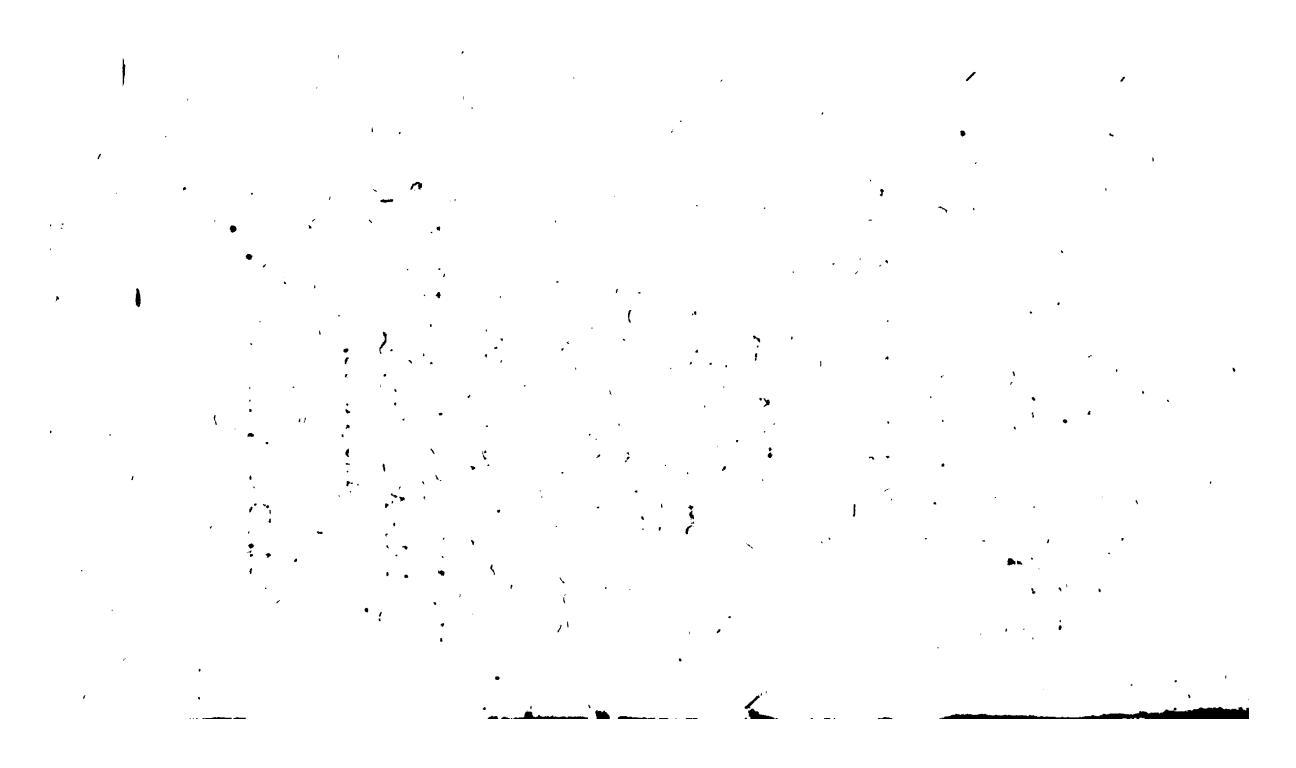
Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME HUITIEME.

A PARIS

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXVIII.



L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Oreſte, *tragédie d'*Euripide, *traduite par M.* Pr.... *A Paris, chez* Eſprit, *au Palais Royal.*

DANS un temps, Monſieur, où le théâtre François s'écarte, plus que jamais, de la nature & de la vérité, où l'on ne voit plus paroître ſur la ſcène que des romans ſans vraiſemblance & ſans intérêt, il ſera ſans doute très-utile de remettre ſous les yeux du public les compoſitions ſages & régulières des anciens tragiques Grecs qui ont ſervi de modèle à *Racine ;* nos auteurs modernes y verront comment on trace un plan, comment on développe & l'on conduit

une action simple sans le secours de ces machines, & de ces coups de théâtre aujourd'hui si fréquens. Ils y apprendront sur-tout le langage du cœur & des passions, l'art de faire parler les personnages conformément à leur situation & à leur caractère. Je sais que le théâtre d'Athènes a ses défauts; mais si on les compare à ceux qui défigurent la scène Françoise, on s'appercevra qu'ils sont d'une espèce tout-à-fait différente & beaucoup moins dangereuse. Des républicains un peu grossiers dans leurs mœurs n'ont pas donné peut-être à la tragédie toute la noblesse & la dignité qui lui convient; & nous, nous l'avons accablée d'une vaine pompe & du fastueux étalage d'une fausse grandeur. Les Grecs se sont quelquefois trop rapprochés de la nature, & nous nous en sommes beaucoup trop éloignés. Amoureux de paroles & accoutumés aux harangues continuelles de leurs orateurs, ils ont souvent affoibli l'intérêt par des déclamations & de trop longs discours; & nous amoureux du brillant & des ornemens frivoles, nous

avons négligé la juſteſſe & la vérité du dialogue pour courir après des antithèſes, des ſentences, des idées fauſſes & giganteſques. Trop ſcrupuleux ſur la vraiſemblance, ils n'ont pas mis aſſez d'action dans leurs pièces, & nous avons ſurchargé les nôtres d'incidens romaneſques & de ſituations forcées. Nos jeunes poëtes, qui ne ſont pas communément aſſez inſtruits pour étudier les Grecs dans leur langue, ſentiront peut-être en les liſant, même dans une traduction, combien le ton ſimple & naturel qui fait le charme de leurs écrits, eſt préférable à cette recherche & à cette affectation ridicule qui gâte preſque toutes les productions modernes.

L'art dramatique commençoit à dégénerer en France, lorſque le père *Brumoy* publia ſon Théâtre des Grecs. Ce critique, d'ailleurs ſi judicieux & ſi eſtimable, craignit que la peinture des mœurs des Grecs ne déplût à Paris. Il n'oſa montrer les anciens tragiques tels qu'ils étoient, & il eſſaya de les habiller à la françoiſe. Il ne traduiſit en entier qu'un fort petit nombre de

pièces qui lui parurent s'éloigner le moins du goût de la nation pour laquelle il écrivoit, encore ſe permit-il, dans cette traduction, de grandes libertés. Quant aux autres tragédies, il ſe contenta d'en donner des analyſes très bien faites, & n'expoſa aux regards du public que les morceaux qu'il jugea les plus propres à réuſſir en françois : il vouloit être lu, & il n'ignoroit pas combien il ſeroit difficile à la plupart des lecteurs d'oublier les préjugés, les mœurs & les uſages de ſa patrie pour ſe tranſporter à Athènes, & pour adopter les idées & les ſentimens que les Grecs avoient il y a deux mille ans. Il s'eſt trouvé dans la ſuite des littérateurs plus hardis qui n'ont point appréhendé de choquer la délicateſſe françoiſe en faiſant paroître les anciens tragiques avec le coſtume grec. M. *le Franc de Pompignan* nous a donné une traduction élégante & fidèle des tragédies d'*Eſchyle*. Les pièces de *Sophocle* que le père *Brumoy* avoit déſeſpéré de pouvoir rendre agréables aux François, ont été traduites avec beaucoup d'exactitude par

M. *Dupuy*. Il ne reſtoit plus qu'à nous faire connoître *Euripide* tout entier ; ſur dix-neuf pièces de ce poëte qui ſont parvenues juſqu'à nous, le père *Brumoy* n'a oſé en traduire que cinq. Un anonyme ſe propoſe d'enrichir notre littérature & notre langue, des autres productions de cet illuſtre tragique, & pour ſonder le goût du public il donne d'abord la tragédie d'*Oreſte*.

On ſait que la malheureuſe poſtérité de *Tantale* a fourni au théâtre d'Athènes une foule de ſujets. Tous les poëtes s'exerçoient à l'envi ſur les célèbres diſgraces des deſcendans de *Pelops*, ſi propres à exciter la terreur & la pitié. Les Grecs paſſionnés pour la liberté, aimoient à contempler ſur la ſcène les infortunes de leurs anciens tyrans. Le ſujet d'*Oreſte* eſt extrêmement ſimple. Les habitans d'Argos irrités du parricide commis par *Oreſte* en la perſonne de ſa mère, s'aſſemblent pour le juger & le condamnent à mort avec ſa ſœur *Electre* ; mais *Apollon* qui lui avoit ordonné ce meurtre vient à ſon ſecours & le dérobe au ſupplice. Voilà toute l'ac-

tion ; nous allons voir de quelle manière elle eſt développée.

ACTE Ier. La ſcène eſt à Argos ; dans le veſtibule du palais d'*Agamemnon* ; & l'action commence le ſeptième jour après la mort de *Clitemneſtre*. On voit *Oreſte* qui dort étendu ſur un lit ; auprès de lui *Electre* ſe rappelle dans un long monologue tous les malheurs de la famille de *Pelops* ; & lorſquelle en vient au meurtre de *Clitemneſtre*, elle apprend aux ſpectateurs qu'*Oreſte*, depuis le moment qu'il a tué ſa mère, eſt tourmenté par les furies qui lui laiſſent à peine quelques inſtans de repos ; que ce jour-là même les Argiens s'aſſemblent pour le condamner à mort avec elle ; que ſon unique eſpérance eſt dans la protection de *Ménélas*, qui eſt ſur le point d'arriver à Argos, & qui a déjà envoyé devant lui *Hélène* ſon épouſe & ſa fille *Hermione*. Cette expoſition n'eſt pas fort adroite ; il ne faut pas en conclure que l'art dramatique étoit alors dans l'enfance ; car on remarque un art infini dans les expoſitions de *Sophocle*, contemporain & rival d'*Eu-*

pide; celui-ci même a ouvert la ſcène de ſon *Iphigénie* en Aulide par un trait de génie qui n'a point encore été ſurpaſſé par les modernes; mais dans toutes ſes autres pièces, il a négligé abſolument l'artifice des expoſitions; il ſe contente d'expliquer dans un prologue le ſujet de la pièce; quelquefois même il pouſſe la maladreſſe juſqu'à prévenir les événemens, & il affoiblit par là l'intérêt qui doit en réſulter. Ce défaut eſſentiel ne ſe trouve point dans le monologue d'*Electre*, qui met ſeulement les ſpectateurs au point où ils doivent être. Cela ne ſuffit pas pour rendre cette ouverture belle, comme le penſe le père *Brumoi*, mais elle eſt du moins ſimple & claire, & par là, préférable aux expoſitions de pluſieurs pièces modernes, qui, pour parler le langage de *Boileau*, *débrouillent mal une pénible intrigue*, & fatiguent le ſpectateur au lieu de l'inſtruire. *Hélène* arrive, & prie *Electre* d'aller au tombeau de *Clytemneſtre* porter en offrande quelques boucles de ſes cheveux, & faire des libations en ſon nom. Elle n'oſe

s'acquitter elle-même de ce devoir, dans la crainte d'être vue & insultée par les Grecs qui la regardent comme la cause de leurs malheurs. *Electre* refuse de se charger de cet emploi & conseille à *Hélène* d'envoyer plutôt sa fille *Hermione*. *Hélène* goûte cet avis & appelle aussi-tôt sa fille à qui elle donne ses ordres. Cette scène est d'un naturel & d'une simplicité qui nous paroît au-dessous de la majesté de la tragédie; on y voit deux femmes qui ne s'aiment pas, se piquer & s'agacer mutuellement par des reproches malins & des injures couvertes. Une troupe de jeunes Argiennes qui compose le chœur, vient prendre part à la douleur d'*Electre*: cette tendre sœur appréhende que leur arrivée tumultueuse ne réveille *Oreste*, elle leur recommande sans cesse de marcher doucement, ces jeunes filles s'exhortent aussi mutuellement à ne point faire de bruit; leurs précautions, leurs allarmes au moindre mouvement que fait *Oreste* dans son lit, forme un jeu de théâtre tout à fait naïf, qui étoi plus du goût des Grecs que du nôtre

Oreſte enfin ſe réveille & s'écrie : » ô » douceur délicieuſe du ſommeil ! re- » mède ſalutaire, que j'avois beſoin » de ton ſecours ! oubli des maux, » ſommeil bienfaiſant, que tu es une » divinité propice aux malheureux ! » mais d'où ſuis-je venu dans ces lieux ? » comment y ſuis-je arrivé ? car j'ai » perdu le ſouvenir de tout ce que » j'ai fait dans mon égarement.

ELECTRE.

O mon cher frère ! que votre ſommeil m'a cauſé de joie. — Voulez-vous que je vous aide à ſoulever votre corps ?

ORESTE.

Oui, oui, aidez-moi. Mais eſſuyez, je vous prie, cette écume affreuſe amaſſée autour de mes yeux & de ma bouche.

ELECTRE.

Oui, mon frère, votre ſœur n'a pas de plus doux emploi que d'avoir ſoin de vous dans vos maux.

ORESTE.

Approchez votre cœur du mien, écartez de deſſus mes yeux ces cheveux pleins de pouſſière qui m'empêchent de voir.

ELECTRE.

O tête défaite & échevelée, que l'eau n'a point lavée & rafraichie!

ORESTE.

Remettez-moi dans mon lit; quand l'accès de ma fureur s'appaiſe, je demeure ſans force & briſé dans tous mes membres.

ELECTRE.

J'obéis.....

ORESTE.

Ah, non, remettez-moi ſur mon ſéant, retournez-moi ».

Cette peinture naïve des inquié-

tudes & des caprices d'un malade, des ſoins & des complaiſances d'une tendre ſœur nous paroîtroit au-deſſous de la gravité & de la nobleſſe de la ſcène. Ce qui ſuit eſt plus tragique. Tout-à-coup les yeux d'*Oreſte* ſe troublent, il entre en fureur, il s'imagine voir les *Euménides* fondre ſur lui ; il demande des flêches pour les percer. Sa ſœur le ſerre dans ſes bras, il la prend pour une furie qui veut l'entraîner dans le tartare. *Racine* a imité cet endroit dans la dernière ſcène d'*Andromaque*. Enfin l'accès ſe paſſe. *Oreſte* revient à lui. » Hélas, s'écrie-» t'il, pourquoi ſuis-je ſi abattu ? pour-» quoi ſuis-je hors d'haleine ? où » ſuis je ? Loin de mon lit, égaré.— » Je ſors de l'agitation de la tempête » pour rentrer dans le calme.— Pour-» quoi pleurez-vous, ma ſœur ? Pour-» quoi cachez-vous votre tête dans » votre manteau ? Je me reproche la » part que vous prenez à mes maux » & les troubles où ma maladie ex-» poſe votre jeuneſſe. Ah ! que mes » infortunes ne flétriſſent point votre » vie ! Vous n'avez fait qu'approuver

» mon action, c'eſt moi ſeul qui ai
» verſé le ſang d'une mère.....
» Ma ſœur, découvrez votre viſage &
» retenez vos larmes, quels que
» ſoient nos malheurs. Lorſque vous
» voyez le déſeſpoir s'emparer de
» mon ame, c'eſt à vous de ſoutenir
» ma foibleſſe & de me conſoler; &
» lorſque vous gémiſſez, c'eſt à mon
» amitié de calmer vos douleurs. Allez
» cependant, ma ſœur, accordez
» quelque repos à vos yeux fatigués
» par une ſi longue veille.....

ELECTRE.

» Non, mon frère, avec vous je
» veux vivre & mourir. Mon ſort
» eſt lié au vôtre. Si vous mourez,
» que ferai-je? femme & ſans appui,
» quelle eſpérance puis-je concevoir
» ſans frère, ſans père, ſans amis?
» mais vous le voulez, je me ſoumets.
» Cependant repoſez-vous & demeu-
» rez au lit, tâchez de réſiſter à ces
» terreurs ſubites qui vous en ont
» fait ſortir, & reſtez tranquille ».

Ce tableau de l'amitié fraternelle

eſt d'une vérité & d'un pathétique qui ſubſiſte encore dans la traduction quoique foible & peu élégante. La ſituation terrible d'*Oreſte* & d'*Electre*, qui n'attendent que la mort, augmente encore l'intérêt qu'inſpire leur tendreſſe mutuelle.

ACTE II. *Ménélas* arrive en déplorant les malheurs de ſa famille & s'informe où eſt *Oreſte*. On lui montre un jeune homme pâle & défiguré, dont les yeux ſont éteints, les cheveux hériſſés & couverts de pouſſière. A cet aſpect, il eſt ſaiſi d'horreur & s'imagine voir un ſpectre ou un cadavre. *Oreſte* ſe jette à ſes genoux & implore ſa pitié. *Tyndare*, père de *Clytemneſtre*, ſurvient. A la vue de ce vieillard qui a élevé ſon enfance, *Oreſte* eſt déchiré par la honte & par les remords. *Tyndare* fait les plus ſanglans reproches au meurtrier de ſa fille. *Oreſte* eſſaye de ſe juſtifier en diſant qu'il n'a fait que venger ſon père & obéir à l'oracle d'*Apollon*. Le vieillard n'écoute aucune excuſe, & ſort furieux, en proteſtant qu'il va lui-même exciter les Argiens à hâter

le ſupplice d'un infâme parricide. Les diſcours de *Tyndare* & d'*Oreſte* ſont pleins de raiſon, de force & d'éloquence; mais ils ſont un peu trop longs, & reſſemblent aux plaidoyers de deux avocats. Les Athéniens, naturellement grands parleurs, avides de harangues & de jugemens, aimoient aſſez à retrouver ſur la ſcène l'image du barreau, & *Euripide*, par un goût particulier, ſe plaiſoit à traveſtir ſes perſonnages en orateurs. Voilà pourquoi *Quintilien* recommande ſur-tout la lecture de ce poëte à ceux qui veulent ſe former à l'éloquence. Lorſque *Tyndare* eſt ſorti, *Oreſte* fait de nouveaux efforts pour toucher le cœur de *Ménélas*. » Oui, » lui dit il, je vous ſupplie au nom de » toute votre famille, ô, mon oncle, » frère de mon père! Songez que du » fond du tartare ce père malheureux » nous écoute, ſon ombre errante au- » tour de vous, vous parle par ma » bouche; que ces mots entrecoupés » de larmes & de ſanglots; que mon » infortune vous touche! c'eſt la vie » que je vous demande; c'eſt le vœu

» de la nature ». Un héros qui demanderoit la vie avec tant d'instance nous paroîtroit lâche & pusillanime ; nous aimerions mieux le voir braver la mort. Les anciens Grecs, qu'on n'a jamais accusés de lâcheté, vouloient qu'on leur représentât sur la scène les vrais sentimens de la nature & de l'humanité, & non pas l'étalage d'un faux héroïsme ; & comme l'a dit fort bien *Rousseau* de Génève, ils avoient des héros & mettoient des hommes sur la scène.

Ménélas, sans oser rejetter ouvertement la prière de son neveu, répond d'une manière froide & équivoque, qui annonce assez qu'il n'a pas intention de le secourir. Alors *Oreste*, comme honteux des supplications inutiles auxquelles il s'est abaissé, lance sur *Ménélas* un regard fier & mépriſant. » Lâche, lui dit-il, qui » n'es bon qu'à combattre pour une » femme ; perfide, tu crains de venger » tes amis ! tu te détournes. *Agamem-* » *non* n'est plus rien pour toi..... » O mon malheureux père, vous n'a- » vez donc point d'amis dans votre » infortune » ? *Pylade* paroît en ce

moment, & la préſence de cet ami fidèle conſole *Oreſte* de la dureté de *Ménélas*. Banni lui-même de la Phocide par un père irrité, *Pylade* oublie ſes chagrins pour ne s'occuper que de la triſte ſituation de ſon ami. Après avoir délibéré enſemble ſur le parti qu'il faut prendre, *Oreſte* ſe détermine à ſortir du palais pour aller ſe juſtifier dans l'aſſemblée des Argiens, & détourner, s'il eſt poſſible, l'arrêt funeſte qu'on prépare. Il part appuyé ſur *Pylade* qui lui dit ces paroles ſi touchantes : » laiſſez repoſer ſur moi » ce corps abattu par la maladie. Je » n'ai point honte d'un tel fardeau ; » que m'importe la multitude, & dans » quelle occaſion me montrerois-je » votre ami, ſi je ne vous aidois » dans le triſte état où vous êtes » ?

ACTE III. Cet acte eſt foible & ne contient preſque qu'un récit ; mais l'action marche toujours & l'intérêt ſe ſoutient. *Electre* allarmée de l'abſence de ſon frère, demande au chœur ce qu'il eſt devenu. On lui répond, qu'il eſt allé à l'aſſemblée du peuple pour y recevoir la ſentence qui doit

décider de sa vie. Au même instant, arrive un messager qui rend compte à *Electre* de tout ce qui s'est passé dans l'assemblée; cette narration qui est extrêmement longue pouvoit être agréable aux Athéniens, parce qu'*Euripide*, en traçant le portrait des différens orateurs Argiens qui avoient donné leur avis dans cette assemblée, fait allusion à plusieurs personnages très-connus à Athènes, & qui se distinguoient dans la place publique par une éloquence bruyante & tumultueuse : mais pour nous, qui ne pouvons pas deviner de pareilles énigmes, le mérite de ces morceaux est absolument perdu. Le messager apprend à *Electre*, qu'elle & son frère sont condamnés à être lapidés; qu'*Oreste* a cependant obtenu, comme une grace, qu'on différât l'exécution, promettant qu'il s'ôteroit la vie avant la fin du jour, & que sa sœur suivroit son exemple.

ACTE IV. *Oreste* & *Electre* déplorent leur destinée. La douleur d'*Oreste* est plus mâle & plus fière, celle d'*Electre* plus tendre & plus vive.

ELECTRE.

Malheureuſe que je ſuis !—O mon frère ! je ſuccombe à ma douleur en vous voyant ſur le bord de la tombe ! Malheureuſe ! Helas.... Pour la dernière fois ! A cette penſée mon eſprit ſe trouble & s'égare.

ORESTE.

Contenez ces lamentations de femme & ſoumettez-vous en ſilence aux ordres du deſtin. Ils ſont cruels, mais il faut les ſupporter.

.....

ELECTRE.

Mon frère, que je meure de votre main, & non de la main des Grecs, qu'aucun d'eux n'oſe outrager ainſi la fille d'*Agamemnon*.

ORESTE.

C'eſt aſſez du ſang d'une mère; non, je ne vous ferai point mourir. Mourez de votre propre main, &

choisissez vous-même votre supplice.

ELECTRE.

Oui, j'y suis résolue; mes coups suivront de près ceux que vous vous porterez; mais du moins que je puisse vous serrer dans mes bras.

ORESTE.

Jouissez de ce vain plaisir d'embrasser un mourant.

ELECTRE.

O mon unique ami! ô vous à qui le nom de sœur fut toujours si précieux & si doux, vous qui n'êtes qu'un cœur avec elle!

ORESTE.

Vos larmes m'attendrissent, oui je veux répondre à vos caresses par les miennes; quelle sévère décence peut encore m'en empêcher? O sein chéri d'une sœur! ô doux embrassemens!... Mais ne songeons qu'à périr par une fin

glorieuſe & digne des enfans d'*Agamemnon* ; pour moi je ſuis déterminé à montrer mon courage aux citoyens en me perçant le cœur de mon épée. Oſez imiter ma fermeté ; & vous, *Pylade*, préſidez à ce combat funèbre: après notre mort, arrangez nos corps avec les cérémonies accoutumées, & enſeveliſſez-les dans un commun tombeau auprès de celui de mon père.

Pylade déclare à ſon ami qu'il veut mourir avec lui. *Oreſte* s'efforce en vain de le détourner de cette réſolution. Il s'élève entre eux un combat d'amitié très-touchant, qui ſe termine par un projet de vengeance que *Pylade* propoſe ; il conſeille à *Oreſte* d'aller ſe préſenter à *Helene* qui eſt dans le palais, ſous prétexte d'implorer ſon crédit auprès de *Menelas*, & de la poignarder ainſi par ſurpriſe, après avoir écarté les eſclaves Phrygiens dont elle eſt environnée ; il lui offre ſon ſecours pour l'exécution de cette entrepriſe. *Oreſte* approuve cet avis, *Electre*, pour plus grande ſureté, veut encore qu'on ſe rende maître d'*Hermione* lorſqu'elle reviendra du

tombeau d'*Agamemnon* où elle eſt allée porter des offrandes, afin de s'en ſervir comme d'un ôtage ; ſi *Menelas* veut venger la mort de ſon épouſe, on arrêtera ſa fureur en le menaçant d'égorger ſa fille. Il y a dans tout ce complot quelque choſe de bas & de lâche, ſelon nos mœurs ; des héros qui projettent ſérieuſement l'aſſaſſinat d'une femme, ne nous paroiſſent pas avoir des ſentimens bien nobles. Cependant *Virgile*, qui avoit beaucoup de goût & de délicateſſe, a donné les mêmes idées & les mêmes ſentimens à *Enée*. Le héros Troyen raconte lui-même, au ſecond livre de l'*Eneïde*, qu'il fut tenté de tuer *Helene* pour venger ſa patrie. Cette princeſſe étoit en exécration à toute la Grèce. *Oreſte* & *Pylade* s'imaginoient rendre un grand ſervice à leur pays, d'ôter la vie à cette femme coupable, qui avoit fait mourir tant de milliers de Grecs devant Troye. Quoi qu'il en ſoit, les conjurés après s'être affermis dans leur deſſein, adreſſent une prière vive & pathétique à l'ombre d'*Agamemnon*,

ORESTE.

O vous, mon père, qui habitez le palais de la nuit ténébreuſe, entendez votre fils *Oreſte*, qui vous appelle à ſon aide ! Malheureux, c'eſt pour vous que je ſouffre ; votre frère me trahit, lorſque je remplis les devoirs de la juſtice. Je veux faire périr ſon épouſe, ſecondez notre entrepriſe.

ELECTRE.

O mon père ! accourez à notre ſecours : ſi du fond des enfers vous entendez la voix de vos enfans prêts à mourir pour vous.

PYLADE.

O vous que les nœuds du ſang uniſſent à mon père, *Agamemnon*, écoutez ma prière, ſauvez vos enfans.

ORESTE.

J'ai tué ma mère.

PYLADE.

J'ai conduit ſon épée.

ELECTRE.

ELECTRE.

Et moi j'en ai conçu le deſſein & j'ai raffermi ſon courage.

ORESTE.

O mon père, j'ai vengé votre mort.

ELECTRE.

Je ne vous ai point trahi.

ORESTE.

Recevez mes larmes pour libations.

ELECTRE.

Recevez mes gémiſſemens.

Oreſte & *Pylade* entrent dans le palais pour exécuter leur projet. *Electre* reſte en ſentinelle ſur le theâtre avec le chœur pour attendre le retour d'*Hermione*, & obſerver s'il ne vient perſonne pour ſecourir *Helene*; elle aſſigne un poſte à chacune de ſes

femmes. Ce ſont des préparatifs de conjurés qui forment un jeu de théâtre très-vif & très-animé. *Electre* porte par-tout ſes regards, elle eſt toujours en mouvement, & témoigne par ſes agitations l'impatience qu'elle a de voir accomplir ce ſanglant ſacrifice. Enfin l'on entend les cris d'*Helene* qui appelle du ſecours. Dans ce moment *Hermione* arrive; *Electre* l'amuſe quelque temps par des diſcours artificieux, enſuite elle appelle *Oreſte* & *Pylade* qui ſe ſaiſiſſent de cette jeune princeſſe, & tous enſemble rentrent dans le palais.

ACTE V. Un eſclave Phrygien, qui s'eſt échappé des mains d'*Oreſte*, accourt tout tremblant ſur la ſcène, & raconte au chœur comment *Oreſte* & *Pylade* ont ſurpris *Helene*, & de quelle manière cette princeſſe a diſparu & leur a été enlevée au moment même où ils lui plongeoient le poignard dans le ſein. *Oreſte* ſort du palais l'épée à la main; l'eſclave épouvanté ſe jette à ſes genoux & lui demande la vie; il la lui accorde, mais à condition qu'il urera que c'eſt avec juſtice qu'il a

fait périr *Helene*. Le Phrygien ſouſcrit à tout. Cette ſcène n'eſt point aſſez noble ; les frayeurs de l'eſclave & les menaces d'*Oreſte* ont quelque choſe de comique. *Euripide* vouloit flatter les Grecs en expoſant ſur le théâtre toute la baſſeſſe & la lâcheté des barbares. *Oreſte* eſt à peine rentré que *Ménélas* arrive tranſporté de fureur. Il eſt déjà inſtruit de la funeſte aventure de ſon épouſe ; il veut entrer dans le palais, mais il le trouve fermé. *Oreſte* paroît ſur un balcon & lui dit aſſez groſſièrement : « Orgueilleux *Ménélas*, » je te défends de toucher cette porte » ſi tu ne veux que je t'écraſe d'une » poutre détachée de ces vieux au- » vents ». En même temps il lui montre le glaive levé ſur le ſein d'*Hermione*, il le menace d'égorger ſa fille à ſes yeux, & de réduire le palais en cendres, s'il n'obtient ſur-le-champ du peuple qu'il révoque l'arrêt de mort.

Ménélas flotte entre la rage & la crainte ; il éclate en reproches ſanglans contre *Oreſte*, qui ne les laiſſe pas ſans réplique. La ſituation eſt très-

vive : enfin *Oreſte* irrité de l'obſtination de *Ménélas*, ordonne à *Electre* & à *Pylade* de mettre le feu au palais ; mais *Apollon* qui deſcend tout-à coup du ciel appaiſe tout le déſordre. Il déclare à *Ménélas* que *Helène* a été enlevée au ciel & changée en conſtellation ; qu'ainſi il peut ſe pourvoir d'une autre épouſe. Il annonce à *Oreſte* qu'il épouſera cette même *Hermione* qu'il eſt ſur le point d'immoler ; il lui impoſe un exil d'un an, après quoi il veut qu'il aille à Athènes plaider ſa cauſe dans l'Aréopage, & lui prédit qu'il gagnera ſon procès ; pour *Pylade*, il le marie avec *Electre*.

Vous ſentez, Monſieur, le vice & la foibleſſe d'un pareil dénouement. Les anciens poëtes ont coutume d'employer des machines de cette nature pour ſe tirer d'embarras à la fin de leurs pièces. Ils font deſcendre ſur la ſcène une divinité qui décide du ſort des perſonnages, ſans que perſonne oſe s'oppoſer à ſa volonté ſuprême. Nous avons à cet égard beaucoup perfectionné l'art de la tragédie : ce poëme chez les Grecs s'eſt toujours reſſenti

de sa première origine ; & comme il devoit sa naissance aux fêtes de *Bacchus*, il a toujours été intimement lié au système religieux. *Homère*, qui servit de modèle aux premiers poëtes dramatiques, contribua encore à égarer ses imitateurs, qui ne surent pas distinguer la nature de l'épopée d'avec celle du drame ; ils s'imaginèrent que le merveilleux, qui plaît tant dans l'*Iliade* & dans l'*Odyssée*, produiroit le même effet dans une tragédie, & le caractère superstitieux des Athéniens servit encore à accréditer cette opinion. Le but principal de l'épopée est d'exciter l'admiration, & rien n'est si propre à inspirer un pareil sentiment que ces fictions qui découvrent au lecteur l'influence de la divinité sur les actions des hommes ; mais le pathétique est l'ame de la tragédie, elle doit nous offrir le spectacle des passions humaines, tous les événemens doivent être dans l'ordre naturel ; dès qu'on y mêle le ministère des Dieux, on détruit l'illusion théâtrale & l'on affoiblit l'intérêt. Voilà pourquoi les ombres, les spectres,

les opérations magiques doivent être bannies sévèrement de la bonne tragédie. Ce n'est pas que des inventions de cette espèce ne puissent faire une grande impression sur l'esprit d'un peuple crédule ; mais ce ne sont point des beautés réelles & de tous les temps, ce sont des machines étrangères à la tragédie qui doit être fondée sur une exacte vraisemblance, & dont tous les incidens doivent être une suite naturelle & néceſſaire des passions dont les personnages sont animés.

Au dénouement près, *Oreſte* est une pièce très-estimable par l'artifice de la conduite, par la vérité & le pathétique des situations. Les sentimens généreux de *Pylade*, la tendresse mutuelle d'*Oreſte* & d'*Electre* présentent les tableaux les plus touchans, & le danger continuel où se trouvent ces deux personnages produit un intérêt vif qui se soutient jusqu'à la fin. On remarque même dans cette tragédie plus d'action & d'intrigue que les poëtes Grecs n'ont coutume d'en mettre dans leurs pièces ; aussi fut-

elle couronnée par le ſuffrage unanime des Athéniens.

Euripide ſon auteur eſt regardé par *Ariſtote* comme le plus tragique des poëtes, parce qu'il réuſſit le mieux à exciter cette douleur & cette triſteſſe délicieuſe qui eſt l'ame de la tragédie. Sa diction moins nerveuſe & moins élevée que celle de *Sophocle*, a, dans ſon élégante ſimplicité, des graces naturelles, plus convenables peut-être au ton de la tragédie, & certainement plus propres au genre pathétique.

Projicit ampullas & ſesquipedalia verba
Si curat cor ſpectantis tetigiſſe querela.

On a ſouvent comparé *Euripide* à *Racine*; ces deux poëtes n'ont de commun que ce ſtyle doux, affectueux & tendre qui touche & pénètre le cœur. Dans tout le reſte, ils ne ſe reſſemblent point. *Euripide* eſt ſouvent peu exact dans la conduite & la diſpoſition de ſes ſujets. *Racine* ſe diſtingue par la ſageſſe & la régularité de ſes plans. *Euripide* extrêmement négligé donne tout à la nature

& preſque rien à l'art. Chez *Racine*, l'art & la nature ſe trouvent réunis au même degré, & concourent également à la perfection de ſes ouvrages. *Euripide* affiche une haine déclarée contre la moitié la plus aimable du genre humain; ſes pièces ſont pleines d'invectives groſſières contre les femmes; *Racine*, au contraire, eſt un poëte galant. Enfin, *Euripide* eſt ſouvent rhéteur & moraliſte; il prodigue les ſentences, & a pouſſé la manie philoſophique juſqu'à introduire dans une de ſes pièces une femme philoſophe. *Racine*, toujours naturel & vrai, ne fait point differter ſes perſonnages, & chez lui la maxime ſe tourne en ſentiment. Les belles ſentences & les grands traits de morale dont *Euripide* a ſemé ſes tragédies, le firent appeller le poëte des philoſophes; nous avons vu de nos jours un tragique célèbre décoré de ce même titre, qui n'eſt cependant pas auſſi honorable qu'on ſe l'imagine; car le poëte des philoſophes n'eſt pas toujours le poëte des gens de goût, qui veulent que chaque choſe ſoit à ſa

place. Au reſte, ſi *Euripide*, comme poëte philoſophe, a quelque conformité avec M. *de Voltaire*; il y a cette différence entre eux, qu'*Euripide* expoſe ſa morale ſimplement & ſans prétention, au lieu que la philoſophie théâtrale de M. *de Voltaire* eſt brillante & enluminée d'antithèſes. Ce qui diſtingue encore le poëte Grec d'avec le François, c'eſt que le premier travailloit beaucoup ſes vers & les limoit avec le plus grand ſoin; il racontoit qu'il avoit mis trois jours entiers à faire trois vers; certain poëte qui l'écoutoit dit: j'en ferois cent pendant ce temps-là. — Oui, reprit *Euripide*, mais vos cent vers dureront trois jours, & les trois que j'ai faits vivront des ſiècles.

Il eſt temps, Monſieur, de vous parler du traducteur. On ne peut lui refuſer l'exactitude & la fidélité. Il eût été à deſirer qu'il y eût joint l'élégance & l'harmonie, ces qualités ne ſont point incompatibles. Les ſavans qui ſe contentent de traduire exactement les anciens, ne ſavent pas le tort

qu'ils leur font : des beaux-eſprits ignorans ſe ſervent de ces traductions platement fidèles pour ridiculiſer les modèles les plus reſpectables de l'antiquité. C'eſt ainſi qu'un illuſtre moderne, dans des remarques ſur ſa tragédie d'*Œdipe*, s'eſt égayé aux dépens de *Sophocle*, en citant des paſſages de M. *Dacier*, qui a défiguré, par un ſtyle bas & trivial, l'*Œdipe* du poëte Grec. Ainſi, en exhortant l'anonyme à continuer ſon entrepriſe, nous le prions, pour l'honneur des anciens, de ſoigner davantage ſon ſtyle, & de rendre l'eſprit & le caractère d'*Euripide* beaucoup plus que ſes mots.

Je ſuis, &c.

LETTRE II.

Diſcours ſur divers ſujets de religion & de morale, par M. Flexier de Réval, *2 vol. in-12 de près de 500 pages chacun. A Luxembourg, chez les héritiers d'*André Chevalier. 1777.

CES diſcours ſont des ſermons, des éloges de ſaints & des homélies. L'auteur a aſſez bien connu le genre de ces ouvrages pour prendre le ton & le ſtyle propre à chacun. Dans ſes ſermons, les vérités ſont développées avec netteté, les raiſonnemens bien liés, les conſéquences naturellement amenées; le ſtyle, ſans être brillant & pompeux, eſt pur, & dans quelques endroits, aſſez fleuri; dans les homélies, il y cherche moins à prouver qu'à convaincre; ſon ſtyle eſt moins orné, mais il eſt plus onctueux & plus pathétique, il y développe mieux les ſentimens de l'ame, & y ſuit

mieux la marche & le jeu des paſſions: dans ſes éloges, ſon ſtyle s'élève davantage, ſes comparaiſons ſont plus brillantes & plus nombreuſes, ſes idées ont plus d'étendue, & ſes plans ſont plus vaſtes. Dans les uns & les autres, il eſt également clair, précis & méthodique; ſon début annonce toujours les objets qu'il va embraſſer, ſes diviſions ſont ſi naturelles qu'on les devine, pour ainſi dire, dès qu'il annonce ſon ſujet; on le ſuit ſans peine dans ſes ſubdiviſions, & on arrive au terme ſans avoir perdu de vue un inſtant le point d'où il eſt parti. Plein, nourri de l'écriture ſainte & des pères de l'égliſe, il les cite ſouvent; ces citations fréquentes n'offrent point cette érudition faſtidieuſe, où un orateur cherche plus à ſe faire admirer qu'à inſtruire; elles ſervent au contraire à mieux développer ſes raiſonnemens, & à donner plus de force à ſes preuves. Le choix de ces paſſages eſt toujours heureux, & ils ſont tellement liés au corps du diſcours qu'on ne pourroit les en ſéparer ſans en rompre la chaîne. Le

plus souvent ils sont paraphrasés & ils le sont avec tant d'intelligence, qu'on admire & le texte qui fournit des vérités aussi fécondes, aussi lumineuses, & l'orateur qui sait les adapter avec tant d'art à son sujet.

Ceux qui ne connoissent les SS. Pères que sur le jugement qu'en ont porté les ennemis de la religion auront, en lisant ces discours, peine à concevoir qu'on ait pu les traiter d'écrivains vuides d'idées, sans goût, sans chaleur, sans intérêt. Ils regretteront qu'on ne connoisse que de nom des ouvrages où l'on peut puiser tant de précieuses lumières, & se perfectionner dans la vertu, en apprenant à y connoître les foiblesses, les vices de l'humanité, & les moyens de les réparer. Quoique cette manière de paraphraser l'écriture & les pères rende le discours plus majestueux, plus intéressant, & donne plus de poids aux raisonnemens, le plus grand nombre cependant de nos orateurs sacrés s'écartent aujourd'hui de cette route; trop confiants dans leurs lumières, ils semblent dédaigner de

marcher ſous l'appui de leurs maîtres. Ces imprudens athletes ne ſavent pas que pour combattre les vices, il faut avoir été formé par ceux qui ont été accoutumés à les vaincre. Que ceux-là ſont peu propres à parvenir à ce but qui font conſiſter tout le talent de la chaire dans une diction harmonieuſe & brillante, & dans des tours de penſées ingénieux ! ils réuſſiront peut-être à amuſer l'imagination de leurs auditeurs, à intéreſſer leur eſprit, & à obtenir une réputation momentanée. Mais pour toucher les cœurs, pour les arracher aux vices, pour les ramener à la vertu, ce n'eſt qu'en étudiant, qu'en méditant les immortels écrits des héros du chriſtianiſme qu'on peut ſe flatter d'y parvenir.

M. *Flexier de Reval* n'a conſtamment ſuivi cette méthode que parce qu'il étoit pénétré de cette vérité ; car il ne manquoit ni des talens de l'eſprit ni des reſſources de l'imagination pour créer & pour peindre avec feu. Un éloge dont le ſujet étoit ſtérile, fait ſur-tout voir juſqu'où il auroit pu porter ces talens plus brillans que

ſolides, s'il avoit voulu les cultiver ſpécialement. Cet éloge eſt celui de ſaint *Donat* dont les légendes ne nous ont laiſſé aucun détail ſur la vie. Ce ſaint, à qui les fidèles attribuent le pouvoir de détourner la foudre, lui fournit la matière de ſon éloge. Vous allez voir, Monſieur, avec quelle grandeur, avec quel feu il peint ce fléau redoutable dans les mains du Dieu vengeur. » Grands » du monde, tyrans odieux à vos » frères, fuyez, ſi vous le pouvez, » le Dieu qui tonne & qui cherche » vos crimes. Quittez vos demeures » ébranlées par les ſecouſſes de l'o» rage; attelez vos courſiers ſuperbes » & rapides, volez ſur les aîles des » vents, des flêches enflammées de» vanceront vos pas, & la voix ter» rible du tonnerre briſera les roues » de vos chars..... Guerre, peſte, » famine, vous avez vos époques, » votre empire laiſſe aux mortels des » années, quelquefois des ſiècles de » paix; tandis que vous dévaſtez une » province, les autres ſont à l'abri de

» vos coups ; mais tous les ans nous » ramènent le règne formidable du » tonnerre, les plus belles de nos sai- » sons sont celles où nous le redou- » tons le plus ; il se promène impé- » rieusement sur toutes les provinces, » &, ne laissant la sécurité à aucune, » il effraye les unes, dévaste les autres » & ne s'arrête qu'aux bornes de l'uni- » vers. Cherchez, mes frères, l'état » & la condition ; cherchez le mortel » sur la terre qui ne craigne le ton- » nerre, ou qui ne doive le craindre. » Hommes riches & opulens, les » incommodités de l'indigence ne vous » affectent pas ; peuples pacifiques & » puissans, vous ignorez les malheurs » de la guerre, mais le ciel en cour- » roux gronde sur vos têtes comme » sur celles de vos frères. Le roi sur » son trône, & le pauvre sous le » chaume de sa cabane, frémissent à » l'aspect de ses feux, au bruit de » ses mugissemens, à la vue de ses » dégâts. Le cultivateur éploré lui » abandonne l'espérance de ses cam- » pagnes, le vigneron, le fruit de

» ſes fertiles côteaux, le berger, un » troupeau épars & diſperſé par la » peur. A ſon approche, le voyageur » cherche les cavernes des bêtes fé- » roces, & le navigateur timide ne » compte pour rien les gouffres du » perfide océan ».

Ses autres éloges n'offrent point des peintures peut-être auſſi vigoureuſes, mais on y trouve des deſcriptions animées, intéreſſantes, qui réveillent l'attention de l'auditeur, qui excitent ſon admiration pour le héros qu'il entend louer, & qui font deſirer de lui reſſembler. Telle eſt ſur-tout celle-ci dans l'éloge de ſaint *Ignace de Loyola*.

» Il ne voyoit que Dieu dans tous » les événemens, dans tous les objets » qui ſe préſentoient à ſes yeux. La » vue d'une fleur, d'un brin d'herbe » le raviſſoit, le faiſoit entrer en » extaſe; il ſembloit qu'à cet aſpect » ſon eſprit, enlevé au-delà des bornes » du monde, ſe noyoit dans l'océan » de la puiſſance & de la ſageſſe de » Dieu; ou que Dieu, rétréciſſant,

» pour ainſi dire, ſon immenſité, eût » caché dans cette fleur, dans cette » herbe, tous les tréſors de ſa gran- » deur infinie, & toutes les merveilles » de ſes ouvrages. Les heures de la » nuit ſont les plus précieuſes aux » ſaints & les plus amies de l'oraiſon. » Je vois *Ignace* placé ſur la cime » d'une tour, ſur le toit d'une maiſon, » les yeux baignés de larmes, attachés » fixement au ciel. Nuits tranquilles » & pleines d'un auguſte ſilence, c'eſt » dans vos ombres qu'*Ignace* apprécie » les jours éternels. Majeſté des cieux, » nos yeux appeſantis vers la terre, » ne vous regardent qu'avec indiffé- » rence ; ſur votre doux & paiſible » azur, *Ignace* lit le nom adorable de » votre auteur écrit en lettres de » flammes ».

Cet éloge, ainſi que celui de ſaint *François Xavier*, apôtre des Indes, prouve combien le chriſtianiſme eſt propre à élever l'ame, à inſpirer de grands projets, & à les faire exécuter. Des *Ignace de Loyola*, des *François Xavier*, ſacrifiant leurs biens, leur

repos, leurs jours, pour le bonheur de leurs semblables, ne sont pas rares dans les annales du christianisme; mais où sont ces héros de vertu, ces martyrs de la vérité, que la philosophie a su former? qu'elle nous montre ceux qui ont quitté leurs tranquilles foyers, leurs proches, leurs amis, pour aller sur des mers orageuses, à travers des déserts affreux, au milieu des nations barbares, braver la faim, la soif, les maladies, les tourmens, les tortures. Si elle ne peut encore se vanter d'avoir formé de tels hommes, qu'elle courbe donc son front audacieux sous le conducteur des chrétiens. En vain se vante-t'elle d'avoir éclairé les hommes par ses écrits trop fameux; eh bien! qu'elle compte le nombre des prosélites que lui ont gagné depuis un demi-siècle ces hommes à qui elle dispense le titre de génies; qu'elle compare leurs succès avec ceux du seul *François Xavier*; & après cela osera-t-elle refuser ses hommages à la religion? ». Je vois, » (dit le panégyriste de *Xavier*) des

» nations séparées par de vastes soli-
» tudes, par des mers immenses, par
» un groupe d'isles & de royaumes ;
» & par-tout je vois *Xavier* presque
» en même temps ; toutes ces nations
» s'empressent à l'entendre & à lui
» obéir. Vous l'avez vu au milieu de
» vous, peuples Mabares, Parares,
» Zocotorains, insulaires de Ceylan,
» de Ternate, des Moluques ; habi-
» tans de Macazar, de l'isle formi-
» dable du More : vous l'avez vu, ce
» grand ministre de Jésus-Christ, cet
» invincible apôtre de son évangile,
» au milieu de vos déserts stériles, de
» vos sables brûlans, de vos sombres
» forêts, dans vos chariots errans,
» sur vos barques flottantes. Et vous,
» Japonois, dernier peuple de notre
» hémisphère, n'a-t'il pas pénétré
» jusqu'à vous, où jamais prédica-
» teur de l'évangile n'avoit paru » ?
Outre la distance des lieux, la diffé-
rence des climats, des mœurs, du
langage, que d'obstacles encore plus
puissans à surmonter ! » Quelle entre-
» prise, grand Dieu, que de former »

» pour ainſi dire, de nouveaux caractères, de commander aux tempéramens, d'arrêter tout-à coup les » paſſions les plus violentes, les plus » invétérées, les plus préconiſées, de » remplacer une molleſſe criminelle » par une pureté ſans tache, une » colere ſanguinaire par le pardon des » ennemis, la cruelle avarice par la » bienfaiſante charité, de donner des » loix ſaintes à des hommes nourris » dans la ſuperſtition & l'indépendance, de former des mœurs intègres dans des ames abâtardies par » les plus étranges abominations; de » fixer par l'eſpérance des biens invisibles, des cœurs qui n'avoient jamais aimé que les biens de la » terre »!

Si tous ces diſcours ſont propres à raffermir la foi des fidèles ébranlée par les coups de l'irréligion, ils ne ſervent pas moins à inſpirer le goût de la vertu & l'amour de l'Être ſuprême. Le Dieu des chrétiens n'y eſt point comme le peignent les philoſophes, un Dieu cruel, toujours cour-

roucé, toujours armé de ſes foudres, toujours prêt à frapper les malheureux mortels; il y eſt, au contraire, un Dieu de bonté, un Dieu de miſéricorde qui n'aime qu'à pardonner & à répandre ſes bienfaits.

Il n'a manqué à M. *Flexier de Réval* pour mériter d'être mis au nombre de nos grands orateurs ſacrés, que d'avoir donné plus d'étendue à ſes diſcours, d'y avoir plus approfondi les matières. Accoutumé à rendre ſes idées avec facilité, il ne revenoit jamais ſur elles; ne les méditant point aſſez, pluſieurs de leurs rapports qui pouvoient le mener à des objets intéreſſans, lui ont ſouvent échappé.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

*Traduction du commencement du seizième chant de l'*Iliade, *pièce qui a concouru pour le prix de l'académie Françoise en 1778, par M.* Hibert. *A Paris, chez* Moutard, *libraire de la Reine, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.*

LA pièce dont je vais vous entretenir, Monsieur, n'a été honorée d'aucune mention à l'Académie; mais vous savez bien que ce n'est point par-là qu'il faut maintenant juger du mérite ou de la foiblesse d'un auteur. Ce nouveau *Tibulle*, qui, s'il possédoit encore dans la maison *Virgile* son ami, auroit peut-être obtenu la couronne académique, M. le marquis *de Vilette* n'a-t-il pas vu sa traduction obtenir les éloges du docte lycée? Et cependant, Monsieur, quelle pasquinade que cette prétendue traduction? quel attentat contre le goût & contre *Homère*? quelle prétention marquée de vouloir ridiculiser ce dieu de la

poëſie par un traveſtiſſement en proſe de ſes idées & de ſes expreſſions, comme ſi les vers de M. le marquis *de Vilette* ne ſuffiſoient point pour rendre ce grand poëte ridicule, ſi jamais il pouvoit l'être ! Vous voyez donc, Monſieur, que le ſilence ou l'approbation de l'Académie, cette année, comme toutes celles qui l'ont précédée, ne peut influer ſur le jugement qu'on doit porter des pièces ſoumiſes à ſon examen.

Le principal mérite de celle de M. *Hibert*, c'eſt l'intérêt qu'il a ſçu attacher à ſa narration, joint à une fidélité précieuſe ; on n'y voit point un auteur briller aux dépens de l'original qu'il traduit, ſacrifier la ſimplicité des Grecs au clinquant moderne, & ſurcharger d'atours une muſe belle de ſes propres charmes ; en un mot, l'auteur paroît s'être attaché à rendre le texte d'*Homère* auſſi exactement que peut le comporter notre verſification françoiſe ; jugez-en, Monſieur.

Tandis que des Troyens enflammant le courage,

Hector

Hector parmi les Grecs répandoit le carnage,
Et quede toutes parts la lueur des flambeaux
D'un prompt embrasement menaçoit leurs vaisseaux,
Patrocle se flattant qu'au *bruit de ces allarmes*
Son ami reprendroit ses redoutables armes,
Paroît devant *Achille*... Une sombre pâleur
Sur ses traits altérés exprime la douleur,
Et de ses yeux éteints les paupières tremblantes
Précipitent le cours de ses larmes brûlantes.

Ces vers ne vous paroissent-ils pas coulans, harmonieux? Les six premiers n'appartiennent point à *Homère*; mais il falloit bien amener, dans la traduction d'un morceau séparé, le discours & le motif du discours que *Patrocle* tient à son ami, & la réponse de ce dernier.

Achille demande à *Patrocle* quel est le sujet de sa tristesse? « A cette ques» tion, généreux *Patrocle*, vous ré» pondites, en poussant un profond sou» pir ». C'est par ces apostrophes ménagées à propos qu'*Homère* sait animer son récit. Rien n'est plus touchant que de

tuné *Patrocle*, & ſuſpend l'intérêt en l'augmentant.

La réponſe d'*Achille* eſt pleine de cette fierté, de ce juſte ſentiment de ſes forces qui le caractériſe dans tout le cours du poëme. Ce qui lui a fait prendre le parti de refuſer le ſecours de ſon bras aux Grecs repouſſés par les Troyens, c'eſt l'enlèvement de *Briſéis* ſa captive, ſans cet affront il combattroit encore ; cependant il conſent que *Patrocle* ſe couvre de ſes armes, il n'attendoit pour cela que le moment où il verroit la déroute éclatante des Grecs. » Déjà les cris des » vainqueurs parviennent juſqu'à moi : » allez, guidez l'ardeur de mes ſoldats «.

Troye à notre défaite accourt de toutes parts,
Et Troye avec frayeur fuiroit ſous ſes rem-
parts,
Si tel qu'on voit un aſtre annoncer la tempête,
Elle voyoit briller mon caſque ſur ma tête.

Ah ! ſans l'injuſtice d'*Agamemnon*, ces ſuperbes Troyens tomberoient ſous mes coups. Cependant,

Les Grecs ſont accablés, l'armée eſt ſans défenſe,
Diomède en fureur anime en vain ſa lance.

. . . . . .

Allez donc chez *Patrocle*, votre aſpect ſauvera la flotte prête à devenir la proie des flammes; que les Grecs apprennent qu'ils ne peuvent eſpérer la victoire qu'après avoir honoré ma valeur & fléchi mon courroux en me rendant ma belle captive; mais vous *Patrocle*, dès que l'aſpect de mes armes aura mis en fuite les Troyens, ramenez vos troupes triomphantes.

Si le maître des dieux, l'arbitre des combats,
Par de plus grands ſuccès ſignale votre bras,
N'allez pas, emporté d'une ardeur courageuſe,
Braver ſans moi, des traits la tempête orageuſe.

. . . . . .

Laiſſez les autres Grecs combattre dans la plaine,
Laiſſez-les ſe livrer au ſort qui les entraîne.
Jupiter, *Apollon*, *Minerve*, ô vous, grands dieux!

Puiſſiez-vous exaucer mes vœux ambitieux !
Puiſſent Grecs & Troyens, victimes de leur rage,
Périr tous maſſacrés dans un même carnage,
Et puiſſions-nous tous deux, ſur tous ces morts épars,
Diſperſer d'Ilion les ſuperbes remparts !

Ce diſcours renferme les plus grandes beautés ; comme le reſſentiment d'*Achille* s'y développe par gradation ! Quelle ſoif de la vengeance ! Quel mépris des Troyens ! Avec quel art *Homère* a-t-il fait contraſter des ſentimens doux avec des ſentimens terribles ! L'amitié d'*Achille* pour *Patrocle*, ſes craintes, ſes inquiétudes, le conſeil qu'il lui donne de quitter le champ de bataille dès qu'il aura repouſſé les Troyens, tout cela rend le héros aimable & intéreſſant, même au milieu de ſes imprécations ; *Homère* a déjà fait entendre, mais très-légèrement, que *Patrocle* ſeroit tué dans le combat. Ici ce poëte ſublime inſiſte davantage & diſpoſe les eſprits à cette ſanglante cataſtrophe ; il ne dit point préciſément que *Patrocle* périra ; mais

par le conseil qu'il met dans la bouche d'*Achille*, *Homère* occupe ses lecteurs de cette idée, en leur faisant craindre ce funeste évènement. Ce discours donneroit lieu à mille remarques de cette nature, si l'on vouloit analyser toutes ses beautés. Je me contenterai de vous rappeller ce vœu, digne d'*Achille*, par lequel ce héros termine sa réponse: c'est-là qu'il se montre bien *iracundus*, *inexorabilis*, *acer*; il souhaite que Grecs & Troyens périssent tous en cette journée, afin que *Patrocle* & lui dispersent eux seuls les remparts d'Ilion. *Racine*, qui étoit plein de la lecture d'*Homère*, n'a point oublié ce trait sublime dans son *Iphigénie en Aulide*. *Achille* exprime le même sentiment, lorsqu'il dit à *Agamemnon*:

Et quand moi seul enfin je devrois l'assiéger,
Patrocle & moi, seigneur, nous irons vous venger.

Voilà comme un poëte habile sait employer les richesses des anciens,

les transposer, les incorporer dans ses écrits !

Vous avez dû remarquer, dans la version françoise, du naturel & de l'élégance ; le vers, *Diomède en fureur anime en vain sa lance*, rend avec précision l'image du poëte Grec, qui dans son divin poëme, donne de l'ame & des passions aux êtres même les plus inanimés. Voici un morceau où vous trouverez quelques vers de poësie imitative ; c'est le combat d'*Ajax* qui seul s'oppose aux Troyens. Le maître des dieux arrête ses efforts ; *tous ses membres frémissent*,

Par l'airain repoussés mille traits rejaillissent,
De son casque frappé l'acier retentissant
Se plaint, & l'air répond par un son gémissant,
Le bouclier échappe à sa main affoiblie.
. . . . . .
Sur la lance d'*Ajax*, *Hector* impétueux,
Porte avec violence un coup de son épée ;
Et le fer séparé de la lance coupée
Vole au loin, siffle & tombe ; *Ajax* en frémissant
Reconnoît *Jupiter*, dont le bras toutpuissant

A briſé l'inſtrument & l'appui de ſa gloire.

. . . . . .

Etonné de ne voir dans ſa débile main
Qu'un débris *inutile* & qu'il agite *en vain*,
Il cède. Son vaiſſeau qu'au ſort il abandonne
Reçoit de tous côtés le feu qui l'environne.

La coupe de ces vers eſt heureuſe, & les repos ménagés avec goût. On ne pouvoit mieux peindre l'image de cette lance, dont le *fer ſéparé vole au loin, ſiffle & tombe*. Ce mot *tombe* qui a un ſon lourd & qui termine la phraſe poëtique au milieu du vers, rend l'image ſenſible à l'oreille. L'armure d'*Achille* étoit un des endroits les plus difficiles à exprimer. Cependant M. *Hibert* n'y reſte pas au-deſſous de ſon modèle.

La cuiraſſe, où brilloit un or éblouiſſant,
Jette autour de ſon ſein un éclat menaçant.
L'épée à ſon côté, du repos retirée,
S'agite, impatiente & de ſang altérée.

Ces deux vers ſur la lance d'*Achille* dont *Patrocle* ne peut ſe ſervir à cauſe de ſon énorme peſanteur, me

paroiſſent frappans par leur préciſion & leur ſimplicité.

Le Grec le plus robuſte à peine la portoit,
Le héros ſans effort d'une main l'agitoit.

Homère dit que le centaure *Chiron* donna au père d'*Achille* cette lance qui ſera fatale à tant de héros. Le traducteur a donné une tournure plus vive à cette idée, & je crois que vous l'approuverez.

Depuis que par *Chiron*, avec ſoin façonnée,
A *Pélée* autrefois cette arme fut donnée,
Que de morts, que de ſang, que de remparts
forcés!

Vous applaudirez à ces deux vers, pour exprimer la viteſſe des chevaux d'*Achille*.

Ces courſiers que le vent ſur ſon aile bruyante
Sembloit ravir aux yeux qui les voyoient
courir.

Ce dernier eſt compoſé de mots courts & rapides, qui donnent aux vers la légèreté des courſiers; on

voit en général que c'eſt un homme de goût, formé par une lecture réfléchie des bons modèles, qui a verſifié cette pièce. Elle eſt d'autant plus eſtimable, que c'eſt ſon début dans la littérature. Ce motif, joint au talent qu'elle annonce, doit l'engager à pourſuivre une carrière dans laquelle il peut ſe flatter de cueillir des lauriers, non pas académiques, mais auſſi honorables, puiſqu'ils lui ſeront diſpenſés par le public, ce juge intègre, qui ne ſe décide jamais d'après les manèges de la médiocrité, mais d'aprés le mérite réel des productions qu'on lui préſente.

Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

Lettre de M. l'abbé Grandidier *à M.* Fréron.

A Strasbourg, ce 9 octobre 1778.

VOUS rappellez, Monsieur, dans le N°. 28 de l'Année Littéraire, *pag.* 205 une anecdote très-curieuse concernant don *Calmet* & M. *de Voltaire*. Elle est certaine, Monsieur ; mais le détail de cette anecdote doit plaire au public. La gloire de don *Calmet*, celle même de M. *de Voltaire* y est intéressée. Je crois donc que vous ne serez pas fâché de le connoître & d'en faire part à vos lecteurs.

Don *Augustin Calmet*, bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne & de Saint-Hydulphe, & abbé de Sénones, connut M. *de Voltaire* par leur amie commune, Madame la marquise *du Châtelet*. On n'ignore pas la liaison particulière de cette savante dame avec le philosophe de Ferney : mais le philosophe religieux de Sénones lui

paroiſſoit bien plus eſtimable, & cet illuſtre abbé l'avoit autant mérité par ſa piété que par ſon hiſtoire généalogique de la maiſon du Châtelet, imprimée *in-fol.* en 1741. Cette eſtime paſſa de Madame *du Châtelet* à M. *de Voltaire*, qui conſerva long-temps l'amitié particulière qu'il avoit conçue pour don *Calmet*. Se trouvant en 1748 à la cour du roi *Staniſlas*, il lui témoigna le plus grand empreſſement de le voir & de converſer avec lui dans ſon abbaye. Il lui écrivit même de Luneville le 13 février de ladite année une lettre charmante, qui mérite d'être connue. Voici comme s'explique M. *de Voltaire*.

« Je préfere, Monſieur, la retraite » à la cour, & les grands hommes aux » rois. J'aurois la plus grande envie » de venir paſſer quelques ſemaines » avec vous & vos livres, il ne me » faudroit qu'une cellule chaude; & » pourvu que j'euſſe du potage gras, » un peu de mouton & des œufs, » j'aimerois mieux cette heureuſe & » ſaine frugalité, qu'une chère royale. » Enfin, Monſieur, je ne veux pas

» avoir à me reprocher d'avoir été ſi » près de vous & de n'avoir point eu » l'honneur de vous venir voir. Je » veux m'inſtruire avec celui dont les » livres m'ont formé, & aller puiſer à » la ſource : je vous en demande la » permiſſion. Je ſerai un de vos moi- » nes. Ce ſera *Paul* qui ira viſiter » *Antoine*. Mandez-moi ſi vous vou- » drez bien me recevoir en ſolitaire. » En ce cas, je profiterai de la pre- » mière occaſion que je trouverai ici » pour venir dans le ſéjour de la » ſcience & de la ſageſſe. J'ai l'honneur » d'être avec une eſtime reſpectueuſe, » &c. »

Madame la marquiſe *du Châtelet* écrivoit ſur le même ton à dom *Calmet* dans ſa lettre datée de Luneville, 4 mars 1748. « Nous allons, dit-elle, » demain à la Malgrange. M. *de Voltaire* compte vous aller voir au » retour, & le Roi compte qu'il vous » ramènera, & on vous donnera ici » une voiture pour votre retour. Si » M. *de Voltaire* n'y va pas, j'eſpère » que le Roi vous enverra chercher.... » M. *de Voltaire*, dit-elle dans une

» autre lettre, me prie de vous faire » mille très-humbles complimens de » sa part ».

Cette estime étoit bien antérieure, comme le prouve la lettre de Madame *du Châtelet* à don *Calmet*, datée de Cirey 28 avril 1738. « M. *de Voltaire*, » qui est ici, & qui est plein pour » vous de l'estime que tout homme » qui pense doit à votre mérite, me » prie de vous en assurer ».

M. *de Voltaire* cependant ne put accomplir sa promesse qu'en 1755. Il vint cette année à Senones & y passa trois semaines. Il y employa tout ce temps ou à converser avec dom *Calmet*, ou à travailler dans la bibliothèque de l'abbaye. Ces deux savans hommes se témoignèrent une estime réciproque, & si dom *Calmet* admira le grand savoir & le bel esprit de M. *de Voltaire*, celui-ci à son tour ne put refuser au pieux abbé le respect que sa vertu, l'étendue de ses lumières & sa rare modestie méritoient. Il vécut en quelque sorte à Sénones en religieux, n'ayant voulu manger qu'avec la communauté au réfectoire & ne

parler qu'avec les religieux. Il assista le jour de la Fête-Dieu à la procession & à tout l'office, qui se fait ce jour-là dans l'abbaye avec beaucoup de pompe & de majesté.

M. *de Voltaire* regretta long-temps cette abbaye, qu'il quitta avec peine. Il écrivit ainsi à son hôte étant à Plombières le 16 juillet 1755. « La lettre » dont vous m'honorez, augmente » mon regret d'avoir quitté votre » respectable & charmante solitude; » je trouvois chez vous bien plus de » de secours pour mon ame, que je » n'en trouves à Plombières pour » mon corps. Vos ouvrages & votre » bibliothèque m'instruisoient plus » que les eaux de Plombières ne me » soulagent: on mène d'ailleurs ici » une vie un peu tumultueuse, qui » me fait chérir encore davantage » cette heureuse tranquillité, dont je » jouissois avec vous..... Je vous » souhaite une santé meilleure que la » mienne, & des jours aussi durables » que votre gloire, & que les services » que vous avez rendus à quiconque » veut s'instruire. Je serai toute ma

» vie avec le plus respectueux & le » le plus tendre attachement, &c. »

Il fut si satisfait de son séjour à Sénones, qu'il forma le dessein de s'y fixer; il en fit écrire de Colmar en Alsace, où il résidoit alors, au coadjuteur de dom *Calmet*, demandant qu'on lui louât la maison abbatiale: ce projet n'eut pas lieu. Il n'en conserva pas moins le tendre souvenir de dom *Calmet*. Il en parle avec sensibilité dans une de ses lettres écrite des Délices près de Genêve le 15 juin 1757, à dom *Fanget*, neveu & coadjuteur de l'abbé de Sénones. « J'admire la force du tempérament » de M. votre oncle: elle est égale à » celle de son esprit. Personne au » monde n'est plus digne d'une longue » vie. Il a employé la sienne à nous » fournir les meilleurs secours pour » la connoissance de l'antiquité. La » plupart de ses ouvrages ne sont pas » seulement de bons livres; ce sont » des livres dont on ne peut se passer. »

Don *Calmet* mourut le 25 octobre de la même année 1757. Dom *Fanget* son neveu & son successeur ayant

demandé quatre vers pour mettre au bas de l'eſtampe de ſon oncle, M. *de Voltaire* lui répondit en ces termes :

« Il ſeroit difficile, Monſieur, de » faire une inſcription digne de l'on- » cle & du neveu ; au défaut de talens, » je vous offre ce que me dicte mon » zèle,

» Des oracles ſacrés que Dieu daigna nous rendre,
» Son travail aſſidu perça l'obſcurité :
» Il fit plus ; il les crut avec ſimplicité,
» Et fut par ſes vertus digne de les entendre.

» il me ſemble au moins que je » rends juſtice à la ſcience, à la foi, » à la modeſtie, à la vertu de feu dom » *Calmet*, mais je ne pourrai jamais » célébrer, ainſi que je le voudrois, » ſa mémoire, qui me ſera infiniment » chère ».

Je ne fais, Monſieur, que copier différens paſſages de la vie de dom *Calmet*, écrite par dom *Fanget*, ſon digne neveu, & imprimée à Senones en 1762 ; mais ce ſont des extraits

précieux qui méritent votre attention, & que le public verra toujours avec plaisir.

Je suis, avec la plus parfaite considération,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

l'abbé GRANDIDIER, historiographe & archiviste de l'évêché de Strasbourg.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Méthode de Harpe, pour apprendre seul & en peu de temps à jouer de cet instrument avec un principe très-simple pour l'accorder, par M. Corbelin, *élève de M.* Patouart *fils, dédiée à Mademoiselle* Claudine Louise d'Estampes de Mauny, *prix 12 livres. A Paris chez l'Auteur, place Saint-Michel, maison du Chandelier; au Cabinet Littéraire, pont Notre-Dame; chez* Naderman, *luthier, rue d'Argenteuil, butte Saint-Roch; à*

Verſailles, chez Blaizot, libraire, rue Satory; & aux adreſſes ordinaires de Muſique.

La Harpe étoit, comme le ſont preſque tous les inſtrumens, ſans méthode qui pût mettre les amateurs à même d'apprendre à en jouer aiſément. Les principes en étoient ſi vagues que l'on paſſoit des années à travailler avant d'en avoir des notions bien juſtes, même ſous les meilleurs maîtres; avec le temps on acquéroit de l'exécution, mais manquant de théorie, on étoit embarraſſé dès qu'il ſe préſentoit une nouvelle difficulté; ſouvent on laiſſoit là l'inſtrument qui avoit coûté bien de la peine, & l'on s'en dégoûtoit faute d'avoir appris ſur des principes raiſonnés.

La cherté des maîtres étoit encore un obſtacle pour bien des perſonnes qui, bornées par la fortune, étoient douées par la nature des plus grandes diſpoſitions, & les talens qui auroient pu ſe développer en elles & faire le charme de la ſociété, ſe trouvoient anéantis. C'eſt pour remédier à ces inconvéniens que M. *Corbelin* a entre-

pris l'ouvrage que nous annonçons. Le plan nous en a paru ſimple & bien conduit, toujours l'explication eſt à côté de l'exemple ; l'écolier mené, comme par la main, ſe trouve conduit à la connoiſſance de la choſe ſans preſque s'appercevoir du travail. L'intelligence qu'exige l'auteur pour qu'on puiſſe ſe ſervir avec ſuccès de ſon ouvrage, conſiſte, comme il le dit dans l'introduction, « à ſavoir déchiffrer la muſique ſur la clef de *ſol* & ſur la clef de » *fa*, encore cette dernière s'apprend» elle par l'ouvrage même ; à pouvoir » ſaiſir le ſens des mots que l'on lit ; » enfin à avoir l'envie d'apprendre ». Parmi les choſes eſſentielles à l'inſtrument dans cette méthode, on trouve la manière de reconnoître le ton dans lequel eſt écrit un morceau de muſique, & les leçons dirigées par ordre de modulation, n'en changent point ſans en avertir, & nous croyons que ce moyen peut mettre une perſonne intelligente en état d'acquérir de grandes connoiſſances dans la muſique.

On trouve chez l'Auteur des diapa-

ſons qu'il a fait faire exprès pour accorder la Harpe. Avec cet inſtrument on eſt sûr que la Harpe n'eſt point montée trop haut ou trop bas, & n'expoſe point les cordes à caſſer ſouvent. Le prix de ces diapaſons eſt de 9 livres.

Premier recueil d'Ariettes des *Trois Fermiers*, & autres, avec accompagnement de harpe, pour ſervir de ſuite à la méthode ci-deſſus, prix 6 livres.

Troiſième recueil compoſé d'airs d'*Armide*, & autres, avec accompagnement de guitarre, par le même Auteur, prix 4 livres 4 ſols.

Quatrième recueil, compoſé d'airs de *Myrtil & Lycoris*, de l'*Olympiade*, de *Felix*, & autres, avec accompagnemens de guitarre, prix 6 livres.

Ces deux recueils forment la ſuite de la *Méthode de Guitarre* de M. *Corbelin*. Les accompagnemens en ſont faciles & pleins de goût, comme le ſont tous les ouvrages de cet Auteur.

Nouveaux Opuſcules de M. Feutry, *membre de la Société de Philadelphie*,

un volume, *chez* Ruault, *rue de la Harpe*; Esprit, *au Palais Royal*; & Belin, *rue Saint-Jacques*.

Je me contente de vous annoncer aujourd'hui ces Opuscules, en attendant que je puisse vous en rendre un compte plus détaillé. Ce que j'en ai lu m'a favorablement disposé envers cet ouvrage; j'y ai trouvé de très-jolies fables, des vers de société très-agréables, des recherches savantes & curieuses sur la poésie Italienne & Castillane & quelques morceaux où se retrouve la touche vigoureuse de l'auteur du poëme des Tombeaux.

Livres nouveaux.

Nyon l'aîné, libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, vient d'acquérir quelques exemplaires des ouvrages suivans.

Théâtre de M. Poinsinet de Sivry, *in-12, relié, 2 livres 10 sols.*

Diogène moderne, ou le Désaprobateur, sur différens sujets de littérature, de morale & de philosophie, par M. Ca-

tillon ; *Bouillon 1770, 2 vol.* in-8°. *relié 6 livres.*

*L'Esprit d'*Adisson, *ou les beautés du Spectateur, du Babillard & du Gardien ; Yverdun 1777, 3 tom. 2 vol.* in-8°. *relié. 10 livres.*

Elémens de Métaphysique sacrée & profane, par M. l'abbé Para, *in-8°. relié. 5 livres.*

Cours d'études à l'usage des jeunes Demoiselles, par M. l'abbé Fromageot, *8 volumes* in-12, *relié. 24 livres.*

Les tomes 7 & 8 se vendent séparément en feuilles 5 livres.

Physiologie des corps organisés, ou Examen analytique des animaux & des végétaux comparés ensemble, traduit du latin de M. Neeker ; *Bouillon 1775,* in-8°. *relié. 2 livres 10 sols.*

Mémoire sur l'Architecture, par M. Patte, *avec beaucoup de figures,* in-4°. *relié 13 livres.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE V.

Hiſtoire naturelle de Pline, *traduite en François, avec le texte latin rétabli d'après les meilleures leçons manuſcrites, accompagnée de notes critiques pour l'éclairciſſement du texte, & d'obſervations ſur les connoiſſances des anciens comparées avec les découvertes des modernes, in-4°, tome dixième. A Paris, chez la veuve* Deſaint, *libraire, rue du Foin 1778.*

LES volumes de la nouvelle traduction de *Pline* ne ſe font point attendre, Monſieur; ils ſe ſuccèdent au contraire avec une rapidité qui étonne le public, ſans rien diminuer néanmoins de l'eſtime qu'il a conçue

pour les auteurs de cet important ouvrage. A meſure qu'ils avancent dans la carrière, leur zèle ſemble prendre de nouvelles forces, & leur courageuſe patience n'eſt rebutée, ni par la longueur du travail, ni par ſa difficulté. Ils ne ſe ſont pas propoſé ſeulement de faire paſſer dans notre langue ce recueil immenſe d'obſervations de toute eſpèce, que la curioſité inſatiable d'un des plus ſavans hommes de l'antiquité a réunies pour notre utilité; ils ont cru que tant de richeſſes devoient être en quelque ſorte développées, & c'eſt ce qui les a mis dans la néceſſité d'inſérer un ſi grand nombre de notes. C'eſt une eſpèce de vérification, ſans laquelle on ſeroit plutôt accablé qu'éclairé par toutes les merveilles que nous préſente l'écrivain original. Comme il ne cite pas toujours ſes garans, le lecteur n'eſt jamais ſans quelque défiance; en vain il apperçoit mille vérités, il ſuffit qu'il puiſſe ſoupçonner que quelques menſonges y ſont mêlés, pour qu'il doive concevoir une certaine méfiance d'un guide qui eſt ſans ceſſe dans le cas de

l'égarer, & qui amuse souvent par des fables, lorsqu'il promet le plus hardiment de n'être que l'interprète de la nature. *Pline* lui-même, s'il pouvoit revoir son livre dans l'état où il paroît aujourd'hui, conviendroit qu'il a reçu un nouveau lustre, & que les éclaircissemens qu'on y a ajoutés, en tournant à l'avantage du public, ajouteront à la gloire de celui dont l'ouvrage a paru mériter qu'on l'examinât avec une attention si scrupuleuse.

Le tome que je vous annonce, Monsieur, contient les livres 29, 30, 31, 32, & le commencement du 33e. Ils roulent en grande partie sur les remèdes que les hommes peuvent tirer des divers animaux, soit terrestres, soit aquatiques. Dans le 29e livre, ces remèdes sont considérés relativement à l'animal qui les fournit; & dans le 30e, relativement aux maladies contre lesquelles on les employe. Les deux suivans traitent des propriétés des eaux, & des animaux qu'elles renferment.

Pline commence par une histoire

abrégée de la médecine; il fait connoître les médecins célèbres, & les révolutions que l'art de guérir a éprouvées, auſſi bien que les autres arts. Je ne ſais pourquoi en débutant, il a affecté de repréſenter cette matière comme peu ſuſceptible d'agrément & difficile à traiter; c'eſt, ce me ſemble, une délicateſſe mal placée & peu honorable à la médécine. Eſt-ce que très-ſouvent dans le cours de ſon ouvrage il n'eſt pas entré dans des détails beaucoup moins intéreſſans, & ſeroit-il plus aiſé de faire l'hiſtoire des artiſtes qui amuſent ou corrompent les hommes, des conquérans qui les détruiſent, que des ſages qui les guériſſent? Il y a d'ailleurs dans ce début une obſcurité de raiſonnement que la verſion françoiſe ne fait point diſparoître. Nous n'en faiſons point un crime aux traducteurs, parce que le texte eſt évidemment altéré, & peut-être tronqué. *Pline* ſuppoſe qu'on peut être étonné que dans la pratique de la médecine on ait abandonné des remèdes naturels, & qui étoient ſous nos mains; il annonce qu'il va

répondre à cette objection, & il n'en fait rien ; car nous dire que divers médecins ont adopté des méthodes nouvelles, ce n'eſt pas faire ceſſer notre étonnement au ſujet d'une pareille innovation.

Aſſurément l'auteur avoit tort de craindre que la notice qu'il donne des anciens médecins ne parût déplacée & ennuyeuſe, elle eſt au contraire très-amuſante. Toutes ces différentes écoles, qui condamnoient toujours celles qui les avoient précédées, préſentent un tableau réjouiſſant. Il y a eu de tout temps une vogue pour les manières de guérir, & les malades d'un certain rang ne ſe diſpenſoient guères d'appeller le docteur à la mode. L'un promettoit de tirer d'affaire ſes malades *promptement* & *agréablement* ; jugez, Monſieur, ſi l'on étoit empreſſé de ſe mettre entre ſes mains ; un autre, pour donner ſes ordonnances, conſultoit l'*almanach*, & régloit la nourriture de ſes malades ſur le cours des aſtres. Dans ces temps-là, comme aujourd'hui, l'un admettoit la ſaignée,

l'autre la proscrivoit ; l'un affectoit d'être beau parleur, l'autre décrioit ses confrères ; celui-ci conseilloit les bains chauds, celui-là, les bains froids, même au cœur de l'hiver ; un certain *Charmio* de Marseille *plongeoit tous les malades dans les lacs. On voyoit de vieux consulaires se geler par air, par ostentation.* Ne se trouve-t-il pas quelquefois des écrivains qui en usent de même à l'égard du public ; ils nous glacent, ils nous morfondent ; n'importe, il y a des circonstances où il est du bel air de s'ennuyer de leurs inepties.

Ceux qui ont plaisanté sur la médecine auroient pu profiter de certaines tirades qu'on voit ici. *Hinc illæ circa ægros miseræ sententiarum concertationes nullo idem censente, ne videatur accessio alterius ; hinc illa infelicis monumenti inscriptio,* TURBA SE MEDICORUM PERISSE. » De là, ces malheureux débats, & ces avis contradictoires autour des malades, aucun » des consultans ne voulant *penser* » comme un autre, pour ne point

» paroître opiner du bonnet, ou se » ranger à l'avis de quelqu'un ; de-là » cette funeste inscription d'un tom- » beau, où l'on fait dire au mort, que » *le grand nombre des médecins l'a fait* » *périr* ». Le vieux *Caton* ne pouvoit pas souffrir les médecins, apparemment les Grecs ; car lui-même avoit fait un recueil de recettes. Il croyoit bonnement qu'ils avoient formé le joli complot de faire périr par leurs drogues tous les *barbares* ; c'est-à-dire, tous ceux qui n'étoient pas Grecs. En conséquence, il les auroit tous exterminés, s'il l'avoit pu, & auroit pensé rendre service à sa patrie en détruisant ces pestes publiques. Les *Locriens* étoient bien loin d'être de son avis. Suivant une de leurs loix, *si quelqu'un étant malade avoit bu du vin contre les ordres du médecin, quoiqu'il guérît nonobstant cela, on le punissoit de mort pour avoir désobéi.* Voilà comme sont les hommes, ils ont toutes les peines du monde à garder le précepte *ne quid nimis.* Il ne faut point juger des choses par l'opinion qu'en a un peuple ou un autre, mais parce que dicte la droite

raiſon. Le mépris des Romains pour la médecine ne lui ôte rien de ſon prix, & elle n'en reçoit pas un nouveau du reſpect imbécille que les *Locriens* avoient pour elle.

Pline qui a parlé plus haut des richeſſes immenſes que pluſieurs médecins avoient acquiſes, remarque que l'appât du gain n'avoit encore pu engager ſes compatriotes à exercer un art qui leur paroiſſoit mal aſſorti à la gravité romaine. Le traducteur nous paroît ici n'avoir pas entendu la penſée de l'auteur. Voici le texte latin, *Solam hanc artium Græcarum nondum exercet Romana gravitas in tanto fructu.* On a traduit: « La médecine eſt le » ſeul des arts de la Grèce que la gra» vité romaine ne nous laiſſe point » exercer encore avec autant de fruit » que cette nation ». Qu'eſt-ce qui empêchoit donc de le faire avec autant de fruit que les Grecs? Eſt ce que la gravité romaine ne permettoit pas de devenir auſſi ſavant qu'eux, ou de ſe faire auſſi bien payer qu'eux? Ni l'un ni l'autre aſſurément. Auſſi *Pline* ne dit rien de ſemblable. Il dit ſimplement

que cet art paroiſſoit aviliſſant, quoiqu'il fût très-lucratif. C'eſt le ſens de ces mots *in tanto fructu.* On n'oſoit l'exercer, malgré le profit immenſe qu'on pouvoit y trouver: mal-à-propos le traducteur a ſubſtitué à cette idée un bout de phraſe qui n'eſt ni conforme au latin, ni lié avec ce qui précède.

Une autre obſervation de *Pline*, mais qui a quelque choſe de comique, c'eſt que le petit nombre de Romains qui bravoient le préjugé juſqu'à s'afficher pour médecins, renonçoient en quelque ſorte à leur patrie, ne parlant & n'écrivant plus qu'en grec: & pourquoi devenir ainſi des eſpèces de transfuges? Le voici; c'eſt qu'il n'y avoit que ce moyen d'acquérir de l'autorité auprès des ignorans & de ceux qui ne ſavoient pas cette langue. Moins ils comprenoient ce que diſoit leur médecin, plus ils avoient de confiance en lui. Voulez-vous ſavoir, Monſieur, ce que l'on reprochoit autrefois à ceux qui profeſſoient cet art ſi difficile & ſi néceſſaire? « On croit » d'abord quiconque ſe donne pour

» médecin, quoiqu'il n'y ait point de » plus dangereuſe impoſture en au- » cune autre matière. Il n'y a d'ail- » leurs aucune loi pour la punition » de l'ignorance, aucun *exemple capi-* » *tal* de la juſtice qu'on devroit en » faire. Ils s'inſtruiſent à nos dépens, » ils nous font payer de la vie les » expériences qu'ils font ſur nous, » & le médecin ſeul a le droit de tuer » impunément un homme; ils ſont » même en poſſeſſion de rejetter tout » ſur les malades. Ils s'en prennent à » leur intempérance, & c'eſt ordinai- » rement ceux qui périſſent entre » leurs mains qui ont tort ». *Cuicum-que medicum ſe profeſſo ſtatim creditur cum ſit periculum in nullo mendacio ma-jus. Nulla præterea lex quæ puniat in-ſcitiam, capitale nullum exemplum vin-dictæ. Diſcunt periculis noſtris & expe-rimenta per mortes agunt; medicoque tantùm hominem occidiſſe impunitas ſumma eſt. Quin imo tranſit convitium & intemperantia culpatur, ultroque qui periere arguuntur.* Quoi qu'on puiſſe être content de la traduction, vous ſentez, Monſieur, qu'il y manque je

ne sais quoi de piquant, qui fait le mérite de l'original. Un *exemple capital* ne se dit point en françois; ces mots du texte *ultro arguuntur* ne sont point rendus; ils font entendre que les médecins, qui ne devroient songer qu'à se justifier, ou du moins à s'excuser, deviennent au contraire accusateurs, & font le procès aux morts. Au reste, les plaintes que l'on faisoit alors, ressemblent à celles qu'on a faites tant de fois depuis contre des gens dont on ne peut se passer, & les médecins pardonnent volontiers tout ce que l'on se permet contre eux quand on se porte bien, parce qu'on ne manque guères de leur faire réparation, lorsque la maladie nous oblige d'avoir recours à eux. *Pline* lui-même, quoiqu'il semble soutenir le sentiment de *Caton* & qu'il déclame assez vivement contre les médecins, connoissoit très-bien l'utilité de la médecine, & n'en vouloit qu'à l'ignorance & à la charlatannerie de quelques empyriques, qui cherchoient à en imposer à la

multitude, par leur audace & leur effronterie.

Après tous ces préliminaires l'auteur entre enfin en matière, non sans prendre encore une petite précaution oratoire. Il craint que quelques-uns de ses lecteurs ne soient dégoûtés des détails dans lesquels il va entrer. Pour se disculper de cette prétendue faute, il cite sérieusement l'exemple d'*Homère* & de *Virgile*. *Homère*, a emprunté une comparaison de la mouche. *Virgile* a nommé, *sans nécessité*, les fourmis, les charançons, & d'autres insectes qui se cachent dans la demeure des abeilles. Assurément, si *Pline* avoit réellement besoin d'excuse, celles qu'il allègue ici ne le mettroient pas à couvert des reproches. A l'égard d'*Homère*, bien des critiques ont blâmé sa comparaison, comme étant au-dessous de son sujet; en effet, il faut être déterminé à admirer tout ce qu'il dit pour trouver bon qu'il décrive *inter prælia deorum improbitatem muscæ*. Pour *Virgile*, mal-à-propos l'auteur prétend-il qu'il a nommé *sans*

néceſſité les fourmis & d'autres inſectes : qu'on voye le premier & le quatrième livre des *Georgiques*, où il en eſt que ſtion, & on conviendra que le poëte Latin a parlé avec raiſon de ce qu'exigeoit ſa matière. Ainſi ces deux autorités ne ſervent de rien à *Pline :* mais dans le fond il peut s'en paſſer ; pour un homme qui traite de choſes auſſi ſérieuſes, il me paroît trop occupé de plaire à ſes lecteurs ; c'eſt un muſicien habile qui ne chante qu'après s'être fait prier long-temps, & avoir répété pluſieurs fois qu'il craint de vous écorcher les oreilles.

Les recettes dont je vais vous parler, Monſieur, peuvent ſe diviſer en trois claſſes. Il y en a de vraiment utiles ; il y en a de ridicules & de ſuperſtieuſes ; il y en a d'incertaines. Les notes qui accompagnent le texte avertiſſent ſouvent le lecteur de ne rien croire de la vertu attribuée à certaines herbes, à certains animaux pour la guériſon des maladies ; mais cet avis n'eſt pas donné toutes les fois qu'il ſeroit néceſſaire, & il nous ſemble que l'exactitude à cet égard

auroit été un mérite de plus dans un ouvrage eſtimable à tant de titres. On ne devoit pas croire que le lecteur ſeroit en état de diſtinguer par lui-même le vrai d'avec le faux ; & le plus grand ſervice qu'on pouvoit lui rendre, c'étoit de marquer nettement les remèdes dont l'expérience a démontré l'utilité, & ceux qui ne doivent leur réputation qu'à une tradition vague ou à une aſſertion. Nos richeſſes ſeroient plus grandes en ce genre, ſi on en retranchoit ce qui ne les groſſit qu'en nous les rendant ſuſpectes.

L'auteur traite d'abord des *laines* & des *œufs*, & cela *par honneur ;* il met ces objets au premier rang, ſans doute parce qu'ils ſont d'un uſage plus univerſel. Ici, comme dans les chapitres ſuivans, je ne vous citerai qu'un petit nombre des propriétés médecinales qu'on a remarquées dans les différentes ſubſtances, & je choiſirai, par préférence, tantôt les plus faciles à vérifier, tantôt les plus difficiles à croire, bien entendu, Monſieur, que ſur mon rapport vous ne

ferez aucune expérience pour vous guérir, ſans avoir conſulté les gens de l'art. En voici une, par exemple, qui n'a rien de dangereux. « Pour ſe rendre l'haleine douce, il n'y a qu'à » ſe frotter les dents & les gencives » avec de la laine graſſe imbibée de » miel ». On ne ſera pas tenté, ſans doute, d'eſſayer la ſuivante. « Pour » raffermir l'eſtomac quand il eſt re» lâché, on mange des petits poulets » encore enfermés dans les œufs ». Un pareil remède, dont l'idée ſeule nous fait ſoulever le cœur, eſt un ragoût délicieux pour les Indiens de *Bengale*. Ces peuples, dit-on, déteſtent les œufs frais, & n'en uſent que quand ils ſont putrides, & que le poulet eſt formé : après cela, diſputons ſur les goûts.

Je n'ai point lu, ſans une ſecrette frayeur, ce que *Pline* dit de certains animaux vénimeux ; mais les notes de M. *Guettard* m'ont beaucoup raſſuré. J'y ai vu, avec plaiſir, que les aſpics, qui paroiſſent avoir été ſi redoutables chez les anciens, ne ſont point à craindre dans les climats froids

ou tempérés ; que chez nous il n'y a que la vipère dont le venin ſoit mortel, encore a-t-on trouvé un ſpécifique certain contre ce poiſon ; que le baſilic, ſur lequel on a débité mille fables extravagantes, eſt un animal fabuleux, que la couleuvre n'a abſolument aucun venin, &c. Les philoſophes détruiſent quelquefois certaines merveilles qu'on avoit admirées pendant long-temps ; c'eſt ainſi que la ſalamandre eſt enfin déchue du privilège extraordinaire de vivre au milieu des flammes ; en examinant la choſe de plus près, on a reconnu qu'elle jette d'abord une humeur laiteuſe qui noircit quelques charbons, mais que bientôt après elle eſt conſumée comme tous les autres animaux. *Pline* fait une peinture horrible des effets rapides du venin de la ſalamandre, mais heureuſement M. *Guettard* nous aſſure qu'on ne s'apperçoit de rien de ſemblable dans nos contrées ; autant d'inquiétudes de moins. Mais, d'un autre côté, il décrie des remèdes qui ſeroient fort commodes ; quel dommage que nous

he puiſſions plus nous guérir de la morſure des ſerpens, en appliquant ſur la plaie de la chair d'un coq! Mais nous faiſons bien une autre perte. *Pline* nous enſeignoit un moyen admirable de nous garantir, non-ſeulement des ſerpens, mais encore des animaux féroces, des voleurs, & *de la colère des rois.* Il ſuffiſoit de porter ſur ſoi le *cœur d'un vautour*; l'heureux ſecret! Il n'y faut plus penſer. M. *Guettard* lui ôte toute ſa vertu par des notes qui diſſipent le preſtige. Ainſi le médecin de *Sancho Panſa* en poſant ſa baguette ſur la table faiſoit diſparoître les mets exquis que l'avide gouverneur dévoroit déja des yeux.

Parmi ces recettes puériles, dont *Pline* ſe moque quelquefois lui-même, j'en ai trouvé certaines dans leſquelles la ſuperſtition croit encore qu'il y a de la vertu. Notre auteur dit qu'on s'eſt imaginé qu'une chauve ſouris préſerveroit de tout mal une maiſon & particulièrement une bergerie, ſi elle étoit clouée par les pieds au haut de la porte. Il n'eſt pas rare dans

les campagnes de voir ces sortes d'animaux en l'état dont parle *Pline*, & si ceux qui les y ont mis vouloient répondre sincèrement, peut-être conviendroient-ils qu'ils n'avoient point d'autre raison, que de se procurer par-là une espèce de préservatif.

Vous n'exigerez pas Monsieur, que j'entre dans un plus grand détail sur la partie médicinale. J'étois tenté de copier ici plusieurs autres articles, mais il y a trop peu de fonds à faire sur tout cela, & je n'ai pas cru devoir vous offrir des choses qui, après tout, sont plus curieuses qu'utiles, & qui peut-être ne sont pas même curieuses, puisqu'elles montrent seulement la foiblesse de l'esprit humain. J'aime mieux vous entretenir d'une matière qui doit plaire à tous les lecteurs. Entre tous les mets qui couvroient les tables des riches du temps de *Pline*, on estimoit de préférence les huitres. Vous savez, Monsieur, combien elles sont encore recherchées parmi nous; le nombre de ceux qui les mangent avec plaisir est grand, mais celui des bons gourmets en ce genre est assez

petit. Si vous voulez, Monsieur, être un homme de goût sur ce point, profitez des leçons de notre auteur, & retenez ce qui suit. » Les huitres » se plaisent aux endroits de la mer » où se trouvent des eaux douces & » où les embouchures des fleuves » se rencontrent en plus grand » nombre. Celles qu'on pêche en » haute mer sont petites, & ne s'y » trouvent qu'en petite quantité. Les » huitres croissent & décroissent, » principalement selon le cours de la » lune; mais leur accroissement le » plus remarquable, & la plus grande » exubérance de leur lait, a pour » époque le commencement de l'été. » La profondeur de l'eau, en leur » interceptant le soleil, nuit à leur » embonpoint, & les maintient tristes » & moins affriandées de nourriture. » Elles varient en couleur, celles » d'Espagne sont rousses, celles d'Il- » lyrie sont comme enfumées, celles » de Circei sont noires de chair & » d'écailles. Dans toutes les contrées » on donne la préférence aux huitres » épaisses, sans que leur eau soit

» graſſe & gliſſante ; il faut auſſi qu'une » huître ſoit, proportion gardée, plus » épaiſſe que large ; qu'elle ait été » pêchée, non dans un lieu fangeux » ou ſablonneux, mais ſur un fond » ferme, que ſa liſière ſoit courte, » non chàrnue, non frangée ; une » bonne huitre, en un mot, doit en » quelque façon être tout ventre. Les » plus habiles connoiſſeurs établiſſent » une autre marque de bonté, c'eſt » lorſque les huitres ſont bornées » d'un cil couleur de pourpre, alors » ils les qualifient de *calliblephara*, » ou huitres aux beaux cils, & les » jugent de la plus noble eſpèce ». Il y a ici pluſieurs termes techniques que les amateurs ne doivent point oublier, s'ils veulent parler ſavamment ſur cette matière, qui eſt ſi abſtraite & ſi compliquée, que le célèbre père *Hardouin* s'y eſt perdu, & que *Vénete*, médecin de la Rochelle, en le redreſſant dans un endroit, s'eſt trompé lui-même dans un autre. Le texte de *Pline* eſt certainement difficile. *Præcipua habentur in quacumque gente ſpiſſa, nec ſoliva ſua lubrica, craſ-*

ſitudine potius ſpectanda quam latitudine : neque in luto capta, neque in arenis ; ſed ſolido vaſo, ſpondilo brevi atque non carnoſo, nec fibris lacinioſo, ac tota in alvo. Addunt peritiores notam, ambientes purpureo crine fibras eoque argumento generoſa interpretantur, calliblephara appellantes. Le mot *ſpondilo* eſt l'écueil où le père *Hardouin*, & le docteur *Vénete* ſont venus échouer ; ils n'ont rien compris non plus à *calliblephara*. Le traducteur nous paroît avoir donné une explication très-ingénieuſe, & en même temps très-vraie de ces expreſſions embarraſſantes. La note dans laquelle il développe & ſoutient ſon ſentiment eſt extrêmement claire & ne laiſſe rien à deſirer là-deſſus. Vous trouverez encore, Monſieur, les noms des pays célèbres par les huitres ; *Pline* les rapporte avec les diſtinctions qu'un goût délicat y avoit remarquées, & vous conviendrez, qu'en y joignant les connoiſſances de nos modernes, on pourra déſormais fixer avec préciſion les qualités néceſſaires à une huitre pour qu'elle ſoit délicieuſe

à manger : c'eſt ainſi qu'on perfectionne les arts. Cependant les huitres ne ſont pas deſtinées uniquement à ſatisfaire la ſenſualité, elles ont encore des propriétés qui ſerviront peut-être de prétexte à la gourmandiſe. » Elles ſont ſouveraines » pour rétablir l'eſtomach ; elles re» médient aux dégoûts. Cuites toutes » cloſes dans leurs écailles, comme » on les apporte du marché, elles » ſont merveilleuſes pour faire ceſſer » les fontes pituiteuſes du cerveau.

Si vous voulez, Monſieur, quelque choſe de plus ſérieux, je vous conſeille de lire le commencement du 30e livre. *Pline* y traite de la magie en général, & s'efforce d'en faire ſentir la frivolité & l'abſurdité. Elle comprend, dit-il, *les trois arts qui ont le plus de pouvoir ſur l'eſprit humain*, ARTIUM TRES IMPERIOSISSIMAS HUMANÆ MENTIS. La médecine, la religion & l'aſtronomie. En parlant de la religion, il fait un aveu qui doit nous paroître d'une grande importance, *ad viros religionis maximè etiam non caligat humanum genus.* Sur quoi

M. *Querlon*, ce critique si judicieux, fait une note qui mérite d'être rapportée. « *Pline* peint ici l'état » des hommes de son temps par rapport à la religion. Son expression » nous paroît même faire entrevoir le » *décrédit* où commençoit à tomber le » polythéisme, & le trouble, les incertitudes qu'élevoit chez les payens » sensés, ou capables de réflexion, » la nouveauté du christianisme qui » s'établissoit dans l'empire Romain ». Le même M. *Querlon* relève peu après, avec raison, plusieurs bévues, entassées dans ce peu de mots de l'auteur. « Il est une autre secte de magie for» mée par *Moyse*, *Jamnès* & *Jopatès*, » tous trois Juifs, mais plusieurs an» nées après *Zoroastre* ». 1°. *Moyse* n'étoit point magicien. 2°. *Jamnès* ou *Jannes* n'étoit point Juif. 3°. Au lieu de *Jopatès* il devoit dire *Jambrès*. Ces méprises font voir que les hommes les plus savans d'ailleurs ne doivent pas faire autorité lorsqu'ils parlent sur des matières qu'ils n'ont point approfondies.

Néron n'avoit pas eu moins de pas-

sion pour l'étude de la magie, que pour jouer de la harpe, & pour déclamer des tragédies: rien ne lui manquoit, pouvoir, richesses, il étoit le maître de choisir des jours convenables, il lui étoit aisé d'avoir toujours des brebis noires à sacrifier; il prenoit plaisir à immoler des hommes. *Tiridate* qui se mêloit de magie l'étoit venu trouver à Rome : cependant *Néron* en le gratifiant d'un royaume, ne put apprendre de lui l'art qu'il se piquoit de savoir. C'est une preuve indubitable, dit *Pline*, de la fausseté de cet art, que *Néron* y ait renoncé; & l'on doit être convaincu que c'est un art détestable dans la pratique, vain & sans pouvoir dans les effets. Il est étonnant, après cela, que ce même auteur qui paroît avoir eu là-dessus des idées si justes & des principes si vrais, ait eu la patience de rapporter je ne sais combien de procédés magiques, comme s'il invitoit ses lecteurs à tenter des expériences ridicules & souvent criminelles.

Le livre ou nous en sommes contient une infinité de recettes, parmi lesquelles

quelles vous en rencontrez à chaque instant qui ne sont conseillées que par des magiciens; en sorte que c'est une confusion où il est impossible de se reconnoître. Il nous dit, par exemple, qu'un remède efficace pour les coliques, c'est de manger une alouette rôtie; & remarquez que cela est au milieu d'autres remèdes évidemment superstitieux : mais malgré cette mauvaise compagnie, le précepte pourroit être bon, & j'aurois de la peine à croire qu'il y eût de la sorcellerie à manger une alouette pour se guérir de la colique.

J'ai déja eu occasion de remarquer plus d'une fois que *Pline*, dans les préambules de ses livres, est ordinairement très-piquant ; mais ses pensées ne sont pas toujours aussi justes qu'elles paroissent ingénieuses. Je vais, Monsieur, vous en citer un exemple, qui vous donnera occasion en même-temps d'apprécier la traduction nouvelle. Le 32e livre traite des animaux aquatiques. Il commence par des réflexions générales sur la

mer ; elle nous offre, ſelon lui, un ſpectacle frappant : nulle part ailleurs la nature ne déploye tant de force ; c'eſt là qu'elle ſe ſurpaſſe elle-même. Quoi de plus violent que les vents & les tempêtes, joignez à cela ce que l'induſtrie humaine a inventé pour faire ſervir à ſon uſage ce terrible élément, les voiles & les rames ; joignez l'alternative du flux & du reflux qui donne à la mer l'apparence d'un grand fleuve. *Pline* continue ainſi : *Tamen omnia hæc pariterque eodem impellentia, unus ac parvus admodum piſciculus, echeneis appellatus, in ſe tenet. Ruant venti licet, & ſæviant procellæ, imperat furori, viresque tantas compeſcit, & cogit ſtare navigia : quod non vincula ulla, non ancoræ pondere irrevocabili jactæ. Infrænat impetus, & domat mundi rabiem nullo ſuo labore, non retinendo, aut alio modo quam adhærendo. Hoc tantulo ſatis eſt ut vetet ire navigia. Sed armatæ claſſes imponunt ſibi turrium propugnacula, ut in mari quoque pugnetur, velut è muris. Heu vanitas humana cum roſtra illa ære ferroque ad ictus armata, ſemipedalis*

inhibere posſit, ac tenere devincta piſciculus. Tout cela eſt très-beau, c'eſt dommage que ce prétendu prodige n'ait rien de réel; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit; voyons la traduction. » *Nature*, vents, tempêtes, » *reſſorts* des voiles, efforts des rames, » toutes ces forces raſſemblées, un » *tout petit* poiſſon, appellé *Echéneis*, » en réunit en ſoi *la ſomme*, & les » contrebalance. *Tels vents qui* ſouf- » flent, *telles* tempêtes *qui* ſe dé- » chaînent, toutes ces fureurs ſont » vaines, tous ces agens formidables » ſont impuiſſans. L'*Echeneis les réduit* » *à l'inertie*, & rend un navire immo- » bile ſur la mer agitée, ce qu'aucun » cable ne pourroit faire, non pas » même une ancre d'une peſanteur *ſi* » *exceſſive*, qu'il fût impoſſible de la » retirer. Ainſi l'impétuoſité la plus » fougueuſe, l'effort le plus furieux, » dont la nature ſoit capable, trouve » un frein, je ne dis pas dans la réſiſ- » tance, mais dans la ſimple adhé- » rence de l'echeneis à la carène d'un » vaiſſeau. Cet obſtacle unique l'ar- » rêtera *dans ſa courſe la plus violente*,

» *& bridera tout à coup toutes les forces* » *combinées qui le mettront en mouve-* » *ment.* O vanité de l'homme ! qui » s'applaudit d'avoir *conduit en mer* » des flottes ſurmontées de hautes » tours, d'où l'on combat ſur l'onde, » comme *l'on pourroit faire ſur terre* de » deſſus un rempart ! *O vain & ſuperflu* » *appareil* de navires ſi bien armés, » ſi bien éperonnés, & qu'un chétif » poiſſon d'un demi-pied de longueur » enchaîne & retient *priſonniers par un* » *ſeul contact* ». Nous ſommes fâchés que l'écrivain eſtimable qui ſert d'interprête à l'auteur latin ait adopté un pareil ſyſtême de traduction. Pourquoi cet amas d'épithètes ambitieuſes, de phraſes ſynonimes, qui altèrent le texte au lieu de l'embellir. S'il y a un ſtyle qui ait du nerf & de la préciſion, certainement c'eſt celui de *Pline*; ſi vous le noyez dans un développement verbeux, toute ſa force ſe perdra, & l'effet ſera manqué. Le traducteur a cru qu'en chargeant les idées, elles ſeroient plus frappantes, & que l'abondance tiendroit lieu d'énergie; nous ſommes perſuadés du

contraire, & que tout lecteur qui entendra les deux langues, trouvera une différence étonnante entre l'original & la traduction. Ce ne ſont pas ceux qui parlent beaucoup qui diſent le plus de choſes, & *Pline* méritoit bien qu'on eſſayât de le rendre avec les couleurs qui lui ſont propres. Perſonne n'eſt plus en état de le faire, que celui qui a déjà travaillé avec tant de ſuccès pour augmenter parmi nous la gloire du naturaliſte Romain; il nous le fait connoître de plus en plus comme ſavant & comme philoſophe, qu'il nous mette à portée auſſi de le connoître comme homme de lettres. En nous rendant compte de ſes découvertes, qu'on tâche de conſerver la forme de ſon ſtyle, auquel il doit une partie de ſa célébrité. C'eſt la ſeule choſe que nous ayons à ſouhaiter pour la perfection d'un ouvrage dont nous attendons la fin avec impatience.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

Eloge de M. Quesnay, *par M.* D'ALEMBERT, *inséré dans le Mercure du 15 novembre 1778.*

Je ne viens point ici, Monsieur, troubler la cendre d'un homme vraiment estimable, à qui l'on ne peut reprocher qu'un excès d'enthousiasme pour le bien public. Si vers le déclin de ses jours, sa raison a éprouvé les foiblesses qui paroissent l'apanage de la vieillesse, le voile de la mort les a toutes dérobées à mes yeux, & quoique je n'aie pas eu, comme M. *d'Alembert*, le bonheur *d'être lié particulièrement avec M. Quesnay*, je n'aurai pas la cruauté de venir jetter un vernis de ridicule sur les *rêveries* d'un vieillard octogénaire. Mais il me sera permis, je pense, sans être accusé d'outrager les mânes de ce bon citoyen, de dévoiler le manège de son panégyriste, & de rire d'un projet ridicule quant au fonds, plus

ridicule encore par la manière dont il a été exécuté.

Depuis long-temps nos philosophes modernes ont compris que dans un pays où l'amour de la gloire est la passion dominante, ce n'étoit que par l'espoir d'une glorieuse immortalité qu'ils pourroient parvenir à exciter dans les deux sexes une noble émulation pour les progrès de leur sublime doctrine ; & dès-lors ils ont conçu le projet d'ériger également des trophées & aux bienfaitrices & aux apôtres de la philosophie.

Cet article du code philosophique a paru si important à M. *d'Alembert* qu'il n'a voulu se décharger sur personne du soin de son exécution ; c'est l'archimandrite lui-même qui va répandre des fleurs, & *une larme* * sur

* M. *Thomas*, dans un monument consacré à la mémoire d'une de ses bienfaitrices, demandoit qu'*il lui fût permis de verser une larme* (une larme unique) *sur sa tombe.* M. *d'Alembert* qui n'a pas le don des larmes, & qui est cependant obligé d'en répandre à la mort de

la tombe de chacun des illuſtres philoſophes. En vain tous les proſélites feroient brûler l'encens le plus pur en l'honneur de leurs idoles, le vénérable patriarche ne croiroit pas leurs mânes ſatisfaits s'il manquoit de leur décerner ſon petit tribut de louanges.

M. *Queſnay*, par exemple, avoit déja été célébré dans trois panégyriques. Cela n'a pas empêché M. *d'Alembert* de lui élever de ſes propres mains, parmi les ruines du *Mercure*, (devenu en plus d'un ſens le tombeau de la philoſophie) un nouveau monument, qui, par malheur, n'eſt guères plus propre à éterniſer la mémoire du héros, que celle de l'architecte. Je crois, en vérité, qu'il y a une fatalité attachée à toutes les productions du *Mercure*, appellé plaiſamment *le coche de l'ennui**.

chacun des coryphées de la philoſophie, ne doit-il pas (pour me ſervir encore de la belle expreſſion de M. *Thomas*) *cultiver en lui cette économie qui modère l'uſage* des pleurs; une *larme* pour chacun, n'eſt-ce pas encore beaucoup?

* Cette dénomination eſt reſtée au Mercure

Les anciens donnoient pour attributs au dieu *Mercure* un caducée & une baguette ſopoſifique. La baguette de nos jours s'eſt changée, ſans doute, en une plume douée de la même vertu ; car enfin M. *d'Alembert* avoit la réputation de répandre ſur toutes ſes productions un certain ſel, de la fineſſe, ſouvent même des graces piquantes, & toutes les fois qu'il prend en main le caducée, l'ennui coule à grands flots de ſa plume. J'oſe dire que j'ai vu peu de morceaux écrits d'un plus mauvais ſtyle, ſemés de réflexions plus triviales & plus ridicules ; & je ſuis tenté de croire que M. *d'Alembert* n'eſt que le *prête-nom* de cet éloge, qui ne peut être que l'ouvrage de quelque manœuvre ſubalterne de l'encyclopédie mercurielle.

depuis une épigramme aſſez plaiſante qu'on a déja imprimée dans ces feuilles :

Dites-moi, d'où vient qu'au Mercure
Si ſouvent on ne trouve rien ;
C'eſt le caroſſe de voiture,
Il faut qu'il parte, vuide ou plein.

Ce qui m'engage principalement à relever quelques-unes de ces abſurdités, c'eſt que l'auteur, dans une note perfide, dit *que cet éloge n'eſt, à proprement parler, que l'extrait de celui que M.* de Fouchy *a inſéré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.* C'eſt aſſez d'immoler à la petite fortune du Mercure la gloire de M. *d'Alembert*, il n'eſt pas juſte que M. *de Fouchy* devienne auſſi une des victimes de cette confédération philoſophique; il faut donc rétablir ſa réputation, cruellement outragée par l'attribution de cet éloge, & rendre à M. *d'Alembert* ce qui lui eſt dû.

Le début, par exemple, appartient tout entier au directeur littéraire * du Mercure. » Madame *Queſnay*, qui » ſongeoit un peu plus que ſon mari » à ce qu'on appelle *le ſolide*... vou- » lut que ſon fils ſuivît ſon exemple, » pour devenir plus opulent que ſon

* Je dis le *directeur littéraire*, pour diſtinguer M. *d'Alembert* du *directeur bréveté*, qui ne préſide qu'à la partie *mercantile* du Mercure, dont le ſecrétaire de l'Académie Françoiſe a la ſuperintendance littéraire.

» père. Elle le deſtina *ſi bien* à cet » unique objet (l'économie domeſtique » & rurale) qu'à douze ans il ne » ſavoit pas encore lire. Ce ne fut pas, » comme on voit, un génie précoce : » il n'auroit pas *ajoûté* un chapitre au » livre de *Baillet* ſur les *enfans célèbres* ; » mais il a *mieux* fait pour ſa renom- » mée, il a mérité un rang diſtingué » parmi les vrais ſavans. Peut-être » même n'en a-t-il que *mieux* valu » pour avoir commencé ſi tard. La » nature eut le temps de développer » en lui ſans gêne & ſans obſtacle les » forces corporelles & phyſiques, » *plus néceſſaires qu'on ne croit aux* » *forces intellectuelles*, comme le prou- » vent tant d'enfans merveilleux, qui » ne le ſont pas long-temps, & qui » meurent ou qui reſtent avec un corps » foible & un eſprit *avorté* ». Je ne crois pas que M. *de Fouchy* ſoit tenté de révendiquer cette belle tirade. Certainement il ne doit envier, ni l'expreſſion populaire *ce qu'on appelle le ſolide* ; ni l'expreſſion platte *elle le deſtina* SI BIEN *à cet objet* ; ni la lourde

réflexion, *il n'auroit pas* AJOUTÉ * *un chapitre au livre de Baillet ;* ni la meſquine antithèſe, *il n'a pas été un enfant célèbre, mais il eſt devenu un vrai ſavant ;* ni la double expreſſion, *il a* MIEUX *fait, il a* MIEUX *valu ;* ni la belle découverte *que les forces corporelles ſont néceſſaires aux forces intellectuelles*, que M. *d'Alembert* croit bien neuve & qui eſt auſſi ancienne que le monde, *mens ſana in corpore ſano.* La ſeule choſe qui ſoit vraiment digne d'envie dans ce morceau, c'eſt la nouvelle méthode d'éducation propoſée par M. *d'Alembert*, qui croit qu'on ne feroit *peut-être* pas mal de ne rien apprendre aux enfans, pas même à lire avant l'âge de douze ans, *afin que la nature ait le temps de développer en eux ſans gêne & ſans obſtacle*

* Cette expreſſion, *il n'auroit pas ajouté un chapitre au livre de Baillet*, n'eſt pas françoiſe dans le ſens où l'auteur l'employe ; c'eſt-à-dire, pour ſignifier que *Queſnay* n'auroit pas fourni matière à un nouveau chapitre. C'eſt l'auteur de l'ouvrage qui ajoute le chapitre, & non pas l'enfant qui en devient l'objet.

les forces corporelles & phyſiques. Quelle cruauté qu'on ait élevé M. *d'Alembert* ſuivant l'ancienne méthode ; ſi malgré ſa voix flutée, ſi malgré la délicateſſe de ſa frêle machine, on voit briller en lui une imagination ſi vive, tant de feu, tant de ſenſibilité, qu'eût-ce été, grand dieu ! ſi on n'eût point fait *avorter*, par une pratique meurtrière, au moins une moitié de ſon *génie* ? Barbares inſtituteurs, gardez-vous donc à l'avenir d'étouffer preſque dans le berceau le germe des talens & du génie. Réſervez à l'âge de puberté toutes vos inſtructions littéraires ou religieuſes ; ſi vous voulez donner à l'ame toute l'énergie dont elle eſt capable, oubliez-la pendant vingt ans, pour ne ſonger qu'à l'accroiſſement des forces corporelles.

Cependant à douze ans, le jeune *Queſnay* reçut quelques mauvaiſes leçons de lecture du jardinier de ſa mère ; ſon application fit le reſte. C'eſt ainſi que M. *de Fouchy* raconte ſimplement le fait. M. *d'Alembert* y ajoute la réflexion ſuivante qu'il croit bien profonde & bien philoſophique.

» On ne penſe pas au *chemin immenſe* » qu'a fait un enfant quand il ſait parler » & lire, & ce *chemin énorme* que les » enfans font en aſſez peu de temps » *prouveroit* peut-être que ſi la nature » n'a pas fait tous les eſprits égaux, » comme l'expérience *le prouve*, le » beſoin & l'application peuvent au » moins les rapprocher plus qu'on ne » croit les uns des autres. Qui ſait *lire* » *une fois* ſaura bientôt tout ce qu'il » voudra, pourvu qu'il le *veuille avec* » *ſuite* ». Malgré *l'immenſité*, malgré *l'énormité* de *ce chemin*, fait par les enfans en ſi peu de temps, il n'en faut point conclure que les eſprits puiſſent ſe rapprocher les uns des autres autant que le penſe notre grand philoſophe. Puiſque c'eſt ici le ſeul point où ils ſemblent égaux, puiſqu'à cet âge ils ne peuvent ſurmonter d'autres difficultés, en effet moindres que celles qu'il faut dévorer pour apprendre à parler & à lire, il faut reconnoître, dans la facilité avec laquelle ils acquièrent ces connoiſſances de première néceſſité, la main d'une providence bienfaiſante qui les conduit,

&, par *l'inſtinct*, applanit des difficultés qui ſeroient inſurmontables à la foible raiſon de l'enfance. C'eſt encore une trop forte hyperbole que d'avancer *qu'il ſuffit de ſavoir lire pour apprendre tout ce qu'on voudra.* C'eſt une façon de parler barbareſque que de dire *vouloir avec ſuite.* On peut dire *aller de ſuite*, *travailler de ſuite*, peut-être même *étudier avec ſuite & méthode*; mais *vouloir avec ſuite* eſt une expreſſion de nouvelle fabrique.

M. *de Fouchy* raconte que l'ardeur du jeune *Queſnay* pour l'étude étoit ſi grande qu'on l'a vu *quelquefois* faire à pied vingt lieues dans un jour pour aller chercher un livre dont il avoit beſoin. Ce trait n'a point paru à M. *d'Alembert* aſſez beau, s'il n'étoit réitéré, & il fait voyager ainſi *aſſez ſouvent* le jeune *Queſnay*, *qui ne s'appercevoit*, dit-il, *ni du chemin*, *ni de la fatigue*, *par l'intérêt qu'il avoit donné à ſa lecture.* On dit qu'un poëte met de l'intérêt dans ſes drames, qu'il y a de l'intérêt dans un ouvrage; mais avant M. *d'Alembert*, on n'avoit jamais dit *donner de l'intérêt à ſa lecture*,

pour signifier s'attacher à cette lecture. Je ne m'arrêterois pas à relever ces locutions barbares, si l'autorité d'un secrétaire de l'académie françoise n'étoit capable de les accréditer.

Le père du jeune *Quesnay* disoit quelquefois à son fils : *mon enfant, le temple de la vertu est appuyé sur quatre colonnes, la récompense & l'honneur, la punition & la honte.* Peut-être eût-il mieux valu passer sous silence ce galimathias qui sent l'avocat de village ; du moins M. *de Fouchy* glisse-t'il légèrement sur cet article ; mais M. *d'Alembert* s'extasie à la vue de cette *architecture gothique.* » Le bon » vieillard, dit-il, eût peut-être dit » vrai *dans les siècles passés*, si pour- » tant *les siècles passés* valoient mieux » que le nôtre ; mais dans celui-ci » les quatre colonnes, & sur-tout les » deux dernières, sont devenues un » *appui bien frêle & bien négligé* ». Ce commentaire ne vous paroît-il pas enchérir sur le ridicule du texte ? M. *d'Alembert* prétend que le bon vieillard eût peut être dit vrai dans les siècles passés, eh ! pourquoi pas dans

celui-ci ? La vertu peut être aujourd'hui plus rare ; mais il n'en eſt pas moins vrai que dans tous les temps elle eſt fondée ſur l'honneur ou la honte, ſur la récompenſe ou la punition. Je ne ſais encore pourquoi M. *d'Alembert* dit que la *honte & la punition ſont devenues un appui bien frêle & bien négligé.* Cette phraſe, qui n'eſt ſûrement pas élégante, n'eſt pas non plus très-claire. Veut-il dire qu'on n'inflige plus de peines, ou que les coupables ſont inſenſibles au châtiment & à l'infâmie ? c'eſt tout ce qu'on voudra.

Le jeune *Queſnay* arrivé à l'âge de choiſir un état, ſe décida pour celui de chirurgien. Il vint faire ſes études à Paris, fut enſuite s'établir à Mantes, où ſon mérite, excitant la jalouſie, lui ſuſcita des perſécutions, dont il ne dut la fin qu'aux bontés du feu maréchal *de Noailles*. De retour à Paris, il ſe ſignala par la réfutation du *Traité de la ſaignée de M. Silva.* » *Le* GRAND *médecin de Paris fut vaincu* » *par le* PETIT *chirurgien de Mantes* » *qui ne ſe payoit pas d'étalage.* Il eſt

» assez juste que dans un pays où les » charlatans en tout genre (sur-tout dans le genre philosophique) » ont » plus beau jeu que par-tout ailleurs, » ils rencontrent au moins de temps » à autre quelque *pierre d'achoppement* » qui *trouble leur succès. Le* DOCTE » *Quesnay fut la* PIERRE *du* DOCTEUR » *Silva* ». Quelle grace ! quelle finesse dans ce morceau ! *le grand médecin de Paris* opposé *au petit chirurgien de Mantes*, *le docte Quesnay au docteur Silva ;* comme ces antithèses sont neuves & jolies ! *une pierre d'achoppement qui trouble des succès*, voilà encore une charmante expression. Vous pourriez, par exemple, croire que ces mots *qui ne se payoit pas d'étalage*, sont dans le *genre plat & trivial ;* mais sachez qu'il a été décidé par les *Quarante* du Mercure qu'ils sont du *genre facile & gracieux.* N'allez pas croire non plus qu'il falloit au moins mettre *que le docte Quesnay fut la pierre d'achoppement du docteur Silva*, & non pas simplement, par syncope, *la pierre du docteur Silva.* Fi donc, c'est n'avoir pas de goût que de faire

une pareille critique. Auſſi l'Académie mercurielle a décidé que *la pierre* tout court a un charme inexprimable. Oui, le docte *Queſnay* eſt LA PIERRE *du docteur Silva*, il y a là pour nos *Philamintes* de quoi ſe pâmer, tant cela eſt joli. Auſſi ne croyez pas trouver ce trait de génie dans l'éloge de M. *de Fouchy*, c'eſt du *d'Alembert* tout pur, ainſi qu'un petit trait ſatirique, tout neuf, contre la médecine, & qu'il attribue à *un philoſophe chagrin, & qui vraiſemblablement ſe portoit mal.* M. *d'Alembert* qui eſt un philoſophe plein de ſanté & de gaîté, ne devoit donc pas le répéter, d'autant plus qu'il ne fait rien à l'éloge de *Queſnay*. Il faut plaindre le triſte ſort du *Mercure*, ſi, pour l'égayer, M. *d'Alembert* en eſt réduit aux bons mots de *philoſophes chagrins & malingres.*

L'Académie de chirurgie, nouvellement établie, choiſit *Queſnay* pour ſon ſecrétaire. Il fit la préface des mémoires de cette illuſtre académie, préface qui eſt un chef-d'œuvre, & comparable à celle des mémoires de l'Académie des ſciences par *Fontenelle.*

Cependant *Queſnay a profité de quarante ans de lumieres de plus.* Et quel ſiècle, (s'écrie M. *d'Alembert*, & non pas M. *de Fouchy*) *que quarante ans, chez une nation où les ſciences ſont cultivées!* A cette queſtion, *quel ſiècle que quarante ans?* Je réponds que c'eſt ſimplement *un ſiècle commencé.*

Peu de temps après *Queſnay* eut à défendre le corps des chirurgiens. » *Nouveau Coelès, il ſe battit ſeul &* » *& long-temps contre toute l'armée &* » *l'artillerie doctorale*». *Nouveau Coclès*, trait d'érudition! *artillerie doctorale*, bel eſprit! On voit auſſi que M. *d'Alembert*, pour célébrer ſon avénement au trône du *Mercure*, a voulu faire jouer toutes ſes batteries.

Louis XV, pour récompenſer les travaux du docteur *Queſnay*, lui donna des lettres de nobleſſe; & comme il l'appelloit *ſon penſeur*, il lui choiſit pour armes *trois fleurs de penſée*, eſpèce de *rebus*, s'écrie un *philoſophe chagrin, comme pluſieurs autres écuſſons, mais rébus honorable, parce qu'il étoit vrai.* Je prie très-inſtamment M. *d'Alembert* de me dire ce que c'eſt qu'un

rebus honorable, parce qu'il eſt vrai. UN REBUS HONORABLE! UN REBUS VRAI! quel langage! M. le ſecrétaire de l'Académie voudroit-il donc introduire parmi nous le françois des Ruſſes? On dit qu'en effet il envoye M. *de la Harpe* en Ruſſie pour enrichir ſa nomenclature.

M. *Queſnay*, quoiqu'au centre des intrigues, vivoit dans la retraite, & & ne s'appliquoit qu'aux ſciences: la médecine ſur-tout, & la métaphyſique, l'occupoient tour-à tour. M. *d'Alembert* ne fait pas grand cas, ſans doute, de la métaphyſique. Les *connoiſſeurs en métaphyſique reſſemblent*, dit-il, *aux connoiſſeurs en chocolat, dont chacun eſt très-content du ſien, & très-peu de celui des autres.* Il eſt vrai qu'il met ce trait *ſans conſéquence* (comme tout ce qu'il dit) ſur le compte d'un *mauvais plaiſant.* Je ne crois pas cependant, qu'il y en ait d'autre que M. *d'Alembert* capable d'un ſi grand effort de plaiſanterie; mais comme la plaiſanterie de M. *d'Alembert* eſt ſi fine

que je ne ſais même s'il plaiſante, je me vois obligé de lui faire ce dilemme; ou *c'eſt* ſérieuſement *un mauvais plaiſant* qui a fait cette comparaiſon du chocolat avec la métaphyſique, comparaiſon *qui a peu de nobleſſe*, & alors il ne falloit pas la répéter dans le meilleur & le plus parfait des Journaux, modèle de raiſon & de goût: ou bien c'eſt encore une petite eſpiéglerie de M. *d'Alembert* d'attribuer *à un mauvais plaiſant* une comparaiſon de ſa propre fabrique, & alors je lui dirai qu'il a dit vrai ſans le ſavoir; je lui dirai ſurtout que cette phraſe, *les connoiſſeurs en chocolat, dont chacun eſt très-content du ſien, & très-peu de celui des autres*, ne ſeroit pas même tolérée dans les montagnes de Suiſſe. Quelle obſcurité! quel embarras! quelle tournure barbare! & c'eſt le ſecrétaire de l'Académie du *beau parlage* * qui l'employe!

M. *d'Alembert* paſſe rapidement, & comme ſur des charbons ardens, ſur l'établiſſement *de la ſecte qu'on appelle*

* Expreſſion du fameux chymiſte *Rouelle*.

des économiſtes **, il ne met pas le *tableau économique* au nombre des chef-d'œuvres qui immortaliſeront le docteur *Queſnay*. Tirons donc le rideau ſur ce coin du tableau. Diſons cependant que ce bon patriote avoit des vues pures ; que l'amour ſeul du bien produiſit quelques exploſions trop vives d'un cerveau exalté ; mais qu'il ne ſongea peut-être jamais à *faire ſecte*, & qu'il ne faut pas lui attribuer tous les ridicules & les excès de ſes diſciples.

C'eſt ſur les *rêveries mathématiques du vieux philoſophe* que M. *d'Alembert* ſon ami s'étend avec une complaiſance tout-à-fait édifiante. *Queſnay*, dit-il, *eut le malheur de trouver à-la-fois la triſection de l'angle, la quadrature du cercle, &c.* M. *d'Alembert* vouloit dire, *eut le malheur de croire qu'il avoit trouvé, &c.* & il dit, *eut le malheur de trouver, &c.* ce qui eſt *d'un mauvais plaiſant.* Il rapporte enſuite cet arrêt cruel qu'*un chef de ſecte ne doit pas ſe mêler d'écrire*

** Pour l'exactitude grammaticale, il faudroit de la ſecte qu'on *appelle les économiſtes*. Un ſoléciſme doit être relevé dans un académicien françois.

ſur la géométrie quand il ne la ſait pas ; parce que quiconque déraiſonne en mathematique, ou un bon eſprit ne déraiſonne jamais, eſt plus que ſuſpect de ne pas raiſonner parfaitement ſur le reſte, où il eſt plus facile de s'égarer. Il eſt vrai qu'il attribue encore ce terrible *apophtegme à un mathématicien trop cauſtique.* Je crains bien que ce mathématicien trop cauſtique ne ſoit caché ſous le manteau de *frère Anaxagoras* *. Quoi qu'il en ſoit, voyez comme M. *d'Alembert* eſt imprudent. *Un philoſophe chagrin* lance un trait de ſatire contre la médecine ; M. *d'Alembert* auſſi-tôt ſaiſit ce trait malin ; *un mauvais plaiſant* fait une comparaiſon ſans goût, *ſans nobleſſe* entre la métaphyſique & le chocolat, & M. *d'Alembert* recueille cette comparaiſon ignoble ; un *mathématicien trop cauſtique* prononce un arrêt foudroyant contre l'ami de M. *d'Alem-*

* C'eſt le nom qu'un grand prince donne à M. *d'Alembert*, ainſi qu'il a été imprimé dans le Journal de politique & de littérature, créé par M. *Linguet*, & mis au tombeau par M. *de la Harpe*.

bert,

bert, & M. *d'Alembert* apprend obligeamment au public ce trait sanglant; & cependant, si je ne dis pas qu'il est un philosophe aimable, un fin plaisant, quoiqu'ennemi d'une causticité trop mordante, vous verrez qu'il imprimera, dans le *Journal de Paris*, un petit billet anonyme contre moi, contre ma famille, & contre mon ouvrage. Il en arrivera tout ce qu'il plaira à Dieu & à M. *d'Alembert;* mais du moins, je ne dirai jamais que cette phrase, *à cet âge il étoit trop tard pour venir frapper à cette porte, que trente ans plutôt cet esprit patient & profond auroit peut-être enfoncée avec succès*, est marquée au coin du bon goût. Est-ce que les *mathématiques* peuvent être comparées à *une porte?* Est-ce qu'un *esprit profond* peut *enfoncer les portes?* Oui, dussent tous les *philosophes chagrins*, *tous les mauvais plaisans*, *tous les mathématiciens trop caustiques* du monde se déchaîner contre moi, je soutiendrai que les *Précieuses ridicules* n'eurent jamais un jargon plus bisarre.

Je n'ai pas omis un des traits de ce panégyrique qui peuvent illuſtrer la mémoire du docteur *Queſnay*. Etoit-ce la peine de venir, après ſix ans, barbouiller encore de nouveau l'éloge d'un citoyen, eſtimable ſans doute, mais qui n'a fait rien d'aſſez grand pour mériter quatre fois les honneurs de *l'apothéoſe*? Pour moi je penſe que M. *d'Alembert* n'a entrepris ce prétendu éloge que pour donner, dans la perſonne de M. *Queſnay*, un exemple frappant de ce que doivent attendre de lui tous ceux qui, rébelles à ſes conſeils, s'obſtineront à perſévérer dans leurs écarts géométriques. Quoi qu'il en ſoit du motif, n'avois-je pas raiſon de vous dire en commençant cet extrait, qu'il n'eſt rien de ſi miſérable & pour le fond & pour la forme que cet éloge? Si tout le nécrologe de la philoſophie, que M. *d'Alembert* s'eſt réſervé dans la diviſion de l'empire mercuriel, eſt fait avec auſſi peu de ſoin & de goût, la fortune du Mercure eſt en auſſi grand danger que la gloire de la philoſophie.

La fin de cet éloge offre cependant quelque chose de remarquable. « Ainsi » *depuis les philosophes jusqu'aux habi-* » *tans de la cour*, depuis les acadé- » mies jusqu'aux boutiques, M. *Ques-* » *nay* a trouvé de zèlés sectateurs, & » cette multitude de partisans n'est pas » un petit éloge pour un sage isolé qui » vivoit dans la retraite, plus occupé » de mériter des disciples que d'en » chercher ». Belle leçon pour ceux de ses successeurs, intriguans de profession, qui ne vivent que de cabales, & sont plus occupés de chercher des disciples que d'en mériter. Remarquez encore l'adresse de ces paroles, depuis *les académies jusqu'aux boutiques*, depuis *les philosophes jusqu'aux habitans de la cour.* Comme les membres des académies tiennent sans contredit le premier rang dans la liste des disciples de *Quesnay*, & les gens de boutique le dernier, il faut aussi que *les philosophes* soient dans la première classe, & *les habitans de la cour* dans la dernière; des méchans diront, que cet ordre est le fruit d'un *philosophe* un peu *cha-*

grin de n'avoir pas d'*écuſſon* ; mais moi je ſoutiens que c'eſt ſeulement l'effet d'une profonde vénération pour la dignité d'un philoſophe.

Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

Eſſais ſur le caractère & les mœurs des François, comparés à ceux des Anglois. A Londres 1776; & ſe vend à Paris chez Valade, *libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins,* in-12. *Prix 36 ſols broché.*

LA France & l'Angleterre ſe diſputent depuis long-temps la prééminence du génie & des talens. Cette rivalité feroit la gloire de ces deux nations, ſi elle ne dégénéroit en une baſſe jalouſie, & ſi elle ne fortifioit cette antipathie funeſte tant de fois à l'une & à l'autre. Pour décider cette importante queſtion, il faudroit, Monſieur, avec un jugement juſte, un caractère impartial, un eſprit étendu, avoir examiné la forme du gouvernement qu'elles ſe ſont données, les loix auxquelles elles obéiſſent, les révolutions qu'elles ont éprouvées, les cauſes qui les ont occaſionnées. Il faudroit encore parcourir les différens

ordres de ces deux états, en examiner les mœurs, les principes, les préjugés, les goûts & les plaisirs ; il faudroit, de plus, porter ses regards sur tous les grands hommes qu'elles ont produits, les juger, les apprécier, & suivre les traces de lumières qu'ils ont répandues sur l'humanité. Les arts exigeroient également de vastes recherches ; il faudroit fixer leurs époques, suivre leurs progrès, & connoître ce que chaque peuple a inventé & ce qu'il a perfectionné.

Tant d'observations, tant de recherches, tant d'études, ne donneroient encore un résultat sûr qu'après avoir tout comparé en raison du nombre plus ou moins grand des individus de chaque nation. Tels seroient, Monsieur, les objets qu'auroit à embrasser celui qui voudroit juger ces deux peuples rivaux. L'auteur de l'ouvrage que nous vous annonçons a eu ce but ; mais il s'en faut bien que son plan ait eu une aussi grande étendue ; il n'en a embrassé qu'une partie, encore ne l'a-t-il qu'effleurée. Cependant, malgré ce cercle

étroit où il s'eſt circonſcrit, il juge & prononce : pour deviner à laquelle des deux nations il accorde la palme, il ſuffit de vous annoncer ſa patrie. Il eſt Anglois ; dès-lors vous concevez qu'il ne manque pas de ſe récrier contre le gouvernement monarchique, de chercher à le confondre avec le deſpotiſme, de lui en imputer tous les inconvéniens ; vous concevez auſſi qu'il exalte avec enthouſiaſme la conſtitution politique de ſa nation ; qu'il lui attribue ſon éclat, ſon opulence, & cette ſupériorité qu'il lui donne ſur les autres peuples. Son enthouſiaſme va juſqu'à ſoutenir que l'embonpoint qu'on remarque parmi le peuple, eſt moins dû à un atmoſphère épais & humide, à une boiſſon nourriſſante, à des alimens très ſubſtantiels, qu'à l'excellence de leur légiſlation ; comme ſi on ne pouvoit être heureux qu'en proportion d'un phyſique plus ou moins volumineux.

Les François, ſelon lui, n'ont pas même la prétention de ſe meſurer avec ſa nation, pour la profondeur des raiſonnemens & pour

les recherches ſur les matières abſtraites & compliquées. Pour prouver cette aſſertion il oppoſe l'*Eſſai ſur l'entendement humain* de *Loke* à *l'Art de penſer* de Port-Royal : il dit que ce dernier ouvrage, produit par les plus célèbres génies du temps, n'eſt qu'un traité élémentaire en comparaiſon du premier. Quand cela ſeroit, il n'auroit encore rien prouvé; car ſi les hommes célèbres qui l'ont compoſé n'ont voulu donner qu'un ouvrage élémentaire, comme on ne peut le révoquer en doute, ils auroient manqué leur but, ſi les matières y avoient été plus approfondies. Pour ſe convaincre que la nation Françoiſe a dans ce genre plus que *le mérite du ſecond ordre*, il devoit ſe rappeller qu'elle a produit des *Deſcartes*, des *Malbranches*, des *Paſcals*, *&c.* & qu'elle a encore aujourd'hui des hommes qui tiennent le premier rang dans les ſciences abſtraites.

Le même auteur ne veut pas que le concours de toutes les nations de l'Europe venant s'inſtruire & ſe former chez elle, ni que l'étude qu'elles

ſont de ſa langue prouvent beaucoup en ſa faveur ; il prétend que cette langue n'eſt ainſi répandue que parce que l'eſprit inquiet & ambitieux des François force les autres nations à négocier ſouvent avec elle. Si c'étoit là le vrai motif, elle ne ſeroit cultivée que chez les peuples qui ont des relations politiques avec nous, encore parmi eux il n'y auroit guères que les hommes qui ont l'eſpoir d'être un jour à la tête des affaires ; cependant on la voit cultivée juſqu'au fond du nord; on voit des hommes de toutes les conditions l'apprendre ; le ſexe, juge ſi ſûr en matière de goût, en fait ſes délices, & elle fait aujourd'hui partie de ſon éducation. Cette préférence ſur toutes les autres langues vivantes, ne peut donc être dûe qu'à ſa perfection, & au grand nombre d'ouvrages excellens que nous avons dans tous les genres.

Malgré la partialité de cet écrivain inſulaire, on ne peut diſconvenir qu'il ne rende très-ſouvent juſtice au mérite françois, quand ce mérite n'eſt pas de nature à contre-

balancer celui que les Anglois s'attribuent. Il convient que les étrangers y ſont accueillis avec plus d'affabilité & de cordialité que par-tout ailleurs; que l'eſprit, l'éducation & les talens y rapprochent ſouvent les conditions; qu'il n'eſt pas rare de voir des grands accorder leur intimité à des hommes célèbres. Il convient auſſi que le clergé de France eſt le corps le plus ſavant de l'univers; les moines qui ſont, pour certains François, un ſujet de ſcandale, ſont à ſes yeux « des hommes » dont la conduite eſt, en général, » exemplaire, & dont la converſa» tion s'accorde avec la gravité de leur » profeſſion, quoiqu'il y en ait qui ſe » piquent d'avoir des connoiſſances » dans les affaires du monde; néan» moins la plus grande partie eſt bien » éloignée de cette oſtentation. . . . » chaque ordre ſe diſtingue par quel» ques branches particulières de con» noiſſances. Les Bénédictins ſont fa» meux par la connoiſſance profonde » qu'ils ont de l'antiquité; les Domi» nicains, par leur application à la phi» loſophie & à la théologie ſcholaſti-

» que ; les Jéſuites étoient verſés dans » les belles-lettres. Cette diverſité » d'occupations particulières à chacun » de ces ordres peut avoir ſa ſource » dans le goût des différens temps » auxquels ils ont été fondés ».

Au milieu de beaucoup de diſcuſſions, ſouvent peu intéreſſantes, on rencontre quelquefois des caractères deſſinés d'une manière auſſi ſaillante que vraie. J'en ai remarqué qui ne vous feront peut-être pas moins de plaiſir qu'à moi.

» En parlant du commerce familier » qui règne en France entre le clergé » & le beau ſexe, il ſeroit impardon- » nable de ne pas faire mention d'un » être dont les proteſtans n'ont point » d'idée. Il s'agit de ce qu'on appelle » un *abbé* ; mot qui n'a point ſon cor- » reſpondant en Anglois, parce que » l'exiſtence de ces *abbés* eſt poſté- » rieure à la réformation. Il paroît » qu'avant le commencement du der- » nier ſiècle, le terme d'*abbé* ne s'éten- » doit point au delà du ſens monaſ- » tique, dans lequel il eſt fort ancien, » pour ſignifier une perſonne en poſ-

» ſeſſion d'une abbaye. Mais le nom
» d'*abbé*, ſelon ce qu'il ſignifie com-
» munément aujourd'hui, eſt récent ;
» car il s'applique à une infinité de
» perſonnes qui n'ont point d'établiſ-
» ſement dans l'égliſe, ni même dans
» l'état, mais qui ſont diſpoſés à en
» accepter un, de quelque part qu'il
» leur ſoit préſenté. Ils ſont reçus
» dans toutes les compagnies, & ne
» paroiſſent pas déplacés dans les
» meilleures, quoiqu'on les rencontre
» quelquefois dans les plus mauvaiſes.
» Leur habit eſt plutôt celui d'un aca-
» démicien ou d'un ſavant de profeſ-
» ſion, que d'un eccléſiaſtique ; &
» comme il ne change jamais de cou-
» leur, il n'eſt pas diſpendieux. Leur
» ſociété eſt recherchée, parce que
» beaucoup ſont aimables, ſenſibles,
» bien nés, éclairés, & d'une conver-
» ſation auſſi amuſante qu'inſtructive.
» . . . . . Ces abbés ſont
» nombreux & utiles ; dans les col-
» lèges, ils ſont les maîtres de la jeu-
» neſſe ; dans les familles, ils ſont les
» précepteurs des jeunes gentil-hom-
» mes ; beaucoup ſe procurent un

» honnête entretien par leurs ouvrages » de toute eſpèce, depuis la philoſo- » phie la plus abſtraite, juſqu'aux ro- » mans les plus tendres. Enfin, c'eſt un » corps qui poſſède un fonds inépui- » ſable de talens & de ſavoir, & qui » le cultive ſans ceſſe. Aucun ſujet ne » leur échappe, ſévère ou gai, ſolide » ou badin, bas ou élevé, ſacré ou » profane, tout paie tribut à leurs » recherches ».

Voici le ſecond.

» La curioſité inſatiable pour les » anecdotes qui concernent les affaires » domeſtiques de familles, eſt encore » un goût particulier au François. Les » gens qui s'appliquent parmi eux à » cette ſorte de connoiſſance, ſont » bien venus dans les compagnies. Il » y en a qui ne vivent que de leur » adreſſe à découvrir, & de leur » malice à divulguer les myſtères que » les intéreſſés tâchent de cacher. » Celui qui eſt le plus expérimenté » dans cet art, paſſe pour connoître » ſon monde. Ce connoiſſeur du » monde eſt ordinairement un dé- » ſœuvré, maître de tout ſon temps,

» qu'il perd à ces recherches frivoles ; » voltigeant tout le matin de place » en place, afin de recueillir assez de » faits scandaleux pour payer son » dîner quelque part. Les riches qui » tiennent table ouverte, y ont tou- » jours de ces désœuvrés, qui sont » regardés comme la chronique am- » bulante du temps, & le répertoire » de toutes les bagatelles & de toutes » les médisances du jour. Ces orateurs » de table ne sont nulle part si com- » muns qu'à Paris, où il y a plus de » gens oisifs que dans aucune capitale » de l'Europe, à cause de la multi- » tude d'ecclésiastiques & d'officiers, » que l'indigence & l'espérance de » faire fortune y attire de toutes les » provinces du royaume. Beaucoup » y demeurent long-temps sans em- » ploi, & sont forcés, pour se sou- » tenir, de se dévouer a des patrons, » qui souvent en exigent des services » peu honorables ».

Vous jugez bien, Monsieur, qu'en rendant justice à quelques-unes des qualités de notre nation, il ne manque pas de censurer ses vices & de criti-

quer ſes ridicules. Il s'élève ſur-tout contre cette fureur des duels qui fait plus tirer d'épées en France que dans tout le reſte de l'Europe. » Il » n'eſt pas rare, dit-il, d'entendre » des gentil-hommes conter leurs » duels, & en rapporter le détail » préciſément comme un marin An- » glois feroit le récit des combats » où il ſe ſeroit trouvé ſur mer.... » Ce qui doit ſurprendre davantage, » c'eſt qu'un duelliſte de profeſſion » n'eſt point odieux à beaucoup de » dames Françoiſes, quoique d'ailleurs » remplies de douceur & d'aménité; » elles ne ſont pas, à beaucoup près, » ſi tendres que les Angloiſes: celles- » ci frémiſſent au ſeul récit de ces » meurtres, tandis que les Françoiſes » les écoutent avec le même ſang froid » qu'un général intrépide reçoit l'avis » qu'un bataillon eſt aux priſes avec » l'ennemi ». Il remarque avec raiſon que ce qui doit le plus contribuer à fortifier ce préjugé barbare, ce ſont ces ſalles d'armes où notre jeuneſſe bouillante, en s'y exerçant dans l'art de l'eſcrime, y prend un caractère

entier, hautain & pointilleux. Le gouvernement peut-être en prohibant ces dangereuſes écoles, devenues moins utiles depuis l'uſage des armes à feu & des bayonnettes, éteindroit peu à peu un préjugé qui porte ſi ſouvent la déſolation dans le ſein des familles & qui enlève tant de généreux défenſeurs à la patrie.

Ce qu'il dit de la frivolité de notre nation, de ſa légereté, de ſa préſomption, du genre de ſon luxe, de ſa paſſion, de ſon enthouſiaſme pour les arts qui ne ſont que d'agrément, n'eſt que trop fondé, pour ne pas prouver que la nation Angloiſe, vue ſous cet aſpect, nous eſt infiniment ſupérieure. Il rend hommage à l'eſprit, à la gaieté, à la politeſſe de notre beau ſèxe; mais il cenſure ſon goût trop vif pour la diſſipation, pour les plaiſirs & pour la parure. Les Angloiſes, qui ne ſont pas douées ordinairement de ces brillantes qualités, ſont peut-être moins agréables dans les cercles; mais elles ſavent mieux faire goûter le bonheur de l'union conjugale. La galanterie, qui eſt ſouvent pour la nobleſſe Françoiſe ſon

unique occupation, eſt cauſe que les femmes ont parmi nous une plus grande influence ſur les affaires & ſur les mœurs, qu'elles ne l'ont parmi les Anglois, dont le génie ſérieux s'occupe plus volontiers de projets de politique, de fortune & d'agrandiſſement; c'eſt ſans doute par cette raiſon que les mœurs y ſont moins corrompues que chez nous, où le divorce eſt ſi fréquent, où des intrigues ſcandaleuſes, au lieu de répandre l'opprobre ſur ceux qui en ſont l'objet, n'y jettent que du ridicule. Tels ſont, Monſieur, les différens objets ſur leſquels cet auteur eſſaye d'apprécier le mérite de ces deux nations. La traduction qu'on nous en donne eſt d'un ſtyle aſſez négligé; on y trouve même fréquemment des phraſes d'une conſtruction vicieuſe.

Je ſuis, &c.

ON m'a prié d'inſérer dans ces feuilles la pièce de vers ſuivante ; elle m'a paru digne de vous être envoyée. Les ſentimens qu'ils expriment ſont ſimples, vrais & touchans. Un père infortuné veut rendre publics ſa douleur & ſes regrets ; c'eſt une conſolation qu'il demande : pourroit-on la lui refuſer ?

A MON FILS, mort de la petite vérole le 10 octobre 1778, âgé de 18 ans moins 6 jours.

O mon cher fils, idole de mon cœur,
L'unique eſpoir qui me reſtoit au monde ;
Mon digne ami, ma joie & mon bonheur,
Entends le cri de ma douleur profonde ;
Qu'il retentiſſe au fond du monument,
Où de mes bras la mort t'a fait deſcendre !
Pour un inſtant, mon cher fils, qu'à ta cendre
Il puiſſe, hélas ! rendre le ſentiment ! . . . .
Mais, non : répoſe en la nuit éternelle,
Et ne vois point mon déſeſpoir affreux ;

Jouis en paix de la gloire immortelle
Dont tes vertus ſont les gages heureux.
Du haut des cieux où ton ame eſt montée,
Non, ne vois point ta tendre mère en pleurs
Du noir chagrin dont elle eſt tourmentée,
Par ſes ſanglots redoubler les horreurs...
Ah! cher enfant, quand notre impatience
De recevoir tes doux embraſſemens,
Croyant hâter la fin de ton abſence,
Comptoit les jours, les heures, les momens;
Qui nous eût dit qu'au lieu de nos careſſes,
Dans notre ſein tu trouverois la mort?...
Qui nous eût dit, à ton joyeux abord,
Que nous touchions aux plus rudes détreſſes?

Ainſi, grand dieu! des trop foibles humains,
Quand il lui plaît votre rigueur ſe joue!
Lorſque ſur eux luiſent des jours ſereins,
Votre juſtice au malheur les dévoue!
O Dieu terrible en vos reſſentimens!
Ceſſez enfin, ceſſez de nous pourſuivre,
Ou par la mort abrégez nos tourmens,
Ou donnez-nous le courage de vivre.

Par M. LEMARIÉ, *Lieutenant général du Bailliage royal de Magny.*

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Le ſieur *Latré*, graveur ordinaire du Roi, rue Saint-Jacques, porte-cochère vis à-vis la rue de la Parcheminerie, donnera le 15 décembre prochain l'*Almanach Iconologique*, pour l'année 1779, 15e ſuite, dont les deſſeins ſont toujours de M. *Cochin*. Cette ſuite, à la perfection de laquelle on n'a rien épargné, eſt aſſez connue du public, & a mérité juſqu'ici un accueil trop flatteur, pour qu'il ſoit néceſſaire d'en faire l'éloge.

Le prix eſt de 8 livres relié en parchemin, & 6 livres broché à l'ordinaire. On trouvera chez le même artiſte de jolis volumes pour la poche en Géographie & Topographie, & une très-grande quantité d'écrans nouveaux de Géographie, d'Hiſtoire, de la Fable, *&c.* & généralement tout ce qu'on peut deſirer en Géographie. C'eſt toujours chez lui que ſe vend l'*Atlas moderne* pour la Géographie de feu M. l'abbé *Nicole de la Croix*, dont

il eſt fait mention à la fin du premier volume de cette Géographie.

Le même vient de donner une nouvelle édition de l'*Atlas maritime des côtes & ports de France*, augmenté par M. *Bonne*, hydrographe du Roi.

AVIS.

Manufacture de Porcelaine de la Reine.

Les propriétaires de cette Manufacture, établie rue Thiroux, dont la porcelaine eſt à l'épreuve de la plus forte chaleur, ont l'honneur de faire part au public, que la Reine voulant bien honorer de ſa protection leur établiſſement, & permettre qu'il porte ſon auguſte nom, chaque pièce nouvellement fabriquée ſera déſormais marquée en deſſous d'un *A* couronné, première lettre du nom de Sa Majeſté.

La rue Thiroux eſt la première à droite dans la rue Neuve des Mathurins, par la rue de la chauſſée d'Antin.

La Manufacture a établi ſon dépôt chez M. *Grancher*, bijoutier de la

Reine, au petit Dunkerque, quai de Conti, à Paris.

Les anciens Minéralogiſtes du royaume de France, avec des notes, par M. Gobet 2 *volumes* in-8°. *A Paris, chez* Ruault, *libraire, rue de la Harpe, prix 9 livres 12 ſols broché.*

On a beaucoup écrit ſur la minéralogie ; mais toutes les connoiſſances qu'on en avoit, étoient éparſes dans un nombre immenſe d'ouvrages très-rares qu'il falloit raſſembler, comparer entre eux, & qu'on n'avoit pas ſouvent les moyens de ſe procurer. L'ouvrage que je vous annonce eſt un dépôt précieux, & comme une bibliothèque de minéralogie, dans laquelle on trouve réunies toutes les recherches qu'on peut deſirer ſur cette matière. M. *Gobet* y a joint des notes très-ſavantes, qui lui font beaucoup d'honneur ; de ſorte que ſon ouvrage peut lui-même être regardé comme une mine riche & féconde d'obſervations & de connoiſſances.

Livres nouveaux.

On trouve chez *Nyon* l'aîne, libraire, rue Saint Jean de-Beauvais, les ouvrages ſuivans.

Abrégé de la vie & du ſyſtême de Gaſſendi, *par* de Camhurat ; *Bouillon 1770*, in-12 *broché 1 livre 10 ſols.*

Eſſai ſur les phénomènes de la nature pris dans les élémens & les trois règnes, des animaux, végétaux & minéraux, en forme de Dictionnaire ; Bouillon 1773, in-8°. *relié 2 livres 10 ſols.*

Nouveaux Dialogues des Morts, recueillis de divers Journaux, & choiſis avec ſoin ; Bouillon 1775, in-12 *relié 3 livres.*

Lettres au révérend père Parennen, *miſſionnaire à Pekin, contenant diverſes queſtions ſur la Chine, & des Opuſcules ſur différentes matières, par M.* Dortous de Mairan ; *Paris imprimerie Royale 1770*, in-8°. *figures, relié 5 liv.*

Traité de Météorologie, contenant l'hiſtoire des obſervations météorologiques ; un Traité des météores ; l'Hiſtoire & la deſcription du baromètre & du thermomètre, & des autres inſtrumens météorologiques ; les Tables des obſervations météorologiques & botanico-météorologiques, les Réſultats des tables & des obſervations ; la Méthode pour faire les obſervations météorologiques, par le père Cotte, *prêtre de l'Oratoire, correſpondant de l'académie des Sciences, & faiſant ſuite aux Mémoires de ladite Académie ; Paris imprimerie Royale 1774,* in-4°. *relié 14 livres.*

L'Art de guérir radicalement & ſans le ſecours d'un bandage les hernies, par M. Maget, *ancien chirurgien major de la Marine, & chirurgien de la Garde de Paris. A Paris, de l'imprimerie Royale, & ſe vend chez l'Auteur, rue de la vieille Eſtrapade, prix 1 liv. 10 ſ.*

Suite des Epreuves du Sentiment, par M. d'Arnaud, *tome V. Seconde Anecdote.* Henriette & Charlot. *Prix 3 liv. broché. A Paris, chez* Delalain, *libraire, rue de la Comédie Françoiſe.*

Nous rendrons compte au plutôt de ce *Roman* intéreſſant.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VIII.

Sermons de M. l'abbé Poulle, *prédicateur du Roi, abbé commendataire de Notre-Dame de Nogent, 2 volumes* in-12. *A Paris, chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.*

L'IMPRESSION a ſouvent été l'écueil de la réputation des plus fameux prédicateurs; leurs diſcours honorés d'un concours ſi nombreux d'auditeurs quand ils étoient ſoutenus par une déclamation impoſante, ont perdu ſur le papier la plus grande partie de leur mérite, & n'ont point trouvé de lecteurs. Depuis que *Bourdaloue* a porté l'éloquence de la chaire à un degré

goût du siècle qui se corrompoit de plus en plus ; jaloux d'amuser & de plaire bien plus que de toucher & de convaincre, ils ont sacrifié à des agrémens frivoles, le naturel, la solidité & la force des pensées. Aussi, leur réputation n'a-t-elle pas eu plus de consistance que leur mérite ; ils n'ont eu que l'éclat du moment. Le lecteur examinant de sang froid ces mêmes discours qui lui en avoient imposé à la faveur d'un débit rapide, n'y a trouvé que de faux brillans & les a dédaignés. Quand *Démosthène* reprochoit aux Athéniens leur négligence & leur foiblesse ; quand il les animoit contre *Philippe*, & leur ouvroit les yeux sur le danger qui les menaçoit, il ne paroissoit occupé que des intérêts de la patrie ; on n'appercevoit dans ses discours aucune trace de l'art, aucune de ces figures qui sentent la recherche & l'affectation ; l'orateur disparoissoit, pour ne laisser voir qu'un citoyen plein de zèle pour le bien public. On ne songeoit pas à l'applaudir, mais on songeoit à *Philippe* prêt à envahir la Grèce. Voilà le modèle que devroient

ſe propoſer les prédicateurs ; quand ils reprochent aux chrétiens leurs vices, & leur annoncent les vérités terribles de l'évangile, ils ne devroient jamais affoiblir les grands traits de cette morale ſublime par des antithèſes, des énumérations ſymétriques, de jolis portraits, & tous ces miſérables preſtiges du charlataniſme oratoire ; ce ne ſera jamais avec des fleurs de rhétorique que l'on corrigera un avare, un ambitieux, un débauché ; les auditeurs ne doivent point ſortir du ſermon contens de l'orateur, mais mécontens d'eux-mêmes : qu'un rhéteur prodigue les ornemens dans un diſcours académique, dont le ſeul but eſt d'amuſer & de plaire ; mais que jamais dans la chaire de vérité le miniſtre évangélique n'oublie les intérêts importans dont il eſt chargé, pour s'égayer & ſe jouer dans des figures fleuries ; car alors il pèche ouvertement, non-ſeulement contre les devoirs de ſon miniſtère, mais encore contre les règles de l'art, qui n'eſt jamais plus parfait que lorſqu'il ſe cache.

Il eſt eſſentiel de répéter ſouvent ces principes, dans un temps où preſque tous les écrivains ſemblent les avoir perdus de vue. M. l'abbé *Poulle*, quoique bien ſupérieur par ſes talens à ces petits orateurs, qui ne ſongent qu'à briller aux dépens du bon ſens & de la vérité, n'a pu ſe garantir entièrement de cette contagion univerſelle, il a quelquefois ſacrifié à la frivolité du ſiècle, & rabaiſſé ſon ſtyle noble & fier juſqu'à ces petites graces affectées, qui ſont aujourd'hui ſi fort à la mode. En relevant ces légers défauts, je ne diminuerai rien de la gloire qu'il s'eſt juſtement acquiſe, je ferai ſeulement voir quelle eſt la tyrannie du mauvais goût, qui force quelquefois les écrivains les plus eſtimables de défigurer leurs ouvrages pour les rendre plus agréables à leurs contemporains; comme mon deſſein eſt de vous faire bien connoître le genre d'éloquence qui eſt particulier à M. l'abbé *Poulle*, je ne m'étendrai point ſur l'analyſe de ſes ſermons, je choiſirai ſeulement les morceaux les plus propres à vous

donner une juſte idée de ſon ſtyle.

Pour vous le montrer du beau côté, je vais mettre ſous vos yeux un magnifique paſſage du ſermon ſur l'enfer, où vous reconnoîtrez l'imagination ſublime de *Platon*, la richeſſe preſque poëtique de ſon ſtyle, mêlée cependant d'un peu d'affectation moderne. L'orateur y repréſente les tourmens de l'ame d'un réprouvé qui s'élance vers Dieu & en eſt repouſſé. « Sur la terre, c'eſt le pécheur qui ſe » défend, & c'eſt Dieu qui le pour» ſuit, qui ne peut conſentir à ſa perte, » qui heurte à la porte de ſon cœur, » qui l'appelle par ſa grace. Dans » l'enfer tout rentre dans l'ordre, c'eſt » Dieu qui ſe refuſe & c'eſt le ré» prouvé qui le cherche. Son ame » dégagée des liens imperceptibles » qui ſuſpendoient la rapidité de ſa » pente naturelle eſt rappellée malgré » elle à toute ſa deſtination. Elle tend » à Dieu comme à ſon centre; elle ſe » porte vers lui avec impétuoſité. Où » vas-tu, ame criminelle? Tu voles » au-devant de ton juge. Ni cette » conſidération, ni ſes allarmes, ni

» les châtimens qu'elle ſe prépare ne
» ſont pas capables d'arrêter l'impul-
» ſion vive qui l'entraîne; elle s'élance
» par la néceſſité de ſa nature, &
» toutes les perfections divines qu'elle
» a outragées s'empreſſent de la rejet-
» ter. Elle s'élève par le beſoin im-
» menſe & preſſant qu'elle a de ſon
» Dieu, & ſon Dieu la repouſſe par
» la haine néceſſaire qu'il porte au
» péché. Elle s'élance, & la rapidité
» de ſon effor lui fait encore mieux
» comprendre qu'elle étoit faite pour
» jouir de Dieu, elle en eſt rejettée,
» & la peſanteur du coup qui l'acca-
» ble lui fait encore mieux connoître
» qu'elle a forcé ſon Dieu à la repouſ-
» ſer; elle s'élève par déſeſpoir, Dieu
» la rejette par une juſte vengeance.
» Suſpendue entre elle-même & ſon
» Dieu, entre le comble du bonheur
» & le comble de la misère, égale-
» ment malheureuſe & quand elle
» s'efforce de s'approcher de cette
» ſource de tous les biens, & quand
» elle en eſt arrachée avec violence;
» également tourmentée & lorſqu'elle
» ſort d'elle-même & lorſqu'elle eſt

» contrainte de s'y replonger, elle » trouve son Dieu sans pouvoir le » posséder, elle se fuit sans pouvoir » s'éviter, elle passe successivement » des ténèbres à la lumière, de la » lumière aux ténèbres, elle roule » d'abîmes en abîmes, d'horreurs en » horreurs, elle porte l'enfer jusques » vers le ciel, elle rapporte l'image » du ciel jusques dans l'enfer même ». Il y a sans doute dans cette peinture beaucoup de noblesse & de grandeur; mais n'est-elle pas un peu trop chargée, n'y remarque-t-on pas plusieurs traits inutiles, la même idée n'est-elle pas trop tourmentée par des antithèses & des oppositions symétriques? *Elle s'élance par le besoin*, &c. *Dieu la repousse par la haine*, &c. *Elle s'élance & la rapidité de son essor fait encore mieux comprendre*, &c. *Elle en est rejettée, & la pesanteur du coup qui l'accable lui fait encore mieux connoître*, &c. *Elle s'élève par désespoir, Dieu la rejette par vengeance*, &c. Il me semble que ces phrases artistement compassées, ces retours fréquens des

mêmes chûtes, découvrent trop l'art de l'orateur & l'envie qu'il a de briller : la penſée étoit aſſez ſublime pour n'avoir pas beſoin de ces petits agrémens qui l'affoibliſſent au lieu de l'embellir.

L'énumération accompagnée de la répétition eſt une des figures favorites des orateurs chrétiens ; elle eſt en effet très propre à étaler les richeſſes du ſtyle & les graces de l'expreſſion, elle donne à la compoſition du mouvement & de la rapidité, & ce qu'elle a de plus avantageux, c'eſt qu'elle ſéduit l'auditeur au point de lui faire prendre des mots pour des idées, & qu'après l'avoir étourdi par le cliquetis d'une foule de petites phraſes qui ſe heurtent, ſe choquent & s'entaſſent les unes ſur les autres avec une impétuoſité extraordinaire, elle le laiſſe plein d'admiration pour l'abondance & la fécondité de l'orateur. Vous trouverez pluſieurs morceaux de ce genre dans M. l'abbé *Poulle*, en voici un très-brillant tiré du même ſermon ſur l'enfer. Ce diſcours n'eſt

preſque en entier que l'amplification du paſſage *Peccator videbit & iraſcetur.* Le réprouvé verra ſes péchés, c'eſt le ſujet de la première partie : cette vue ſera ſon tourment, c'eſt le ſujet de la ſeconde ; comment ſans le ſecours des énumérations remplir une diviſion qui paroît offrir ſi peu de matière ? Voici donc un exemple de la manière dont M. *Poulle* a développé & amplifié dans ſa première partie le *peccator videbit.* » Ils revivront » pour le réprouvé, ces péchés anciens » égarés dans les replis de ſon cœur » & entièrement effacés de ſon ſouvenir, ces péchés qui n'avoient fait » aucune impreſſion ſur ſon ame, commis ſans attrait, ſans plaiſir, ſans intérêt, & par la ſeule habitude d'en » commettre, ces péchés d'un moment auſſitôt oubliés que produits ; » tant de regards chargés d'un feu » ſecret, tant de penſées ou vaines » ou impures, tant de paroles, ou » fauſſes, ou mordantes, ou licentieuſes ; tant de deſirs effrénés ; » tant de foibleſſes échappées à la

» nature, & adoptées par la volonté;
» ils revivront pour le réprouvé, ces
» péchés, qu'un reste de religion lui
» présentoit d'abord comme douteux;
» & que ses passions plus hardies regar-
» doient comme chimériques; ces
» péchés qu'il ne mettoit pas au rang
» des péchés; ces péchés qui lui ser-
» voient de moyens & de préparatifs
» pour arriver à de plus grands péchés.
» Ils ressusciteront pour le réprouvé
» ces péchés qu'il n'avoit jamais ni
» sincèrement détestés, ni réellement
» expiés par la pénitence, & qu'il
» croyoit cependant ensevelis dans la
» piscine salutaire; ils en sortiront
» couverts de sacrilèges, ils paroîtront
» & sous leurs véritables formes, ces
» péchés parés des dehors des vertus.
» L'intérêt, l'envie, l'ambition, la
» haine, ne passeront plus pour zèle,
» la superstition pour piété, l'indo-
» lence, la lâchété, l'insensibilité pour
» douceur, l'ostentation, l'orgueil
» pour charité; le crime sera crime &
» ne sera que crime: ils s'offriront en
» foule au réprouvé ces péchés étran-
» gers, ces péchés des autres, dont

» il avoit été l'occaſion ou la cauſe par » ſes diſcours, par ſes exemples, par ſes » ſcandales, héritage de malédiction, » qu'il a laiſſé ſur la terre, & qui paſſe » de ſiècle en ſiècle, de contrée en » contrée, trop féconde génération » de péchés, qui ſe multiplient à l'in- » fini & ſans lui, dont il ne peut » plus arrêter les progrès ni tarir » la ſource, & qui retombent ſans » ceſſe ſur lui dans les enfers, &c. ».

Le ſermon ſur les afflictions eſt un des plus beaux de ce recueil; l'orateur montre dans la première partie combien les afflictions ſont utiles au juſte; & dans la ſeconde, combien elles ſont utiles au pécheur. Rien de ſi ſimple que ce plan, c'eſt l'uſage de M. l'abbé *Poulle* qui embraſſe toujours peu de matière pour donner lieu à ces magnifiques développemens, où l'éloquence triomphe avec toute ſa pompe. Le morceau le plus frappant & le plus conſidérable de la première partie eſt celui où l'auteur enviſage les adverſités comme un purgatoire de miſéricorde deſtiné à épurer la vertu des juſtes dans ce monde, &

compare ce purgatoire avec celui que la juſtice de Dieu a établi dans l'autre vie. » Dans le purgatoire de la juſtice, » qu'il eſt terrible de tomber entre » les mains du Dieu vivant ! c'eſt un » exacteur ſévère qui redemande juſ- » qu'à une obole, qui diſcute tout à » la rigueur, qui pèſe au poids du » ſanctuaire & les offenſes & les » peines, qui punit des ſatisfactions » paſſagères par des ſupplices inouis, » & des momens de ſurpriſe & de » fragilité par des années de ſouf- » frances. Dans le purgatoire de la » miſéricorde, qu'il eſt doux de tom- » ber entre les mains du Dieu vivant ! » c'eſt un créancier généreux qui exige » peu pour remettre beaucoup. Des » afflictions paſſagères, quelques lar- » mes, quelques inſtans de douleur, » ſuffiſent pour le calmer, pour le » contenter; il ne cherche qu'à faire » grace, il ne punit que pour avoir » lieu de pardonner. Dans le purga- » toire de la juſtice, des tourmens » innombrables & point de conſola- » tion, l'aſſurance des biens éternels » & le ſentiment des maux préſens,

» un amour pour Dieu toujours plus » vif, toujours plus ardent, & la » privation entière de Dieu. Dans » le purgatoire de la miséricorde, » peu de souffrances, beaucoup de » consolations, point de croix qui » n'ait son onction particulière, point » d'adversité qui n'attire une grace, » point de grace qui ne porte quel» qu'adoucissement, la même main » qui blesse guérit, le même Dieu qui » afflige console; il n'est jamais plus » près de nous que lorsqu'il nous » châtie..... Dans le purgatoire de » la justice, les supplices les plus » affreux expient & ne méritent pas; » ils satisfont pour le passé & sont in» fructueux pour l'avenir; ils ouvrent » les portes du ciel, ils disposent à la » félicité souveraine & ne l'augmen» tent pas. Dans le purgatoire de la » miséricorde, les souffrances non» seulement expient, mais elles mé» ritent de nouvelles récompenses; » ce que les adversités enlèvent au » juste dans le temps, sa patience le » transporte & le consigne dans l'éter» nité; à chaque moment de tribula-

» tion, répond un poids immenſe de » gloire ».

Vous admirerez, Monſieur, dans la ſeconde partie, l'éloquence vive & rapide avec laquelle l'auteur développe les funeſtes effets de la proſpérité qui nous aveugle ſur nous-même & ſur tout ce qui nous environne, & les avantages de l'adverſité qui nous éclaire ſur nos défauts, qui nous apprend à connoître Dieu & les hommes, & nous montre quelle eſt la juſte valeur des biens du monde. L'auteur a ſu rajeunir, par les graces du ſtyle & la nouveauté des tours, cette morale uſée & rebattue. Ce diſcours, d'ailleurs très-ſolide & très-profond, eſt défiguré dans quelques endroits par un ſtyle trop fleuri, une parure affectée & des figures qui ne conviennent qu'aux rhéteurs. Voici des exemples. » Que ſont les richeſſes pour un juſte? » un dépôt ſacré que la divine Provi- » dence lui a confié, auquel il ne » touche qu'avec diſcrétion & en » tremblant, & qui lui coute mille » ſoins à conſerver. Que ſont les

» plaiſirs pour un juſte ? ou des crimes » qu'il abhorre, ou des inutilités qu'il » mépriſe, ou une contrainte qui le » gêne, ou des bienſéances qui le » fatiguent, ou des amuſemens qui » l'ennuyent. Qu'eſt le monde pour » un juſte ? une terre étrangère qu'il » n'habite qu'à regret, l'exil de la » vertu, l'aſyle des vices, le règne des » ſcandales, le théâtre des paſſions. » Que perd donc le juſte par ſes re- » vers ? des hommages qu'il rejettoit, » des applaudiſſemens qu'il dédai- » gnoit, des louanges qu'il redoutoit ; » ne le plaignez pas, plaignez la » veuve & l'orphelin, ils n'ont plus » de protecteur. Que perd le juſte » par ſes diſgraces ? des richeſſes dont » il n'étoit que l'économe & le diſ- » penſateur ; ne le plaignez pas, plai- » gnez les pauvres, ils n'ont plus de » père. Que perd le juſte par ſon exil ? » un monde trompeur, irréconciliable » ennemi de Dieu, & l'objet des ma- » lédictions du ciel ; ne le plaignez » pas, plaignez le monde, il n'a plus » de modèle ».

Ce morceau renferme des penſées

très-justes & très-solides ; le tour en est d'ailleurs si heureux & si piquant, que j'ai à peine le courage d'en faire la critique ; mais pour l'honneur de l'art oratoire & pour l'instruction des jeunes gens, toujours portés à imiter les défauts des grands hommes, il ne faut pas dissimuler que ces antithèses, ces énumérations compassées & comme tirées au cordeau, ces répétitions étudiées, ces chûtes & ces désinences qui reviennent à temps égaux frapper l'oreille du même son, choquent un peu la gravité & la majesté de la chaire, & annoncent que l'orateur s'est plus occupé des mots que des choses. Pour vous faire mieux sentir le vuide & la frivolité de ces ornemens, je vais vous citer un passage du même sermon dont le ton est simple & naturel, mais en même temps touchant & pathétique ; vous verrez, Monsieur, la différence qu'il y a de la rhétorique à l'éloquence. L'orateur apostrophe les malheureux, & leur montre que l'effet de leurs disgraces est de leur rendre la religion facile & même nécessaire. « Or autrefois cette

» religion étoit ſévère par ſes devoirs;
» elle vous prêchoit le détachement
» des biens de la terre, &c. A préſent
» elle n'a plus rien à vous commander
» que la patience.... Il n'y a pas loin
» d'un homme affligé à un véritable
» chrétien; autrefois cette religion
» étoit effrayante par ſes menaces,
» elle ne vous préſentoit que les fou-
» dres du ciel; vous étiez toujours
» ſous l'anathême; malheur à vous
» riches, malheur à vous qui vivez
» dans la joie. A préſent elle n'a que
» des bénédictions à vous offrir; bien-
» heureux les pauvres, bienheureux
» ceux qui ſouffrent, qui ſont perſé-
» cutés, qui pleurent, elle n'eſt oc-
» cupée qu'à eſſuyer vos larmes, qu'à
» vous fournir des conſolations.....
» Autrefois cette religion étoit in-
» commode par la multiplicité des
» pratiques qu'elle vous preſcrivoit;
» aujourd'hui ſes exercices ſont votre
» bonheur, votre gloire; vous n'oſe-
» riez vous montrer dans ces aſſem-
» blées dont vous faiſiez les délices
» & l'ornement. Rebuts du monde,
» entrez dans nos temples, ils ſont

» les asyles des malheureux, vous y » pouvez paroître avec décence, vous » verrez sur l'autel un Dieu crucifié. » A cette vue, que les souffrances » sont légères ! que les humiliations » deviennent respectables ! Rougiroit-» on d'être semblable au Dieu que » l'on adore » ?

Depuis que les orateurs chrétiens ont abandonné aux missionnaires le pathétique & les grands mouvemens de l'éloquence, ils se sont attachés à tracer des portraits agréables & ingénieux des mœurs & des vices qu'ils auroient dû réformer. On a vu des religieux éloignés de la société par état, s'égayer dans des descriptions curieuses & détaillées du monde qu'ils ne connoissoient pas. Un secret amour-propre engage les prédicateurs à se jetter dans ces sortes de peintures : ils s'imaginent qu'en peignant ainsi au naturel les vices de la cour & des grands, ils passeront dans l'esprit de leurs auditeurs pour des hommes qui ont vécu dans la bonne compagnie ; mais ces orateurs si polis ne font que des impressions bien légères ;

& ces tableaux élégans des mœurs du siècle amusent les gens du monde comme une comédie profane, & ne les convertissent pas. M. l'abbé *Poulle* a donné rarement dans cette affectation qui blesse la dignité du ministère évangélique. Voici cependant un morceau, d'ailleurs charmant & plein de graces, où il me semble qu'il a peint l'amour d'une manière un peu trop savante. Il est tiré du sermon sur la vigilance chrétienne. » Prenons la » plus douce en apparence & la plus » terrible de toutes les passions ; ti- » mide en naissant, elle est quelque » temps inconnue au cœur même qui » l'a formée ; elle se couvre des » ombres du silence & du mystère ; » elle ne s'annonce que par l'embarras » & par la honte ; elle paroît plus » craintive que redoutable, plus vive » en croissant, elle se trahit elle- » même, elle s'accoutume à l'éclat, » elle brave les regards & les discours ; » les obstacles l'enflamment, la cen- » sure l'enhardit ; bientôt impérieuse, » elle souhaite & tout est exécuté ; » elle parle & tout se tait ; elle

» commande & tout eſt immolé
» Cruelle à la fin, que de pleurs ne
» fait-elle pas couler ? Les ſoupçons
» la tourmentent, la jalouſie l'aigrit,
» l'inconſtance, les infidélités la déſeſ-
» pèrent, & ſouvent après beaucoup
» d'allarmes, de forfaits, d'opprobres,
» ou elle s'éteint par le dégoût, ou
» elle ſe change en une haine im-
» placable ». Les poëtes profanes ſont pleins de pareilles leçons, le théâtre en retentit, & l'on ne s'apperçoit pas qu'elles ſervent beaucoup à prémunir les cœurs contre une paſſion dont il eſt même dangereux de parler.

Je terminerai, Monſieur, cet examen par quelques réflexions ſur le ſermon de la foi. On remarque dans ce diſcours une très-belle amplification de cette penſée aſſez commune : la foi détache le chrétien de la terre & porte ſes vues vers le ciel. M. l'abbé *Poulle* s'empare de cette maxime, il l'étend & la développe avec ſon éloquence ordinaire, & l'on eſt étonné des richeſſes oratoires qu'il ſait en tirer. Je vais le ſuivre dans ſes procédés & vous initier un peu

aux myſtères de ſon art. L'orateur conſidère le chrétien comme un être d'une eſpèce ſingulière, qui n'appartient ni au temps, puiſqu'il travaille ſans ceſſe à s'en détacher, ni à l'éternité, puiſqu'il n'en jouit pas encore, & qui participe cependant de tous les deux. Ces idées de *temps* & d'*éternité* fourniſſent à M. l'abbé *Poulle* une antithèſe fondamentale ſur laquelle roule tout ce morceau. Il voit dans le chrétien *l'homme du temps*, & *l'homme de l'éternité*; il rapproche ſans ceſſe ces deux termes de comparaiſon, & ces expreſſions, *homme du temps*, *homme de l'éternité*, forment une eſpèce de refrein au commencement de chaque tirade. » Homme du temps, il remplit » exactement tous ſes devoirs ». (De là l'orateur s'engage dans l'énumération des devoirs que la ſociété impoſe au chrétien dans les différens états) » Homme de l'éternité, il releve » toutes ſes actions par la ſubli- » mité des motifs qui l'animent & » de la fin qu'il ſe propoſe. Il voit » Dieu dans tout & par-tout, & il » ne voit que Dieu. Homme du temps,

» des tentations ſans nombre l'aſſiè-
» gent ». (Enumération des tentations auxquelles la vertu eſt expoſée dans le monde.) » Homme de l'éternité, il » lève les yeux vers la montagne » ſainte, d'ou lui viennent les graces » & les ſecours, il ſe couvre du bou-» clier impénétrable de la foi, il ſe » ſoutient, il ſe défend par ſes prières » & par ſes eſpérances. Homme du » temps, des perſécutions troublent » la ſérénité de ſes jours ». (Enumération des perſéutions que le monde a coutume de ſuſciter aux gens de bien) » Homme de l'éternité, qu'auroit-il à » redouter de cette conſpiration géné-» rale ? ſes ennemis ſont ſur la terre, » il eſt preſque dans le ciel, il voit » ſans émotion ſe former ſous ſes pieds » ces orages impuiſſans. Homme du » temps, il paſſe triſtement à travers » l'inépuiſable menſonge du monde ». (Enumération rapide des faux plaiſirs & des peines réelles qui varient tour à tour la ſcène du monde.) » Homme » de l'éternité, il ſoupire avec ſaint » *Paul* après la deſtruction de ce vaſe » d'argile qui l'attache à tant de vanités » &

»& de misère, il dit avec le prophète, »qui me donnera les aîles de la co- »lombe? Ah! comme je sortirois de »cette terre de malédiction, de ce »pays des apparences, j'irois, je »m'éleverois & je me reposerois dans »le sein de la paix & de la vérité». (Après avoir ainsi présenté alternativement les deux objets de la comparaison, l'orateur les réunit sous un seul point de vue) » Homme du temps »& de l'éternité tout ensemble, comme »ces anges que *Jacob* vit en songe, »lesquels montoient sans cesse sur »l'échelle mystérieuse & sans cesse »en descendoient, il vole au ciel pour »jouir; il revient sur la terre pour »mériter; il revole au ciel par toute »son ame; il retourne sur la terre, »lentement, à regret, & entraîné par »le fardeau des besoins & des néces- »sités «. Tel est, Monsieur, l'artifice des rhéteurs; voilà par quel secret ils fécondent une idée & en tirent comme d'un germe toutes les idées accessoires qu'elle contenoit. Il n'y a point de discours de M. l'abbé *Poulle*

qui n'offre plusieurs exemples de cette nature. Aucun orateur n'a mieux connu & n'a traité avec plus de succès l'amplification.

On trouve dans le même sermon sur la foi quelques passages très-agréables, mais où l'on apperçoit de la recherche, & un certain luxe d'expressions absolument déplacé dans un discours chrétien. « La foi perfec-» tionne tout dans le chrétien ; nos » passions, elle les captive, elle les » règle, elle les épure, elle les sur-» naturalise, elle en fait des vertus ; » notre conscience, elle l'éclaire, elle » augmente sa délicatesse & sa sensi-» bilité, elle la réveille, elle appuye » ses cris ; notre raison, elle réprime » sa curiosité ; elle humilie son or-» gueil, mais elle la fixe, elle l'étend, » elle l'élève de clartés en clartés, elle » la dispose au grand jour de la gloire ; » notre concupiscence, elle la dompte, » elle l'affoiblit, &c.— Par la foi, le » chrétien est au-dessus du jugement » des hommes ; il ne craint que Dieu, » & sa conscience. Au-dessus de la » terre, son trésor est dans le ciel. Au-

» dessus des plaisirs, il les fuit comme » des ennemis dangereux. Au-dessus » des dignités, il les accepte avec » crainte, il les quitte sans regret. » Au-dessus du monde, il le connoît. » Au-dessus des richesses, il les mé» priseroit, mais il y a des pauvres. » Au-dessus de lui-même, puisqu'il est » humble ».

Il est certain que dans de pareils morceaux, l'art n'est point assez caché. L'orateur se montre trop à découvert, il étale trop ses richesses; mais ces défauts seroient des beautés dans un genre moins grave & moins sérieux que celui de la chaire. M. l'abbé *Poulle* a d'ailleurs des qualités éminentes qui justifient l'enthousiasme avec lequel on a accueilli ses sermons lorsqu'il les a prononcés. Une imagination brillante & presque poëtique répand sur tous les objets qu'il touche un coloris enchanteur; on trouve chez lui peu de raisonnemens & de discussions, mais un grand nombre de tours vifs & animés, de figures énergiques & éloquentes. Il differte & argumente peu, mais il peint, il orne, il embellit;

il eſt riche, en penſées nobles & grandes. Son ſtyle abondant, élevé, magnifique, coule comme un fleuve majeſtueux ; ſes diſcours ſont ſemés d'images frappantes & de traits ſublimes. On admire la juſteſſe & la préciſion de ſes plans, l'ordre & la clarté qui règne dans la diſtribution & la marche de ſes idées ; & ce qui le diſtingue plus particulièrement encore, c'eſt cet art heureux des développemens, ce talent rare de ſaiſir le côté brillant d'une penſée, de l'étendre d'une manière éloquente, & de la préſenter ſous le point de vue le plus intéreſſant. Auſſi M. l'abbé *Poulle* qui connoît bien ſes reſſources ne prend jamais que la fleur des ſujets qu'il traite ; il n'a pas peur de manquer de matière ; deux idées fort ſimples ſont la baſe ordinaire de ſes diſcours, & ſur un fonds auſſi mince, ſon art élève un édifice auſſi ſolide que ſuperbe.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

L'Hymen vengé, poëme en cinq chants & en proſe., ſuivi d'une traduction libre en vers françois de Médée, *tragédie de* Sénèque, *& de quelques pièces fugitives, par M.****. A Londres, & à Paris, chez* Delalain, *le jeune, libraire, rue de la Comédie Françoiſe.*

MARS & *Vénus* ſurpris dans les filets de *Vulcain*; Tel eſt, Monſieur, le ſujet du petit poëme qui a pour titre: *l'Hymen vengé.* Il paroît que l'auteur s'eſt propoſé de marcher ſur les traces de MM. *Imbert* & *Malfilâtre*, qui tous deux ont ſu rajeunir l'ancienne mythologie; mais ils n'ont dû leur ſuccès qu'aux charmes de leurs vers & aux graces nouvelles que leur imagination a répandues ſur des fables uſées, au lieu que l'auteur de l'*Hymen vengé* a défiguré par une mauvaiſe proſe & des inventions triviales, un

conte charmant qui pouvoit fournir des peintures riantes, & donner lieu à une satire fine & ingénieuse de nos mœurs. Je vais jetter un coup d'œil rapide sur ce poëme burlesque dont l'extrême médiocrité est même au-dessous de la critique, pour passer promptement à la tragédie de *Sénèque* dont l'examen m'offrira des réflexions plus utiles à la littérature.

Le début de l'*Hymen vengé* va d'abord vous mettre au fait du style & du ton singulier qui règne dans ce poëme. » *Je vais redire quelles caresses* » *prodiguées par l'immortelle* Vénus *à* » *tant d'heureux amans firent plus de* » *bruit & d'éclat dans l'univers. Je vais* » *rappeller à la mémoire des hommes ce* » *que la jalousie fut inspirer à* Vulcain, » *époux de la déesse, pour tirer vengeance* » *d'une infidélité, ce que le dépit lui fit* » *exécuter pour laver le déshonneur de* » *la couche nuptiale & envelopper dans* » *un commun déplaisir le dieu* Mars *& la* » Cythérée *son amante* ». Après avoir fatigué le lecteur dès le commencment de l'ouvrage par six pages mortelles d'un galimathias inintelligible, l'auteur

entre enfin en matière, & voici la fable bisarre que son imagination a fabriquée. *Vulcain* outré de la mauvaise conduite de sa femme, veut d'abord aller se plaindre à sa mère, il en est détourné par le cyclope *Brontez* qui lui conseille d'aller plutôt demander justice à *Jupiter* qui est alors en Afrique. *Vulcain* goûte cet avis, & s'embarque pour l'Afrique avec son confident. Ils essuyent en chemin une tempête qui les jette dans l'isle de Rhodes. *Camirus*, roi de l'isle, leur fait un fort bon accueil, & cherche à les divertir par des fêtes, mais *Vulcain*, aussi triste & aussi rêveur que *Panurge*, est toujours occupé de sa disgrace. Telle est la matière du premier chant.

Dans le second, on voit *Mars* & *Vénus* qui profitent de l'absence de *Vulcain*. Il est juste de vous donner, Monsieur, un échantillon des talens de l'auteur dans le genre gracieux. Voici donc un des morceaux les plus riants & les plus poëtiques de tout l'ouvrage, c'est la peinture de *Mars* désarmé par l'amour. » Sa main à

» détaché du côté de *Mars* ſa redou-
» table épée ; la tête du dieu des com-
» bats n'eſt plus couverte du caſque
» qu'ombrage un ſuperbe panache
» teint de la couleur pourprée du
» ſang qui le détrempe, une cou-
» ronne de myrthe & de roſe a pris
» ſa place ; le vêtement d'un jeune
» ſybarite étale ſa molleſſe & ſon luxe
» ſur des membres nerveux & robuſtes,
» ſur une large poitrine n'a guères
» cachée par une lourde cuiraſſe. Les
» courſiers oiſifs & libres du frein
» trop ſouvent rougi d'une ſanglante
» écume, paiſſent tranquillement &
» bondiſſent ſur les vertes collines. La
» trompette ne fait plus entendre ſes
» ſons rauques & perçans, les doux ac-
» cens de la flûte expriment des airs
» tendres & pleins de langueur. La
» Paix & *Thémis*, l'olivier à la main,
» parcourent la terre. A leur aſpect,
» le farouche guerrier, frémiſſant de
» dépit, cache ſes armes ; il craint
» que les deux déeſſes ne les briſent :
» tandis que le laboureur diſtribue
» par ſillons ſon vaſte champ, & ne
» l'abandonne le ſoir qu'animé par

» l'eſpérance d'y revenir le lendemain » avant l'aurore, répéter le refrein de » l'hymne qu'il chante en l'honneur » de *Cerès* ». Ces idées communes & cent fois répétées peuvent encore emprunter un agrément nouveau de la richeſſe de l'expreſſion & de la poëſie du ſtyle ; mais elles ſont ici défigurées par un jargon ampoulé & gonflé d'épithètes. *Mars* & *Vénus* placent à la porte du palais deux ſentinelles pour veiller à la ſûreté de leurs plaiſirs ; mais ils les choiſiſſent fort mal. *Gallus* confident de *Mars* eſt un petit-maître qui s'amuſe à chercher des bonnes fortunes au lieu de monter la garde, & *Eunonie* eſt une coquette fieffée qui ne s'acquitte pas mieux de ſon emploi. L'auteur trace dans ſon ſtyle groteſque de très-longs portraits de ces deux perſonnages ſubalternes ; il s'amuſe auſſi à décrire le palais & n'oublie aucun des termes de l'architecture, ce qui rend ſa deſcription très-poëtique. » Le palais, dit-il, » décrit un demi-cercle complet & » réguli er, le contour en eſt tracé par » une longue galerie coupée à des

» distances égales & terminée par de » magnifiques pavillons d'architecture » ressemblante. Au point qui divise le » demi-cercle en deux parties égales » s'élève le corps principal & le plus » apparent de l'édifice, qui regarde » l'orient, & coupe encore en cet » endroit la galerie. Un vestibule im- » mense laisse voir la distribution inté- » rieure, commode quoique d'un goût » antique, les pilastres, les murs & » tous les massifs sont revêtus de » fer, &c. ». L'auteur entre dans le détail des curiosités renfermées dans ce palais. On y voyoit la statue de *Pandore* avec sa boëte. Un siége forgé par *Vulcain* avec tant d'art, qu'on n'y étoit pas plutôt assis qu'on se sentoit pris & serré de tous côtés; le modèle en fer d'un chien dont *Jupiter* avoit fait présent à la belle *Europe*. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'on y voyoit le fameux masque de fer qui devoit servir tant de siècles après à ce fameux prisonnier qui a tant exercé la sagacité des historiens. Enfin, dans cet admirable palais, on trouvoit le jardin des

Thuileries, rempli d'une multitude d'hommes, & sur-tout de femmes magnifiquement parées, avec des plumes sur la tête. » C'est là, dit ingé-» nieusement l'auteur, où la plus belle » partie du genre humain paroît aussi » la plus fière. En portant un peu » d'attention & détaillant les objets, » on croyoit entrevoir dans la nuit » des temps qu'un jour viendroit où » ce peuple seroit gouverné par des » femmes, qui toutes seroient autant » d'héroïnes. Les yeux alors étoient » accoutumés à ne voir sur la tête des » plus illustres matrones d'autres or-» nemens que ceux qu'elle reçoit de » la nature, réunis & soutenus par » de simples bandelettes. En regardant » le tableau, on se demandoit, que » signifient ces marques de respect des » hommes, ces teints animés des » femmes ? que signifient ces fronts » couverts d'autant de couronnes sur-» montées du fier panache réservé au » casque du dieu *Mars*, & à celui de » ses nourrissons, si ce n'est que les » femmes, chez ce peuple, domine-

» vous le marcherons tous les matelots
» du dieu des combats ».

L'auteur raconte dans le troisième chant les festins dans l'île de Rhodes, & leur manière. *Ulysse* & *Brunck* à la table du roi. *Ulysse* loupe au lieu de manger : mais *Brunck*, plus affamé que *Sancho Pança*, ne laisse échapper aucun mets dans ce repas aussi délicat & savant que rapide ; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait pratiqué des larmes aux yeux de tout le monde, pour obtenir de mettre ses mains. Les tables étant levées, on fait entrer les danseurs & des joueurs d'instruments. Un chanteur & une chanteuse lestent tour à tour des couplets pour & contre les femmes. Ces couplets font d'une énorme longueur, & renferment une énumération fastidieuse de toutes les femmes de l'antiquité célèbres par leurs vertus ou par leurs vices. Enfin chacun va se coucher. *Ulysse* qui ne peut dormir, se promène à travers dans la grande cour. & comme les chagrins à la lune. Tout à coup la terre tremble & s'entr'ouvre devant lui. Il en voit sortir un homme & une

femme nuds, qui se mettent à courir chacun de leur côté, comme s'ils vouloient se fuir. Il apperçoit ensuite un serpent qui meurt en vomissant toutes ses dents. Ces dents se battent les unes contre les autres, & la dernière, après avoir absorbé toutes les autres, se change en un globe de feu qui s'abîme dans un torrent. Cette bisarre énigme est expliquée à la fin du poëme. Pendant que *Vulcain* est en proye aux inquiétudes que lui cause ce prodige, son fidèle *Brontez* est dans les cuisines du palais, occupé à dire des douceurs à une jeune cuisiniere qui se moque de lui. Ce morceau est traduit presque mot à mot de l'*Ane d'or* d'*Apulée*.

Nous voici au quatrième chant; & le voyage de *Vulcain* n'est pas encore achevé. Cet époux infortuné prend enfin congé du roi de Rhodes & arrive en Afrique. Il assiste à un combat très-extraordinaire que les filles du pays, au nombre de quatre cens, se livrent sur les bords du lac Triton. Ces filles se battent à coups de pierre, mais les blessures qu'elles

ſe font ne ſont point mortelles pourvu qu'elles ſoient vierges; celle qui a été le plus dangereuſement bleſſée, & qui guérit le plus promptement, eſt conduite en triomphe dans la maiſon de ſes parens. La deſcription burleſque de ce combat à coups de pierre occupe preſque tout le quatrième chant.

L'auteur, à l'imitation de l'*Arioſte*, commence tous ſes chants par des réflexions détachées; mais il eſt bien loin de la fineſſe & des graces du poëte Italien. Jugez-en, Monſieur, par cette ouverture du cinquième chant. « Qu'on a bien fait d'appeller » un bel œil, & le reſte également » beau, l'idole du monde, le ſouve- » rain des maîtres de la terre, le roi » de la raiſon, & l'écueil du ſage! » Qui jamais a douté qu'une belle » puiſſe avoir des torts? Au grand » mérite les grandes fautes. L'accuſée » eſt-elle abſente? la froide gravité » qui veut être impartiale, ne man- » quera pas de la condamner; mais » ſi elle vient à paroître, le ſenti- » ment veut que la raiſon ſe trompe, » que l'eſprit ſoit ſans lumières, &

» la juſtice une aveugle. On ne ſait » comment ſans preuves, il entre» prend de prouver tout cela; mais » enfin il perſuade, l'accuſée eſt ab» ſoute, & cependant le crime reſte » auprès d'elle ». Après des réflexions auſſi élégamment exprimées, l'auteur introduit ſur la ſcène *Vulcain*, qui, comme un autre *George Dandin*, ſe plaint à *Jupiter* des infidélités de ſa femme. *Jupiter* lui répond froidement qu'il ſe trompe peut-être, qu'au reſte il peut ſe venger comme il lui plaira. Muni de cette réponſe, *Vulcain* revient promptement en Sicile, & ſon premier ſoin eſt de chercher, par le moyen de la pyromantie*, l'explication du prodige qu'il a vu dans la forêt. Il trouve que l'homme & la femme qui ſont ſortis de l'abîme repréſentent *Mars* & *Vénus*, qui, bientôt agités de remords, ſe fuiront l'un & l'autre. Le ſerpent, c'eſt le monſtre qui naîtra de leur flamme adultère. Ce monſtre ſera tué, & de ſes dents naîtront d'autres monſtres qui ſe dé-

* Art de deviner par le feu.

voreront eux-mêmes. Cette explication eſt auſſi abſurde & preſque auſſi obſcure que l'énigme. Après cet éclairciſſement, *Vulcain* s'occupe de ſa vengeance ; il fabrique un reſſort ſubtil & délié, qui, placé autour du lit des deux amans, doit les prendre comme au trebuchet. Il choiſit le moment où ils ſont allés au bain pour tendre ſon piège ; lorſque *Mars* & *Vénus* ſont rentrés dans le palais, ils ſe mettent au lit ſans défiance ; mais ils n'y ſont pas plutôt que vingt cercles de fer les enchaînent ſans qu'ils puiſſent ſe remuer. Alors *Vulcain* appelle tous les dieux de l'olympe pour être témoins de ſa honte. Après qu'ils ſe ſont égayés quelque temps de ce ſpectacle, il relâche les priſonniers, à la prière de *Neptune*. La fin de ce dernier chant, le ſeul endroit du poëme où il y ait de l'action & quelque intérêt, n'eſt qu'une mauvaiſe traduction de l'agréable récit qu'*Homère* met dans la bouche de *Demodocus* au huitième livre de l'Odyſſée. Tout le reſte de cette fable eſt d'une invention pitoyable. Le voyage de *Vulcain* en Afrique

occupe presque tout le poëme, & ce voyage est ridicule, car un mari jaloux ne s'éloigne point de sa femme. *Vulcain* devoit attendre le retour de *Jupiter*, & veiller jusqu'à ce temps-là sur la conduite de *Vénus*. La description du palais de *Vulcain*, son séjour & ses aventures dans l'isle de Rhodes, le combat des amazones Africaines sont des épisodes trop peu liés avec le sujet principal, & d'ailleurs d'une absurdité choquante ; mais ce qui défigure le plus cet ouvrage, c'est un style gothique & barbare, tantôt trivial & bassement comique, tantôt rempli de phœbus & d'un galimathias obscur.

La prose de cet auteur ne doit pas vous donner une grande idée de ses vers ; effectivement la traduction de *Médée* n'est guères mieux écrite que l'*Hymen vengé* : aussi m'occuperai-je de l'original beaucoup plus que du traducteur. L'examen que je vais faire de la *Médée* de *Sénèque* & d'*Euripide* sera une espèce d'instruction préliminaire pour juger la pièce du même titre, qu'on doit jouer incessamment sur la scène Françoise.

Médée eſt un de ces ſujets, qui, quoique peu favorables au théâtre, ont cependant ſéduit un grand nombre d'auteurs, parce qu'ils offrent une ou deux ſituations intéreſſantes. *Euripide* chez les Grecs, *Ovide* & *Sénèque* chez les latins; en France, *Corneille*, *Longepierre*, & M. *Clément* ont regardé la vengeance de *Médée* comme une action digne de la ſcène tragique. Cependant une magicienne effrontée & barbare, un époux foible & perfide, ſont des perſonnages qui ne ſemblent pas faits pour inſpirer un intérêt bien vif. Une mère égorgeant ſes enfans eſt un ſpectacle atroce & horrible. Des pièces que nous connoiſſons, celle d'*Euripide* eſt encore la meilleure, & toutes ſont médiocres. Nous verrons comment M. *Clément* ſe ſera tiré des difficultés extrêmes que préſente ce ſujet. Il n'en aura que plus de gloire s'il réuſſit.

L'anonyme ſemble n'avoir entrepris la traduction de la *Médée* de *Sénèque* que pour donner un démenti au P. *Brumoy*, qui, dans ſon Théâtre des Grecs, donne la préférence au

poëte Grec sur le poëte latin. Le ton qui règne dans son poëme de l'*Hymen vengé* ne prévient pas en faveur de son goût, & la plupart des critiques qu'il fait d'*Euripide*, annoncent peu de connoissance de l'art dramatique & des mœurs des Grecs. La *Médée* est à la vérité la meilleure des tragédies latines qui portent le nom de *Sénèque*; mais, comme toutes les autres, elle pêche par le plan; les incidens n'y sont point préparés; il n'y a point de liaison entre les scènes; aucune des bienséances théâtrales n'y est observée: on y remarque un grand nombre de traits hardis & de pensées fortes, mais beaucoup d'enflure & de déclamation; une affectation puérile de sentences & d'antithèses. Je vais mettre sous vos yeux un parallèle fort court des deux pièces, qui vous fera sentir combien le naturel & la sagesse d'*Euripide* l'emporte sur la fougue & le brillant de *Sénèque*.

Le premier acte dans *Sénèque* ne consiste que dans un monologue où *Médée* furieuse s'excite à la vengeance, car je ne parle pas du chœur qui

n'eſt nullement lié à l'action & ne ſert qu'à remplir les vuides des entr'actes. *Euripide* plus habile & plus judicieux a voulu préparer l'arrivée de *Médée* ſur la ſcène. Sa confidente paroît d'abord ſeule dans le veſtibule du palais & fait une peinture énergique de la ſituation de *Médée* & de ſa douleur profonde. Le gouverneur des enfans de *Médée* en rentrant dans le palais aborde la confidente, & lui apprend que leur commune maîtreſſe eſt ſur le point d'être bannie de Corinthe. L'entretien de ces deux perſonnages ſubalternes eſt peut-être au-deſſous de la dignité de la tragédie; mais il eſt plein de douceur & de naïveté. Il contribue à rendre *Médée* intéreſſante; il fait connoître aux ſpectateurs les enfans de *Médée* & prépare la cataſtrophe. Au moment où le gouverneur eſt près d'entrer dans le palais avec ſes deux élèves, on entend les plaintes & les gémiſſemens de *Médée* qui eſt dans ſon appartement. Quelques dames Corinthiennes qui compoſent le chœur accourent à ſes cris dans le deſſein de la conſoler, &

engagent la confidente à preſſer *Médée* de ſe montrer. Cette épouſe infortunée redouble ſes plaintes & toujours ſans paroître. Le traducteur préfere le monologue ampoulé de *Sénèque* à cette expoſition d'*Euripide* ſi naturelle & ſi ſage. Il s'égaye même fort agréablement aux dépens du poëte Grec, & il compare les plaintes de *Médée* derrière le théâtre, *aux cris que* Patelin *fait entendre pour dépayſer M. Guillaume.* Cependant les Grecs, qui avoient le goût aſſez délicat, aimoient beaucoup ce jeu de théâtre. On le retrouve dans l'*Ajax* de *Sophocle* & dans pluſieurs endroits des tragédies Grecques: mais l'anonyme n'a point voulu perdre un rapprochement auſſi heureux que celui de *Médée* avec *Patelin.*

Le ſecond acte eſt compoſé de deux ſcènes. *Médée*, dans la première, s'entretient avec ſa confidente, de l'infidélité de *Jaſon*, & de la vengeance qu'elle médite. Sa confidente lui repréſente les dangers auxquels elle s'expoſe.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite ;
Pour voir en quel état le ciel vous a réduite ;
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi,
Dans un si grand revers, que vous reste-t-il ?

MÉDÉE.

Moi.

C'est par ce monosyllabe que *Corneille* a rendu le *Medea superest* de *Sénèque*. Le traducteur n'est pas tout-à-fait aussi énergique. Chez lui la confidente dit :

Il ne vous reste rien.

MÉDÉE *répond* ;

Il me reste Médée.

Dans la seconde scène *Créon*, roi de Corinthe, vient déclarer fort brutalement à *Médée* qu'elle ait à sortir sur-le champ de ses états. *Médée* demande un jour pour préparer son départ & l'obtient. Chez *Euripide* l'entrée de *Médée* sur la scène ouvre le second acte, & produit d'autant plus d'effet qu'elle est annoncée de-

puis long temps, & que le ſpectateur l'attend avec impatience. Elle ne ſe livre point d'abord à des tranſports de fureur comme chez *Sénèque*. *Euripide* obſerve mieux les nuances & la gradation des ſentimens. Chez lui *Médée* ne devient furieuſe que lorſqu'elle ſe voit indignement chaſſée de Corinthe. Dans cette première ſcène ſa douleur eſt noble & touchante; la peinture vraie & naturelle qu'elle fait des malheurs attachés à la condition des femmes intéreſſe en ſa faveur toutes les dames Corinthiennes. *Créon* vient & lui ſignifie l'arrêt de ſon exil. *Médée* retient d'abord les mouvemens de ſon indignation pour rendre ſa vengeance plus ſûre, elle tombe aux genoux de *Créon*, & par un artifice bien convenable à ſon caractère, elle employe tout ce que la pitié a de plus tendre pour flêchir le roi, qui lui accorde un jour pour préparer ſa fuite. *Créon* eſt un peu dur & groſſier dans cette ſcène, mais il l'eſt encore moins que chez *Sénèque*; cependant cette groſſièreté eſt bien moins étonnante dans un poëte républicain qui s'eſt

accommodé aux mœurs ſimples de ſon ſiècle, que dans l'auteur Latin qui vivoit dans le temps où le luxe & la politeſſe étoient portés à Rome au plus haut degré. Lorſque *Créon* s'eſt retiré, *Médée* dévoile ſa rage aux yeux du chœur. « Penſez-vous, dit-» elle, que ſans l'eſpoir d'une ven-» geance éclatante *Médée* eût pu » s'abaiſſer à flatter un tyran ? J'ai » du moins acheté l'avantage d'avoir » vu le traître aveuglé au point de » m'arrêter en ces lieux pour un » jour ; précieux jour où je ſacrifie-» rai le père, la fille & l'époux ».

Le troiſième acte de *Sénèque* s'ouvre par une ſcène inutile de *Médée* avec ſa confidente. *Jaſon* arrive ſans que ſon entrée ſur la ſcène ſoit motivée ni préparée. Cette entrevue d'un époux infidèle avec une femme dédaignée étoit extrêmement difficile à traiter d'une manière intéreſſante. Les plus grands poëtes ont échoué dans une pareille ſituation. *Énée* avec *Didon*, *Pyrrhus* avec *Hermione* jouent un aſſez mauvais rôle. Je ne ſuis pas ſurpris que *Sénèque* ait trouvé dans ſon

ſon eſprit des reſſources pour ſe tirer de ce mauvais pas plus heureuſement qu'*Euripide*, qui préféroit toujours à des traits ingénieux, des ſentimens naturels. Après la retraite de *Jaſon*, *Médée* forme le projet de faire périr ſa rivale par le moyen d'une robe empoiſonnée qu'elle lui deſtine en préſent. Chez *Euripide* l'entrevue de *Jaſon* & de *Médée* commence le troiſième acte. Si *Jaſon* allègue des raiſons moins ſpécieuſes que celles que lui prête *Sénèque*, les réponſes de *Médée* ſont plus pathétiques & plus intéreſſantes. *Jaſon* parti, *Médée* reſte plongée dans une rêverie profonde, & n'eſt interrompue que par l'arrivée d'un nouveau perſonnage qui ſemble tomber des nues. C'eſt *Egée*, roi d'Athènes, qui vient fort à propos pour tirer *Médée* d'embarras; après avoir ſatisfait ſa vengeance, elle ne ſait où ſe réfugier. *Egée* touché de ſes malheurs lui offre un aſyle dans ſes états: ainſi cette ſcène poſtiche n'eſt cependant point ſans motif, & elle ſève le ſeul obſtacle qui s'oppoſe aux

projets de *Médée* : déſormais, ſure d'une retraite, elle ne s'occupe que du ſoin de punir ſon époux & ſa rivale.

Je ne puis rien imaginer de plus abſurde ni de plus extravagant que le quatrième acte de *Sénèque* : il conſiſte dans deux ſcènes qui contiennent le détail horrible & dégoûtant des ſortilèges de *Médée*, & l'énumération de tous les pays où croiſſent les poiſons qui compoſent ces enchantemens. L'anonyme s'efforce de juſtifier *Sénèque* ; il allègue en ſa faveur le goût que les Romains avoient pour les détails de la nécromancie, & en effet les poëtes Latins en ſont remplis ; mais rien ne peut excuſer les images odieuſes & rebutantes que *Sénèque* préſente au ſpectateur. Lorſque *Virgile* décrit les préſages funeſtes de la mort de *Didon ;* quand *Rouſſeau* nous repréſente les enchantemens de *Circé*, la richeſſe du ſtyle, le choix des circonſtances contribuent à former un tableau terrible & majeſtueux ; au lieu que la *Médée* de *Sénèque* eſt une ſorciére du ſabbat. Quant à la deſcrip-

tion géographique dont le poëte Latin remplit une ſcène entière, ſon traducteur obſerve gravement que les Romains étoient beaucoup plus inſtruits que nous dans la géographie, & pouvoient par conſéquent goûter cette ennuyeuſe nomenclature de preſque tous les pays de l'univers: la remarque eſt tout-à-fait plaiſante. Il n'en eſt pas moins vrai qu'une pareille ſcène endormira toujours une aſſemblée, fût-elle toute compoſée de géographes. Ce quatrième acte, ſi ridicule chez *Sénèque*, eſt ſupérieur dans *Euripide*. C'eſt ici ſur-tout qu'on ſent la main du maître; c'eſt ici qu'on voit la différence qu'il y a entre un véritable poëte dramatique & un déclamateur bel-eſprit. *Sénèque* n'a ſu faire de *Médée* qu'une femme furieuſe, qui s'emporte dès la première ſcène, & dans tout le cours de la pièce ſe livre aux mêmes tranſports; cette ſituation uniforme & monotone rend néceſſairement la ſcène languiſſante. Les cris & les grands éclats de *Médée* ne font plus d'impreſſion, parce qu'ils ſont trop répétés. *Euripide* au contraire a

ſu varier, avec beaucoup d'adreſſe & d'habileté, les ſentimens de *Médée*; il a combiné l'artifice & la politique avec la fureur & l'amour de la vengeance. Il a donné à cette ame atroce de fréquens retours vers la nature, & il a formé du tout un caractère vraiment intéreſſant & théâtral. Son quatrième acte commence par un entretien de *Médée* avec *Jaſon*; pour le mieux tromper, elle feint d'approuver les nouveaux nœuds qu'il s'apprête à former avec la fille du roi de Corinthe; elle le conjure d'excuſer ſes emportemens, &, pour lui marquer qu'elle ne conſerve aucun reſſentiment, elle veut envoyer ſes enfans porter à la princeſſe une robe magnifique & une couronne d'or. Le crédule *Jaſon* y conſent, & le préſent fatal eſt envoyé. Lorſque les enfans ſont de retour, *Médée* qui voit approcher le moment de ſon forfait, entend les cris de la nature & s'efforce de les étouffer; tantôt elle appelle ſes enfans, tantôt elle les renvoye; tour à tour mère tendre & amante outragée, déchirée par la tendreſſe

qu'elle a pour ſes enfans, & par la haine que ſon infidèle époux lui inſpire, elle éprouve un de ces combats violens qui font toujours une ſi vive impreſſion ſur la ſcène *. » Ah! pourquoi tournez-vous ſur moi vos » regards, déplorables enfans, que » ces dernières careſſes, que ce ſou» ris me déchirent le cœur!... Non, » je ne puis ſouſcrire à mon barbare » arrêt. Quoi! pour punir un ingrat, » je me rendrois moi-même malheureuſe?..... Mais, ſera-t il dit que » les perfides ſe riront impunément » de *Médée*! Ah! je reprens mes fu» reurs. Oſons tout, lâche tendreſſe, » as-tu pu m'arracher une indigne » pitié? Rentrez mes enfans, je vous » ſuis..... Que vais-je oſer? Ah! » mon cœur, ne commettons pas un » ſi horrible attentat, épargnons notre » ſang; ils vivront du moins & me » conſoleront dans ma fuite... Non, » non, par tous les dieux infernaux, » je ne ſouffrirai pas que mes plus » cruels ennemis puiſſent outrager leur » enfance. Mes fils, au point où nous

* Traduction du P. *Brumoy*.

» en ſommes, ne peuvent éviter le » trépas. Eh ! bien, puiſque telle eſt » leur deſtinée, ils recevront la mort » de celle dont ils reçurent le jour ».

Le cinquième acte de *Senèque* a des beautés. *Médée* inſtruite de l'effet qu'ont produit ſes dons enchantés, jouit de ſa vengeance & s'anime à y mettre le comble par le maſſacre de ſes enfans; elle ſe ſent auſſi arrêtée par la tendreſſe maternelle; mais cet endroit eſt touché foiblement. *Sénèque* ſubſtitue toujours au ſentiment de l'eſprit & des antithèſes. Cependant il faut convenir que le rôle de *Médée*, dans ce cinquième acte, eſt vif & animé, qu'on y trouve pluſieurs penſées fortes, & des traits de rage qui ſont ſublimes. Voici quelques paſſages du monologue de *Médée* avant d'égorger ſes enfans; vous ſerez bien aiſe de connoître le ſtyle du traducteur, & il ne m'accuſera pas d'avoir choiſi un endroit peu favorable à la poéſie.

Vous autrefois mes fils, que ma tendreſſe abjure,
Mourez pour votre père, expiez ſon injure.

Qu'eſt-ce donc ? ah ! quels cris, quels ſons attendriſſans
Pénètrent dans mon ſein & *captivent mes ſens ?*
Je ne me trouve plus, de moi je me ſépare,
Je ne ſuis plus la même & mon courroux s'égare.
L'épouſe peut s'aigrir de l'affront de l'époux,
La mère le dédaigne. . . . . .
C'eſt moi qui ſuis coupable & non pas mes enfans ;
C'eſt Jaſon *qui l'eſt. . . .* Oui mes fils ſont innocens ;
Mais que pouvois-je auſſi reprocher à mon frère,
Quand je l'aſſaſſinai par amour pour leur père ?
Abſyrthe exige, il veut . . . triſte perplexité !
Fatale incertitude, une fauſſe clarté
Qui ſe traîne après vous me mène au précipice
A travers les tourmens d'un horrible ſupplice.
Quel prix demandez-vous de ces ſanglants combats
Que la témerité ne me donneroit pas ?
Doute affreux, qui ne vaut le calme ni l'orage,
Ne fais point de mon cœur un biſarre partage ;
N'en donne point deux parts d'une égale moitié,
L'une à la barbarie & l'autre à la pitié, &c.

Médée égorge d'abord un de ſes fils, puis entendant quelque bruit, elle monte ſur un balcon, dans le deſſein de maſſacrer ſon autre fils aux yeux de tout le peuple, contre le précepte d'*Horace*.

Ne pueros coram populo Medea trucidet.

Jaſon arrive ; *Médée* lui apprend qu'elle a déjà ôté la vie à un de ſes fils, & lui montre le poignard levé ſur le ſein de l'autre; après avoir par ce ſpectacle tourmenté quelque temps ce malheureux père, elle frappe à ſes yeux l'innocente victime, & jette à ſes pieds les deux cadavres, puis elle s'enfuit dans les airs ſur un char volant.

Euripide étoit trop ſage & trop judicieux pour offrir aux ſpectateurs une mère qui maſſacre ſes enfans ; chez lui cette ſcène atroce ſe paſſe derrière le théâtre ; mais on entend les cris de ces petits malheureux qui fuient devant leur mère. *Jaſon* arrive pour punir *Médée* & ſouſtraire ſes fils à la vengeance ; il apprend qu'ils ont déjà été immolés. Dans ſa fureur il

veut brifer les portes du palais ; mais *Médée* s'élève à ſes yeux dans les airs ſur un char que lui avoit donné le Soleil ſon aïeul. Les adieux de *Jaſon* & de *Medée* fourniſſent une ſcène très-intéreſſante & du plus grand pathétique, qui termine très-heureuſement la pièce.

L'entrevue de *Jaſon* & de *Médée* au troiſième acte, & une partie du cinquième, voilà à quoi ſe réduit à-peu-près le mérite de la tragédie de *Sénèque*, qui d'ailleurs eſt bien inférieure à celle d'*Euripide*, pour la ſageſſe du plan & de la conduite, & ſur-tout pour le naturel du ſtyle & la vérité des ſentimens.

Les efforts que fait l'anonyme dans ſes remarques pour réfuter l'opinion du père *Brumoi*, prouvent que l'auteur de *l'Hymen vengé* n'a pas plus de goût & de talent pour la tragédie que pour l'épopée.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

Supplément aux Mémoires hiſtoriques *ſur M.* D'ALEMBERT, *imprimés dans le tome 6 des œuvres de M.* de la Harpe.... *Buſtes de* Voltaire *& de* Molière *donnés & placés à l'Académie Françoiſe par ſon ſecrétaire.*

L'ENTHOUSIASME de M. *d'Alembert* pour les grands talens, & ſur-tout pour les grandes vertus, ſe manifeſte par des effets ſi éclatans, que l'envie elle même eſt enfin forcée de les admirer en ſilence. Des plumes jalouſes ont eſſayé de flétrir les témoignages reſpectables de ſa généreuſe ſenſibilité envers M. *de Voltaire*. On a oſé dire que les nobles ſentimens & les richeſſes immenſes de Madame *Denys*, héritiere du *Créſus* de la littérature, auroient bien pu contribuer à échauffer le zèle de M. *d'Alembert*. On s'eſt permis de douter ſi les avances qu'il a faites pour le buſte du *grand lama*

de la philoſophie, & pour l'achat des parfums exquis qu'on doit brûler ſur l'autel de l'idole le jour de *ſon apothéoſe*, * n'étoient pas un argent placé à gros intérêts, plutôt qu'un tribut ſincère, payé par les mains de la reconnoiſſance: ainſi l'on n'a pas rougi de transformer un trait héroïque d'amitié en une vile ſpéculation de finance. Mais le même hommage rendu aux mânes de *Molière*, va, je l'eſpère, fermer pour jamais la bouche aux malins détracteurs du généreux ſecrétaire de l'académie. En effet, l'auteur du *Tartuffe*, n'ayant pas laiſſé d'héritiers qui puſſent payer les honneurs tardifs qui ſeroient rendus à ſa cendre, n'eſt-il pas évident que l'unique but de M. *d'Alembert*, dans ce double ſacrifice, a été de dreſſer des autels aux grands hommes, à qui un fanatiſme aveugle auroit voulu refuſer des tombeaux?

Il eſt bien malheureux que la loi ſa-

* On ſait que M. *d'Alembert*, pour enflammer la verve de ſes élèves, a augmenté d'une ſomme de 600 liv. le rameau d'or deſtiné au plus enthouſiaſte panégyriſte de *Voltaire*.

lique regle auſſi l'ordre de la ſucceſſion au trône académique ; car le ſecrétaire rempli, comme il l'eſt, de tendreſſe pour les illuſtres victimes d'une fanatique ſuperſtition, ne tarderoit pas, ſans doute, à placer dans l'aſyle des talens en tout genre, le buſte de mademoiſelle *le Couvreur*. Et y auroit-il un ſpectacle plus touchant, plus raviſſant, que de voir *Maſſillon* en rochet & en camail, placé entre *Molière* en habit de *Scapin*, & la *le Couvreur*, revêtue des ornemens propres à repréſenter *Cleopatre* ?

Une circonſtance bien remarquable, ajoute encore un nouveau prix à la généroſité de M. *d'Alembert*, c'eſt le voile épais dont il cherche à couvrir ſes largeſſes. Chargé lui-même, en ſa qualité de ſecrétaire, d'annoncer l'augmentation de 600 livres, ajoutées au prix ordinaire, il a voulu perſuader au public que c'étoit un inconnu qui avoit envoyé cette ſomme. Mais une ſi belle action portoit avec elle trop viſiblement l'empreinte de M. *d'Alembert*, pour qu'il ne fût pas reconnu, malgré le déguiſement ſous lequel il

cherchoit à ſe cacher. Au même moment, dans tous les coins de la ſalle, on a répété que M. *d'Alembert* étoit cet inconnu ſi généreux & ſi modeſte. Dès le lendemain, ſans égard pour ſa modeſtie, toutes les trompettes philoſophiques ont annoncé à l'Europe entière, l'héroïque libéralité de M. *d'Alembert*.

Après avoir éprouvé l'indiſcrétion des perroquets philoſophiques, pour mettre fin à leur caquet, l'humble ſecrétaire n'a vu d'autre moyen que *d'annoncer lui-même à la nation l'événement intéreſſant* du nouveau don qu'il vient de faire à l'académie : il apprend donc au monde entier, par la voie du *Mercure*, meſſager fidèle des dieux de la philoſophie moderne, que dans *le deſſein de perpétuer ſon nom dans la mémoire de ſes confreres*, il a fait préſent à l'académie du buſte de *Molière*, qu'elle *a conſacré par une eſpèce d'apothéoſe*.

Il étoit aſſez naturel que M. *d'Alembert*, lui-même, fût chargé de compoſer l'inſcription miſe au bas du buſte. Mais le ſénat académique, je ne ſais pour quelle raiſon, a établi entre ſes

propres membres, un concours pour cette inſcription. Une louable émulation a ſaiſi pluſieurs célèbres académiciens, qui ſe ſont à l'envi emparés de l'enclume & du marteau, & bientôt quatorze inſcriptions ſont ſorties des forges académiques. Mais quelles inſcriptions ! M. *d'Alembert* aſſure *que les gens de lettres ſeront charmés de les connoître* : ce ſeroit, en effet, faire un double larcin, & à la gloire de l'académie, & à vos plaiſirs que de vous en dérober une ſeule.

I. (*) *Joanni-Baptiſtæ Pocquelin de Molière Academia Gallica, 1778.* (*a*)

II. *Te vivo carui tua me ſoletur imago* (*b*).

III. *Vivus defuit, mortuus aderit* (*c*).

IV. *Deerat adhuc* (*d*).

V. *Serum referet, poſt fata, triumphum* (*e*).

(*a*) *L'académie françoiſe à Molière*, 1778.

(*b*) *Vivant, tu m'as manqué ; que ton image me conſole.* Charmante traduction !

(*c*) *Il nous a manqué vivant ; mort, il ſera parmi nous.* Même élégance.

(*d*) *Il nous manquoit encore.* Petit chef-d'œuvre.

(*e*) *Il reçoit après ſa mort les honneurs tardifs du triomphe.*

VI. *Honore saltem sic fruatur posthumo* (*f*).

VII. *Quid tam-serus advenis ?* (*g*).

VIII. * *Du moins après sa mort il sera parmi nous.*

IX. * *J. B. Pocquelin de Molière, académicien après sa mort.*

X. * *Molière, sois ici, du moins après ta mort.*

XI. *Il nous manqua vivant, possédons son image.*

Ou, en deux inscriptions différentes :

XII. *Il nous manqua vivant.*

XIII. *Possédons au moins son image.*

XIV. *Rien ne manque à sa gloire, il manquoit à la nôtre.*

Quelle admirable fécondité, Monsieur ! ces monumens du génie académique, ne vous paroissent-ils pas plus durables encore que le marbre destiné à les perpétuer ! Dans quel embarras ne se trouveroit-on pas s'il falloit se décider à faire un choix parmi tant de merveilles égales ? L'âne *de Buridan*, également pressé de la faim & de la soif, placé entre un seau d'eau & une

(*f*) *Qu'il jouisse au moins de cet honneur posthume.*

(*g*) *Molière, pourquoi viens-tu si tard ?*

meſure d'avoine n'étoit pas dans une indéciſion, une perplexité plus cruelle.

Cependant enfin, la dernière inſcription, qui eſt de M. *Saurin*, a remporté la palme. Il eſt vrai que M. *d'Alembert* aſſure modeſtement, que c'eſt *parce que l'académie, à cauſe du nom qu'elle porte, croit avec raiſon devoir préférer les inſcriptions françoiſes aux latines.* * M. *d'Alembert* avoit bonne envie de remporter ce prix; auſſi a-t-il fait ſon thême en quatre façons. Les quatre *inſcriptions qui ſont marquées d'une étoile* ſont de ſa compoſition. N'allez pas croire cependant qu'il n'ait voulu diſtinguer ſes productions que pour faire ſentir l'injuſtice ou le mauvais goût de ſes juges; que l'injurieuſe envie conçoive de pareils ſoupçons;

* Cette raiſon de la préférence accordée à l'inſcription de M. *Saurin* m'a paru très-ingénieuſe. C'eſt dommage qu'elle ne ſoit pas auſſi ſolide. Ce n'eſt pas le goût prédominant du François qui a ſeul fait adopter l'inſcription de M. *Saurin*, puiſque M. *d'Alembert* en a propoſé trois françoiſes qui ont été rejettées, quoiqu'il eût tant de titres pour obtenir la préférence.

pour moi, je ſuis perſuadé que c'eſt ici un nouveau trait d'humilité, d'autant plus admirable, qu'il y avoit plus de ſujet de s'énorgueillir. Quelle inconcevable variété, en effet, dans les inſcriptions de M. *d'Alembert* !

Iere Inſ. *Molière, ſois ici, DU MOINS APRÈS TA MORT.*

IIe Inſ. *DU MOINS APRES TA MORT, tu ſeras parmi nous.*

Rare & ſublime effort d'une imaginative
Qui ne cède en vigueur à perſonne qui vive !

N'y a-t-il pas dans ces deux manières à peu-près autant de génie, que dans les variantes que le maître de philoſophie donnoit au Bourgeois gentilhomme. *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *d'amour mourir me font, belle Marquiſe, vos beaux yeux.*

Cependant je ne ſais s'il ne falloit pas un auſſi grand effort de génie, pour imaginer de couper cette inſcription, *il nous manqua vivant, poſſédons ſon image*, & de la reproduire en deux de cette manière. 1°, *Il nous manqua*

vivant. 2°. *Poſſédons du moins ſon image.*

L'imagination créatrice de l'académicien, auteur de cette ſublime diviſion eſt comme ces beaux priſmes, qui multiplient & reproduiſent les objets ſous les couleurs les plus ſéduiſantes ; mais M. *d'Alembert* nous a cruellement caché le nom de cet eſtimable enchanteur, & comme je ne ſuis pas admis dans les ſecrets de la nécromancie, je ne puis vous faire connoître l'auteur de ces trois inſcriptions, *totales* ou *partielles.*

Il me reſte à prier M. *d'Alembert*, puiſque *l'académie s'honore* des productions vraiment *françoiſes*, de ſoigner un peu plus ſon ſtyle à l'avenir. Dans une demi-page, voici trois fautes aſſez conſidérables. « On la *charge* (l'a» cadémie) à tout haſard de cette *im» putation*, parce qu'on ſe flatte qu'elle » ſera adoptée par les ſots, qui en » *matière d'opinion ſont la plus forte* » *part*, s'ils ne *ſont* pas la plus reſ» pectable... Cependant il y a quel» ques années que l'académie propoſa » pour ſujet du prix d'éloquence, l'é-

» loge de ce rare génie, *à la ſuite des* » *Maurices*, des *d'Agueſſeau*, des *Sul-* » *ly* & des *Deſcartes* ».

On ne dit pas *charger quelqu'un d'une imputation*, pour ſignifier qu'on veut lui imputer quelque choſe. *Les ſots qui en matière d'opinion ſont la plus forte part*, eſt une expreſſion qui en matière de goût ne fera pas fortune. *L'éloge de ce rare génie à la ſuite des Maurice :* cela eſt un peu trop laconique & forme un vrai ſoléciſme. Il faut *l'éloge de Molière à la ſuite des éloges de Maurice, de Sully*, &c.

Je vous l'ai déjà dit, Monſieur, dans un écrivain ordinaire, ces fautes légères ſeroient pardonnables ; mais un académicien, & ſur-tout un ſecrétaire de l'académie françoiſe, eſt inexcuſable de les commettre.

Je ſuis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Traité analytique, étymologique & raisonné, de l'accent & de la prononciation de la langue Angloise; suivi d'une table des verbes Anglois, réguliers & irréguliers: dédié à Monseigneur le duc de Chartres, *par M.* Carré, *1 volume* in-8°. *avec privilege du Roi. 1778. A Paris, chez* Piffot, *libraire, quai des Augustins.*

Cet ouvrage est divisé en deux parties; la première contient des règles générales sur la manière de faire sentir, soit en parlant, soit en lisant, la syllabe sur laquelle doit tomber l'accent ou l'énergie qui produit un si bel effet dans la langue Angloise.

La seconde partie de cet ouvrage contient; 1°. un tableau dans lequel l'auteur a réuni tous les sons généraux & particuliers que tous les caractères anglois, soit simples ou composés, sont susceptibles de recevoir. Le son en est rendu, autant bien qu'il se peut, en *caractères françois.* On a

cru devoir inſérer dans cette partie l'alphabet Anglo-Saxon, pour montrer l'origine du *th* anglois, & la raiſon pour laquelle ce double caractère reçoit différentes prononciations.

Cet ouvrage, plein d'érudition & de clarté, renferme une multitude infinie d'obſervations qu'il faut lire & méditer dans l'ouvrage même. Il eſt le fruit des travaux & des veilles d'un homme parfaitement inſtruit dans la langue Angloiſe. Il en donne auſſi des leçons. Le traité qu'il donne au public a été préſenté par l'Auteur au Roi & à la Reine le 28 & le 29 décembre dernier.

Almanach pittoreſque, hiſtorique & alphabétique des riches monumens que renferme la ville de Paris, pour l'année 1779, à l'uſage des artiſtes & amateurs des beaux-arts, par M. Hébert, *amateur, & ſervant de ſuite à l'Almanach des Beaux-Arts, publié par le même Auteur en 1762 & ſuivantes. A Paris, chez* Muſier, *libraire, rue du Foin Saint-Jacques, prix 36 ſols broché.*

Ce petit Almanach ne doit pas être

confondu dans la foule des bagatelles de ce genre que l'approche du nouvel an fait éclorre. Il décèle dans ſon auteur un goût sûr & des connoiſſances variées. On y trouve une deſcription exacte de ce qu'il y a de plus curieux dans Paris, relatif à l'architecture, peinture, ſculpture & gravure. Vous ne pouvez vous diſpenſer, Monſieur, de faire l'acquiſition de cet Almanach, ſi vous voulez voir avec fruit & agrément les chef-d'œuvres que renferme notre capitale.

Jupiter & Léda, *Bacchus & Erigone.* Ce ſont les titres de deux eſtampes, faiſant pendant, gravées par M. *Marchand*, graveur de M. le duc *de Chartres*, d'après les tableaux de M. *Théolon*, de l'académie royale de Peinture. A Paris chez l'Auteur, rue des Foſſés Saint-Victor, maiſon neuve en face de la Doctrine Chrétienne.

Le peintre a répandu dans ces deux ſujets beaucoup de grace & de volupté; dans l'une, *Jupiter* métamorphoſé en cygne prodigue ſes careſſes

à *Léda ;* dans l'autre, *Bacchus*, ſous la forme d'une grappe de raiſin, repoſe ſur le ſein d'*Erigone.* La gravure en eſt exécutée avec beaucoup de ſoin. Ces deux ſujets ſont enfermés dans une bordure ovale d'environ neuf pouces de haut ſur onze de large, & ſont dédiés au prince *Beloſesky*, gentilhomme de la chambre de ſa majeſté l'impératrice de toutes les Ruſſies, & membre de l'Inſtitut de Bologne.

Livres nouveaux.

La Vie de la vénérable ſœur de Marie de l'Incarnation, *Religieuſe Converſe Carmelite, fondatrice des Carmelites de France, dite dans le monde Mademoiſelle* Acarie, *ouvrage dédié à Madame* Louiſe *de France, par M. l'abbé* Demontier, *docteur en théologie, cenſeur royal de pluſieurs académies. A Paris chez* Pierre-François Gueffier, *libraire-imprimeur, rue de la Harpe.*

L'Homme enrichi du tréſor de la vérité, deux volumes. A Bordeaux, chez la

veuve Calamy, *rue Saint-James ; & à Paris, chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins.*

Les Iſles Fortunées, ou les Aventures de Batylle *& de* Cléobule, *par M.* M. B. C. A. S. *de pluſieurs académies. A Paris, chez* le Boucher, *libraire, au coin du Pont au-Change.*

Almanach des Jeux, ou Académie portative, contenant les règles du Wiſcht, du Reverſis, du Tre-ſette & du Piquet, avec perte & gain, volume in-18, *chez* Fournier, *libraire, rue du Hurpoix.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Voltaire *parmi les ombres*, 1 *vol. in-12. A Geneve, & ſe trouve à Paris, chez* Mérigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.*

CET ouvrage, Monſieur, dont je ne vous ai point rendu compte, quoiqu'il ait paru plus d'un an avant la mort de M. *de Voltaire*, mérite d'être diſtingué de cette foule de brochures polémiques, où l'on ne trouve que des injures & des ſarcaſmes. C'eſt une réfutation ſolide des principes & des ſyſtêmes erronés de M. *de Voltaire*; mais la ſéchereſſe des diſcuſſions qu'elle entraîne eſt

égayée par les graces du dialogue, & par le comique d'une fiction ingénieuse & piquante. L'auteur en a pris l'idée dans quelques vers échappés au zèle ardent & fougueux que M. *de Voltaire* a toujours témoigné pour l'instruction du genre humain ; l'apôtre infatigable de la philosophie s'étoit écrié dans son enthousiasme :

Tandis que j'ai vécu, on m'a vu hautement,
Aux badauts effarés dire mon sentiment ;
Je veux le dire encore dans les royaumes sombres,
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.

Ce projet d'une mission chez les ombres étoit trop rare & trop beau pour demeurer sans exécution. Un anonyme s'est chargé de faire faire le voyage à M. *de Voltaire*, & lui a ménagé plusieurs entretiens avec les ombres : il est vrai que le convertisseur n'a pas eu lieu d'être satisfait de cette tentative ; il a trouvé les ombres indociles à ses leçons, & insensibles à son éloquence ; il n'a pas fait, à beaucoup près, autant de prosélytes

dans ce pays-là que dans celui-ci, & il a été presque aussi baffoué chez les ombres, qu'il avoit été flatté & encensé dans le séjour des vivans.

Arrivé dans la région des ombres, *Voltaire* est reçu par *Boileau*. Il avoit encore sur le cœur la manière un peu vive dont l'auteur de l'Art poëtique avoit répondu à son épitre. Cependant, plein de respect pour un si grand poëte, il se contente de se plaindre modestement de l'amertume & de la vivacité de cette réponse; mais *Boileau* se plaint beaucoup plus haut de la lettre que *Voltaire* a eu la témérité de lui adresser, & prend de là occasion de lui représenter qu'il s'est attiré par son orgueil & ses emportemens toutes les scènes désagréables qu'il a essuyées dans le cours de sa vie. Il lui trace un tableau rapide de ses querelles littéraires; il lui rappelle sa haine atroce & envenimée contre le grand *Rousseau*, ses invectives amères contre *la Beaumelle* & *Maupertuis*, les horreurs dégoûtantes qu'il a vomies contre l'abbé *Desfontaines*, contre l'auteur de l'*Année*

littéraire, contre *Rousseau* de Genève, les bouffonneries indécentes qu'il s'eſt permiſes contre des prélats reſpectables, &c. Humilié & confondu par ces reproches auxquels il n'a rien à répliquer, *Voltaire* eſſaye de détourner la converſation ſur la poëſie & ſur les lettres, ſujet plus flatteur & dont il ſe promet plus de gloire; mais *Boileau* le quitte bruſquement, & fait place à une ombre inconnue qui commence par le perſiffler ſur le motif de ſon voyage; puiſque vous êtes venu ici, lui dit-elle, pour guérir les ombres de leurs préjugés, il faut remplir ce noble deſſein; je vais moi-même vous conduire: puis, prenant un ton plus ſérieux, elle lui déclare qu'une loi ſuprême & immuable ordonne qu'il comparoiſſe devant les ombres de pluſieurs ſavans, non pour les inſtruire, mais pour leur rendre compte de ſes opinions & de ſes ſyſtêmes; que ſi dans ces entretiens on lui adreſſe quelques vérités un peu fortes, il ſonge à réprimer ces fureurs & ces emportemens, auxquels il ne s'eſt que trop livré quand on

a osé le contredire ; parce que de pareils écarts seroient punis sévèrement. *Voltaire* suit en tremblant sa conductrice, & arrive dans un lieu solitaire, où il trouve *Marc-Aurèle* avec plusieurs anciens philosophes.

Ce prince, canonisé par les philosophes, malgré son idolatrie, gratifié d'un éloge en forme par M. *Thomas*, en un mot, le patron de la secte, se montre peu reconnoissant des honneurs qu'on lui a prodigués ; il fait un accueil assez froid à *Voltaire*, il lui refuse même le titre de philosophe. En vain, pour justifier ses prétentions à la philosophie, *Voltaire* cite ses pièces de théâtre, ses histoires, ses mélanges, & ses diatribes. *Marc-Aurèle* voit dans tous ses ouvrages le bel-esprit & non le philosophe ; & pour lui faire sentir combien il est loin de mériter ce nom glorieux, il compare aux rêves agréables, & aux systêmes commodes du poëte de Ferney, les idées grandes & sublimes sur la divinité & sur la morale qu'il a consignées simplement & sans prétention dans un livre intitulé modestement :

Entretiens de Marc Aurèle. On voit avec étonnement combien la doctrine d'un prince payen eſt plus pure & plus noble que celle d'un écrivain qui a vécu au ſein du chriſtianiſme ; & il réſulte de ce parallèle que *Marc-Aurèle* eſt un véritable philoſophe, & que *Voltaire* n'eſt qu'un ſophiſte, qui a dégradé par de vaines ſubtilités, & des plaiſanteries triviales, les matières importantes qu'il a oſé traiter. *Voltaire*, accoutumé aux flatteries des princes Allemands & Ruſſes, qui le regardoient comme le plus grand philoſophe qui eût jamais exiſté, eſt extrêmement mortifié du mépris que lui témoigne l'empereur Romain ; il ſe retire tout triſte de ſe voir ainſi congédié de cette aſſemblée de ſages & de philoſophes ; lui, le chef des philoſophes de ſon ſiècle. Il rencontre en chemin le cardinal *de Polignac*, & croit que ce prélat va du moins lui donner quelques éloges, en reconnoiſſance de la place honorable qu'il lui a donnée dans le Temple du goût ; mais ſon attente eſt trompée. Le cardinal ne lui parle qu'avec in-

différence de ses chef-d'œuvres littéraires, & lui fait les plus vifs reproches des éloges outrés qu'il a donnés à l'épicurien *Lucrèce* ; il se plaint surtout de ce qu'il l'a en quelque sorte associé avec cet athée, dont il a confondu les erreurs, en supposant qu'ils s'étoient réconciliés ensemble. Puis il le quitte brusquement, & *Voltaire*, déjà bien dégoûté de son voyage, arrive auprès de *Socin*.

Ce novateur, qui, comme *Voltaire*, avoit commencé, dès l'âge de vingt-un ans, à dogmatiser, & à sapper les fondemens du christianisme, qui, comme lui, avoit voulu soumettre les mystères de la religion aux foibles lumières d'une raison orgueilleuse, traite *Voltaire* comme son disciple ; il lui montre que la philosophie moderne est entée sur le socinianisme, & finit par prouver que *Voltaire* & ses sectateurs, qui ne cessent de crier au fanatisme, sont eux-mêmes les plus aveugles & les plus emportés des fanatiques. » Moi, fanatique, s'écrie *Voltaire* ! il n'y a qu'une ombre qui » puisse me faire impunément un

» reproche auſſi noir. Point d'humeur,
» reprend tranquillement *Socin*, &
» raiſonnons. Etablir un tribunal de
» deſpotiſme d'où vous jugez avec
» empire & orgueil la religion même,
» ſes miniſtres & ſon culte. Mépriſer
» comme des imbécilles & des idiots
» quiconque n'adore pas vos arrêts ;
» vous encenſer mutuellement, & re-
» garder le reſte du genre humain
» comme fait pour ramper devant
» vous ; donner les ſyſtêmes les plus
» faux & les plus biſarres pour des
» oracles de lumières & de ſageſſe,
» n'eſt-ce pas là, ſous le manteau de
» la raiſon, un véritable fanatiſme ?...
» Il eſt de fait que vous parlez tous en
» légiſlateurs enthouſiaſtes ; il eſt de
» fait que vous adorez votre raiſon,
» & que vous la propoſez avec empire
» comme la règle des hommes ; il eſt
» de fait que vous êtes dévorés de la
» fureur de faire des proſélytes, que
» vous multipliez les écrits audacieux
» pour arracher les chrétiens à leur
» foi, & leur inſpirer vos ſyſtêmes
» contagieux ; & ce n'eſt pas là un
» fanatiſme, &c. ?

Plein de dépit & de rage de ſe voir ainſi traité par un miſérable théologien qu'il avoit toujours mépriſé, *Voltaire* prie l'ombre qui le conduit de lui permettre d'aller converſer avec quelques ſavans honnêtes dont la douceur & l'aménité puiſſent calmer l'agitation de ſon ame. L'ombre l'envoye vers *Fontenelle*. *Voltaire* en abordant ce *Neſtor* de la littérature françoiſe, qui a vécu plus heureux & eſt mort plus vieux que lui, le félicite ſur le bonheur & la paix dont il a joui pendant ſa longue carrière. » Votre étoile, lui dit-il, n'a verſé ſur » vous que de douces influences; la » mienne m'a ſouvent inondé d'amer- » tume. Mon étoile, dites-vous, re- » partit *Fontenelle* ? ſavez-vous que » ſouvent nous la formons nous- » même? J'ai conſervé ma paix, mes » amis, ma conſidération juſqu'à » l'âge le plus décrépit; je crois en » trouver la ſource dans un carac- » tère ſous lequel vous m'avez dé- » ſigné, le *diſcret Fontenelle*, comme » j'apperçois la ſource des chagrins de » bien des littérateurs dans le carac-

» tère opposé . . . . . Je fus *discret* dans » la société & la littérature ; je ne vou- » lus point y dominer. Je protégeai » les jeunes auteurs, mais sans em- » pire. J'encourageai les talens naif- » sans ; je ne mépriſai point, je ne » déchirai point les médiocres ; je » n'attaquai ni ne déprimai mes ri- » vaux ; j'applaudis à leurs ſuccès ; je » fis taire mes critiques par ma dou- » ceur & mon ſilence, ſouvent par » mes bienfaits . . . . Je fus *diſcret* avec » les grands, je ne les cultivai qu'avec » réſerve & reſpect, je ne les flattai » jamais baſſement, mais auſſi je ne » leur manquai jamais, je connus les » bornes qui ſéparoient le poëte & » l'homme de lettres des princes & des » grands : auſſi éprouvai-je toujours » leurs bontés . . . J'ai connu des litté- » rateurs, qui, s'écartant de cette » route, avoient perdu, irrité de » puiſſans protecteurs ». *Voltaire* s'ap- perçoit bien ici qu'on veut lui don- ner une leçon, il en témoigne ſon mécontentement, ce qui n'empêche pas *Fontenelle* de continuer. » Je fus » *diſcret* ſur la religion ; je ne crus point

» qu'on ne pouvoit acquérir de la » gloire ſans l'attaquer, ſans déchirer » ſes miniſtres; de-là mon repos, de- » là l'eſtime que..... Et moi, ré- » pliqua avec feu *Voltaire* en l'inter- » rompant, je ne crus jamais qu'un » philoſophe dût être diſſimulé en » cédant par politique & par intérêt, » aux préjugés. Vous prouvez bien, » répondit doucement *Fontenelle*, » l'aigreur qui toujours anima vos » procédés & vos diſputes, je pourrois » vous humilier, mais je ſerai encore » *diſcret*. Je vous le répète, *Voltaire*, » c'eſt ma douceur & ma réſerve qui » ont fait la tranquillité de mes jours. » C'eſt votre vivacité & votre impru- » dence en tout genre qui vous ont » attiré tant de juſtes critiques, & » tant de dégoûts amers ».

Des mains du diſcret *Fontenelle*, *Voltaire* tombe entre celles du bon *la Fontaine*, qui, n'ayant point oublié la petite malice de l'auteur du Temple du goût qui l'avoit repréſenté *déchirant les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres poſthumes, imprimées par les éditeurs qui vivent des ſottiſes*

des morts ; mais bien loin d'en vouloir à *Voltaire*, il lui donne au contraire un conseil d'ami, en l'exhortant à déchirer une bonne partie de ses œuvres, qui n'est faite que pour le deshonorer. En effet, si des quarante volumes qui composent l'édition des œuvres de M. *de Voltaire* on retranchoit toutes les pièces indignes de lui, si on supprimoit une foule d'ouvrages ou licentieux, ou frivoles, ou foibles, qui ne sont point faits pour passer à la postérité, à peine resteroit-il quatre volumes qui contiendroient sa *Henriade*, ses belles tragédies, ses pièces fugitives, & quelques morceaux de prose pleins de goût & d'élégance : cependant convaincu de l'excellence & de la supériorité de ses moindres productions, *Voltaire* reçoit fort mal le sage conseil de *la Fontaine* : l'on concevra aisément quel dût être son dépit & son indignation, si l'on songe que sa vanité naturelle, déjà excessive par elle-même, avoit été fortifiée & nourrie par les adulations basses & serviles de la plupart des gens de lettres. Les théâtres, les académies, les

cercles retentissoient de ses éloges, & le fanatisme avoit été poussé si loin, qu'on ne croyoit pas possible qu'il sortît quelque chose de médiocre de la plume de M. *de Voltaire*. Il n'y avoit pas de préface où l'auteur ne mêlât à ses propres louanges celle de M. *de Voltaire*. On n'imprimoit point d'ouvrage où il ne fût préconisé & cité comme un modèle dans tous les genres. Un écrivain gâté jusqu'à ce point par la flatterie, devoit être sans doute vivement irrité de la franchise du fabuliste François. Pour l'adoucir & le consoler, on le conduit devant un homme moins flatteur encore que *la Fontaine*, devant *Pascal*.

Pascal, grand écrivain, profond géomètre, subtil métaphysicien, a perdu aux yeux de M. *de Voltaire* une partie de son mérite, parce qu'il a joint à ses rares talens beaucoup d'amour & de zèle pour la religion; ne pouvant mordre sur ses autres ouvrages, il s'est jetté sur ses pensées & en a fait une critique très-amère, sans considérer que ces pensées écrites à la hâte, sans liaison & sans suite, & qui ne

ſont que les matériaux d'un ouvrage que *Paſcal* préparoit, ne devoient pas être jugées à la rigueur. Il repréſente un philoſophe eſtimable, comme un miſantrope farouche, comme un rêveur attrabilaire & fanatique qui ne prêche la vertu que pour la faire haïr. En abordant un homme qu'il avoit ſi maltraité, & dont il connoiſſoit le caractère mâle & ferme, *Voltaire* eſt ſaiſi de crainte, & en effet ſa ſéance avec *Paſcal*, *Abadie*, *Huet* & quelques autres ſavans défenſeurs de la religion, n'eſt rien moins pour lui qu'une ſéance académique; ſa métaphyſique y eſt tournée en ridicule, on y montre l'abſurdité de ſes idées ſur l'ame, ſur la liberté, ſur la nature de l'homme; & pour mettre le comble à ſa confuſion, on récite en ſa préſence pluſieurs de ces ſaillies indécentes & bouffonnes, de ces facéties groſſières qui font rire le peuple & les ignorans, & qu'il donnoit hardiment pour des raiſons & des argumens invincibles dans ſes diatribes philoſophiques.

Ainſi berné dans cette aſſemblée

respectable, *Voltaire* continue sa route & rencontre l'abbé *de Chaulieu*. La conversation de cet aimable épicurien étoit bien propre à dissiper la sombre mélancolie où l'avoit jetté l'austère raison de *Pascal*. En effet, quoique l'*Anacréon* du Temple du goût le persiffle un peu sur sa morale relâchée & trop favorable aux passions, il le fait avec tant de graces, que *Voltaire* ne s'en apperçoit pas. Voici quelques traits de cet entretien qui m'ont paru piquans & agréables. » Une chose » m'étonne, dit l'abbé, en me louant » sur ma gaîté, sur ma poésie épicu- » rienne, moi, abbé *de Chaulieu*, » pourquoi avez-vous critiqué si amè- » rement de pauvres moines, dès lors » que vous les soupçonniez de suivre » quelque point de notre douce mo- » rale? La belle demande, répartit » *Voltaire*! un moine voluptueux est » un coquin, un débauché, un philo- » sophe, qui, par aménité, & par » principe, suit les désirs de la nature, » est un homme aimable..... Je suis » enchanté de l'exception, dit *Chau-* » *lieu*, & je crois qu'elle n'est ni

» moins nécessaire, ni moins favo-
» rable aux philosophes qui m'ont
» succédé..... A propos, est-il bien
» vrai que vous ayez écrit : *la carrière*
» *de* Ninon *qui ne fit point de vers, &*
» *qui eût & donna beaucoup de plaisir,*
» *est absolument préférable à la mienne?*
» Ç'a été ici l'objet d'une conversa-
» tion animée entre des poëtes & des
» laïs ; ceux-là n'étoient pas contens,
» & les laïs rioient de tout leur cœur.
» Elles osèrent, d'après votre auto-
» rité, se préférer aux *Homères* & aux
» *Sophocles*. Tous avoient tort, dit
« *Voltaire*, en cachant son embarras
» sous un air riant ; la préférence ne
» portoit pas sur l'état, mais sur les
» dégoûts des poëtes. Après bien des
» veilles & des succès, ils sont sou-
» vent déchirés par des critiques ».

Jusques-là la conversation prenoit un tour assez agréable, & *Voltaire* s'applaudissoit d'avoir enfin trouvé une ombre raisonnable avec qui l'on pût rire & plaisanter, lorsque le malicieux abbé s'avise de demander à *Voltaire* s'il avoit prétendu le louer en disant qu'il étoit mort avec intré-

pidité ? *Voltaire* lui répond qu'il avoit cru lui faire honneur en le plaçant parmi les grands hommes qui n'avoient donné, à la mort, aucune marque de foiblesse qui démentît les principes dans lesquels ils avoient vécu. » Mais, reprend l'abbé *de Chau-*
» *lieu*, pourquoi vanter en moi un
» courage que vous n'avez pas eu
» vous-même ? Etant en danger de
» mort au mois de mars 1769, non-
» seulement vous avez eu recours
» aux sacremens de l'église catholique,
» mais craignant qu'on ne vous les
» refusât, vous remîtes entre les
» mains de votre curé, une décla-
» ration authentique, où, parmi la
» légende de vos titres d'honneur,
» *gentilhomme ordinaire de la chambre*
» *du roi*, *l'un des quarante de l'Aca-*
» *démie françoise*, *seigneur de Ferney*,
» *Tourneix*, *Preigny*, *Chambesi*, &c.
» vous insérez celui de catholique
» romain. Même déclaration pardevant le notaire *Ruffo* à Geix, du
» 31 mars 1769; autre déclaration du
» premier avril; autre profession du
» 15 avril, & toujours pardevant

» notaire, & duement contrôlées. » Là, en expoſant les dogmes de la » foi, vous jurez & promettez de la » profeſſer. Vous avouez, contre tous » les principes de votre tolérance, » que *hors de cette foi véritable & catho-* » *lique, on ne peut être ſauvé*..... » Eſt-ce là mourir *en ſage?* Et pour- » quoi me donner un éloge que vous » n'avez pas voulu vous aſſurer »? A ces mots *Chaulieu* le quitte bruſque-ment & le laiſſe tout étourdi de cette plaiſanterie imprévue. *Voltaire* pou-voit dire alors comme *Antiochus* dans *Rodogune*:

I fuit, mais en Parthe, en me perçant le cœur.

Cependant il commence à reſpirer lorſqu'il arrive auprès de *Bayle*, & croit enfin avoir trouvé un ami.

Bayle, raiſonneur plus profond & meilleur dialecticien que *Voltaire*, mais ennemi d'autant plus dangereux de la religion qu'il eſt plus adroit, & qu'il la détruit réellement en paroiſ-ſant la reſpecter; *Bayle* plus ingénieux à colorer des ſophiſmes qu'à défendre

la vérité, & qui semble n'avoir fait usage de ses lumières & de sa vaste érudition que pour obscurcir les notions les plus claires, & porter atteinte aux principes les plus solides ; en un mot le sceptique *Bayle* devoit naturellement faire un accueil favorable à un écrivain avec lequel il avoit tant de rapport, & qui lui avoit donné un magnifique éloge en l'appellant l'homme de la raison ; mais dans ce séjour de la vérité, les ombres éclairées sur leurs erreurs, condamnoient elles-mêmes les opinions qu'elles avoient soutenues autrefois avec le plus de chaleur. *Voltaire* est bien surpris d'entendre *Bayle* s'élever contre cette tolérance religieuse que les philosophes voudroient établir, & dont il avoit été le plus zèlé partisan, lui reprocher vivement ses déclamations injustes contre l'intolérance catholique, & lui prouver invinciblement que ce système spécieux qui égale toutes les religions & admet tous les cultes, n'est en effet qu'une indifférence criminelle pour la véritable religion.

Confondu par les raiſonnemens de *Bayle*, *Voltaire* eſt conduit devant le fondateur de la ſecte des Quakres qui lui offre un rang parmi ſes diſciples. L'illuſtre membre de tant d'académies eſt un peu ſcandaliſé qu'on veuille l'aggréger à une ſociété groſſière & non lettrée; mais *Guillaume Pen* lui fait voir qu'il a des titres inconteſtables à cette place. « Vos écrits, lui » dit-il, préſentent une foule d'opi» nions ſi hardies, ſi ſingulières, ſi » fauſſes, qu'on ne peut y mécon» noître l'enthouſiaſme & l'illumina» tion qui eſt la baſe de notre ſecte. » Voyez *Micromégas*, *Candide*, *Scar» mentado*; voyez vos *Sermons Juifs* » & vos *Homélies*; voyez *le Caloyer*, » *le Docteur*, *l'Ingénu*; voyez *les trois* » *Empereurs en Sorbonne*, &c. ſi ce ne » ſont pas là des ſermons Quakres, il » n'y en eut jamais ni à Londres ni » dans la Penſilvanie. A ces mots » l'aſſemblée décida que *Voltaire* méri» toit d'être aggrégé aux Quakres, & » malgré lui on alloit l'inſcrire à la » tête des plus fameux prédicans ». On ſent bien que le récipiendaire ne

fut point auſſi enivré des ſuffrages flatteurs de ce ſénat ignorant, qu'il le fut des honneurs qu'on lui rendit à l'académie Françoiſe, & de l'inauguration de ſon buſte faite en plein théâtre à ſon dernier voyage à Paris; mais heureuſement pour lui un ancien Quakre s'oppoſe à ſon élection. Nos prédicans, dit-il, au milieu même de nos folies, reſpectoient la religion, ils n'outrageoient point le prochain, *Voltaire* a déchiré ſes frères, a blaſphêmé la religion, il eſt indigne de notre ſecte décente & tranquille. Tout le monde ſouſcrit à cet arrêt, & *Voltaire* chaſſé de l'aſſemblée des Quakres eſt traduit au tribunal de *Boſſuet*.

Le ſublime auteur de l'Hiſtoire Univerſelle relève avec ſa force & ſa ſolidité ordinaires, les erreurs répandues dans l'Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale, il fait voir que cet ouvrage vanté dernièrement par M. *Paliſſot* comme un chef-d'œuvre, eſt rempli de bévues, de jugemens haſardés, de ſatires injuſtes; que l'auteur n'eſt ni inſtruit ni impartial, & qu'il manque abſolu-

ment des deux qualités les plus essentielles à un historien.

Dans les entretiens de M. *de Voltaire* avec les ombres de plusieurs gens de lettres qu'il rencontre sur son chemin; tels que *Molière*, *Racine*; il n'est presque pas question de littérature; c'est toujours un point de morale que l'on discute; & *Voltaire* qui croit trouver dans ces grands hommes des admirateurs & des panégyristes de ses talens, n'y trouve jamais que des railleurs impitoyables, des censeurs austères de sa conduite, sur-tout de ses principes & de sa philosophie. *Aristophane*, par exemple, tourne en ridicule sa vanité avec beaucoup de sel & de finesse. *Voltaire* débute avec le poëte comique par de grands complimens; il lui rappelle la gloire dont il a joui autrefois dans une ville aussi polie & aussi floriſſante qu'Athenes. Cette gloire, réplique *Aristophane*, vous l'avez partagée, & même vous avez réuni au titre de grand poëte celui de littérateur & de philosophe. Aussi dans la nouvelle Athenes, dans le siècle des

ſciences & des beaux-arts avez-vous été comblé de dons & d'éloges. Accueilli par les grands, les princes & les rois, peu de citoyens ſont parvenus par les ſciences à ce point de conſidération. Je l'avoue, répartit *Voltaire*, les ſciences ont formé la gloire de mon ſort. Par une faveur rare on a couronné de lauriers mon buſte en plein théâtre, & on m'a élevé une ſtatue. Je ne vous en parlois point, dit *Ariſtophane*, la manière m'a paru en diminuer la gloire : l'honneur de la ſtatue auroit dû vous être décerné par la nation. Des amis vous l'ont élevée par ſouſcription ; elle eſt encore dans l'attelier de l'artiſte, on ne ſait même ſi on la placera, ni en quel endroit ; à de telles conditions nous n'aurions point accepté cet honneur.

En conſidérant *Voltaire* comme homme de lettres, & en le faiſant raiſonner ſur la littérature avec les meilleurs écrivains des ſiècles paſſés, il étoit poſſible de former des dialogues également utiles & piquans, dans leſquels l'auteur de la *Henriade*

eut exposé, non pas les vrais principes de l'art, qu'il connoissoit fort bien, & qu'il n'a point pratiqués par impuissance ou par politique; mais la méthode nouvelle dont il s'est servi pour séduire le public & en imposer aux ignorans. Les hommes de génie avec qui on l'eut mis en scène lui eussent fait sentir le faux & les dangers des innovations, & par-là on eût vu combien *Voltaire*, malgré ses rares talens dans les différens genres, est resté au-dessous des grands modèles qu'il avoit sous les yeux. *Virgile* & le *Tasse* auroient relevé la foiblesse du plan de la *Henriade*, & la puérilité des petits ornemens dont *Voltaire* s'est efforcé de couvrir le vice du fond; *Racine* lui eût reproché les fables romanesques, les petits moyens, les invraisemblances, qui défigurent ses plus belles tragédies; il se fût mocqué de ces tirades à prétention, de cette emphase uniforme de tous les personnages, qui tous parlent comme autant de *Voltaire*. *Molière* se fût égayé aux dépens de ses drames; *Rousseau* eût ridiculisé

ridiculisé ses odes ; *Quinault* ses opéras ; *Boileau* eût blâmé sévèrement la monotonie, l'affectation, la négligence, la vaine pompe de ses vers souvent vuides de sens, mais gonflés de mots & d'épithètes ; il se fût élevé avec force contre les antithèses continuelles, les faux brillans, les beautés déplacées que tant de jeunes gens admirent dans ses ouvrages. Enfin il lui eût fait les plus vifs reproches d'avoir contribué le premier à corrompre ce goût pour le vrai & le naturel, que ses satires & ses exemples avoient autrefois établi en France. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, Monsieur, l'auteur de cet ouvrage s'est proposé un autre objet plus utile, sans doute, & plus intéressant pour la société, & il n'a voulu envisager *Voltaire* que comme un philosophe.

Il seroit trop long de le suivre dans les visites qu'il rend aux différentes ombres : à chaque séance, nouvelles avanies, nouvelles tribulations pour M. *de Voltaire*. Ici, on lui prouve que

ſa politique eſt plus fauſſe & plus dangereuſe que celle de *Machiavel*; là, il entend dire que ſes déclamations continuelles contre les prêtres & les moines devoient lui attirer le même ſort qu'au fameux *Arnaud de Breſſe*, jadis brûlé pour avoir ſoulevé les peuples contre le clergé. *Rabelais* prétend que *Voltaire* n'eſt pas moins bouffon, ni moins licentieux que lui dans ſes contes & dans ſes parodies de l'écriture. Le juif *Tryphon* le fait rougir des calomnies & des injures qu'il a vomies contre le peuple de Dieu, *Spinoſa* lui montre que les philoſophes avec leur déïſme prétendu ſont de véritables athées.

Le dialogue de *Voltaire* avec l'empereur *Julien* eſt ſur-tout intéreſſant. Vous ſavez, Monſieur, que les philoſophes, dans leurs déciſions tranchantes, font & détruiſent des réputations, & ſe plaiſent ſur-tout à juger les rois, non d'après la juſtice & la vérité, mais ſuivant leurs opinions particulières. C'eſt ainſi qu'ils ſe ſont efforcés d'obſcurcir la gloire de *Louis XIV*,

parce que ce prince, pendant toute sa vie, sur-tout dans les dernières années, a toujours montré beaucoup de zèle & de respect pour la religion; c'est une tache qui fait disparoître à leurs yeux ses grandes qualités, & leur fait même oublier les bienfaits dont il a comblé les gens de lettres. Ils n'ont point pardonné à *Constantin* d'avoir établi dans l'empire la religion chrétienne sur les ruines du paganisme; ils lui ont cherché des crimes, ils l'ont peint des plus noires couleurs, & ont essayé de le faire passer pour un autre *Néron*. « Il avoit » un beau-père, dit M. *de Voltaire*, » & il l'obligea de se pendre; il avoit » un beau-frère, & il le fit étrangler; » il avoit un fils aîné, & il lui fit cou» per la tête; il avoit une femme, & » il lui fit couper la tête ». Mais M. *de Voltaire* ne dit pas que le beau-père de *Constantin* avoit été surpris deux fois prêt à l'assassiner; que son beau-frère avoit deux fois excité une guerre injuste; que son fils avoit été la victime d'une noire calomnie; & que sa

femme avoit mérité la mort par ſes forfaits. Il eſt clair que le véritable crime de *Conſtantin*, aux yeux de l'hiſtorien philoſophe, eſt l'établiſſement de la religion chrétienne. *Julien* au contraire, déſerteur du chriſtianiſme, partiſan fanatique de l'idolâtrie, eſt pour lui un grand homme, un héros, en un mot le modèle des princes. Il déclame avec chaleur contre l'injuſtice de la poſtérité, qui lui a donné l'odieux ſurnom d'*Apoſtat*, & met en œuvre toute la ſubtilité de ſon eſprit pour donner à l'apoſtaſie de ce prince des couleurs ſpécieuſes. Après des ſervices de cette importance, *Voltaire* avoit droit d'attendre quelque reconnoiſſance de *Julien*; cependant bien loin de lui faire des remercîmens, cet Empereur lui reproche aſſez vivement la fauſſeté des éloges qu'il lui a donnés. Vous m'avez, dit-il, repréſenté comme un grand prince, habile dans l'art de gouverner, & uniquement occupé du bonheur des peuples. Vous auriez dû ſavoir que ma cour étoit remplie de

ſophiſtes, de devins, de charlatans, d'hierophantes, d'augures & de magiciens. Je marchois environné de ce ridicule cortège, & même accompagné de femmes proſtituées. Le manteau philoſophique, & une longue barbe, me tenoient lieu des ornemens impériaux. Je n'étois occupé, nuit & jour, que de cérémonies magiques; les magiſtrats & les généraux n'oſoient m'interrompre dans ces fonctions auguſtes pour me parler des affaires d'état. Dans la malheureuſe guerre contre les Perſes, je conſultai plutôt les entrailles des victimes que les règles de l'art militaire, & mon imprudence cauſa la perte de l'armée. Vous avez vanté ma douceur à l'égard des chrétiens; mais cette douceur étoit un rafinement de cruauté, & malgré ma fauſſe modération, il y eut ſous mon règne un nombre prodigieux de martyrs dans les provinces; vous avez prétendu que mon idolâtrie étoit toute ſpirituelle; que c'étoit un emblème ſous lequel j'adorois le véritable Dieu: c'eſt me faire

trop d'honneur, jamais homme ne fut plus ſuperſtitieux que moi. Je fis relever les temples & rétablis tous leurs privilèges; je conſultai tous les oracles; je célébrai toutes les fêtes, même les plus licentieuſes; je m'initiai à tous les myſtères, & je ſacrifiai à tous les dieux une telle multitude de victimes, qu'on diſoit que bientôt je dépeuplerois l'empire d'animaux; je ſoufflois moi-même le feu; je trempois mes mains dans le ſang. Que dites-vous de ces hommes que je faiſois immoler, & dont les cadavres étoient jettés dans l'Oronte, de cette femme dans les entrailles de laquelle je cherchai les ſignes de la victoire en marchant contre les Perſes? *Voltaire* n'ayant rien à répliquer à un homme qui s'accuſoit de ſi bonne grace, ſe retira tout confus des éloges qu'il avoit donnés à *Julien l'apoſtat.*

On voit avec ſurpriſe, Monſieur, dans ces différens entretiens, combien M. *de Voltaire*, cet écrivain ſi élégant & ſi agréable, dans les ouvrages d'imagination, eſt foible &

frivole quand il s'agit de penſer & de raiſonner. Cette fiction eſt plus propre que les réfutations les plus étendues & les plus frapantes, à faire ſentir le faux & le ridicule de ſa philoſophie. L'agrément du dialogue & la variété des ſcènes répandent un certain intérêt ſur les raiſonnemens & les diſcuſſions. L'embarras & la contrainte de M. *de Voltaire* vis-à-vis de chaque interlocuteur ont quelque choſe de plaiſant. Cet homme ſi fier & ſi emporté, que la moindre contradiction enflammoit, accoutumé depuis long-temps aux hommages & aux adorations de l'empire littéraire, mis en quelque ſorte ſur la ſellette, devant des juges graves & ſévères, qui dévoilent l'abſurdité de ſes ſophiſmes, & réduit à dévorer leurs cenſures & leurs reproches, offre une ſituation tout-à-fait comique.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

La Manie des Drames ſombres, comédie en trois actes & en vers, repréſentée à Fontainebleau devant LEURS MAJESTÉS, *par les comédiens François, ſous le nom du* DRAMATURGE, *le 29 octobre 1776. A Paris, chez* Ruault, *libraire, rue de la Harpe.*

LE peu de ſuccès que cette pièce avoit obtenu à Fontainebleau, m'avoit engagé à n'y faire aucune attention; mais dans ces jours de ſtérilité j'ai voulu fouiller avec un peu plus de courage le tas d'inſipides brochures dont mon cabinet regorge, & voir ſi dans ce vaſte gouffre de l'oubli il n'y auroit pas quelque production digne de ſurnager & de reparoître aux yeux du public. Je ſuis tombé ſur *la Manie des Drames ſombres*, & j'ai reconnu qu'elle méritoit un accueil plus favorable qu'elle ne l'a reçu. Je ne prétends pas cependant accuſer le goût de la cour. L'au-

teur a fait à ſon ouvrage des changemens, des additions, des développemens conſidérables, & qui en ſont preſqu'un ouvrage nouveau. La pièce fut repréſentée en un acte à Fontainebleau. Aujourd'hui elle en contient trois, & je ſuis perſuadé qu'elle ſeroit à peine reconnue de ceux qui y ont le moins applaudi dans l'état où elle ſe trouvoit à la première repréſentation.

D'abord on doit ſavoir gré à l'auteur de s'oppoſer aux ravages de ces barbares qui voudroient dévaſter l'empire de la poëſie, détruire toutes les règles, confondre tous les genres, anéantir les modèles. Il a pris encore le parti le plus ſage en les combattant avec les armes du ridicule, plus puiſſantes encore que celles de la raiſon; & comme de tous les ridicules le plus durable eſt celui qui part de la ſcène, c'eſt un vrai ſervice rendu aux lettres que d'y livrer à la riſée publique cet eſſaim de prétendus réformateurs, d'autant plus à craindre, que leurs leçons & leurs exemples ſont ſaiſis

avec avidité par l'impuiſſante médiocrité.

Le ridicule paſſager, qui fait le ſujet de cette comédie, & qu'il étoit important de *ſaiſir ſur le temps*, ne pouvoit guères prêter à une intrigue bien forte ; il ne faut pas juger un pareil badinage avec la même rigueur qu'une comédie du grand genre. Un plan raiſonnable, un dialogue aiſé, un ſtyle ſimple ſans baſſeſſe, des ſaillies ſpirituelles & gaies, voilà ce que l'on doit deſirer dans un pareil ouvrage, & tout cela s'y trouve réuni.

Prouſas ou le *Dramaturge* a une fille aimable qu'il penſe à marier. *Sainfort*, jeune homme d'une naiſſance diſtinguée, doué des qualités du cœur & de l'eſprit, recherche *Sophie*, fille de *Prouſas ;* il a le ſuffrage de *Dorimene*, tante de *Sophie*, & ſur-tout celui de la jeune perſonne ; mais un obſtacle qui paroît inſurmontable s'oppoſe à ſon bonheur ; il admire *Corneille* & *Racine ;* il a la rage d'être gai ; il fait peu de cas des drames lugubres ; il a oſé rire, dit *Prouſas*,

. . . . . aux endroits pathétiques
D'un drame le plus noir de mes drames tragiques,
Tandis qu'il eſt d'un beau vraiment ſi ſépulchral
Que même des Anglois, par fois, s'y trouvent mal.

Prouſas a reſſenti vivement cet outrage fait à ſon génie dramatique : en conſéquence il a fait choix d'un autre gendre. C'eſt le fils d'un bourgeois obſcur de Lyon, ſans eſprit, ſans bien ; mais qui a le bonheur d'admirer, ou plutôt l'adreſſe de paroître, ainſi que ſon père, adorateur enthouſiaſte des drames de *Prouſas* qu'ils font jouer & applaudir à Lyon. *Sombreuſes* eſt le nom du gendre futur, nom illuſtre, fait pour relever l'éclat de la dramaturgie.

Dorimene a connu à Lyon ce jeune homme, qui lui fit une déclaration perfide de tendreſſe ; mais le voyant plus épris de ſes tréſors que de ſes attraits, elle le congédia. Le portrait déſavantageux qu'elle en fait ne peut ébranler la réſolution de *Prouſas*, qui veut uni-

quement un gendre pour le progrès de ſes opinions & le ſuccès de ſes drames, comme *le Malade imaginaire* en vouloit un qui pût avoir ſoin de ſa ſanté, peu inquiet s'il feroit le bonheur de ſa fille.

Dorimene concerte avec *Sainfort* les moyens de faire échouer le mariage réſolu par *Prouſas*. On convient d'abord que *Sainfort* & *Dorimene* témoigneront plus de goût pour les drames ſombres, qu'ils feindront d'écouter avec plus d'intérêt les ſublimes horreurs de *Prouſas*. Cette converſion eſt trop bruſque; leur averſion pour la dramaturgie a été trop forte pour avoir pu ſe changer tout-à-coup, ſans nouveau motif, en une belle paſſion pour le genre lugubre; & *Prouſas*, à moins d'être entièrement dépourvu de bon ſens, n'a pu ſe laiſſer tromper à leurs groſſières ironies. Auſſi ce n'eſt pas le ſtratagême ſur lequel on a compté le plus.

On a fait déguiſer le valet de *Sainfort*, on l'a fait habiller en bourgeois honnête, afin qu'il pût ſe faire paſſer

pour *Sombreuſes* le fils, qui n'eſt pas connu de *Prouſas*, non plus que le laquais déguiſé. Celui-ci arrive, au moment où *Prouſas* liſoit un de ſes plus noirs drames, il attribue à cet *ouvrage fatal* la triſteſſe qu'il voit peinte ſur tous les viſages. Ce début fait ſoupçonner à *Prouſas* que ce n'eſt pas le fils de *Sombreuſes* qui parle avec tant d'irrévérence des drames dont il avoit toujours paru l'admirateur le plus ſincère. Mais une lettre ſuppoſée, au nom de *Sombreuſes* pere, diſſipe ſes ſoupçons. Cependant il n'y reconnoît pas l'écriture de ſon ami. On lui perſuade que ce changement d'écriture de *Sombreuſes père, eſt l'effet d'une fiſtule lacrymale qu'il a gagnée à force de pleurer à la repréſentation des drames de Prouſas.* *Sombreuſes* lui-même l'écrit ainſi; il n'y a que lui capable d'avoir de pareils ſentimens, de recevoir de pareilles impreſſions, & *Prouſas* eſt convaincu. Mais il ne peut revenir de l'étonnement que lui cauſe la haîne ſubite que fait éclater le faux *Sombreuſes* contre les drames; il ſe réſout en conſéquence à

ne le pas choisir pour gendre, & à préférer le *nouveau converti*.

Mais comme tout réussissoit au gré des amans & de ceux qui favorisoient leurs amours; le vrai *Sombreuses* arrive de Lyon pour célébrer l'hymen tant désiré. Il paroit avec un habillement bien propre à lui gagner le cœur de *Prousas*, *en habit noir & en pleureuses*. On croit qu'il a perdu son père. Point du tout, c'est un compagnon de voyage qui a été assassiné en chemin par son propre fils qui ne le connoissoit pas, dont il a pris deuil; en racontant cette histoire, des larmes coulent en abondance de ses yeux, on lui demande si ce compagnon de voyage étoit un de ses parens. *Non*, dit-il, mais son *titre d'homme en avoit fait mon frère*. Une philosophie si sublime, tant de sensibilité arrache aussi des larmes à *Prousas* qui gronde en larmoyant, *Dorimene* sa sœur, qui rioit & de la fourberie de *Sombreuses* & de la crédulité de *Prousas*. Enfin, le mariage de *Sombreuses* avec *Sophie*, paroit irrévocablement conclu.

Cependant Saintfort arrive, accablé de triſteſſe. Après s'être fait longtemps prier pour raconter le malheur terrible, épouvantable, qui a changé ſa gaîté naturelle en pleurs amères, il dit enfin que le feu a pris à la boutique du libraire de *Prouſas*; que c'eſt un étranger, en habit noir, qui a cauſé cet incendie. Au même moment, *Dorimène* tire de ſa poche un billet que *Sombreuſes* le jeune lui écrivoit dans le temps où il lui faiſoit la cour, & dans lequel non-ſeulement il témoignoit le plus profond mépris pour les drames de *Prouſas*, mais où il annonçoit que ſi jamais le haſard le conduiſoit chez le libraire du *Dramaturge*, il ſe vengeroit par le feu de l'ennui que lui cauſoit cet *auteur funéraire*. Il n'en faut pas davantage pour le regarder comme atteint du crime de lèze-dramaturgie au premier chef; en conſéquence, il eſt condamné, même ſans être entendu. *Saintfort*, pour achever ſa conquête, tire de ſa poche deux brochures à demi brûlées, qu'il a arrachées aux flammes, au péril de ſa vie; ce ſont

deux drames de *Prouſas*, *Cartouche repentant*, *Barbebleue & ſes femmes*. Une action auſſi héroïque, étoit bien capable d'expier les anciens mépris de *Saintfort* pour la dramaturgie, & eſt une preuve bien éclatante de la ſincérité de ſa converſion au genre lugubre; la main de *Sophie* en devient le prix.

Telle eſt la fable de cette petite comédie, je n'entrerai pas dans un plus grand détail ſur la conduite de la pièce, vous ſentez qu'il ne faut pas trop chicaner l'auteur ſur la vraiſemblance du dénouement. Qu'un homme en ſon bon ſens, vienne à la vue de tout le monde, mettre au centre de Paris, le feu à la boutique d'un libraire, uniquement pour ſe venger d'un écrivain ennuyeux, c'eſt une choſe incroyable, & par conſéquent l'accuſation intentée par *Saintfort* ne devoit pas réuſſir, ſur-tout étant faite en préſence de *Sombreuſes*. On ne conçoit pas comment celui-ci n'a pas cherché à ſe diſculper. A cela près, la fable de ce drame eſt naturelle & in-

génieuſe. Mais c'eſt dans les détails que l'auteur brille.

Vous trouverez, par exemple, au premier acte une ſcène très-agréable entre *Prouſas* & *Cornet*, ſon ſecrétaire, chargé de compulſer toutes les gazettes & journaux politiques pour y trouver quelque fait bien atroce, qui puiſſe fournir matière à quelque beau drame bien noir, bien horrible. Il entre, tout conſterné de n'avoir pas un petit tribut de noirceurs à offrir à M. *Prouſas*. Celui-ci ſe flattoit que la moiſſon ſeroit des plus abondantes. *Cornet* lui répond :

Hélas ! non : on n'y voit que des contes plaiſans.

PROUSAS.

Une telle diſette a lieu de me confondre,
Quoi ! rien de remarquable à l'article de Londre ?
Les Anglois cependant.....

CORNET.

Hélas ! les pauvres gens !
Ont bien dégénéré depuis un certain temps.

PROUSAS.

Qu'eſt-ce à dire ?

CORNET.

Ah ! Monſieur, l'altière politique
Remplace tout à fait leur manie héroïque.
Tous des crimes bourgeois viennent de ſe laſſer;
Aucun d'eux ne ſe tue, ils aiment mieux penſer.

PROUSAS.

Et l'article Paris?

CORNET.

Quelle idée eſt la vôtre?
Il eſt en accidens moins fertile qu'un autre.
Le François vit au ſein des plaiſirs & des jeux,
Voulez-vous qu'on ſe tue alors qu'on eſt heureux?

PROUSAS.

Eh ! quoi, pas ſeulement un petit ſuicide?

CORNET.

Pas le moindre.

PROUSAS.

Tant pis. Quelque beau parricide

M'auroit fait grand plaisir. Point de rapt, de viol,
Pas un assassinat?

CORNET.

Pas seulement un vol.

PROUSAS.

Les temps sont bien mauvais.

CORNET.

Jadis pour leurs maîtresses
Qui ne leur rendoient pas tendresses pour tendresses,
Les amans se tuoient, & les maris jaloux,
Autour de leur logis, rodant comme des loups,
Plus d'une fois, suivant leur noire phrénésie,
D'immoler leurs moitiés avoient la fantaisie;
Tout est changé. Les mœurs font des progrès affreux,
Tout dégénère enfin dans ces temps malheureux;
Autant que les amans les maris sont paisibles.

Cependant *Cornet* a bien déterré un petit fait; mais il n'ose en parler, craignant qu'il ne soit pas digne de figurer dans le répertoire d'atrocités de M.

Prouſas. C'eſt ſimplement un pâtiſſier qui, pour ſe venger d'un juge qui ne lui avoit pas été favorable, lui avoit envoyé un pâté empoiſonné, qui a fait périr le juge & tous ſes enfans. *Prouſas*, à cette nouvelle, s'écrie avec enthouſiaſme :

. . . . . , Pâtiſſier déteſtable,
Que tu vas inſpirer de ſublimes terreurs!
Que ce fond peut prêter à de belles horreurs!
Ah! comme avec plaiſir dans un drame tragique,
Je m'en vais l'habiller d'une proſe énergique!
Figurez-vous ce juge armé d'un long couteau,
Entr'ouvrant le pâté qui lui ſert de tombeau!
Quel ſujet! Béni ſoit le ciel qui me l'octroye!
Ce ſublime pâté vaut le cheval de Troye.
Il vaut ſeul l'Enéide. Allez, Monſieur *Cornet*,
Ne perdez pas de temps, allez me mettre au net
Une hiſtoire à la fois ſi neuve & ſi touchante
Allez.

Suit une thèſe ſur la dramaturgie vivement débattue entre *Prouſas* & *Sainſort* qui, chacun de leur côté,

alléguent les raisons pour & contre le genre lugubre & populaire.

PROUSAS.

Que m'importent à moi les Grecs & les Romains ?
Savez-vous si des mœurs de ces peuples antiques,
Nous avons des tableaux fidèles, authentiques?
Croyez-vous ces menteurs qu'on nomme historiens ?
Quant à moi, j'aime mieux, laissant les anciens,
Et de leur mauvais goût méprisant les apôtres,
Peindre ce que je vois que ce qu'ont vu les autres.

SAINFORT.

Ainsi donc, chaque objet qui frappera vos yeux
Vous prêtera le fond d'un drame sérieux ?
Tout vous paroîtra bon.

PROUSAS.

Oui, bravant le scandale,
Je veux aller chercher mes héros à la halle ;

Et ſi l'on me chicane, armé de mes pinceaux;
Je ferai plus, j'irai juſqu'en des hôpitaux.

SAINFORT.

Cela ſera touchant!.....

PROUSAS.

Aveugles que nous ſommes!
Et les pauvres, Monſieur, ne ſont-ils pas des hommes?
Pourquoi n'oſeroit-on peindre ces bonnes gens?
Il n'eſt rien ici bas de vil que les méchans.

Ne vous ſemble-t-il pas entendre le *Dramaturge* par excellence? à cela près, cependant, que *Prouſas* parle en vers élégans, & que le *Dramaturge* eſt ennemi par principe & par prudence de la poëſie.

Cette ſcène, quoiqu'en forme de diſſertation, eſt cependant plaiſante, par la ſeule expoſition des principes de la dramaturgie, qu'il ſuffit de rapporter pour exciter le rire.

Je conſeille néanmoins à l'auteur, s'il a deſſein de faire jouer ſa pièce, de changer la fin de cette ſcène, dans laquelle *Prouſas* au plus fort de la

diſpute, s'écrie, comme l'on dit à *propos de botte* :

A propos, *en dépit de tant de viſions*,
Eſt-il bien vrai, Monſieur, que vous *aimez*
ma fille ?

. . . . . .

Ce paſſage eſt trop bruſque ; de plus, n'eſt il pas plaiſant que *Prouſas* ne trouve pas *Sainfort* digne *d'aimer Sophie*, parce qu'il n'a pas le bonheur d'admirer ſes drames ſublimes? La charge eſt auſſi trop forte, & d'ailleurs le ſtyle de ce morceau eſt trop proſaïque & trop commun. Vous ſerez plus content de la ſcène ſuivante, où l'auteur perſifle très agréablement les reſſorts du pathétique mis en uſage par nos dramatiſtes, les grands mots ampoulés, les exclamations, les *hélas*, & ſurtout les ſublimes *points*, invention nouvelle dans laquelle conſiſte tout le mérite de la dramaturgie. *Prouſas*, en liſant une épreuve qu'il vient de recevoir :

. . . . . C'eſt inintelligible,

Le ſang coule. Animal ! je n'ai pas dit cela.
Le ſang en longs ruiſſeaux couloit par-ci par-là ;
Cette phraſe du moins fait image. *Les crimes,*
La foudre, le trépas, les enfers, les abîmes :
Tous ces mots ſont omis ; & cependant c'eſt d'eux
Que naît tout l'intérêt ; cela n'eſt pas douteux.
Il n'aura pas encore retranché, je l'eſpère,
Les *Dieux !* les *ah !* les *ciel !* les *mon fils !* les *mon père !*
Il ne peut ignorer qu'on peint les paſſions,
Sur-tout en variant les exclamations.
Comment ! Je n'en vois point ? S'eſt-il mis dans la tête
De me corriger, moi ! .. Peſte ſoit de la bête.
Et les points, où ſont-ils ? ... Quoi ! malgré tous mes ſoins,
N'apprendra-t-il jamais la ſcience des points ?
Les points au ſentiment ſervent de thermomètre,
Par les points on le fait diminuer ou croître,
Après cette tirade il en eût fallu neuf .....
Sans les points ferions-nous quelque choſe de neuf ?
Tout eſt dit. .. Mais les points avec leurs couleurs noires

Rajeuniſſent

Rajeuniſſent encore les plus vieilles hiſtoires.
Il faut que de ce pas j'aille chez l'Imprimeur.
Me retrancher des points !..... Oh ! je ſuis
d'une humeur.....

Vous diſtinguerez dans le ſecond acte une longue ſcène, très-bien écrite, où *Sainfort* & *Dorimène* affectent d'avoir changé de ſentiment à l'égard des drames, afin de capter les bonnes graces de *Prouſas*, qui a la ſimplicité d'être dupe de leur ingénieux perſifflage. *Prouſas* étoit venu pour lire à ſa fille un drame nouveau, mais trouvant avec Sophie, *Dorimène* & *Sainfort*, ennemis de la dramaturgie, il craint de s'expoſer à leurs railleries. *Dorimène* & *Sainfort* le raſſurent en ces termes:

Nous ſommes revenus de ces vieux préjugés
Qui nous faiſoient aimer & *Regnard* & *Molière*.
Il faut que de la ſcène on faſſe un cimetière,
Que d'un crêpe *Thalie* enlace ſes atours,
Qu'elle mette un poignard dans la main des
amours.

.....

De grands crimes suivis d'éclatans remords;
Des cercueils, des tombeaux, & des têtes de morts.
Voilà ce qui me plaît & doit toujours me plaire,
Oh! j'aime à pleurer, moi!

PROUSAS.

Je pense qu'il s'éclaire
Depuis qu'il me fréquente.

SAINFORT.

Et si l'on me croyoit,
L'on sauveroit aux Turcs leur triste *Bajazet*;
Et disciples d'*Young*, nos auteurs dramatiques
Mettroient toutes les nuits en opéra comiques.

PROUSAS.

Puisque vous le voulez, il faut vous procurer,
Par ce drame nouveau, le plaisir de pleurer.
C'est-là qu'on voit régner & le triste & le tendre.

SOPHIE.

Pour moi, j'ai le desir le plus vif de l'entendre.

PROUSAS.

Antoine, *André*, *Clément*, *Cornet*, accourez tous;

Il n'est point d'auditeurs que je préfère à vous ;
Venez tous vous ranger auprès de votre maître.

(*Aux femmes.*)

Ce que je fais ici vous étonne peut-être.
Je ne ressemble point à certains beaux-esprits
Qui ne lisent jamais qu'en des cercles choisis.
J'aime beaucoup le peuple & crois que son suffrage
Est ce qui prouve mieux la bonté d'un ouvrage.
D'ailleurs c'est pour lui seul que sont faits mes écrits.
La haute compagnie en connoît peu le prix.

On s'assied, tous les valets de Prousas *se rangent pittoresquement autour de lui.*

Allons, paix ; je commence. Un mouchoir tout-à-l'heure,
Car je m'en vais pleurer.

ANDRÉ *allant chercher un mouchoir.*

Et moi déjà je pleure.

PROUSAS *lisant.*

Le Brigand vertueux, &c.

Ceci a l'air d'une charge théâtrale ;

c'eſt cependant à la lettre, la pure doctrine de nos dramatiſtes. Ne pouvant compter ſur le ſuffrage des hommes, *gâtés par Molière & Racine*, ou, comme ils diſent, *des Racinièns*, ils n'ont eu, pour conſoler leur amour-propre, d'autre reſſource que d'enlever aux gens de lettres le droit de juger des ouvrages d'eſprit, & d'attribuer ce privilége excluſif au peuple, ſuivant eux, juge en dernier reſſort, ſeul juge infaillible des convenances théâtrales.

Vous trouverez encore dans cette pièce pluſieurs autres ſcènes très piquantes; par exemple, celle où *Paſquin* vient déguiſé, & veut ſe faire paſſer pour *Sombreuſes*, celle où le véritable *Sombreuſes* paroit pour la première fois devant *Prouſas* ſont très-comiques.

En général, cette pièce m'a paru digne d'un meilleur ſort que celui qu'elle a éprouvé. Je ſuis perſuadé qu'avec des retranchemens, & quelques corrections dans le ſtyle qui n'eſt pas toujours aſſez pur, aſſez noble, elle ſeroit reçue avec applaudiſſement

ſur le théâtre de la capitale. Je puis du moins répondre que le rôle de *Prouſas* dans la bouche de M. *Bouret* feroit beaucoup rire ; il eſt à ſouhaiter que MM. les comédiens s'en occupent. Ce ſeroit un excellent moyen de diſſiper ces vapeurs ſombres que la *dramomanie* a répandues ſur le caractère national, que de livrer en plein théâtre au ridicule ces monſtres dramatiques nés de l'impuiſſance d'écrire, & qui, s'ils devenoient plus communs, nous replongeroient dans l'enfance de l'art & dans la barbarie.

Je dois en finiſſant, relever un petit plagiat ; car il faut rendre à chacun ce qui lui appartient. *Sainfort*, en racontant l'incendie arrivé chez le libraire de *Prouſas*, dit que le feu trouvoit une pâture analogue à ſa ſubſtance, dans les ouvrages de *Molière* & de *Voltaire*, qui furent conſumés en un inſtant, mais que les drames de *Prouſas* ſembloient, *par leurs glaces*, incombuſtibles, *comme ſi un Dieu les eût mis à couvert des atteintes du feu*. Cette idée plaiſante, dont l'auteur tire un grand

parti, appartient à *Pope*. Il étoit naturel qu'elle fût d'abord transportée dans la *Dunciade françoiſe*. M. *Paliſſot* ne s'eſt fait aucun ſcrupule de piller à *Pope* tout le fond du chant du bûcher; & ſon graveur même voyant la Dunciade angloiſe ainſi au pillage, s'eſt, de ſon côté, emparé de la gravure charmante qui ſe trouve dans la Dunciade angloiſe. Ces petits larcins pouvoient être néceſſaires pour égayer un peu la triſte & froide Dunciade de M. *Paliſſot*. Mais M. le Marquis de *Cubières* a aſſez d'eſprit pour ſe paſſer de celui des autres.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

Lettre de Madame de la Motte *à l'Auteur de ces feuilles, au ſujet d'un avis imprimé dans le Mercure du 25 novembre 1778, concernant un Recueil de Muſique de chambre compoſée par* Jean-Jacques Rouſſeau.

LA cauſe de *Jean-Jacques Rouſſeau* devient la cauſe commune d'un ſexe aimable, qui ſemble reconnoître les obligations qu'il lui doit, par la chaleur avec laquelle il défend & venge ſa mémoire. Vous avez lu dans un de mes derniers N^os une lettre éloquente de Madame *Duriez-Geneſt*, touchant cet illuſtre écrivain; en voici maintenant une autre non moins bien écrite, non moins ſolidement penſée, de Madame *de la Motte*. Il eſt bon que je vous mette ſous les yeux *l'avis* qui a donné lieu à ce morceau intéreſſant.

« Toutes les productions du célè-» bre *Rouſſeau*, publiées pendant ſa

» vie ont toujours été reçues avec » une ſorte d'enthouſiaſme; celles qu'on » annonce aujourd'hui, obtiendront » ſans doute un accueil encore favo- » rable. On a vu dans *le Devin du Vil-* » *lage*, & *dans le Dictionnaire de Mu-* » *ſique* à quel degré cet homme ex- » traordinaire poſſédoit la pratique & » la théorie du plus raviſſant des » beaux arts; il eſt à préſumer qu'on » trouvera la même ſource de plaiſir » dans les nouvelles productions mu- » ſicales que ſa veuve vient offrir au » public.

» On aime à ſe repréſenter l'élo- » quent & profond auteur du *contrat* » *ſocial*, modulant ſur un clavier des » airs champêtres, des Vaudevilles » & des Romances; mais on s'étonne » de voir ce véhément écrivain, ce » génie libre & fier, accoutumé à mé- » diter ſur les intérêts des ſouverains » & des peuples, & né, ce ſemble, » pour leur faire adorer la juſtice, » oubliant tout à coup ſa deſtinée glo- » rieuſe, pour embraſſer la profeſſion » des mercenaires, & devenir un ſim- » ple copiſte de muſique. Celui qui » conſacra des hymnes à la vertu, qui

» ſut réveiller en nous l'inſtinct ſu-
» blime de la liberté, qui fait encore
» retentir la voix de la nature dans le
» cœur des mères n'a-t-il donc pu ſub-
» ſiſter du produit de ſes chefs-d'œu-
» vres ? La langue françoiſe entre ſes
» mains, n'eſt-elle pas devenue un inſ-
» trument auſſi mélodieux que celle
» du *Taſſe*, auſſi riche que celle *de*
» *Pope*, auſſi expreſſive que celle des
» orateurs de *Rome* & *d'Athènes* ?
» L'homme enfin qui devoit tenir un
» des premiers rangs parmi ſes ſem-
» blables, à qui tôt ou tard on élevera
» des monumens publics, étoit-il
» donc fait pour vivre & mourir au
» ſein de l'indigence ? Eſt-ce-là le ſort
» du bienfaiteur de l'humanité ? Proſ-
» crit par ſes concitoyens, fugitif au
» milieu des *Alpes*, toléré chez une
» nation hoſpitalière ; mais obligé
» d'impoſer à ſon génie un ſilence ab-
» ſolu, il ne laiſſe pour héritage à ſa
» reſpectable veuve que des *mémoires*
» dont elle ne peut tirer aucun parti,
» parce que des convenances ſociales
» en arrêtent la publicité. L'unique
» reſſource de Madame Rouſſeau con-

» siste en un recueil de *petits airs* com-
» posés par l'auteur *d'Emile* & *d'Hé-*
» *loïse* : elle offre ce recueil au public
» moyennant une souscription d'un
» louis, &c. »

Cet avis a excité la juste indignation de Madame *de la Motte* ; elle a cherché mais inutilement à en deviner l'auteur, & dans son incertitude elle m'a fait l'honneur de s'adresser à moi pour lui donner là dessus quelques éclaircissemens.

Monsieur,

« Je n'ai point l'honneur de vous connoître, ni même d'être liée avec personne qui le soit avec vous : mais une lecture de *l'Année littéraire*, où j'ai vu la sagesse de vos jugemens, & la touchante persévérance avec laquelle vous avez défendu la mémoire de feu Monsieur votre père, contre les antagonistes que sa critique aussi sûre que sévère, lui avoit suscités, m'a inspiré autant de confiance en votre honnêteté, que de déférence pour vos lumières. Permettez donc, Monsieur, qu'entraînée par mon estime, je vous supplie de me tirer d'embarras, sur un point qui ne laisse

pas que de m'en causer : le voici, est-ce dans la classe des amis, ou dans celle des ennemis de *J. J. Rousseau*, qu'il faut placer l'auteur de *l'avis* qui se trouve dans le *Mercure* du 25 Novembre *concernant un recueil de musique de chambre*, composée par ce grand homme ? En sollicitant votre complaisance, je crois devoir vous déduire les motifs de la perplexité où me jette cet *avis*. Peut-être sera-ce d'ailleurs, en donner un fort bon à MM. les Rédacteurs du *Mercure* : car enfin, quoique par sa nature ce journal soit autorisé à tout admettre, privilège dont M. *de la Harpe*, & ses dignes coopérateurs usent bien amplement, quand ils nous donnent des logogriphes, encore faut-il qu'ils nous les donnent pour ce qu'ils sont.

» L'*avis* dont il est ici question, Monsieur, a sans doute pour objet d'engager le public à grossir l'avantage que Madame *Rousseau* espère retirer de la souscription qu'elle propose, & dont le *prospectus* est dans les mains de tout le monde. Si on pouvoit s'assurer que cet *avis* fut de

M. le Marquis *de Gérardin*, la queſtion que j'ai l'honneur de vous faire ſeroit décidée ; mais contre deux raiſons, de croire qu'il en eſt, j'en trouve quatre de croire qu'il n'en eſt pas. Par exemple, l'épithète de *reſpectable*, adreſſée à Madame *Rouſſeau*, indique bien M. *de Gérardin :* cette veuve n'eſt certainement auſſi reſpectable pour perſonne que pour lui, à qui les dernières diſpoſitions de *Jean-Jacques* impoſent envers elle les devoirs les plus étendus & les plus ſacrés. L'intérêt que l'auteur de l'*avis* prend à elle, annonce bien encore un ami de l'homme célèbre qui l'avoit élevée au rang de ſon épouſe. Mais à côté de ce qui prouve cet intérêt, il y a des choſes qu'il eſt impoſſible d'attribuer à l'amitié. Comment cet *avis* ſeroit-il donc de M. *de Gérardin ?* Quant à moi, je ne puis le penſer.

1°. M. *de Gérardin* dont la vaſte érudition eſt ſi connue, & qui ſe nourriſſant habituellement de la lecture des anciens, ne ſauroit ignorer que rien n'eſt beau, eſtimable, touchant, que ce qui eſt naturel & ſimple, n'auroit pas fait un puérile éta-

lage de phraſes bien froides, bien recherchées, bien emphatiques, bien entortillées, bien alambiquées, & ſur-tout bien déplacées, qui ne ſignifient pas grand choſe, & qui n'aboutiſſent à rien, ſi ce n'eſt à préſenter *Jean-Jacques*, ſous le jour le moins propre à lui attirer la conſidération de ceux qui ne l'ont pas perſonnellement connu.

» 2°. M. *de Gérardin*, ſi digne d'être comparé à *Ariſtée*, n'auroit pas dit de la veuve de *J. J. Rouſſeau*, que ce nouvel *Eudamidas* lui a laiſſée à protéger, que *ſon unique reſſource conſiſte en recueils de petits airs compoſés par l'auteur d'Emile & d'Héloïſe*. Non, il ne l'auroit pas dit; & parce qu'il ſait bien que cela n'eſt pas vrai; & parce qu'*Ariſtée* ne recommanda ni la mère ni la fille, ni les créanciers d'*Eudamidas* à la commiſération des Corinthiens.

» 3°. On a beau, ainſi que M. *de Gérardin*, poſſéder la muſique juſqu'au point d'avoir ſur cet art agréable, des ſyſtêmes abſolument neufs, & certainement ſublimes, quand on fait des vers auſſi pathétiques, auſſi harmo-

nieux, auſſi poëtiques, auſſi admirables en un mot, que ceux dont il décore le monument que ſa magnificence érige à la mémoire de *Jean-Jacques*, on ſe garde bien de dire au détriment de la poëſie, que la muſique eſt le plus *raviſſant* des beaux arts. J'avoue que les charmes de la muſique agiſſent ſur tel organe abſolument inſenſible à ceux de la poëſie : mais cela ne prouve pas que leur effet ſoit plus *raviſſant* ; cela prouve ſeulement qu'il eſt plus général.

» 4°. M. *de Gérardin* à qui la reconnoiſſance aſſure la confiance de la veuve de *Jean-Jacques*, n'auroit pas dit de lui, *n'a-t-il donc pu ſubſiſter du produit de ſes chef-d'œuvres* ? Queſtion qui pourroit être priſe pour un reproche d'inconduite. M. *de Gérardin* ſait bien que ce n'étoit pas pour ſubvenir à ſes beſoins phyſiques, que *J. J. Rouſſeau* s'étoit abaiſſé à l'occupation mécanique de copier de la muſique ; mais pour ſatisfaire au beſoin le plus preſſant de ſa grande âme, celui d'aider d'eſtimables indigens, du produit de ſon travail ; la modicité de ſa fortune n'en permettant pas le partage.

» Il faut donc, Monsieur, s'en tenir à cette opinion, *l'avis consigné dans le Mercure, n'est point de M. de Gerardin.*..... mais, il n'appartient qu'à lui d'embrasser ouvertement les intérêts de Madame *Rousseau.* De qui l'auteur de cet *avis* tient-il donc une mission qu'il remplit avec tant de maladresse, ou de perfidie ? A quel titre fait-il les honneurs de *Jean-Jacques ?* lorsqu'on n'a, ainsi que moi, d'autres droits d'entretenir le public d'un grand homme qu'il vient de perdre, que ceux qu'on peut tirer du respect & de l'attachement dont on est pénétré pour sa mémoire, il faut au moins ne lui présenter l'objet de ses regrets, que sous un point de vue qui les justifie; & cette obligation est doublement stricte, quand il s'agit de *J. J. Rousseau*, puisqu'on ne peut sans altérer la vérité, affoiblir l'idée qu'il a laissée de son mérite.

» Trouvez bon, je vous prie, Monsieur, que je jette encore un coup-d'œil sur ce petit écrit, fait avec une si grande prétention. On y dit en débutant, *toutes les productions du célèbre Rousseau publiées pendant sa vie, ont*

toujours été reçues avec une sorte d'enthousiasme. Une sorte d'enthousiasme ! certes, c'est rendre une *sorte* d'hommage bien étrange au discernement du public, & aux talens d'un écrivain, qui joignoit aux graces propres à tous les styles, la profondeur des connoissances, l'élévation des idées, la majesté des images, la richesse des expressions, que de rappeller en ces termes l'accueil inouï, dont le public honora *toujours* ses ouvrages. Ce n'est pas tout. On y supprime des éloges qui sont dus au philosophe Genevois, & qui ne sont dus qu'à lui ; & on lui en adresse qu'il auroit sans doute mérités, s'il eût vêcu au commencement du dix-septième siècle, mais qui me paroissent ne lui pas convenir. En effet, après le dégré de perfection, où la poësie & l'éloquence françoises ont été portées depuis cette époque, ne trouvez-vous pas, Monsieur, qu'il est ridicule de dire en parlant de *J. J. Rousseau*, comme s'il eût écrit du temps de *Ronsard*, *la Langue Françoise entre ses mains, n'est-elle pas devenue un instrument aussi mélodieux que celle du Tasse, aussi riche que celle de Pope,*

auſſi expreſſif que celle des orateurs de Rome & d'Athènes ? Quelle *ſorte* de louanges ! Quelle *ſorte* de ſentiment peut les inſpirer ?

» Je ne puis m'empêcher, Monſieur, de déplorer la deſtinée d'un homme, à qui ſes vertus & ſes talens devoient en procurer une ſi différente. Je gémis en voyant que la malignité de l'aſtre qui préſida à ſa naiſſance, n'a pu être corrigée par ſa mort. Depuis que nous l'avons perdu, preſque tous ceux qui ont parlé de lui, ont plus ou moins ouvertement inſulté à ſa cendre. Il ſemble qu'on ait pris à tâche d'avilir la mémoire d'un homme, dont la noble fierté oſa lutter contre tous les genres d'infortunes. On a été juſqu'à ſe croire diſpenſé d'obſerver à ſon égard les loix de la décence & de l'honnêteté. Par exemple, Monſieur, eſt-il concevable que MM. les rédacteurs du Journal de Paris, qui ont la réputation d'être honnêtes, ayent conſenti à ſe prêter aux deſirs de la perſonne, qui a mis au jour *l'extrait* que l'on trouve dans le N°. 201 de ce Journal, *d'un Mémoire daté de Février 1777 ?* Si ce Mémoire eſt de J. J. Rouſ-

ſeau, ſuppoſition qu'il faut bien adopter, puiſque ces MM. affirment qu'ils l'ont *entre leurs mains, entièrement écrit de ſa main, & ſigné de lui*, comment n'ont-ils pas ſenti que, ſoit qu'il ait été ſurpris à *Jean-Jacques*, ou confié par lui, à la perſonne qui le leur remettoit, on ne pouvoit le rendre public, ſans devenir coupable de la plus criante infidélité, ou du plus inſigne abus de confiance? L'ancienneté de la date de ce *Mémoire*, ne prouve-t-elle pas que l'auteur vouloit qu'il fût ignoré, puiſqu'il ne l'a pas fait paroître? A quelle fin le produire après ſa mort? Seroit-ce pour nous donner une idée de ſa manière d'écrire?..... Quoique toutes ſes productions me ſoient chères, attendu la mépriſe où celle-là pouvoit entraîner, ſi elle avoit été en ma poſſeſſion, j'aurois cru, en la brûlant, faire un ſacrifice propitiatoire aux mânes de ſon auteur. Eh! quel eſt l'homme qui connoît aſſez peu les hommes, pour ne pas ſavoir, que la proſpérité eſt le tarif de leur eſtime, & que celui qu'on leur montre environné des horreurs de la misère, n'ob-

tient d'eux qu'une pitié si outrageante, dût elle être prodigue de secours, que *Jean-Jacques* lui auroit préféré la triste situation qu'il peint avec tant d'énergie ? Mais cette situation n'étoit point la sienne : jouissez, Monsieur, du plaisir de le penser : il avoit sans doute fait ce *Mémoire* pour quelqu'un des infortunés que sa bienfaisance attiroit ; car il n'y avoit point de façon de les servir, qui ne fut à son usage. Voilà la seule hypothèse compatible avec les sentimens, & la position de *J. J. Rousseau*. Il n'étoit pas riche, il est vrai, parce que les moyens de le devenir, répugnoient à la dignité de son caractère ; il s'en est cent fois expliqué : mais il avoit à sa disposition des moyens honnêtes, je dirai même honorables, d'ajouter de l'aisance au nécessaire qu'il possédoit ; & s'il négligea de les employer, c'est que des motifs supérieurs à son propre intérêt dirigèrent toujours sa conduite. Je pense, Monsieur, qu'on doit conclure de tout ce qui s'est passé relativement à cet homme *extraordinaire*, tant durant sa vie, que depuis sa mort, qu'il a presque toujours eu des ennemis

adroits, & des amis gauches ; car il faudroit déteſter l'humanité, ſi on pouvoit croire que tous ceux qui ont nui au meilleur des hommes, en euſſent eu l'intention.

» Je vous ſupplie, Monſieur, de vouloir bien donner place à ma lettre dans votre intéreſſant Journal, ſi vous jugez qu'elle en vaille la peine. Je ſerois bien flattée que vous daignaſſiez y répondre par la même voie. La ſaine partie du public qui s'occupe encore de *Jean-Jacques*, eſt ſûrement dans la même incertitude que moi ſur le problême que j'ai l'honneur de vous propoſer, & me ſauroit gré de lui en procurer la ſolution. Je n'ignore pas que vous avez une ſi invincible averſion pour les louanges, que vous n'en voulez point admettre, même en faveur de leur ſincérité. Mais quelques vérités obligeantes que je me ſens forcée de vous dire, ſeront-elles, pour moi, un titre d'excluſion ? Les éloges d'une femme qui n'a, ne peut, ni ne veut avoir aucune eſpèce de célébrité, peuvent-ils allarmer votre délicateſſe, & ne me trouverez-vous pas dans le cas de l'exception? je le ſouhaite vive-

ment, Monsieur, je souhaiterois encore que vous crussiez me devoir quelque chose pour la justice que je vous rends, & qu'il vous parut digne de vous, de faire tourner votre reconnoissance au profit de mon sexe, en prouvant au public que Madame *du Riez-Geneſt* n'est pas la seule femme qui sache vous apprécier.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble, & très obéissante servante,

DE LA MOTTE.

P. S. En commençant ma lettre, Monsieur, mon dessein étoit de risquer quelques observations sur le style de *Pavis*, inséré dans le *Mercure*; mais après y avoir bien pensé, j'ai cru que le rôle d'amie de *Jean-Jacques*, étant celui qui m'honoroit le plus, & me convenoit le mieux, je devois me borner à le remplir.

Ce 7 Décembre 1778.

Réponſe de M. Fréron.

MADAME,

Si j'étois admis dans la confidence du meſſager des dieux de l'Encyclopédie, il me ſeroit facile de réſoudre le problême que vous me faites l'honneur de me propoſer. Mais j'ignore abſolument ce qui paſſe dans le palais de *Mercure*, & ce qui ſe fabrique dans ſes forges. Le cyclope qui a martelé l'avis dont vous vous plaignez, avec tant de raiſon, a pris ſoin lui-même de ſe dérober à votre vengeance, en ſe couvrant du manteau de l'anonyme. Comment donc vous livrer le coupable ? mes incertitudes ſont égales aux vôtres. Mais ce qui me paroît prouvé d'après votre lettre, c'eſt qu'on auroit le plus grand tort d'attribuer un pareil *avis* à M. le Marquis *de Gérardin*. Vos raiſonnemens ſont faits pour diſſiper tous les ſoupçons à cet égard.

N'en doutez nullement, Madame, *l'avis* en queſtion eſt l'ouvrage d'un ennemi de *Rouſſeau*, ou d'une plume vendue à ſes ennemis, d'autant plus

cruels, qu'en le couvrant de bleſſures; ils feignent de careſſer ſon ombre. Si c'étoit un ami de *Rouſſeau* qui eût publié cet *avis*, lui auroit-il fait les reproches que vous relevez avec tant de force dans cette lettre? Auroit-il choiſi pour cela le moment où ſon ami eſt à peine deſcendu dans le tombeau? Auroit-il livré cet *avis* à l'impreſſion, ſans le communiquer auparavant à des gens de lettres liés comme lui avec l'illuſtre Genevois, qui en euſſent fait diſparoître les traits offenſans pour ce grand homme, & qui euſſent ſouffle ſur la bouffiſſure du ſtyle dont il eſt écrit?

Je ne conçois pas qu'on ait pu ſoupçonner un ſeul inſtant M. de *Gerardin*, d'avoir mis au jour un *avis* de cette nature; lui qui a donné tant de preuves de ſon attachement à votre illuſtre ami! Eſt-il vraiſemblable qu'il ait avancé que L'UNIQUE RESSOURCE de Madame *Rouſſeau*, *conſiſte en un recueil de petits airs compoſés par ſon mari*? N'auroit-il pas, s'il s'étoit exprimé ainſi, joint la maladreſſe à la cruauté? c'eût été déſavouer en quelque ſorte les ſervices & les *reſſources*

que Madame *Rouſſeau* trouve dans ſon amitié, dans la ſenſibilité de ſon cœur. Je penſe donc comme vous, Madame. On ne me perſuadera jamais qu'il ſoit l'auteur d'un avis auſſi méchant & auſſi ridicule, & il doit ſe trouver fort offenſé qu'on en ait eu même l'idée.

Quel qu'il ſoit, cet auteur ténébreux, il doit rougir de ſon ouvrage; qu'il continue d'enſevelir ſon nom dans l'obſcurité pour laquelle il eſt fait. Cette précaution qu'il a priſe, prouve qu'il a ſenti lui-même combien étoit indécent le rôle qu'il jouoit, & révoltant le ton qu'il oſoit prendre en parlant d'un homme tel que *Rouſſeau*.

Je ne finirai point cette lettre, ſans vous remercier, Madame, des choſes obligeantes, que votre indulgence vous a dictées pour moi; votre manière de penſer & d'écrire donne un nouveau poids à votre ſuffrage, & m'en font ſentir tout le prix; puiſſé-je un jour m'en rendre digne!

Je ſuis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XV.

Les Quatre Heures de la Toilette des Dames, poëme érotique en quatre chants, par M. de Favre, *de la Société Litéraire de Mets. A Paris, chez* Baſtien, *libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain.*

L'on ne peut, je penſe, qu'applaudir, Monſieur, au choix du ſujet de ce poëme. Chanter les *Quatre Heures de la Toilette des Dames*, c'eſt en effet, chanter les occupations les plus ſérieuſes dont la plupart des femmes d'aujourd'hui ſoient ſuſceptibles. Comme la moitié de leur vie eſt conſacrée aux ſoins de leur parure, il

étoit naturel qu'il se trouvât quelque poëte, *à l'eau rose*, qui n'ayant rien de mieux à faire, perdît son temps à vanter celui que perdent nos petites-maîtresses ; encore y a-t-il cette différence, que ce temps n'est pas absolument perdu pour elles, puisqu'il leur attire une foule d'adorateurs, au lieu que celui de M. *Favre* l'est entièrement pour lui, par la raison qu'il ne trouvera pas un seul lecteur. Il vous sera aisé de voir, dès les premiers vers du premier chant, que l'auteur eut beaucoup mieux fait de *rimer des vers utiles sur d'utiles sujets*, que d'inonder les toilettes & les quais d'un millier de vermisseaux qui n'attendent pour mourir qu'un coup-d'œil de la critique.

Quoique toutes les productions littéraires doivent avoir un but moral quelconque, vous n'exigeriez cependant pas cette condition dans un poëme du genre de celui-ci, & vous seriez satisfaits s'il renfermoit des peintures gracieuses, des détails piquans, un style fin, délicat, & même un peu coquet ; vous allez juger si celui de l'auteur a ces qualités. Voici son début.

Je chante l'heure du matin,
Où chaque belle à sa toilette,
Des cœurs méditant la défaite,
Colore ou rafraîchit son teint;
Et le réveil suivi du bain,
Et l'instant où sa main légère
Fait succéder avec gaîté
Au négligé d'une bergère
L'éclat d'une divinité.

Vous remarquez sans doute avec moi que *matin* & *teint* ne forment point une rime exacte. Vous observerez encore que ces trois *ou* si près l'un de l'autre sont peu harmonieux, que l'on ne peut pas se faire à cette *main légère qui fait succéder avec gaîté l'éclat d'une divinité au négligé d'une bergère.* Pourquoi avec *gaîté?* Pour la rime, à la bonne heure, on ne peut rien répliquer à une aussi bonne raison; mais qu'est-ce que *le négligé d'une bergère* en parlant de femmes qui se lèvent à midi, qui se baignent, qui se parfument & se couchent à trois heures du matin? Certes,

elles ne ſe ſeroient jamais doutées qu'on les prît pour des *bergères*. Pourſuivons ; les vers qui ſuivent immédiatement préſentent une invocation à l'Amour.

Amour, *doux charme de la vie!*
Prête-moi *tes pinceaux flatteurs*,
Viens embellir de *tes couleurs*.

Doux charme de la vie! C'eſt la dénomination que M. *de Favre* lui donne pour l'engager à lui prêter ſes pinceaux ; c'eſt comme ſi l'on diſoit à M. *Greuze* : *Gloire de la peinture, prête-moi ton pinceau*, &c. Vous voyez l'incohérence de ces expreſſions ; auſſi l'Amour, d'intelligence avec *Apollon*, ne s'eſt point rendu aux tendres inſtances de M. *Favre*, il l'a laiſſé travailler tout ſeul, & l'on s'en apperçoit bien. Voyons comment il décrit l'heure du matin.

Par-tout les fuſeaux, les aiguilles,
Précipitent leur mouvement.
Et l'or & la ſoie & l'argent,

Laſſent les doigts des jeunes filles.
Tiſſus de brillantes couleurs
S'aſſemblent dans les mains *habiles*
Des induſtrieux artiſans.

Eſt-on poëte, eſt-on rimeur, verſificateur, proſateur, François même, Monſieur, lorſqu'on *aſſemble* de pareilles lignes? Ce ſont pourtant les vers les moins défectueux du poëme; car ſi l'on vouloit tout examiner avec rigueur, que ne diroit-on pas de ceux-ci, par exemple, adreſſés à la Beauté?

Morphée éloignant la lumière,
Malgré le jour & le *fracas*,
Au ſein de la *foule ouvrière*,
Sur le duvet étend *tes bras*.

Quel *fracas* de *T* qui s'entre-choquent! quelle dureté! quelle platte expreſſion que la *foule ouvrière!* M. *de Favre* eſt de la *foule ouvrière* des rimailleurs. Comment, après avoir lu les ouvrages de *Deſmahis* & du cardinal *de Bernis* ſur leſquels l'auteur dit dans ſa préface avoir pâli, comment,

dis-je, oſe-t-on faire imprimer des productions qui atteſtent ou l'impuiſſance abſolue, ou la dépravation du goût la plus complette ?

Je ſuis arrivé malgré moi, & en *étendant les bras*, à l'endroit où M. *de Favre* parle de l'*Amour* & de *Pſiché*; car il faut que vous ſachiez qu'il a appellé la fable à ſon ſecours pour lier des épiſodes à chaque chant de ſon poëme. Dans le premier, il feint *Pſiché* endormie; s'il parloit de ſes lecteurs, ce ne ſeroit point une fiction; dans cet état *Pſiché* eſt *preſſée par des ſonges qui lui prêtent leurs couleurs, qui la parent de fleurs, qui lui peignent le plaiſir, &c. &c.* Elle parle, & ſi nous en croyons l'auteur, il *faut prêter l'oreille*; la loi me paroît dure; auſſi je vous fais grace de toutes les *ſottiſes* que profère ſa belle bouche; elle rêve, c'eſt une excuſe; mais l'Amour qui a la force de ne pas dormir, eſt aſſez complaiſant pour s'approcher d'elle, ce qui paroîtra d'autant plus étonnant, qu'il n'a que des *ſottiſes* & des fadeurs à lui répondre. L'auteur

se lasse enfin de le faire *jargonner*, & conduit son lecteur, *pressé par des songes*, au second chant rempli par l'histoire, toute nouvelle, de *Diane* & d'*Endymion*.

Diane veut se baigner dans les eaux du fleuve *Scamandre*; elle revient de la chasse, avec ses chiens *haletans*. Là,

Diane approche & craint,
Prend la main du dieu qui l'attire;
Mouille une jambe, *la retire*,
Et voudroit être dans le bain.
Elle sent *se radoucir* l'onde,
Et brisant le vaste miroir,
De toutes parts l'écume abonde,
Grossit. &c.

Quelle finesse dans les idées! Après bien des petites façons, comme vous avez vu, *Diane* s'est jettée dans le bain, lorsque l'onde, qui avoit d'abord pris de l'humeur, s'est *radoucie*: mais n'imaginez-vous pas, en lisant la fin de ce passage, que si l'auteur eût eu, comme *Virgile*, à peindre *Protée* des-

cendant à la mer avec ses veaux marins, il n'eût pu s'exprimer avec plus d'énergie? L'*écume abonde*, elle abonde de *toutes parts*, elle *grossit*; l'insolente! Ce n'est pas tout; *Diane* est abandonnée par ses nymphes. Tous les tritons alors, gens sans façon, lui *prennent* & lui *rendent un baiser*, ce qui amène cette comparaison pleine de galanterie:

Chacun d'eux caresse une *rose*;
Et la *cueillir* & l'*arroser*
N'est pour *eux* qu'une même chose.

Scamandre, qui est épris des attraits de la déesse, devroit au moins s'opposer à ces caresses tritonnières; mais il a de bonnes raisons pour ne point les interrompre, & il dit confidemment à *Diane*,

Rassurez-vous, chaste déesse;
L'humide *essaim* qui vous caresse,
Vous prépare à la volupté
Sans offenser votre sagesse.

Avec un poëte comme M. *de Fayre*,

on eſt, à chaque vers, dans un nouvel étonnement ; par exemple, n'eſt-il pas tout-à-fait ſingulier qu'il applique le mot d'*eſſaim* à des *tritons* ? on dit un *eſſaim* d'abeilles. M. *de Favre* dit un *eſſaim* de tritons ; il diroit auſſi bien un *eſſaim* d'éléphans, & cela, pour montrer qu'il ſe diſtingue de l'*eſſaim* de nos jeunes verſificateurs.

Je vous avoue, Monſieur, que j'ai beaucoup ſouffert pour *Diane*, à qui le fleuve fait un crime *du triſte honneur de ſes vertus*, elle qu'il vient d'appeller *chaſte*, elle qu'il a voulu *raſſurer* ? On eſt tenté de croire pourtant qu'il a voulu la perſiffler ; car il y a des perſiffleurs par-tout : il lui rappelle malignement ſes intrigues avec *Endymion* ; vous concevez, Monſieur, que ces propos font rougir la *chaſte* déeſſe. Pour toute réponſe, elle tourne le dos au fleuve, & s'amuſe à éclater en reproches contre le berger d'Arcadie ; elle l'appelle, & bientôt il va venir la trouver ſous des *berceaux de myrthe, de lilas, d'oranger, de jaſmin*, &c. Ne les attendons pas ;

Monſieur, hâtons-nous plutôt d'aller trouver *Europe* à ſa toilette dans le troiſième chant. Le ſujet eſt le *petit pot de rouge dérobé à Junon* ; d'abord, l'auteur fait la deſcription d'une toilette

Où les dieux du *volage eſſaim*
Tiennent élevés ſur ce trône
Des graces la *noble* couronne,

Une nymphe y apporte le fard divin de *Junon*. *Europe*, en le voyant, s'écrie modeſtement :

Que la nuance en eſt parfaite !
A mon *teint* il reſſemble *tant* !
La *furtive* nymphe eſt diſcrette,
Le bien des jaloux eſt *tentant*. . . .
Europe vole à ſa toilette.

Il faut rendre juſtice à l'auteur ; il a mis ici de la richeſſe dans ſes rimes *tant*, *tentant*, cela rime triplement à l'oreille. Il y a une petite amphybologie dans les deux derniers vers : le ſujet eſt un petit pot de rouge dérobé. Après ce vers : le *bien des jaloux eſt*

rentans. . . . On peut s'imaginer, sans peine, que l'auteur, en disant qu'*Europe* VOLE *à sa toilette*, s'est exprimé comme *arlequin*, qui dans la *Sylphide*, voyant qu'on enlève un procureur dans les airs par des machines, s'écrie : *Messieurs ne vous étonnez pas, c'est un procureur qui* VOLE.

Dès qu'*Europe* est devant son miroir :

Léger transparent de linon
Sur ses épaules se déploie,
Linon charmant que l'art emploie
Pour le coup-d'œil de la raison.

Quel fade galimathias! Entendez-vous, Monsieur, ce que veut dire un *linon charmant*, car tout est charmant aujourd'hui ; *que l'art emploie pour le coup d'œil de la raison.* Ces vers ne sont assurément point faits pour soutenir le *coup-d'œil de la raison* : au moins, y a-t-il plaisir à lire les *Fardeau*, les *Ducoudray* ; ils s'expriment on ne peut pas plus clairement, & on devine tout de suite leurs pensées, QUAND ILS EN

ONT ; mais ceci eſt bon à renvoyer dans l'enclos des logogryphes dont M. *de la Harpe* eſt le ſeigneur ſuzerain.

Cependant la toilette avance ; les perſonnages y ſont en grand nombre ; au lieu d'abbés, on y voit les *grâces*, les *nymphes*, l'*amour*, les *attraits*, juſqu'à *Eſculape*, qui s'y trouve auſſi pour

Changer ſon art en l'art de plaire.

De longs diſcours faits pour amuſer *Europe*, ſont *lâchés* ici pour ennuyer les lecteurs ; ils ceſſent fort heureuſement. Alors,

Perinna, Cyrille, Arachné,
Apportent ces gazes *naïves*,
Ces blondes, ces rubans nués
Que le *bon goût* a façonnés.

Un moment après,

Paroît ce myſtérieux vaſe
Qui renferme ſeul le plaiſir.

C'eſt le pot de rouge qui va être employé. Soudain

Les aquilons semblent combattre,
Disputer la place aux éclairs,
A cent carreaux près de s'abattre
Sur ce seul point de l'univers.

Voilà bien du fracas pour un petit pot de rouge ! Mais dans quel siècle sommes-nous donc Monsieur, pour être obligés de lire de si pitoyables écrits ! L'auteur *jargonne* quand il nous dit que *les aquilons disputent la place à des carreaux près de s'abattre.* Ne vous semble-t-il pas voir deux confréries qui se rencontrent & qui se disputent le pas ? Savez-vous quelle est la de tout ce tintamare céleste ? c'est *Junon* qui donne tous les signes d'une vengeance prochaine, parce qu'elle a sur le cœur le larcin de la nymphe *furtive* ; mais *Jupiter*, toujours disposé à narguer son épouse, soustrait *Europe* à ses coups, & la transporte en des climats éloignés, ce qui amène heureusement pour nous la fin du troisième chant.

Souffrez que je respire, Monsieur, avant de vous parler du quatrième.... L'auteur le commence ainsi :

Si ma muſe, en vantant le fard,
Fit une indiſcrette peinture,
Zélis, d'une aimable impoſture ;
Ne rougiſſez point à l'écart.

Je ſouhaite pour M. *de Favre* que l'on ſe contente de *rougir à l'écart* de ſes *peintures indiſcrettes*, pour moi, j'ai trouvé juſqu'ici ſes gazes un peu trop *naïves* ; peut-être me raccommoderai-je avec lui en voyant les *gazes décentes* qu'il laiſſera tomber ſur *Thétis*. L'heure du coucher eſt arrivée, & cette déeſſe eſt prête à recevoir *Apollon*. Le dieu du jour arrive, & comme l'auteur a le ſecret de faire parler ſes perſonnages lorſqu'ils ne ſont pas en action, il emploie cinq pages entières à les faire diſcourir. Enfin après avoir fermé la bouche à *Thétis*.

Elle dit : & ſur l'horiſon,
Une main *douce* & *careſſante*
Que la pudeur *lui rend* tremblante,
A ſaiſi la main d'*Apollon*.

. . . . . .

Thétis plus touchante eſt *plus* belle,
Ses tranſports ſont *plus* vifs, *plus* doux;
Apollon redouble pour elle
Tous les feux qu'il éteint pour nous.

Si je voulois faire une mauvaiſe plaiſanterie, je dirois qu'il eſt fort heureux pour nous que *Thétis* ne puiſſe lire ce poëme au dieu du jour, parce qu'à coup sûr, il ne ſe leveroit pas demain.

Convenez donc, Monſieur, qu'il n'y a rien de *plus* froid, de *plus* fade, de *plus* inſipide que cette production. Je crois que le meilleur conſeil qu'on puiſſe donner à ſon auteur, ſeroit de renoncer à la poëſie.

J'oubliois de vous dire que chaque chant eſt décoré d'une eſtampe digne des vers. Vous connoiſſez ce rondeau: *tout en eſt beau, papier, dorure, caractères, hormis les vers qu'il falloit laiſſer faire à la Fontaine*; ici on peut dire au rebours, *tout en eſt laid, papier, gravures, rimes*, &c, &c. &c.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVI.

Lettre de M. l'abbé Royou, *professeur de philosophie au collège de Louis-le-Grand.*

MONSIEUR,

JE viens de lire, dans le N°. 29 des *Annales Politiques, &c.* un éloge de *l'Année Littéraire*, d'autant plus honorable pour les auteurs de ce Journal, qu'aucun d'eux n'a la moindre relation avec M. *Linguet*. Cet écrivain célèbre regarde *l'Année Littéraire* comme *la mieux écrite des feuilles périodiques, sans exception, comme le seul asyle qui reste au bon goût & aux vrais principes en plus d'un genre.* Il ne me convient ni de contredire ni d'approuver ces éloges : mais M. *Linguet* m'attribue toute la gloire qui doit revenir aux auteurs du Journal ; & sur cet article il s'est malheureusement trompé, sans doute, parce que, ayant sçu que j'avois fait quelques

articles auxquels le public avoit eu la bonté de sourire, il aura pensé que j'étois aussi l'auteur de ces extraits, qui sont de vrais ouvrages, qui supposent un goût exquis, une littérature immense, une érudition rare.

De tous les éloges dont M. *Linguet* me gratifie, je n'en reçois aucun que celui qu'il fait de mon zèle contre les ennemis de la religion, soi-disans philosophes; aussi est-ce uniquement à les combattre que j'employe mes foibles talens, & je déclare que je ne travaille guères qu'à la partie polémique du Journal, comme plus analogue à mon état & à mes connoissances. Si j'ai quelquefois égayé le public aux dépens des *la Harpe*, des *Palissot*, *&c.* quel mérite y a-t-il à cela,

Puisque leur nom suffit pour exciter le rire.

Mais ces articles importans de littérature qui ont mérité les éloges si flatteurs de M. *Linguet*, je proteste que je n'y ai aucune part, & qu'ils sont l'ouvrage de M. *Fréron* & de l'habile

LETTRE XVII.

Compliment adreſſé à M. de la Harpe *au ſujet de ſon extrait de l'Ode ſur la guerre préſente, après le combat d'Oueſſant.*

OUI, Monſieur *de la Harpe*, c'eſt pour vous féliciter que je prends aujourd'hui la plume. Vous avez galamment imprimé que, *pour avoir du pain des prêtres, la famille Fréron* parſemoit l'*Année Littéraire* d'invectives contre votre hauteſſe. Eh bien! pour prix d'une ſi agréable gentilleſſe, je vous ſacrifie juſqu'à ma ſubſiſtance, &, renonçant *au pain des prêtres*, je vais, ſeul contre tous, me déclarer votre champion. Tout le monde avoit cru juſqu'ici, que vous étiez un critique injuſte, un ennemi implacable, un homme incorrigible. Moi, je vais apprendre à l'univers étonné, que perſonne n'eſt plus docile que vous à la correction. En effet, dès qu'on vous a reproché d'avoir critiqué l'*Apologie de M. Gil-*

bert avec une partialité révoltante, de n'avoir pas même pris ſoin de déguiſer votre reſſentiment, n'avez-vous pas profité de cet avis, & ne faites-vous pas aujourd'hui les plus grands efforts pour cacher votre reſſentiment, & donner, s'il ſe peut, quelque poids à vos vives cenſures, en y mêlant quelques éloges indiſpenſables? Si l'on m'objecte l'injuſtice du plus grand nombre de vos critiques je répondrai que les bleſſures profondes que vous a faites le ſatirique ne pouvoient vous laiſſer cette tranquillité d'eſprit néceſſaire pour juger froidement l'ouvrage de votre détracteur, qu'il faut bien accorder quelque choſe à votre juſte douleur, & qu'on doit applaudir du moins aux bonnes diſpoſitions que vous témoignez. C'eſt afin de les fortifier que je prends la liberté de vous donner encore quelques conſeils ; je ſuis perſuadé qu'ils ſuffiront pour conſolider votre converſion, pour faire de vous un modèle d'impartialité, & que déſormais toutes vos critiques, également dic-

tées & par le goût & par l'équité, ſeront autant de petits chef-d'œuvres. Parcourons donc enſemble votre nouvelle *Anti-Gilbertine :* en voici le défaut.

« De la même plume dont M. *Gilbert* attaque les plus grands talens » qui aient illuſtré notre littérature, » il célèbre la gloire de nos ſuccès » militaires & politiques ».

Quel grand homme, vous excepté, la muſe de ce poëte a-t-elle voulu dégrader ? L'a-t-on vu ſe déchainer contre les *Corneille*, les *Racine*, les *Crébillon*, les *Malherbe*, les *Rouſſeau*, les *Boileau*, les *Molière*, les *Boſſuet*, les *Paſcal*, les *Bourdaloue*, les *Buffon*, les *Jean-Jacques ?* N'eſt-ce pas au contraire pour châtier leurs détracteurs qu'il s'eſt armé du fouet de la ſatire ? Combien ſont heureux les *Saint-Ange*, les *Gudin*, les *Fréville*, les *Duroſoi*, les *Mercier*, les *Suard*, les *Gaillard*, *&c.* d'avoir été aſſociés à vos tourmens dans les ſatires de M. *Gilbert*. Le public les releguoit parmi la populace des écrivains mé-

dioeres, & parce qu'ils ont eu le bonheur d'être nichés dans une satire, à vos côtés, les voilà gratifiés d'un brevet d'immortalité, & mis au rang *des plus grands hommes qui aient illustré notre littérature.*

« Il (M. *Gilbert*) change de caractère » en changeant de sujet ». Il a tort, en effet, de ne pas imiter ces poëtes dont les tragédies sont écrites du style familier d'une épitre, dont les odes ressemblent à une suite de madrigaux, dont tous les écrits sont imprégnés du fiel de la satire.

« Il passe de l'amertume de la satire » à l'enthousiasme de la louange : CAR » enfin *Hesiode* a dit : le chanteur » porte envie au chanteur ; mais il » n'a pas dit que l'homme de lettres » portât envie au guerrier ». M. *Gilbert passe de l'amertume de la satire à l'enthousiasme de la louange : CAR* Héſiode *a dit que le chanteur porte envie au chanteur.* Ce *car*, en son genre, me paroît aussi plaisant que celui de l'*intimé* dans les *Plaideurs*. J'ai relu plusieurs fois ce morceau pour découvrir

la liaiſon des deux membres de cette phraſe. Elle échappe à ma foible intelligence ; peut-être eſt-ce l'apparition ſubite & ineſpérée d'*Héſiode* qui a troublé mes idées ! Dépouillons donc cette période, à la manière de *Petit-Jean*, du luxe d'érudition dont elle eſt ſurchargée. Ecartons *Héſiode* qui n'avoit pas beſoin en cette affaire. Alors tout ce fatras ſe réduit à dire que M. *Gilbert* fut porté par l'envie à vous ſatiriſer ; mais qu'il ceſſe d'être envieux dès qu'il célèbre des guerriers. Quelle eſt donc cette noire manie, qui, troublant votre cerveau, vous repréſente l'envie, ſans ceſſe aux aguets, toujours prête à déchirer vos écrits & votre perſonne ? Que pourroit vous envier un poëte dont tous les écrits ont été couronnés du ſuccès le plus brillant ? Vous envieroit-il le biſarre honneur d'avoir rempli le parnaſſe François du bruit de vos chûtes & du ſcandale de vos querelles ? Vous envieroit-il le rare privilège d'être périodiquement célèbré dans tous les Journaux étrangers,

étrangers & nationaux qui se disputent, comme à l'envi, la gloire de vous rappeller au souvenir du public? Vous envieroit-il l'avantage d'avoir entassé dans le magasin d'un libraire six gros volumes qui y sont enfermés comme dans un dépôt inviolable? Vous envieroit-il enfin la pompe comique de ce convoi funèbre *, que tout Paris honora de sa présence & de ses applaudissemens? Eh! quoi, se pourroit-il que les fureurs de l'envie ne fussent pas encore appaisées par cette multitude de victimes que vous lui sacrifiez depuis si long-temps pour expier les fautes d'autrui **, le succès

* La pantomime ingénieuse de la tragédie des Barmécides, représentée sur le théâtre d'*Audinot*, se terminoit par l'inhumation d'une *harpe*, image naturelle de l'oubli profond où sont enfevelis dès le berceau tous les ouvrages de M. *de la Harpe*.

** Ceci fait allusion au manuscrit du père *Kirly*, jésuite, intitulé *tragédie de Warwick*, manuscrit que M. *de la Harpe* a reçu, il y a environ vingt ans, d'un marchand Bonnetier de *Saint-Germain*, qui avoit joué dans la tragédie du père *Kirly*. Les choses s'éclaircissent tous les jours. Bientôt il ne restera plus de nuage.

de *Warwick*. Guérissez-vous donc de cette maladie imaginaire. Soyez sûr que l'envie ne rode que dans les lieux où habite la gloire, & que l'une & l'autre n'ont rien de commun avec vous. Jouissez donc en paix du bonheur attaché à la médiocrité, & gravez bien dans votre esprit ce qu'on vous a dit cent fois, *que vous n'avez que des ennemis domestiques, votre amour propre & vos écrits.*

Voilà les réflexions que j'avois à faire sur votre exorde. Examinons à présent les critiques que vous hasardez sur l'ouvrage de M. *Gilbert*.

Vous citez les deux premières strophes que vous daignez juger *poétiques*; mais bientôt, comme si vous vous repentiez d'avoir laissé tomber de votre plume cet éloge trop indulgent, vous relevez magistralement un vers qui commence par deux *p* : *à peine, pour combattre*, &c. Critique vraiment profonde! C'est néanmoins une chose fort heureuse que cette délicatesse d'oreille ne vous soit survenue que depuis peu; de combien de vers admirables nous eussions été

privés, si vous eussiez forcé votre génie à éviter la répétition des mêmes consonnances! Quel bonheur que les suivans ne nous aient pas échappé!

Mais, dis-tu, que de temps, que d'étude & de soin,
Pour plaire à des esprits dont je me sens si loin,

Cet autre vers, *il laisse au loin la mer déserte*, vous paroît aussi *manquer d'harmonie*. Il n'est pas possible de vous contredire sur l'harmonie après les doctes leçons que vous a données l'anonyme de Vaugirard. Mais sera-t-il permis de vous représenter qu'il seroit ridicule de sacrifier une belle image pour quelques *sons harmonieux*, & que d'ailleurs ce vers, presque tout composé de monosyllabes, peint, par la longueur de la prononciation qu'il exige, l'étendue des plaines liquides. Oserois-je encore vous faire remarquer l'adresse du poëte qui brise sa phrase après le mot *déserte*, afin que l'esprit s'arrête sur cette expression & sente mieux l'image qu'elle présente. Si vous connoissez ces artifices de l'art, vous deviez admirer ce vers bien loin de le critiquer.

Vous regardez comme une *hyperbole froide, ridicule, digne d'un déclamateur amoureux de paroles*, l'épithète *jadis célèbres*, donnée par le poëte aux ports d'Angleterre dans un moment d'enthousiasme où il retrace la fuite de nos ennemis. Je ne dirai pas que *Longin* regarde l'hyperbole comme la figure favorite des poëtes, que *la Bruyère* dit *que les grands esprits ne peuvent s'en rassasier*; ces autorités ne pourroient, en effet, contrebalancer la vôtre; mais j'observerai que la vérité *poëtique* ne suppose presque jamais la vérité *réelle*. Ce n'est pas la fuite seule des Anglois qui autorise le poëte à nommer *jadis célèbres* les ports ennemis, c'est le présage d'autres défaites qu'il tire de cette fuite. Ainsi l'heureuse exagération qu'il s'est permise est justifiée par la passion qui l'anime, & il n'y a qu'un froid rimailleur, qui puisse se permettre cette exclamation. Quoi! *parce que les Anglois ont eu du désavantage dans une action, leurs ports ont-ils cessé d'être célèbres?*

La troisième strophe de l'ode de

M. *Gilbert* vous a déplu singulièrement. Vous y remarquez trois fautes épouvantables. *Publioit nos vaisseaux prisonniers* vous paroît une expression séche & *prosaïque*. Cependant, en prose, on diroit *publioit que nos vaisseaux étoient prisonniers*, & *publioit nos vaisseaux prisonniers* forme une ellypse, qui est une véritable beauté en poésie; mais qu'on pardonneroit difficilement à la prose.

Dans la même strophe vous condamnez encore ce beau vers, *qu'ils enchaînoient dans leur pensée*; il vous semble *une espèce d'amphigouri*. Cependant *Corneille* répète sans cesse, *vainqueur en idée*, *chef en idée*, &c. Le grand *Rousseau* dit, en parlant de l'Ottoman, *il renverse en espérance le siege de l'empire*. Mais peut-être *Corneille* & *Rousseau* ne sont que des poëtes amphigouriques. Du moins vous respecterez *Racine* dont vous êtes le successeur. Eh bien! *Racine* a dit, en parlant d'*Alexandre*, *Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore*.

La même strophe vous fournit encore une autre critique. *Braver des*

périls aussi grands que son nom, *formé*, suivant vous, *une phrase vuide de sens.* Le sens de cette phrase me paroît cependant fort clair, néanmoins je ne l'approuve point; mais c'est uniquement parce qu'elle renferme un madrigal indigne de la majesté qui règne dans l'ode de M. *Gilbert.* Mais vous, M. *de la Harpe*, qui trouvez aujourd'hui ce vers *vuide de sens & ridicule*, vous ne vous en êtes pas douté, lorsque dans cette sublime épitre au *Tasse*, accordée enfin aux vœux de *l'Europe qui l'attendoit* avec impatience, vous vous êtes écrié,

O toi, que le destin, complice de l'envie,
Accabla d'un *malheur égal à ton génie!*

Qui vous a donc appris que la grandeur *d'un péril* (ou *d'un malheur*) *n'a aucun rapport avec la grandeur d'un nom?* C'est l'Année littéraire, tom. V, p. 295 dont vous avez emprunté ces paroles. Vous lisez donc, parjure, cette maudite *Année littéraire*, malgré le serment que vous avez fait de ne la lire jamais. Je ne vous pardonne

pas d'avoir relevé avec tant d'aigreur une faute où votre autorité seule a précipité M. *Gilbert*. Pouvoit-il hésiter quand il a vu le *Racine* nouveau employer la comparaison de *la grandeur du malheur avec la grandeur du nom*?

Craint-on de s'égarer sur les traces d'*Hercule*?

Après un court éloge de la superbe strophe de *Dunkerque*, vous annoncez que vous allez enfin passer à l'énumération des défauts que vous vous croyez obligé de relever pour l'instruction publique: mais avant d'entrer en matière, vous faites une longue sortie contre les *nouveaux critiques*, qui n'applaudissent que les expressions boursouflées, & qui *méprisent le style de Racine*. Je crois que vous créez ici un monstre pour le combattre, & que, nouveau *don Quichotte*, vous vous battez contre des moulins à vent. Qui a jamais blâmé le style de *Racine*? Parce qu'il a plu à M. *de Voltaire* de vous appeller, par dérision sans doute, le successeur de *Racine*, avez-vous pensé qu'on ne pouvoit critiquer vos poësies, sans devenir ennemi de l'auteur

d'*Athalie*. Ah ! M. *de la Harpe*, on vous invite à croire que la gloire de *Racine* n'eſt pas tout-à-fait liée à la vôtre, & que ce n'eſt pas *mépriſer le ſtyle de Racine* que de rire de l'*Ode à la Navigation*, de *l'Epître au Taſſe*, *des Conſeils à un jeune Poëte*, &c.

Le plus grand défaut que vous reprochez à l'ode de M. *Gilbert*, c'eſt l'excès *des apoſtrophes*. Vous en comptez juſqu'à quinze dans dix-neuf ſtrophes. Il eſt vrai que dans ce nombre il en eſt quelques-unes qui ne ſont que des exclamations, figure bien différente de l'apoſtrophe, comme celles-ci, *ô tendreſſe*, *ô tranſport*, par la gloire permis ; *couple heureux* ; &c. D'ailleurs j'ai relu, ſuivant votre conſeil, pluſieurs odes de *Malherbe* & de *Rouſſeau*, & j'oſe dire qu'il en eſt qui abondent plus en apoſtrophes que celle de M. *Gilbert*, & je n'en ſuis pas ſurpris.

N'eſt-ce pas en effet cette figure qui anime, vivifie le ſtyle lyrique, & le diſtingue d'une froide narration ; mais ce qui donne à votre critique un caractère de mauvaiſe foi, c'eſt que la même apoſtrophe vous la répetez deux fois, pour

en groſſir la liſte ; enfin la forme & le but de cette ode ne permettoient-ils pas d'accumuler cette figure beaucoup plus que dans tout autre ouvrage ? C'eſt un diſcours direct adreſſé à nos guerriers pour les exhorter à ſoutenir l'honneur de leurs premières armes. Un pareil diſcours n'eſt-il pas néceſſairement une apoſtrophe continuelle ?

Après cette cenſure générale vous deſcendez dans les critiques de détail. Cette ſtrophe admirable ſur l'Amérique, pleine de mouvement & de rapidité vous paroît pitoyable. Il faut la rapporter.

Peignez votre univers, *où leur pouvoir expire*,
De leur domaine ingrat, retranché pour jamais,
La liberté transfuge, oppoſant à l'Anglois
Empire élevé contre empire,
Leurs climats épuiſés d'hommes & de tréſors,
Les champs Américains dévorant leurs armées,
Leurs *flottes en vain conſumées*,
Leur triple état courant s'engloutir ſur vos bords.

Dans cette ſtrophe vous mettez en italique ces mots : *où leur pouvoir expire*, *de leur domaine ingrat*, c'eſt

une manière de critiquer fort aisée. J'ignore ce qui a pu vous choquer dans ces expressions, & je ne sais que répondre à un caractère italique; mais vous demandez *ce que veulent dire des flottes envain consumées.* Ah ! la réponse est fort aisée, elles veulent dire des flottes consumées inutilement, sans en avoir retiré le moindre profit; circonstance qui n'est rien moins qu'inutile. *Leur triple état courant s'engloutir*; *est une expression boursouflée.* Il est vrai que c'est une grande image, une métaphore hardie, mais qui n'est pas plus boursouflée que cette autre toute semblable qu'il vous a plu d'épargner; *de nouveau sur les mers tout Albion s'avance.* Enfin *opposant empire élevé contre empire* renferme, suivant vous, *un solécisme inexcusable, qui rend la phrase barbare*, & il faudroit, à votre gré, *opposant empire contre empire.* Je sais qu'il n'est personne de plus énergique que vous sur les qualifications qu'il faut donner aux prétendues fautes de vos rivaux; *enflure, galimathias, bouffissure, barbare, baroque, &c.* Vous avez un

tiroit bien garni de semblables gentillesses que vous vuidez en leur faveur, mais vous devriez songer à faire une plus heureuse application de ces notes précieuses. En effet, vous reprochez un soléciſme à M. *Gilbert* qui n'en a point commis; car où eſt le ſoléciſme dans ces mots, *oppoſer empire élevé contre empire*? On dit très-bien, *empire élevé contre empire*. C'eſt donc dans la ſuppreſſion de l'article *un*, que *git* cette faute énorme qui anime votre courroux critique, vous déſireriez donc qu'on eût dit, *oppoſer un empire élevé contre un empire*; mais ce ne peut pas être là votre idée; puiſque vous dites, *s'il eût mis oppoſant empire contre empire, la phraſe eût été correcte, le verbe élevé mis entre les deux la rend barbare*. Daignez nous expliquer comment ce verbe *élevé* retranché de la phraſe peut diſpenſer de mettre après le verbe *oppoſer*, l'article *un*; & comment par l'addition poſtérieure du mot *élevé* cet article devient néceſſaire après le verbe. Expliquez-moi cela, M. *de la Harpe*, *Et eris mihi magnus Apollo*. Ainſi, M. *Gilbert* n'a commis aucun

ſolécisme. Mais en voulant lui reprocher une faute imaginaire, vous en commettez une bien réelle. Vous dites que la phraſe eût été correcte ſi le poëte eût mis *oppoſant empire contre empire*; vous vous trompez. On ne dit point *oppoſer batterie contre batterie*, *oppoſer la force contre la force*; mais *oppoſer batterie à batterie*, *oppoſer la force à la force*. Voyez le Dictionnaire de l'Académie. Ainſi votre correction eſt auſſi maladroite que votre critique étoit injuſte. Il faudroit non-ſeulement, quand on critique, être bien ſûr qu'on a raiſon; mais du moins ne pas tomber ſoi-même dans les fautes qu'on reproche injuſtement aux autres.

Je ne m'arrête plus qu'à la ſtrophe qui vous paroît *tout-à-fait inintelligible*, où M. *Gilbert* exhorte éloquemment nos guerriers & leur dit :

Triomphons ou mourons. Quel opprobre éternel,
Si la plus noble paix, digne prix de nos armes,
Ne ſuit les premières alarmes
Dont Louis voit troubler ſon règne paternel!

Vous avez eu beau rapporter ces vers en caractère italique, ils n'en paroîtront pas plus mauvais. Qu'y a-t-il donc là de si obscur? Je vous plains si le sens de ces vers vous échappe. Aussi après les avoir cités, vous ne les trouvez plus si obscurs, mais plutôt bien risibles. « Si *Tyrthée*, après » avoir dit aux Spartiates, *triomphons* » *ou mourons*, eût ajouté, *quel opprobre*, si nous ne faisons *la plus noble* » *paix!* On peut croire que les Spar» tiates, qui ne rioient guères, au» roient répondu *par un éclat de rire*». Je suis donc un homme bien triste, car pour moi je ne vois pas là le plus petit mot pour rire, & j'admire la gaîté de M. *de la Harpe*, dont ces vers font épanouir la rate. Quoi! dire à des guerriers, » il faut vaincre ou mou» rir, n'allons pas déshonorer, par une » paix honteuse, nos premiers succès & » les premières armes du meilleur des » princes », *c'est-là une manière bien étrange de terminer une strophe!* En vérité, je suis tout ébaubi de l'étonnement, du rire convulsif que cette strophe excite chez M. *de la Harpe*. Si ces vers eussent

produit de ſi grands éclats chez les Spartiates, peu enclins à la gaîté, quelle ſenſation ne doivent pas produire chez une nation vive & badine un millier de vers répandus dans vos œuvres, qui reſſemblent à la peinture de l'*Amant de la Nature, aſſis entre ſes bras*, au bord de la fontaine de Meudon.

Vous lui parlez, à peine il entend vos diſcours,
A peine il vous répond. L'onde eſt LA *qui murmure;*
Il compte les cailloux qu'elle effleure en ſon cours.
. . . . . .
Cruels! n'approchez point, ne l'interrompez pas.

Je me laſſe de relever de pareilles bévues. Toutes vos autres critiques ſont auſſi injuſtes, à l'exception de celles que vous faites ſur les quatre vers qui terminent la dernière ſtrophe, *ici ſont les Anglois*, &c. ſur les *cités enceintes de guerriers*; ſur *le trône des états humides*; ſur l'épée qui doit *la mer pour appanage*; je n'en excepte que celles-là, & vous vous êtes trompé ſurtout le reſte, puiſqu'il vous a plu, pour avoir l'air d'un profond critique, d'admirer l'image de la *guerre*

intestine qui tient une ruine pendante sur le front du tyran des eaux, image qui a le bonheur de vous plaire, parce qu'elle déplait à tout le monde.

Mais si vos critiques ne décèlent pas un goût bien délicat, vous avez au moins fait parade d'une vaste érudition. *Hésiode*, *Quintilien*, *Pétrone*, *Voltaire*, cités à propos, prouvent que vous avez étudié les bons modèles. Il n'y a que ces vers d'*Horace* qui vous ont échappé & que je vous prie de méditer.

. . . . . Sectantem lævia nervi
Deficiunt animique ;
Serpit humi tutus nimium timidusque procellæ.

Je vous prie encore de vous rappeller ce passage de *Quintilien*, où cet arbitre immortel du goût a si bien caractérisé votre génie & votre aversion pour les figures hardies, en parlant de ces auteurs *dont la composition n'a ni suc, ni force, ni nourriture*, qui traitent la maigreur de santé.

« Il y en a au contraire qui regardent cet assaisonnement, ces délices, » comme un amorce dangereuse, les » craignent, les évitent & n'aiment que

» ce qui eſt tout uni, tout ſimple, pour » ne pas dire plat, ſans ſel & ſans force. » Ainſi la crainte qu'ils ont de tomber » quelquefois, fait qu'ils ſont toujours » rampants ». Liv. 8, chap. 5.

Je vous conſeille ſur-tout d'être déſormais plus prudent dans le choix de vos citations. Vous terminez ſavamment votre ſublime extrait par ces vers de *Voltaire*.

L'ame eſt un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Comment n'avez-vous pas ſenti qu'on ſe diroit; mais depuis *Varvick*, qu'a produit M. *de la Harpe ? Timoleon* qui a été ſifflé & qu'il a brulé; *Pharamond* qui a été berné & qui a péri dans le commun incendie; *Guſtave* qui a été conſpué & qu'il refait; *Mélanie*, *Menſikoff*, les *Barmecides* qui ont été honnis; l'Ode à la *Navigation*; les *Conſeils à un jeune Poëte*, *&c.* qui ont fait la riſée de tout Paris. Le feu de ſon génie ne s'eſt donc pas *augmenté* il s'eſt donc *éteint*, il eſt mort:

Dieu faſſe paix au pauvre trépaſſé.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVIII.

Suite des Epreuves du Sentiment par M. d'Arnaud, *tome V, seconde anecdote*, Henriette & Charlot, *prix 3 livres broché. A Paris, chez* Delalain, *libraire, rue de la comédie Françoise.*

ON voit tous les jours des pères barbares qui, dans les liens dont ils enchaînent la deſtinée de leurs filles, immolent la nature à l'orgueil du rang ou à l'éclat de la fortune; les dégoûts, les peines, la langueur & l'indifférence, ſont les triſtes fruits de ces unions formées ſans l'aveu du cœur: mais quel enchaînement de malheurs, quelle ſuite de chagrins, d'amertumes, de crimes & d'opprobres, ſi un amour criminel s'empare d'une ame neuve & ſenſible, qui a juré aux pieds des autels le ſerment de fidélité; quels reproches ne mérite pas l'ambition du père? Il eſt encore plus coupable que ſa fille; elle inſpire

la pitié, & lui l'indignation : car c'eſt lui qui a pouſſé la victime dans le précipice ; pour peu que la tendreſſe paternelle ſe réveille, quelle douleur, quel déſeſpoir empoiſonneront ſes derniers jours ? M. d'*Arnaud* a enviſagé ce but moral dans l'anecdote dont je vais vous tracer l'analyſe, & il y a répandu le fonds inépuiſable de ſenſibilité qui le diſtingue de tous nos romanciers modernes.

Aglaé, fille du comte *de Valencey* & de la fameuſe *Diane de Poitiers*, avoit épouſé, avant ſa quinzième année, le prince *d'Henneberg*. Elle raſſembloit tous les charmes. Son extrême jeuneſſe ayant empêché la conſommation de ſon mariage, ſon époux étoit parti pour l'Allemagne, où les intérêts de ſa maiſon le retenoient depuis deux ans. *Aglaé* s'ignoroit encore elle-même, & languiſſoit dans le néant de l'indifférence, lorſque le comte *d'Orſemon* parut à la cour. Il y venoit pour tâcher de s'attirer la faveur du prince. Sa famille étoit pauvre, & ſon père s'étoit flatté que les grandes qualités de ſon fils lui ouvriroient le che-

min de la fortune. Une première vue fit ſentir à *d'Orſemon* & à la jeune princeſſe qu'ils étoient nés l'un pour l'autre.

Une des graces les plus ſéduiſantes *d'Aglaé* étoit cette ingénuité, le partage d'une ame que la diſſimulation & l'abus de la ſociété n'ont point encore altérée. Elle étoit dans le cercle chez Madame *Marguerite de Valois* : *d'Orſemon* entre. Il eſt charmant, s'écrie Madame *d'Henneberg*, emportée par un mouvement de naïveté déplacé. Vous imaginez bien l'effet que produiſit cette exclamation. *Aglaé* rougit, on ſourit malignement. Rentrée chez elle, & livrée à ſes réflexions, elle voit arriver ſon père, le comte *de Valencey*, qui lui reproche ſon indiſcretion. « De pareils aveux ! à la » cour ! apprenez les uſages, vos de» voirs les plus abſolus. Il eſt défendu » de révéler ſes goûts, ſes ſentimens ; » c'eſt une liberté impardonnable que » votre ſexe ſur-tout doit s'interdire, » ſouvenez-vous que dans la ſociété » la franchiſe eſt regardée comme un » manque d'eſprit, & qu'on excuſe

» roit plutôt un vice qui auroit l'adresse » de se cacher ».

Ce trait critique des mœurs de la cour a le mérite d'être amené naturellement & sans effort.

Le comte d'*Orsemon*, après tous les signes d'une passion véritable, arrache de la bouche de son amante le tendre aveu qu'il sollicitoit. Sermens, transports, confidences mutuelles ; ils sont dans l'enchantement. Mais l'arrivée du prince d'*Henneberg* dissipe le prestige. *Aglaé* ne se présente à son époux que sous les traits de la tristesse & de l'accablement. Cet accueil a lieu de le surprendre. Le père d'*Aglaé* qu'il en instruit, paroît devant sa fille. Cette scène est traitée avec la chaleur éloquente dont M. d'*Arnaud* anime ses productions. *Valencey* met d'abord sur le compte de la vertu & de la timidité, la répugnance que sa fille lui témoigne ; mais le nom de d'*Orsemon* échappe à la princesse. Aussitôt *Valencey* envoye un cartel à d'*Orsemon*.

Le lendemain matin, l'amant d'*Aglaé* se trouve au rendez-vous. Il

ignoroit que ce fût *Valencey* qui l'eût provoqué au combat; dès qu'il le voit, il jette son épée à ses pieds, se découvre la poitrine, & le conjure de lui donner la mort. La fraîcheur du matin & une douce rêverie conduisent *Diane de Poitiers* à l'endroit où cette scène se passoit. Témoin du trouble que sa présence occasionne, elle interroge tour à tour d'*Orsemon* & *Valencey*. Le premier expose tous les progrès, toute la force d'une passion qui l'asservit. Madame *de Valentinois* ordonne à *Valencey* de se retirer. Il obéit. Alors, elle exige de d'*Orsemon* qu'il oublie Madame d'*Henneberg*. A ce prix, elle se charge de sa fortune & de celle de sa famille; mais s'il ne renonce pas à son amour, son père & sa mère continueront de languir dans les horreurs de l'indigence. Cruelle alternative! Elle devient encore plus embarrassante par l'arrivée du père de d'*Orsemon* qui apprend à son fils que sa mère est mourante & qu'elle succombe sous le poids de l'adversité. Instruit de tout ce qui se passe dans le cœur de son fils, il lui

parle avec toute l'éloquence de la raiſon & de la nature.

D'un autre côté, Madame *de Valentinois* expoſe à la princeſſe d'*Henneberg*, qu'en ſe ſéparant de d'*Orſemon*, elle peut faire ſon bonheur, qu'il lui devra ſa fortune & ſon élévation. Auſſitôt la princeſſe n'héſite point à jurer au comte un éternel adieu, & aſſure à Madame *de Valentinois* qu'elle eſt obéie. *Diane* la comble de careſſes & d'amitiés. *Aglaé* retourne chez elle s'abandonner à ſa douleur profonde. A ce ſujet, M. *d'Arnaud*, qui connoît ſi bien le cœur humain, fait une réflexion inſpirée par le ſentiment, & dont toutes les perſonnes qui ont éprouvé l'infortune reconnoîtront la vérité.

» Hélas! les malheureux ne doivent » point chercher d'autres amis qu'eux-» mêmes; ce n'eſt que dans leur propre » cœur qu'ils peuvent trouver ce » fonds inépuiſable de ſenſibilité & de » compaſſion néceſſaire à leur ſoula-» gement. Eh! qui eſt capable de reſ-» ſentir nos peines avec la même viva-» cité que nous les reſſentons? Qui

» peut s'approprier nos chagrins ? Infortunés, je le répète, c'eſt de vous » ſeuls que vous devez attendre des » conſolations ; apprenez à vous ſuffire, parce que tout ce qui vous » entoure vous eſt étranger, ou, ſi » vous avez la force de ſortir hors de » vous, ne tournez plus vos yeux ſur » la terre, levez-les vers le ciel ; c'eſt » là qu'eſt votre unique reſſource ; » jettez-vous dans le ſein de l'être des » êtres ; Dieu ſeul, voilà tout ce qui » reſte à l'homme qui ſouffre ».

D'*Orſemon* commençoit à s'applaudir des bontés du roi ; le moment eſt arrivé où la princeſſe eſt remiſe entre les bras de ſon époux. Quel eſt l'étonnement de *Valencey*, lorſqu'il apprend que ſa fille a diſparu ! Il court chez d'*Orſemon* qu'il croit coupable d'un enlevement ; il rend bientôt juſtice à ſon innocence. Toutes les perquiſitions ſont inutiles. Plaintes de l'époux, déſeſpoir de l'amant, douleur du père. Quelques jours s'écoulent ſans qu'on entende parler de Madame d'*Henneberg*. D'*Orſemon* reçoit un billet par lequel on lui apprend qu'elle

touche au dernier moment de ſa vie ; & que la perſonne chargée de la lettre le guidera vers les lieux où elle ſe tient cachée. D'*Orſemon* brûle d'y voler. Quel ſpectacle s'offre à ſes yeux ? Son pere, ſoutenu par un domeſtique, le viſage couvert de la pâleur de la mort. La perplexité du comte ne ſauroit s'exprimer. Son ame eſt partagée entre ſon père & ſon amante ; je ne connois pas de ſituation plus pathétique. Enfin, il eſt decidé que la maladie du vieillard eſt mortelle ; d'*Orſemon* ſacrifie l'amour à la nature : il renvoye le meſſager de Madame d'*Henneberg* avec une lettre pour elle. Le vieux d'*Orſemon* meurt dans les bras de ſon fils qui lui rend les derniers devoirs. Il trouve le moyen, quelque temps après, de ſe rendre auprès de ſa maîtreſſe. Il la trouve mourante. Le nom de d'*Orſemon* erre ſur ſes levres décolorées. » Hélas ! peut-être, » dit elle, d'une voix foible, m'a-t-il » donc oubliée ! Je ſuis bien certaine, » répond une femme de chambre affli» gée, que vous lui êtes toujours » preſente, juſqu'ici vous n'avez point

» point voulu l'inſtruire de votre » deſtinée ; s'il ſavoit où nous ſom- » mes, il voleroit à vos genoux.— » Il eſt vrai, *Roſalie*, que ſi je le » croyois, je mourrois avec moin d'a- » mertume.—Vous ne mourrez point! » vous ne mourrez point! c'eſt moi » qui perdrai la vie à vos pieds. — » *Dorſemon!* Lui-même, qui ne ceſſe » de vous adorer, de vous idolâtrer » plus que jamais ».

La princeſſe revient à la vie. Les deux amans forment le projet ſéduiſant de ne ſe plus quitter. Après avoir parcouru l'Italie, ils ſe rendent en Provence. Ils échangent leurs vêtemens contre des habits de payſan & de payſanne. La princeſſe prend le nom d'*Henriette*, & *d'Orſemon* celui de *Charlot*. Ils s'annonçoient pour le frère & la ſœur. Leur pauvreté les force de demander de l'emploi à un fermier nommé *Thénot* qui les accueille. Ils paſſent des jours aſſez tranquilles, mais ſouvent troublés par les remords & le ſouvenir d'un père & d'un époux. Un jour *Henriette* voit

arriver *Thenot* conduiſant un étranger par la main. Elle fait quelques pas pour ſavoir qui étoit cet inconnu. Elle tombe ſans connoiſſance aux pieds d'un arbre, en proférant ces mots: Mon père! — Ma fille! ma fille ſous cet habit! s'écrie à ſon tour le comte *de Valencey*. Arrive *Charlot* dont la préſence excite l'indignation du père. La fille, revenue à elle-même, pleure & ſe jette à ſes pieds; elle lui ouvre ſon ame. *Valencey* attendri, plaint ces malheureux amans; mais l'honneur exige qu'elle ſe ſépare de *d'Orſemon*; elle lui fait les adieux les plus touchans. *Valencey* l'entraîne dans une maiſon religieuſe, & la laiſſe en proie à ſes regrets.

D'Orſemon qui étoit reſté auprès du bon *Thénot*, reçoit bientôt après une lettre de ſon amante. Elle contient l'expreſſion de l'amour le plus tendre & le plus fidèle. Le comte eſt au comble de la joie. Sur ces entrefaites *Valencey* vient au couvent annoncer à ſa fille qu'elle peut reparoître à la cour, & qu'elle va revoir ſon époux,

Henriette s'évanouit. Elle ne reprend l'uſage de ſes ſens que pour déclarer au prince d'*Henneberg* la malheureuſe paſſion qui la conſume. Le prince ſort furieux & renonce aux droits qu'il pouvoit avoir ſur elle. *Valencey* indigné accable ſa fille de reproches ſanglans, & la quitte en ordonnant qu'elle ſoit plus reſſerrée que jamais dans ſa priſon.

D'Orſemon ne recevant plus de ſes nouvelles, découvre le lieu de ſa retraite, & vient à bout d'inſtruire *Henriette* qu'il n'eſt pas loin d'elle. Celle-ci tâche de s'échapper, mais elle eſt arrêtée au moment de ſon évaſion. Elle tombe très-dangereuſement malade. Le père arrive. *D'Orſemon* ſe déguiſe en médecin. Il ſaiſit la main de ſon amante. Il eſt reconnu par elle & par *Valencey* qui éclate en reproches. L'amant arroſe ſes pieds de ſes larmes & lui fait le ſerment de ne plus paroître à ſes yeux ni à ceux de ſon adorable fille.

La princeſſe convaleſcente quitte l'aſyle religieux & reparoît à la cour.

Après avoir passé quelques mois dans la plus sombre mélancolie, elle apprend la mort du prince d'*Henneberg* son époux. *Valencey* réunit les deux amans, & *Charlot*, dont il a découvert la retraite, lui doit le bonheur de recevoir la main d'*Henriette*.

Peut-être l'auteur a-t-il trop multiplié les incidens; il n'est guères vraisemblable que ce père retrouve sa fille au fond de la Provence; on voit trop clairement que M. *d'Arnaud* a ménagé cette reconnoissance pour amener une situation intéressante. L'apathie du prince d'*Henneberg*, devant qui sa femme se trouve toujours mal, est peu naturelle: il doit savoir qu'elle aime *d'Orsemon*, puisque cet amour est public; un mari jaloux est plus pénétrant qu'un autre; avec ce caractère, il devoit arracher la vie à son rival, il devoit amener son épouse au fond de ses terres; mais il la laisse partir. Il voit disparoître quelque tems après *d'Orsemon*, & cependant il ne soupçonne pas encore que l'amour soit la cause de cette faute; il faut

que ſon épouſe le lui diſe à lui-même, en termes fort clairs, pour qu'il le ſache; & puis, ſa mort qui arrive peu de temps après pour réunir les amans, tout cela m'a paru trop romaneſque; mais ces défauts ſont rachetés par une foule de ſituations pathétiques & par un intérêt qui va toujours en croiſſant. On ſuit avec attendriſſement *Charlot* & *Henriette* en Italie & en Provence: on aime à les voir en habits champêtres, oublier la dignité de leur naiſſance pour ſe livrer aux douces effuſions de l'amour. On accuſe *Valencey* du malheur de ſa fille. Pour le père d'*Henneberg*, il n'inſpire aucun intérêt; l'arrivée du père de *d'Orſemon* donne lieu à des ſcènes vives & touchantes. Le moment où ce fils ſe trouve entre ſon père & ſon amante, & ne peut porter du ſecours & des conſolations à l'un qu'en abandonnant l'autre, eſt vraiment dramatique. Le ſtratagême de *d'Orſemon* qui ſe déguiſe en médecin & qui prend la main d'*Aglaé* mourante eſt ingénieux & dans la paſſion; mais M.

d'Arnaud ne s'eſt pas rappellé qu'il appartient à M. l'abbé *Prevoſt* qui, dans *Cléveland*, introduit pareillement le duc *de Monmouth* auprès d'une femme expirante qu'il idolâtre ; mais ce qui n'appartient à perſonne, c'eſt la chaleur, le pathétique, le langage de l'ame & des paſſions, les ſentimens de vertu qui caractériſent les écrits de M. *d'Arnaud*. J'oublioís de vous dire qu'on lit dans cette anecdote trois ou quatre pièces de vers charmantes, & une entr'autres intitulée *la Colombelle*, dont le fonds ingénieux & les détails naïfs vous feront le plus grand plaiſir ; l'auteur a très-bien attrapé le ton & le ſtyle qui convenoient au temps où il tranſporte ſon action ; vous croirez lire une pièce de *Saint-Gelais* ou de *Marot*. Pourquoi avec des talens ſi variés, avec cette facilité de créer, de féconder un ſujet, de le diviſer en ſcènes, de l'intriguer, M. *d'Arnaud* ne court-il pas la carrière du théâtre ? C'eſt un reproche qu'on eſt en droit de lui faire, mais que peut-être il ne mérite pas. Il a

dans son porte-feuille des tragédies qu'il aime mieux y ensevelir que d'aller bassement se morfondre dans l'anti-chambre d'un comédien, en attendant qu'il puisse obtenir audience & les soumettre à son tribunal. Ce rôle n'est point fait pour M. *d'Arnaud* ni pour les auteurs qui ont un peu de noblesse & de fierté dans les sentimens. D'un autre côté, il est très-probable que les comédiens ne viendront pas chez lui se présenter & lui demander ses pièces, quoique cette démarche de leur part envers les auteurs leur conviendroit mieux que ce qui se pratique aujourd'hui; ainsi M. *d'Arnaud* court grand risque de ne point voir jouer ses tragédies sur le théâtre de la nation, à moins qu'un ordre supérieur ne lève tous les obstacles, & n'étende par là le cercle des plaisirs du public.

Je suis, &c.

LETTRE XIX.

Hiſtoire Naturelle des Glacières de Suiſſe, traduction libre de l'allemand de Grouner, *par M.* de Kéralio, *premier capitaine aide major de l'Ecole royale militaire, & chargé d'enſeigner la tactique aux élèves de cette école*, in-4°. *avec beaucoup de figures. A Paris, chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins, prix rel. 17 liv.*

ON ne connoiſſoit encore cette partie ſi intéreſſante & ſi curieuſe de l'hiſtoire naturelle que par des deſcriptions informes ou trop abrégées qu'en avoient données çà & là quelques hiſtoriens ou quelques voyageurs. Ces légéres eſquiſſes d'un ſi grand tableau étoient inſuffiſantes pour le faire connoître, & ne pouvoient qu'inſpirer le deſir d'apprendre quels ſont la poſition, l'enchaînement, la nature, la formation, toutes les circonſtances de ces maſſes

énormes de glace & de neige. C'eſt ce qu'a entrepris & exécuté M. *Grouner* par la deſcription générale des glacières de Suiſſe. Il a joint à ce qu'il a pu en voir par lui-même, les relations que lui ont fournies pluſieurs de ſes compatriotes, & a trouvé des ſecours dans tous les cantons. Son ouvrage eſt le plus étendu & le plus complet qui ait paru ſur cet objet. Il l'eſt, pour ainſi dire, autant qu'il peut & doit l'être. Il peut ſe trouver dans ces glacières des parties qui n'ont été vues que par des hommes dont l'eſprit & les yeux ſont peu exercés, & dans leſquelles un naturaliſte trouveroit encore des objets dignes d'attention : mais ce qu'on en connoît eſt ſuffiſant pour donner une idée juſte du tout enſemble, & de ſes parties principales.

L'ouvrage eſt diviſé en trois parties. Les deux premières contiennent une deſcription hiſtorique & géographique des glacières, des foſſiles, des fontaines remarquables, des eaux minérales, des autres productions na-

turelles que ces monts renferment, & la comparaiſon de ces monts de glaces avec ceux du nord.

Dans la troiſième, qui eſt la plus étendue & la plus intéreſſante, il explique la formation des monts de glace, leurs changemens, leur accroiſſement, leur diminution, leurs déſavantages, & il y parle en général de la formation des montagnes. Nous allons donner une idée de ſa manière en préſentant quelques morceaux de ſon ouvrage.

L'auteur décrit d'abord les glacières du canton de Berne. » La partie mon» tagneuſe, dit-il, eſt remarquable » par ſes beaux & gras pâturages, par » ſes minéraux nombreux & riches, » mais ſur-tout par ſes remparts tou» jours couverts de neiges & de » glaces..... On trouve du côté » du nord la fameuſe caverne de Saint» Beat, à qui la Suiſſe doit, dit-on, » la connoiſſance de la foi chrétienne. » L'entrée en eſt ſpacieuſe; il en ſort » un ruiſſeau dont l'eau eſt extrême» ment claire & très-froide. Le fond

» eſt une concrétion de la nature du
» tuf. Elle a été formée par les eaux
» & conſiſte en lits diſpoſés en ondes
» d'une manière aſſez agréable. La
» voûte eſt revêtue de ſtalactiles cy-
» lindriques & en grappes.

La petite vallée nommée *Inhabkern* eſt montagneuſe, étroite, couverte de ſaules, remarquable par pluſieurs mines d'argent, de cuivre & de vitriol: elle renferme une grande quantité de petites cornes d'ammon minéraliſées. Il eſt extraordinaire qu'il y ait, ſoit dans ce pays, ſoit ailleurs, tant de cornes d'ammon minéraliſées, tandis que les autres coquillages le ſont rarement.

M. *Grouner* continue ainſi la deſcription géographique en y marquant les principaux traits d'hiſtoire naturelle. Parvenu aux glacières, il en donne la diviſion en différentes eſpèces, & les dénominations qu'il emploie pour les déſigner. Il en préſente d'abord la ſituation générale, & entre enſuite dans les détails qu'il faut ſuivre dans l'ouvrage même. Ils

deviennent ſur-tout très-intéreſſans par le grand nombre des planches jointes à l'ouvrage, & qui en repréſentent différentes vues. Ces planches, au nombre de huit, ſont très-bien exécutées. Elles offrent ces glacières, leur forme, leurs principales chûtes d'eau : on y voyage, pour-ainſi-dire, comme dans le pays même. On y a joint deux grandes cartes, qui font voir la poſition & l'enchaînement général des glacières, ces cartes étant celles-là même qui ont été faites pour l'original allemand ; tous les noms propres y ſont en allemand ; & pour qu'un lecteur François puiſſe s'y reconnoître, on a laiſſé ſubſiſter les mêmes noms allemands dans la traduction : mais on y a ſuppléé par une explication françoiſe & italienne de ces mêmes noms, qui ſe trouve à la tête de l'ouvrage, & qui eſt de M. le baron de *Zurlauben*.

M. *Grouner* expoſe, dans ſa troiſième partie, la nature des montagnes qui renferment les glacières. « Si les » montagnes, dit-il, ſont en effet

» l'ouvrage de la mer ; ſi elle couvre » des chaînes pareilles à celles que » nous voyons ſur la terre, & ſi ſes » flots bornés par les plus hautes par- » ties de ces chaînes, n'en dérobent » à nos yeux que les plus baſſes ; il » eſt vraiſemblable que les plus hautes » montagnes de la Suiſſe ont été au- » trefois des rivages, & que la mer » a couvert les moins élevées. On » trouve ſur celles-ci beaucoup de co- » quilles pétrifiées ; mais ſur les ſom- » mets les plus hauts elles ſont très- » rares. Pourquoi les parties les plus » exhauſſées ſont-elles preſque en en- » tier de pierres dures & vitrifiables ? » Pourquoi ne trouve-t-on de cryſ- » taux que dans cette eſpace, & de » coquilles marines que ſur les parties » les plus baſſes ? Je laiſſe à d'autres » le ſoin de chercher la cauſe de ces » faits, qui n'appartiennent pas à mon » ſujet ».

On ne peut aſſez admirer la ſtructure de ces montagnes ; des cimes informes, brillantes, arides ; des maſſes de rochers de pluſieurs lieues

d'étendue, tant en longueur qu'en hauteur, entaſſées les unes ſur les autres, & dont les côtés eſcarpés ſe plongent en des abîmes ténébreux, où ils paroiſſent tout prêts à tomber; une longue ſuite de tours éclatantes comme l'argent, qui ſont jointes par les glaces & ſemblent ſoutenir les cieux, tel eſt le ſpectacle qu'offre ce pays plein de beautés & d'horreurs. *Autant que le gouffre du pâle tartare s'étend de la ſurface de la terre juſqu'aux demeures inférieures, juſqu'aux eaux croupiſſantes du noir marais, autant cette terre s'élève dans l'air, & couvre le ciel de ſon ombre. On n'y voit nul printemps, nuls ornemens de l'été; l'hiver difforme occupe ſeul les cimes de ces monts terribles, il y fait un ſéjour éternel, y pouſſe de tous côtés les nuages noirs, les pluies, les grêles ſubites,* (Sil. Ital.) Il revêt de glaces immenſes les vaſtes flancs de ces monts; il en comble les vallées. Les eaux des neiges coulent ſur les cimes, ſe précipitent dans les vallons, & fertiliſent les champs & les pâturages. Le

passeur découvre, du sommet voisin, cet admirable spectacle; *élevé au-dessus des mers, il entend sous lui les bruyans orages, & foule aux pieds la foudre éclatante.* (Sil. Ital.) A ces passages du poëte Latin, l'auteur joint un morceau de M. *Haller*, qu'on lira sans doute avec plaisir dans l'ouvrage même. Sa longueur ne permet pas de l'insérer ici.

M. *Grouner* donne ensuite la comparaison de la hauteur des plus hautes montagnes du midi & du nord, avec celles des montagnes de Suisse, & il prouve que celles-ci sont des plus hautes de la terre. Il explique ensuite avec beaucoup de sagacité comment se forment les monts & les amas de glace. Cependant comme il a semblé au traducteur que M. *Grouner* s'éloignoit quelquefois des vérités découvertes par nos grands observateurs, & sur-tout par M. *de Buffon*, à l'égard du sejour & de l'effet de la mer sur les terres; il a cru devoir le faire observer dans quelques notes placées au bas des pages. M. *Grouner* ayant rap-

porté qu'on trouve dans preſque toute la Suiſſe de grands lits d'ardoiſe, dont quelques-uns ſont perpendiculaires: on tenteroit vainement, ajoute-t-il, d'expliquer ce fait par des tremblemens de terre; puiſqu'aucune tradition hiſtorique ne nous apprend que le pays d'Ourne ait éprouvé des ſecouſſes auſſi terribles. Ici le traducteur fait cette obſervation. Nous ne ſavons point hiſtoriquement que le *Puy de Dom* en Auvergne ait été un volcan; nous ne ſavons point hiſtoriquement que l'Océan ait rompu la digue de Gibraltar, & formé la Méditerranée: nous ne ſavons point, &c. &c. Mais il exiſte des monumens de ces faits plus certains que toutes nos hiſtoires. C'eſt ainſi qu'en même temps qu'il rend juſtice au mérite & au travail de ſon auteur, il y reprend les petits défauts qu'il croit y appercevoir. En général il a traduit avec liberté; il a ſupprimé tous les détails qui n'auroient pas intéreſſé les lecteurs François, & n'a conſervé que les deſcriptions qui peuvent inſtruire

les naturaliſtes. Quant à l'exécution typographique, elle eſt très-ſoignée & très-belle. On peut aſſurer qu'à tous égards, cet ouvrage mérite l'attention des amateurs de l'hiſtoire naturelle ; qu'ils en trouveront une des branches les plus curieuſes conſidérée en grand, & bien expoſée, & qu'il eſt le ſeul où ils puiſſent en prendre une idée juſte & préciſe.

Je ſuis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Un jeune homme de dix-neuf ans m'a confié une épître adreſſée par lui à Madame *Veſtris*. C'eſt ſon coup d'eſſai ; il annonce beaucoup de talent, & mérite d'être encouragé. Ce jeune homme ſe deſtine au théâtre ; il ſollicite maintenant ſon début. Il joint au mérite de faire des vers l'art de les déclamer. J'oſe lui prédire les ſuccès les plus flatteurs ſur le Parnaſſe & ſur la ſcène, pour peu qu'il s'occupe à

règler la verve & l'effor de ſon imagination. Voici un morceau de cette épitre, qui, je crois, juſtifiera cet éloge. L'auteur rappelle la mort du célèbre *le Kain.*

Sous la faulx du trépas le grand acteur ſuccombe,
Il expire, il n'eſt plus, & Melpomène en deuil
De ſes larmes de ſang arroſe ſon cercueil.
. . . . . .
A jamais deſcendu dans les royaumes ſombres,
Aſſis près de *Voltaire*, il enchante les ombres;
Il leur fait éprouver, par de nobles efforts,
La pitié, la tendreſſe inconnue à ces bords;
Souvent je crois le voir, ſur ces *rives* funèbres
Errer, les yeux en pleurs, au milieu des ténèbres;
Il demande *Zaïre*, il pourſuit *Idamé*,
Des tourmens de l'amour il paroît conſumé.

Cette idée eſt vraiment poëtique; vous trouverez encore de très-beaux vers dans cet autre paſſage.

Le jour vient. Mon bonheur fuit ſur l'aile des ſonges,
Que dis-je? mes plaiſirs ne ſont point des menſonges.

Pourquoi m'anéantir sous le poids des douleurs?
Melpomène a tari la source de ses pleurs;
Enfin elle a quitté le triste mausolée,
Dans les bras de *Vestris* la muse est consolée....
C'est assez contempler les horreurs de la mort.
Si l'homme est au tombeau, le talent vit encor.
C'est en toi qu'il respire, ornement de la scène,
Parois souvent aux yeux des peuples de la Seine;
Ton art fait succéder, par ses brillans succès,
Les larmes de l'amour aux larmes des regrets;
Tu pleures ton rival.... Exempt de jalousie,
Le génie en tout temps adora le génie.

Il faut avouer, Monsieur, que peu de nos poëtes modernes eussent été capables, à dix-neuf ans, de mettre dans leurs productions autant de mouvement, d'images & de pensées.

Vous êtes peut-être curieux de savoir le nom de ce poëte-acteur, il se nomme *Alexandre*. Il se flatte de débuter après Pâques prochain, dans les jeunes rôles de la tragédie, tels que *Britannicus*, *Hyppolite*, & même *Achille*. Il réunit l'intelligence & la chaleur au plus bel organe, & à la figure la plus intéressante.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE HUITIEME VOLUME.

Oreſte, *tragédie d'*Euripide, *traduite par M.* Pr.... *A Paris, chez* Eſprit, *au Palais Royal.* Page 3

Diſcours ſur divers ſujets de religion & de morale, par M. Flexier de Réval, 2 *vol. in-12 de près de 500 pages chacun. A Luxembourg, chez les héritiers d'*André Chevalier. 35

*Traduction du commencement du ſeizième chant de l'*Iliade, *pièce qui a concouru pour le prix de l'académie Françoiſe en 1778, par M.* Hibert. *A Paris, chez* Moutard, *libraire de la Reine, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.* 47

Lettre de M. l'abbé Grandidier *à M.* Fréron. 60

Indications des Nouveautés, &c. 67

Livres nouveaux. 71

Hiſtoire naturelle de Pline, *traduite en François, avec le texte latin rétabli d'après les meilleures leçons manuſcrites, accompagnée de notes critiques pour l'éclairciſſement du texte, & d'obſervations ſur les connoiſſances des anciens comparées avec les découvertes des modernes, in-4°, tome dixième. A Paris, chez la veuve* Deſaint, *libraire, rue du Foin.* 73

Éloge de M. Queſnay, *par M.* D'ALEMBERT, *inſéré dans le Mercure du 15 novembre 1778.* 102

Eſſais ſur le caractère & les mœurs des François, comparés à ceux des Anglois. A Londres 1776; & ſe vend à Paris chez Valade, *libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins,* in-12. *Prix 36 ſols broché.* 125

Indications des Nouveautés, &c. 140

Livres nouveaux. 143

Sermons de M. l'abbé Poulle, *prédicateur du Roi, abbé commendataire de Notre-Dame de Nogent, 2 volumes* in-12. *A Paris, chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.* 145

L'Hymen vengé, poëme en cinq chants & en proſe, ſuivi d'une traduction libre en vers françois de Médée, *tragédie de* Sénèque, *& de quelques pièces fugitives, par M.* ****. *A Londres, & à Paris, chez* Delalain, *le jeune, libraire, rue de la Comédie Françoiſe.* 173

Supplément aux Mémoires hiſtoriques *ſur M.* D'ALEMBERT, *imprimés dans le tome 6 des œuvres de M.* de la Harpe. . . . *Buſtes de* Voltaire *& de* Molière *donnés & placés à l'Académie Françoiſe par ſon ſecrétaire.* 202

Lettre à l'auteur de l'Année littéraire. 212

Livres nouveaux. 215

Voltaire *parmi les ombres, 1 vol. in-12. A Geneve, & se trouve à Paris, chez* Mérigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.* 217

La Manie des Drames sombres, comédie en trois actes & en vers, représentée à Fontainebleau devant LEURS MAJESTÉS, *par les comédiens François, sous le nom du* DRAMATURGE, *le 29 octobre 1776. A Paris, chez* Ruault, *libraire, rue de la Harpe.* 248

Lettre de Madame de la Motte *à l'Auteur de ces feuilles, au sujet d'un avis imprimé dans le Mercure du 25 novembre 1778, concernant un Recueil de Musique de chambre composée par* Jean-Jacques Rousseau. 271

Réponse de M. Fréron. 286

Les Quatre Heures de la Toilette des Dames, poëme érotique en quatre chants, par M. de Favre, *de la Société Littéraire de Mets. A Paris, chez* Bastien, *libraire, rue du Petit-*

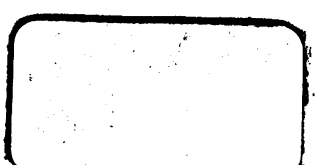
Lion, fauxbourg Saint-Germain. 289

Lettre de M. l'abbé Royou, *professeur de philosophie au collège de Louis-le-Grand.* 304

Compliment adressé à M. de la Harpe *au sujet de son Extrait de l'Ode sur la guerre présente, après le combat d'Ouessant.* 308

Suite des Epreuves du Sentiment par M. d'Arnaud, *tome V, seconde anecdote,* Henriette & Charlot, *prix 3 livres broché.* 319

Histoire Naturelle des Glacières de Suisse, traduction libre de l'allemand de Grouner, *par M. de* Keralio, *premier capitaine aide-major de l'Ecole royale militaire, & chargé d'enseigner la tactique aux élèves de cette école,* in-4°, *1770. A Paris, chez* Merigot *le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.* 344

Fin de la Table des matières contenues dans ce huitième Volume de 1778.

F